MON CAPITAINE

DERNIÈRE PARTIE (1).

XI.

On touchait à la fin de l'hiver. Marseille s'épanouissait donc aux premiers rayons vraiment chauds du soleil.

Marseille est la ville gaie par excellence; je l'aimais, et je la regardais rire, et je l'écoutais bruire, — ou, pour parler franc, crier dans la lumière. Les omnibus, les tramways, les fiacres s'enchevêtraient les uns dans les autres, à chaque carrefour, et notre voiture se trouvait prise alors comme en un rets formidable et mouvant. Et c'étaient, chaque fois, des interjections fortement accentuées, des jurons, des appels qui me ravissaient. Ce grouillement en plein soleil avait quelque chose qui me pénétrait d'aise; je n'ai goûté pleinement qu'à Marseille le plaisir physique de vivre, cette béatitude corporelle que l'on ressent dans une atmosphère tout appropriée à votre tempérament particulier. Entre ces maisons grises ou terreuses (car Marseille n'a jamais été une ville blanche), sous le grand vélarium d'azur qui semble s'accrocher et se déchirer aux dentelures des collines prochaines, voir fourmiller cette population bruyante et chantante, gouailleuse et fébrile, ce m'était une joie sur laquelle, après cinq ans, je n'avais pu me blaser encore et qui me semblait toujours nouvelle. Chaque fois que je sortais, les bannes bariolées palpitant aux caresses souvent

(1) Voyez la *Revue* du 15 février, du 1er et du 15 mars.

brusques du mistral, les éventaires chargés d'oranges et de fleurs, les cafés regorgeans, qui, du haut des allées de Meilhan jusqu'au bas de la Cannebière, donnent à cette partie de la ville que je traversais journellement son aspect de foire perpétuelle et son air de liesse infinie; le tumulte des rues, la trépidation du sol, la cohue des piétons, les embarras de voitures, le bruit, la bousculade, tout me faisait croire à quelque branle-bas de fête, à une date oubliée par moi et qui ramenait un surcroît obligatoire d'agitation et de folie en ce milieu exubérant. Les innombrables haquets, chargés de ballots et traînés par ces attelages de chevaux ou de mules aux colliers en ogive, que surmonte une corne acérée, ne suffisaient pas toujours à me tirer de mon illusion. Il me paraissait quelquefois que les morts eux-mêmes, secoués gaîment dans leurs corbillards, s'en allaient au cimetière, à travers ce brouhaha, avec une alacrité que je n'avais constatée nulle part ailleurs. Les passans n'y prenaient seulement pas garde, non plus que les cochers des funèbres voitures aux passans : la mort n'arrêtait pas la vie, ni la vie ne s'arrêtait devant la mort. Même les cortèges de deuil avaient un certain entrain, à ce que je me figurais, et l'on n'y pleurait guère : c'est apparemment que les larmes sèchent vite au soleil.

Toute au spectacle de ces voies encombrées, grouillantes, dont un grand coup de mistral venait de soulever la poussière, je n'avais pas remarqué, à l'entrée de la rue Saint-Ferréol, un landau de bonne apparence, qui stationnait devant un magasin. Les propriétaires de cet équipage venant d'y remonter, le cocher toucha ses chevaux et nous coupa le chemin, à la grande indignation de Bouquet, lequel, avec ses moustaches de soldat, que nous lui avions permis de conserver, figurait mal un cocher de bonne maison et n'obtint, au reste, de son confrère insolent qu'un regard de pitié. Mme d'Avrange me poussa le coude.

— Connaissez-vous ça?

Elle désignait ainsi, sans plus de façons, le couple qui avait repris place dans le landau. Je jetai un coup d'œil de ce côté-là, et mon regard se croisa avec le regard superbe de deux yeux bruns, à la fois scintillans et dédaigneux.

— Quelle jolie femme! m'écriai-je involontairement.

L'inconnue entendit ou devina. Elle me sourit alors avec beaucoup de grâce, comme savait sourire, dit-on, l'impératrice Eugénie à ceux qui la saluaient et dont elle emportait presque toujours le suffrage. — Je n'accordai cependant pas le mien du fond du cœur à la dame du landau. Sa beauté me l'avait arraché; j'essayai de le reprendre ou de mitiger par des commentaires l'exclamation laudative qui m'était échappée.

— Oui, quelle jolie femme, ou plutôt quelle belle femme! Un

peu mûre, d'ailleurs... Et puis, à la bien examiner, elle ne m'est pas aussi sympathique que je l'aurais cru... Et même, elle ne m'est pas sympathique du tout.

— Ni à moi, me répondit Mme d'Avrange. D'abord, son cocher nous a grossièrement volé le pavé, et, vous savez : tel maître, tel valet. Ensuite, je n'ignore pas qui elle est.

— Bah ! qui est-ce donc ?

— La comtesse Worewska.

Ma compagne avait prononcé ce nom slave du bout des lèvres, avec un inimitable dédain d'aristocrate convaincue et comme si elle eût craint que les trois mots en passant ne lui salissent la bouche.

— Et qu'est-ce que la comtesse Worewska ? Une grande dame ?

— D'après mon mari, d'après tous ces messieurs, ce n'est qu'une petite dame... qui a eu de l'avancement.

— Mais un avancement... régulier ?

— Il paraît. On la dit authentiquement et catholiquement mariée à ce vieux débris polonais que vous voyez à côté d'elle.

En me penchant hors de la victoria, je pus encore apercevoir, de dos, un vieillard voûté, déjeté, chenu, dont les longs favoris d'un blanc sale flottaient au vent. Toute à sa belle voisine, je ne l'avais même pas regardé.

— Mais il symbolise à merveille la ruine de son pays, ce vieux bonhomme ! m'écriai-je en riant.

— Il la symbolise d'autant mieux, ma chère, qu'il est ruiné d'argent, dit-on, comme de santé... Mais M. Parsonnier ne vous a-t-il pas parlé de ce couple intéressant ?

— Nullement.

— Si je vous demande cela, c'est que, depuis qu'ils ont fait leur apparition à Marseille, les deux tourtereaux sont, comme on dit, sur la langue des Marseillais et principalement sur celle des officiers. Il y a même deux ou trois de ces messieurs,— mon mari est de ceux-là, — qui ont connu la dame à Paris, où elle brillait encore, l'an dernier, de tout l'éclat d'un astre de première grandeur au firmament de la galanterie.

Je fus, avant toute réflexion, douloureusement affectée. Il y avait mille explications plausibles du silence de Gérard à l'endroit d'un pareil incident de la vie provinciale. Mais pas une ne me venait à l'esprit. — Mme d'Avrange continua :

— Oui, il paraît que cette petite dame, qui est devenue grande, par la grâce et la misère du comte Worewski, a exercé jusqu'à l'année dernière une profession plus lucrative qu'honorable. Survint le vieux Polonais, avachi, famélique... Le reste se devine : mariage de raison.

— C'est ignoble !

— Euh! fit la petite Mme d'Avrange avec son souriant scepticisme. Il est certain que ça n'est pas bien ragoûtant. Mais, que voulez-vous! les affaires sont les affaires. Et puis, entre nous, on en fait presque autant dans des milieux infiniment moins déconsidérés... Sans compter qu'il y a parfois, dans ces milieux-là, tromperie sur la marchandise vendue ou échangée; tandis qu'ici tout est de bonne foi : vrai comte et vraie drôlesse.

— Ignoble! répétai-je avec distraction.

Le fait est que j'avais encore, moi qui étais restée petite provinciale, au moins moralement, une certaine candeur, grâce à quoi je pouvais m'indigner de ce qui provoque tout au plus un sourire de la part des Parisiennes expérimentées. Mais le fait est aussi que ma parole seule s'indignait et que mon esprit était ailleurs.

— Ah! dame, ma chère, fit la baronne, quand ces Slaves se mettent à déchoir...

— Dites donc tout simplement, — interrompis-je, avec une brusquerie d'accent dont la cause m'échappait à moi-même, — dites donc : quand les hommes se mettent à déchoir, on ne sait où ils s'arrêtent.

L'appréhension m'était venue subitement de je ne sais quelles vilenies.

Je n'ouvris plus la bouche pendant le reste du trajet. La voiture de la belle comtesse nous avait distancées. Notre attelage, au surplus, était modeste, car, tout en vivant largement, Gérard et moi, nous ne faisions pas de folies. J'admirais même la sagesse persistante de mon mari, qui, à Châlons, s'était refusé le luxe d'une voiture, sous prétexte que le pays ne valait pas la dépense d'un véhicule, et qui, à Marseille, alors que notre fortune avait doublé, ne s'en était offert qu'un seul, et des plus simples, malgré toutes les facilités que comporte à cet égard la carrière militaire. Je m'étais dit que la prodigalité n'est pas encore, quoi qu'on prétende à ce sujet, le vice qui perdra les Français. Et je m'étais demandé s'il n'en serait pas, par hasard, de ce vice-là comme de quelques autres, et aussi de nombreuses qualités, que nous nous prêtons à nous-mêmes pour qu'on nous les prête, parce que vices et qualités nous flattent. — N'est-ce pas ainsi qu'Henri IV, qui passait pour un ladre vert aux yeux de son entourage, aurait bien voulu passer pour un prince magnifique et y a réussi près du vulgaire? — Assurément, Gérard ne lésinait point, mais il ne gaspillait rien. Or, je me sentais un peu jalouse ou humiliée à la pensée qu'il n'avait été prodigue qu'une fois en sa vie, et que ce n'avait pas été pour sa femme ni avec elle.

Rejetées sur cette pente, mes méditations aboutirent à cette conclusion dépitante et chagrine que la prodigalité des Français en gé-

néral et celle de mon mari en particulier avaient besoin, pour s'affirmer, d'être stimulées par la vanité. « On n'est jamais assez vain de sa femme, me disais-je, pour l'encadrer dans un luxe ruineux; un bon petit confortable dont on profite est très suffisant. Et voilà pourquoi je suis actuellement traînée par des chevaux à deux fins, que l'attelage de cette comtesse ou drôlesse rendrait poussifs, s'il nous la fallait rattraper... Comme c'est flatteur, tout de même, de penser que mon mari a payé jadis, sur son maigre patrimoine, des paires de chevaux de dix mille francs à une marchande de plaisir, et qu'il ne m'offre même pas, aujourd'hui, sur mes deniers, un trotteur pour la suivre! » Car, si j'avais bien bonne envie de la revoir, cette brune donzelle, c'est que je venais de deviner en elle la plus foncée des deux maîtresses qui m'avaient ouvertement précédée dans les bonnes grâces de Gérard. — Pourquoi Gérard, en effet, qui était communicatif, bavard, rieur et volontiers caustique, eût-il observé le plus discret silence sur le compte d'une femme remarquablement belle dont tout le monde s'occupait, qui était depuis peu de temps à Marseille et qui avait un passé historique ou légendaire,.. sans parler de son présent, bien fait pour défrayer la chronique? Pourquoi, sinon parce que mon mari était le seul qui n'eût pas le droit de m'entretenir de la personne en question? Et, une fois lancée dans cette voie, j'arrivai tout naturellement à me demander s'il n'y avait pas à tant de discrétion quelque autre motif plus immédiat et plus impérieux qu'un souvenir d'ancienne date.

La voiture s'arrêta, après avoir longé une clôture en planches formant l'enceinte d'un hippodrome improvisé, — qui existait depuis des années. Devant la porte ou plutôt l'ouverture donnant accès dans cette enceinte, une troupe braillarde de gamins marseillais s'efforçait de profiter du spectacle qui se déroulait à l'intérieur, et cela en dépit des bourrades généreusement distribuées par les deux plantons que l'on avait préposés à la garde de l'entrée.

En descendant de voiture, je remarquai, à quelque distance, le landau de la dame brune. Il n'était pas malaisé de le reconnaître, même de loin, car il n'y a guère, à Marseille, malgré l'existence notoire de très grosses fortunes, que des équipages de province, plus ou moins décens, mais presque tous dépourvus du je ne sais quoi qui dénote le coup d'œil *artiste* en la matière. Ce landau était attelé en perfection; il eût été primé au concours hippique de Paris, — pourvu que, par hasard, le jour de la présentation, il se fût trouvé quelques connaisseurs parmi les membres du jury.

— Tenez, dis-je à Mme d'Avrange sur un ton de sourde contrariété, cette comtesse est là... Nous allons la retrouver. C'est on ne

peut plus flatteur pour nous,.. à moins que l'entrée ne nous soit refusée. C'est peut-être le jour de ces dames, après tout.

Les plantons, qui nous connaissaient comme appartenant, par alliance, à leur régiment, ne firent aucune difficulté pour nous laisser passer.

— Voilà qui est fort heureux! murmurai-je. Je m'attendais presque à être poliment éconduite ou mise en demeure de recourir à l'intervention de M. Parsonnier.

Nous nous trouvions en face d'un vaste terrain circonscrit par de méchans gradins qui, dépouillés des oripeaux dont on les recouvrait aux grands jours, dans les circonstances solennelles, avaient un piteux aspect. Le sol était foulé, piétiné, labouré, comme celui d'un terrain de manœuvre après une heure d'évolutions techniques. Tout au bout, deux pelotons de cavaliers, entre lesquels allait et venait, en gesticulant, un groupe d'officiers. Sur la droite, une tribune, isolée des gradins, dont elle scindait le pourtour ovale et monotone, le dominant d'une hauteur de plusieurs mètres. Dans cette tribune, — la tribune d'honneur, — quelques spectateurs, civils et militaires; et, au premier rang, le couple polonais. Partout ailleurs, le vide. C'était glacial et intimidant, — intimidant surtout. Et principalement à cause de la dame brune.

— Est-ce que nous allons traverser cette immensité?

— Dame! ma chère. Qui veut la fin...

— Mais, dites-moi, quelle figure ferons-nous... si celle qu'on nous fait là-bas n'est pas aimable?

— Je voudrais bien voir cela! riposta la petite Mme d'Avrange. Ah bah! Est-ce que vous avez peur de votre mari, vraiment?

— Peur, non... Mais enfin, je vous l'ai dit, je suis presque en contravention, puisqu'il a refusé...

— Fort bien. Et vous pourriez avoir quelque scrupule si nous étions les premières à nous introduire ici, en ce jour de travail austère... Mais n'apercevez-vous point, là-bas, deux ou trois silhouettes qui, manifestement, n'appartiennent à l'armée que de plus loin que nous encore?

— Si fait; j'aperçois, entre autres, la belle comtesse.

— Eh bien! alors... Nous sommes fortes, puisque ces messieurs ont été faibles... Marchons bravement, croyez-moi, et soyons sans peur, comme nous sommes sans reproche... Tout le monde, aujourd'hui, ne pourrait peut-être pas en dire autant, par ici.

Je regardai de côté la baronne. Son sourire était exempt de méchanceté. D'ailleurs, sans avoir eu le temps de pénétrer dans son intimité, je la savais bonne sous ses dehors d'élégant scepticisme — ou de philosophie chèrement acquise, et nous nous aimions. Il

ne me répugnait donc, en aucune manière, de me confier à elle; j'éprouvais même, au plus haut point, le désir de trouver en sa personne la confidente et, le cas échéant, la consolatrice dont a besoin toute femme qui souffre ou prévoit une souffrance prochaine. Je lui pris le bras au moment où elle allait, m'entraînant à sa suite, s'embarquer pour la traversée qui m'effarait.

— Non, pas par là, lui dis-je.

— Mais par où, ma chère, par où? Pour suivre les gradins jusqu'à la tribune, il faudrait se livrer à une gymnastique insensée... Venez donc.

— Non, je vous en prie, restons dans ces parages, vers l'entrée. Asseyons-nous là, par exemple, au premier rang... Et veuillez me pardonner si je me laisse aller à des épanchemens intempestifs.

— Vous avez à me parler? me dit Julie d'Avrange en changeant de ton et en passant son bras sous le mien. Oh! mais, c'est différent. Vous savez que je me moque absolument, moi, de leurs quadrilles, de leur mêlée, de leur serpentine et de leur charge en fourrageurs... Il y a longtemps que ça ne m'amuse plus, ces exercices équestres, dont j'ai été saturée pendant mon séjour à Saumur. Moi, d'abord, si j'aimais moins mon mari, il y a longtemps que j'aurais quitté l'armée : je suis Parisienne.

Nous nous assîmes au commencement de la première rangée de gradins, en face des cavaliers qui se préparaient à charger en fourrageurs.

— Tiens! fit Mme d'Avrange. C'est mon mari qui commande la charge. Je croyais que c'était au vôtre que revenait cet honneur.

En effet, Gérard m'avait parlé de cela. Je savais même que sa participation active au spectacle ne comportait que ce bout de rôle.

— Vraisemblablement, M. d'Avrange le supplée, reprit la baronne, pour aujourd'hui... Mais, où est-il donc, M. Parsonnier? Nous sommes si loin de la tribune que c'est à peine si je distingue...

Je distinguais parfaitement, moi. Gérard, depuis un instant, était accoudé au dossier de la banquette où trônait la comtesse Worewska, à côté de son auguste époux, le comte Worewski. Et j'apercevais, un peu en arrière, au milieu d'un groupe militaire, un officier de chasseurs ou de hussards qui portait les aiguillettes d'officier d'ordonnance. Celui-là aussi, je le reconnaissais : c'était le comte de Pradieux. Sans doute, le ministre était arrivé à Marseille.

— Ma chère amie, dis-je à la baronne, vous voyez en moi une femme horriblement jalouse.

Je lui fis part alors de ce qui m'inquiétait; je lui racontai ce que je savais du passé de Gérard, et mes précédentes alertes et mes craintes présentes. Elle me répondit :

— Il me paraît infiniment probable, en effet, que la Worewska,.. ne nous gênons pas dans notre façon de la désigner,.. que la Worewska est bien la belle brune qui fit jadis, pour moitié, les délices de votre mari. Mais...

Je l'interrompis en lui prenant la main et en la regardant :

— Comment, lui dis-je, le savez-vous?

— Je ne le sais pas positivement...

— Comment se fait-il, alors, que vous soyez si près d'en être sûre?

— Cela ressort, il me semble... Enfin, après tout ce que vous venez de me dire, je puis bien, sans être sorcière...

— Julie!.. Permettez-moi de vous appeler ainsi, comme une vieille amie, comme une sœur... Julie, je vous supplie de me dire ce que vous savez... Il n'en dérivera rien de fâcheux. Bien au contraire... Oh! je ne suis pas de celles qui battent en retraite tandis qu'elles pourraient encore combattre. Je sais me défendre... Reste à savoir s'il en est temps encore.

— Eh bien!.. je le crois, là!.. Mon Dieu, je n'ai peut-être pas raison de capituler ainsi à la première sommation. Je pourrais, je devrais jouer l'ignorance complète, à grand renfort de locutions ou de mines ingénues... Mais je vous aime et je vous plains,.. quoique vous soyez moins à plaindre que moi, qui n'ai même plus à douter. Et je veux que vous puissiez vous défendre, comme vous dites. Aussi bien ne vous conterais-je rien du tout si je savais quelque chose,.. quelque chose de tristement caractéristique.

— Enfin, que savez-vous? Votre mari a dû vous dire...

— Il m'en a dit le plus qu'il a pu, le cher garçon, comme il fait toujours. C'est son jeu, vous comprenez. Et les camarades ont bon dos! Il s'imagine que leur noirceur le blanchit... Et il n'a pas tout à fait tort. Mais, précisément à cause de cette tendance, on peut admettre que ce que M. d'Avrange a passé sous silence n'existe pas.

— D'abord, dites-moi depuis combien de temps cette femme est à Marseille. Je l'ignore, moi; je ne l'y avais pas encore rencontrée.

— Elle n'y est pas depuis longtemps... Et c'est bien ce qui met les probabilités du côté de votre sauvegarde... actuelle.

— Mais, qu'y vient-elle faire?

— Après leur mariage, après des mariages du genre de ceux qu'elles contractent, ces dames éprouvent, en général, le besoin de dépayser leur bonheur. Sur le théâtre de leurs campagnes amoureuses, elles sont vraiment trop connues pour qu'il leur soit permis d'espérer qu'elles retireront d'une union même glorieuse toutes les satisfactions d'amour-propre qu'elles en doivent logiquement attendre... Celle-ci, la Worewska, qu'on dénommait naguère encore « la grande Léonie, » ou même « la grande Ninie, » a joui

d'une trop universelle notoriété parmi les élégans et les *clubmen* de Paris pour avoir pu songer à y rester pendant les premiers temps de sa métamorphose. Car elle prétend faire peau neuve, paraît-il. Le noble comte Worewski ayant besoin de soleil, et n'en redoutant plus l'éclat depuis que sa femme lui a renouvelé sa garde-robe, le couple est venu s'établir à Marseille, il y a un mois ou deux. Et c'est seulement la semaine dernière que messieurs nos maris l'ont rencontré, au Prado, je crois. M. Parsonnier, qui était avec une demi-douzaine d'officiers du régiment, reconnut, d'après ce que m'a dit M. d'Avrange, la grande Ninie sous son nouveau plumage de comtesse. Un autre de ces messieurs, mon mari peut-être, l'avait reconnue, d'ailleurs, et nommée. Mais, comme M. Parsonnier ne connaissait pas le compagnon de la belle, et que ce magnat autrefois râpé avait une physionomie des plus respectables, ce ne fut pas sans étonnement que le cher capitaine se vit saluer par la dame, saluer d'un sourire qui valait un appel... Maintenant, fut-ce par simple politesse que votre mari s'approcha de la Worewska, tout enhardi grâce à la persistance de ce sourire enfariné?.. Entre nous, je croirais volontiers que la vanité y fut pour quelque chose.

— Comment le pouvez-vous si bien connaître? dis-je avec une ironie amère.

— C'est qu'ils sont tous les mêmes, ma pauvre amie... Songez donc! une beauté, une beauté parisienne et bien attelée... Ce n'est pas de son mari que je parle, mais de ses chevaux. Quel homme se tiendrait de répondre à ses avances et d'afficher de si flatteuses relations?

— Et qui l'a introduite ici, cette femme?

— Quant à cela, je n'en sais rien.

— Mais moi, je me doute bien que son introducteur n'est autre que mon mari... Du reste, j'ai un moyen fort simple de le savoir...

Je me levai.

— Que faites-vous? où allez-vous?

— Je vais interroger l'un des plantons et, au besoin, les deux... Ils me diront bien...

Mme d'Avrange m'obligea à me rasseoir.

— Vous serez bien avancée!.. Je vous jure qu'il n'y a rien eu encore que de la galanterie... préliminaire... ou recordative, puisqu'il s'agit d'une reprise d'intimité. La présence constante du Polonais est rassurante à cet égard. Vous êtes prévenue. Ayez du sang-froid, de l'habileté. Si vraiment la comtesse n'a pas renoncé à tendre ses toiles, vous les lui lacérerez sans peine. On la dit fière, malgré ses origines, fière comme une reine habituée à voir les hommes à ses pieds; elle ne s'abaisserait presque jamais, si elle

ne se couchait pas si souvent... Eh bien! vous trouverez, nous trouverons un moyen de l'humilier et de la chasser... Ah! mais, attention! voici la charge. Toute cette cavalerie va foncer sur nous et nous couvrir de poussière... Sans compter que M. d'Avrange va forcément nous voir. C'est que, lui non plus, ne m'avait pas invitée!..

Le mari de Julie, qui était venu se placer au-dessous de la tribune, du côté droit du manège, se dressait, en effet, sur ses étriers, le sabre haut, jetant d'une voix mâle et vibrante aux échos de l'enceinte ces beaux commandemens sonores, si harmonieusement modulés, de la cavalerie. Le spectacle était étrange et saisissant; en toute autre circonstance, il m'eût transportée. Le jour baissait. Dans cette arène, partout déserte, sauf en ces points extrêmes où étaient respectivement massés les deux pelotons de hussards dont les uniformes se détachaient mal des tons gris ambians, il y avait quelque chose de mystérieux et d'émouvant à ces apprêts d'un simulacre de bataille, sous l'azur pâli du ciel. Les hommes et les chevaux se confondaient en masses houleuses, frémissantes, qui semblaient refoulées ou contenues par une force invisible vers les coins de l'immense manège. On voyait luire au loin les sabres, dans le demi-jour, et il se faisait un silence d'attente, à peine rompu par quelques hennissemens. Tout à coup, l'éclair d'une lame courbe, soudainement abaissée au pied de la tribune, sillonna la pénombre; nous devinâmes, plus que nous ne l'entendîmes, le commandement suprême, le « Chargez! » cependant retentissant du capitaine d'Avrange, qui déjà s'élançait vers nous; et les deux colonnes, parties en même temps, ainsi que deux trombes convergentes, des deux angles lointains, arrivèrent obliquement, à fond de train, lames au clair et pointes en avant, jusqu'à dix mètres de l'endroit où nous nous trouvions, ébranlant le sol de leur galop furibond, déchirant l'air de vociférations plus joyeuses que farouches. Là, s'étant rejointes et fusionnées, elles s'arrêtèrent court, avec un ensemble merveilleux, les chevaux sur les jarrets, — quelques-uns tout à fait cabrés, — les sabres en l'air, brusquement relevés. C'était superbe : un de ces tours de force qu'on ne peut demander qu'à des chevaux de Tarbes ou à des chevaux arabes ou à des chevaux barbes. Le capitaine pourtant n'était pas encore satisfait.

— Mais gueulez donc, sacrebleu! criait-il. Vous ne gueulez pas assez... Vous ne faites pas d'effet pour un sou!.. En arrivant sur l'ennemi, sur le convoi que vous êtes censés capturer, vous devez pousser des cris de sauvages. Gueulez ce que vous voudrez, mais gueulez fort, nom de...

Il s'interrompit à temps, la voix coupée par la stupeur : il venait de nous apercevoir et de nous reconnaître. Sa femme lui adressa un petit salut ironique. Alors, il donna un ordre; les pelotons se

reformèrent et exécutèrent une demi-volte, pour aller reprendre leurs positions respectives à l'autre bout du manège ; il remit son sabre au fourreau, confia son cheval à un de ses hommes et vint à nous.

— Ah ! ah ! mesdames, fit-il en nous saluant avec un peu d'embarras. C'est une surprise, voilà ce qui s'appelle une surprise...

Il demeura coi, ayant cet air bête des hommes qui veulent paraître contens quand ils sont vexés. — C'était cependant un brillant officier que le baron d'Avrange, et qui avait presque aussi bonne mine à pied qu'à cheval.

— Allons, c'est bon, mon ami, lui dit sa femme avec cette malice renforcée à laquelle nous recourons pour achever les déroutes, ne nous dites pas de quelle nature est votre surprise. On voit de reste que c'est une surprise agréable... Mais nous serions aises d'aller jusque là-bas, jusqu'à cette triomphale et lointaine tribune. Offrez donc votre bras à Mme Parsonnier. Seules, nous n'avons pas osé traverser cet hippodrome.

— Mais, ma chère, c'est fini... Je vous assure que c'est fini.

— Non pas, puisque vous allez faire recommencer cette mirifique charge en fourrageurs.

— Recommencer ! Comme vous y allez ! Peste ! à la nuit... Merci bien ! pour qu'il m'arrive des accidens !.. Non, non, on va simplement rectifier par une démonstration théorique ce qu'il y a eu de défectueux dans l'opération. Quant à une nouvelle épreuve, ce sera pour la prochaine fois, pour après-demain.

Bon gré, mal gré, il dut m'offrir le bras et nous traversâmes l'hippodrome. Mon cœur battait la chamade ; si j'eusse été moins avancée dans mon escapade, je crois que j'eusse rétrogradé lâchement. C'est que je craignais Gérard, tout en l'adorant. Mais peut-il y avoir tendresse passionnée, amour proprement dit sans quelque sentiment de crainte ? Ne tremble-t-on pas toujours un peu devant ce qu'on aime ? Et, quand on ne tremblerait que de la peur de le perdre, ne serait-ce point assez pour vous rendre timide dans toutes les graves occurrences où vous sentez que votre bonheur est en jeu ? L'amour, l'amour sérieux, est un aveu d'infériorité : on n'aime que ce qui vous domine ; et, si l'on s'éprend parfois sérieusement de créatures indignes, c'est qu'on aime leur beauté, — ou leurs vices, — et qu'on en subit l'ascendant. Pour moi, qui me sentais menacée plus directement que je ne l'avais encore été, il y avait là une grosse partie à jouer. Car je ne pouvais feindre la confiance et l'ingénuité sans abandonner la lutte, non plus que provoquer une explication sans encourir, avec toutes les suites que comportent ces différends conjugaux, la colère et la rancune de Gérard.

Quoi qu'il en fût, mon mari avait enfin daigné m'apercevoir

(jusque-là, l'éloignement ou des soucis pressans l'avaient sans doute empêché de me reconnaître). Il se dirigeait vers nous, descendant les marches de la tribune à une allure preste et dégagée. Il ne me fit aucune observation, ne fronça ni le nez ni les sourcils, et me dit tranquillement :

— Je vais faire la leçon à mes cavaliers.

Puis, il ajouta :

— D'Avrange, qui m'a remplacé près d'eux tout à l'heure, voudra bien maintenant me remplacer près de vous, mesdames.

Et voilà. J'étais assez penaude en face de ces banquettes où je ne voyais pas une seule figure féminine de connaissance. Il n'y avait là, du reste, que quatre ou cinq femmes en tout, y compris celle à laquelle j'étais redevable de tant et de si agréables émotions. Ces femmes étaient fort convenables et dûment accompagnées ; même je ne pense pas que ce fussent des femmes légères par profession : c'étaient des femmes aimables à qui l'on avait voulu faire une gracieuseté, actrices mariées ou à peu près, élégantes bourgeoises, ou étrangères de distinction.

— Ma foi! ma chère, me dit la baronne, asseyons-nous, puisque tout le monde se lève. On nous cède la place... Pourquoi donc le capitaine Parsonnier vous a-t-il dit qu'il n'y aurait personne de notre sexe?

Et, se retournant vers son mari :

— Vous, au moins, mon ami, vous ne m'avez rien dit de pareil, vous ne m'avez rien dit du tout.

En dépit de l'aisance avec laquelle évoluait ma compagne, j'étais embarrassée de mon personnage. Nous étions arrivées là tout à fait en intruses, nous qui étions pourtant de la maison. On eût dit deux parentes malavisées, tombant à l'improviste chez des jeunes gens de leur famille, au beau milieu d'une petite fête, — qui n'était pas une fête de famille. Depuis que nous avions pris place sur le devant de la tribune, d'où il n'y avait plus rien à voir et où l'on commençait à ne plus même voir clair, messieurs les camarades de nos maris venaient nous saluer à la queue-leu-leu, avec un air abasourdi. N'ayant pas à leur répondre, parce qu'ils ne me disaient rien, je les regardais à peine, tout occupée à dévisager la comtesse Worewska, qui, noble et impassible, promenait sa superbe entre deux haies d'officiers rangés sur son passage, et me rendait coup d'œil pour coup d'œil, avec le renfort d'un de ces grands lorgnons à main qui commençaient à être de mode. Elle gagnait l'escalier double donnant accès à la tribune ; elle allait passer devant nous, se retirant au bras de son époux décrépit et chancelant, qu'elle paraissait guider et qui aurait eu besoin d'être soutenu.

Juste à ce moment, M. de Pradieux s'approchait de moi, pour me

saluer à son tour. Il avait toujours sa belle et mâle prestance, rehaussée par ses aiguillettes d'argent. A sept ans d'intervalle, je le revoyais, non pas tel que ma mémoire l'eût évoqué, mais plus grave encore et plus triste que je ne l'avais connu. Son regard mélancolique, en s'arrêtant sur mon visage, me valut un singulier frisson : je le sentais peser sur moi comme le remords d'un involontaire méfait. Cet homme, qui m'avait aimée plus que je n'avais cru, m'aimait peut-être encore ou se souvenait encore trop de m'avoir aimée. Il me parla doucement, avec lenteur, de choses indifférentes, de son passage à Marseille, de son intention de se présenter chez moi. Il m'apprit qu'il arrivait de la Savoie, avec son ministre, lequel avait inspecté les travaux de défense voisins du Mont-Cenis, et qu'il se rendait avec lui dans les Alpes-Maritimes, pour deux ou trois jours, devant repasser ensuite par Marseille. C'était pendant ce second séjour du ministre que le carrousel devait avoir lieu et aussi une grande revue. Dans la journée, il avait rencontré Gérard, qui, le voyant libre de son temps jusqu'au soir, l'avait amené à la répétition de la fête militaire. Tandis qu'il parlait, me regardant avec une espèce de fixité, comme s'il eût cherché dans mes yeux le reflet de son ancienne passion, il remarqua que j'étais préoccupée et que mon regard ne faisait qu'effleurer le sien, allant sans cesse au-delà de sa personne, attiré, fasciné par quelque être ou quelque objet plus lointain. Il se retourna et aperçut la comtesse, qui déjà descendait l'escalier, mais qui, penchée vers un officier, me désignait du geste, demandant sans doute qui j'étais. — Il me parut aussi que mon interlocuteur recueillait une part de ces marques flatteuses d'une attention plutôt bienveillante. — Alors, M. de Pradieux m'adressa des yeux une question aussi nette, aussi claire que s'il l'eût formulée sans ménagemens, en des termes catégoriques : « Eh quoi! vous savez qui est cette femme et qu'il vous faut voir en elle une rivale? » Et son regard devint si triste, si apitoyé, que le mien se détourna même de la comtesse. Cette évidente commisération me peinait sans m'outrager. Je ne voulais pas l'accepter, je ne voulais pas avoir l'air de la justifier ni surtout de m'en apercevoir ; mais, en fait, elle ne m'indignait ni ne m'offensait : j'avais conscience de la mériter. Elle était si belle, cette comtesse de bas étage! si souverainement élégante et si dominatrice du haut de son infamie couronnée! En l'examinant de près, j'avais compris qu'elle m'eût extorqué un témoignage d'admiration, et je m'expliquais, hélas! à présent, que ses sourires pussent enorgueillir un homme enclin à la gloriole, accessible à toutes les vanités. Sans l'aimer, on pouvait la désirer pour ses charmes, mais plus encore pour son prestige de grâce altière et de triomphante élégance, pour l'effet qu'elle produisait partout et la rumeur d'envie qu'elle soulevait en

passant. Ce devait être une gloire autant qu'une bonne fortune de la posséder. Jamais je n'avais rien vu qui pût lui être comparé. Quoiqu'elle eût certainement plus de trente ans, je doute qu'aucune femme jeune, aucune jeune fille eût été capable de supporter son voisinage. Ni ses yeux ni son teint ni sa taille n'avaient d'âge. Je me sentais vaincue d'avance, s'il fallait lutter; pour la première fois, j'avais le sentiment d'une infériorité sans remède. Les larmes me vinrent aux yeux, quand je la vis hocher la tête d'un petit air approbatif et protecteur en me lorgnant encore, avant de disparaître au-dessous de la plate-forme de l'escalier.

M. de Pradieux devina, sans doute, mes larmes à travers la demi-obscurité régnante. Il s'inclina profondément devant moi et murmura :

— Permettez-vous, madame, à un ancien et très fidèle ami d'aller vous rendre ses devoirs ?

Il me sembla que sa voix avait appuyé, comme involontairement, sur le mot *fidèle*. Je répondis néanmoins avec politesse :

— Certes, monsieur. Je suis chez moi, tous les jours, au moins jusqu'à quatre heures.

Pendant ce temps, mon mari pérorait, au milieu du manège, expliquant, redressant, démontrant, avec cet entrain communicatif, cette brusquerie mêlée de sollicitude, qui en faisaient le plus accompli des instructeurs. Enfin, il avait fini. Il congédia ses hommes et, regrimpant quatre à quatre les degrés de la tribune, il vint nous rejoindre allégrement.

— Mesdames, je vous supplie de m'excuser, dit-il avec une placidité parfaite. Et à toi, ma chère amie, ajouta-t-il, je demande spécialement pardon, vu que je suis, ce soir, obligé de te fausser compagnie... Mais, au fait, d'Avrange en usera de même avec la baronne... Un dîner militaire, mais un dîner de camarades, sans uniformes... Je cours me mettre en civil...

— Ah, ah ! marmotta ironiquement Mme d'Avrange. Eh bien ! ma chère, pour nous consoler, nous dînerons ensemble. Je m'invite chez vous. Nous causerons.

XII.

En effet, le soir, portes closes, nous causâmes. Pendant le repas, qui nous avait été servi par ma femme de chambre au coin de mon feu, nous n'avions rien pu dire. Dès que nous fûmes seules, Mme d'Avrange revint au sujet qui nous préoccupait toutes deux, — à des degrés différens.

— Voyons, ma chère amie, votre physionomie vous trahira; avec une mine comme celle que vous avez, ce n'est presque pas la peine

de se taire devant sa femme de chambre... Prenez-vous donc décidément la chose au tragique?

— Je la prends tout au moins au sérieux. Et c'est naturel, car, si je suis capable de me rebeller contre une menace d'infidélité, je ne le suis pas de me résigner à la défaite. Il s'agit du bonheur, pis que cela, du repos de ma vie...

Je me regardais depuis un instant dans une grande psyché placée en pleine lumière. Brusquement, je pris la baronne par la main et l'amenai devant la glace.

— Suis-je encore jolie, oui ou non?.. Je vous adjure de me répondre avec franchise, car, vrai! je ne sais plus.

— Vous ne me croirez pas, dit en souriant la baronne, si je vous affirme que vous êtes très jolie; vous prendrez cela pour un compliment... de condoléance. Mais, d'autre part, si je fais la difficile, mon témoignage vous paraîtra suspect, à bon droit. Vous voyez bien que votre question n'a pas le sens commun... Savez-vous ce qu'on fait, quand on veut en avoir le cœur net? On interroge les hommes, ou, au moins, leurs regards. Or, pas plus tard que cet après-midi, deux yeux masculins vous ont répondu, quoique peut-être vous ne les eussiez point interrogés. Cet officier d'ordonnance du ministre, ce M. de Pradieux-Tournans, que vous avez connu et qui est de passage ici, il vous aime, ma chère!

Pour la première fois, cet amour-là me fit plaisir. En me le rappelant, Mme d'Avrange semblait me dire : « On vous a décerné tout à l'heure un brevet de beauté, et vous doutez de vous! » Mais était-ce bien ma beauté qui avait encore impressionné mon fidèle adorateur? N'était-ce pas plutôt un mirage de souvenirs qui avait agi sur son imagination? Je fis part à la baronne de la persistance de mes doutes, après lui avoir raconté tout ce qui avait trait à mes relations avec M. de Pradieux.

— Il y aurait un moyen de vous assurer de votre puissance, me dit-elle alors; et ce moyen aurait, en outre, l'avantage peut-être de vous ramener votre mari... Mais cette vieille tactique ne serait probablement pas de votre goût...

— Je crois vous comprendre, interrompis-je. Coqueter avec M. de Pradieux, pour éveiller la jalousie de mon mari... Ma foi! non.

— Vous avez raison. Le moyen manque de noblesse. De plus, il n'est pas sûr, vu qu'un homme qui papillonne est forcément distrait. Et puis, en dehors de la passion, je ne crois à l'efficacité absolue de la jalousie que sur les femmes... Eh bien! je ne vois plus guère qu'un système : la franchise appuyée sur la hardiesse. Demandez des comptes à votre mari avant qu'il ait eu le temps d'en grossir le total, et mettez-lui crânement le marché à la main. Ma

conviction est qu'il vous donnera satisfaction. En tout cas, s'il passe outre, vous n'aurez rien perdu ni rien compromis : il vous eût, de toute façon, trahie.

— Ce qui m'effraie et me déroute, répliquai-je, c'est la perspective d'une explication arrivant trop tard pour prévenir le mal. Si, du moins, je pouvais avoir la certitude qu'il ne m'a pas encore trompée !

— La certitude morale, vous l'avez. Je vous en ai dit le fondement, qui est la présence de ce vieux mari acheté par la dame et promené par elle. Tant qu'il n'aura pas disparu, au moins de son train de vie extérieur, vous pouvez être persuadée qu'elle se conduira à peu près bien. Non pas que ces époux assortis doivent raffiner beaucoup sur la délicatesse ; mais, voyez-vous, aucun amant comme votre mari ou le mien, — rendons-leur cette justice, — n'accepterait une ostensible promiscuité avec un gentilhomme aussi honteusement taré que l'antique Polonais... La présence de ce vilain bonhomme titré, qui donne à sa donzelle de femme un maintien dans les relations qu'elle essaie de nouer ou qu'elle renoue, au hasard des rencontres, deviendra aussi odieuse que gênante dès que l'amour ou la galanterie se remettra de la partie. Soyez donc bien assurée qu'il ne s'est encore rien passé de grave, d'irréparable,.. si ces choses-là sont jamais irréparables. Voilà pour la certitude morale. Quant à la certitude matérielle, dame ! celle-là est plus difficile à acquérir... Et pourtant, tenez... Où pensez-vous que dînent nos maris, ce soir ?

— Où ? je n'en sais rien, vraiment. Avec qui ? je m'en doute, hélas !

— Bien. Vous n'avez pas été dupe plus que moi du prétexte invoqué. Or, il est certain que, si votre mari est déjà redevenu l'amant de la Worewska, on saurait à quoi s'en tenir en épiant les dîneurs de ce soir. Le voulez-vous ?

— Mais, s'ils dînent chez cette femme ?

— S'ils dînaient chez elle, ils y dîneraient avec l'estimable et gâteux Worewski, ce qui manquerait de folâtrerie autant que de propreté. Il n'est pas encore assez... anéanti pour qu'on le relègue dans sa chambre ou à l'office... Non, non, c'est improbable. Ces messieurs font une partie fine. Ils dînent au restaurant ; ils ont invité la comtesse et... remisé, — c'est ainsi qu'ils doivent dire, — le vieux gêneur.

— Mais dans quel restaurant dînent-ils ?

— A la Réserve, j'en mettrais ma main au feu. Voulez-vous y aller ?

— Y aller ! vous n'y pensez pas !.. Et qu'est-ce que nous y ferions ?

— Je m'entends. Il ne s'agit pas d'entrer, mais d'attendre. Nous prenons un fiacre, nous donnons au cocher l'ordre de se poster en vue de la porte, et nous guettons... Nous ne serons ni les premières ni les dernières à le faire.

— Et si Gérard allait sortir, ayant au bras...

— Là! vous êtes encore un peu plus pâle que tout à l'heure... Mais alors, ma belle, usez-en comme moi : n'approfondissez rien ; aimez votre mari pour lui et non pour vous, et continuez à être honnête pour votre satisfaction personnelle... Vous voulez savoir?.. Je comprends cela, du reste : une première fois ! Enfin, vous le voulez... Eh bien ! ce soir, vous serez fixée, si mon procédé vous agrée.

— Soit ! dis-je avec une résolution brusque.

Et je sonnai ma femme de chambre, une personne mûre, et aussi sûre que mûre.

— Allez, ma bonne Marthe, nous chercher un fiacre,.. une voiture fermée. J'accompagne, je reconduis Mme d'Avrange.

— Madame ne veut pas qu'on attelle? Bouquet est là.

— Non. Je préfère même que ce soit vous qui alliez chercher la voiture. Je m'apprêterai seule.

Quand elle fut partie, je me retournai vers la baronne et, avant de mettre mon chapeau :

— Mais, lui dis-je, je suppose que Gérard sorte avec Mme Worewska, qu'il la reconduise même... Qu'est-ce que cela prouvera? Nous savons qu'ils se connaissent et que, quels que soient les autres convives, il la connaît plus, ou au moins autant que n'importe lequel d'entre eux.

— Aussi, me répliqua Mme d'Avrange, ne nous bornerons-nous pas à épier la sortie. Nous en étudierons les suites. S'il n'y en a pas, si rien ne révèle une reprise d'intimité, s'il n'y a ni séance à domicile ni démonstrations de tendresse, vous serez tranquille... jusqu'à demain.

— C'est bien. Vous avez réponse à tout. Et je m'abandonne.

— Remarquez que je ne vous pousse pas le moins du monde à agir de la sorte. J'entre dans vos vues, voilà tout, vous faisant observer qu'il n'y a pas d'autre moyen que celui que je vous indique d'apprendre sans délai le fond des choses. Quand vous serez édifiée, vous pourrez parler en connaissance de cause et sommer votre mari de s'arrêter en chemin ; vous aurez une preuve sur laquelle appuyer vos exigences : on ne vous paiera plus de mots... Mais, par exemple, si vous en apprenez plus long qu'il ne saurait vous convenir d'en tolérer, je vous supplierai de modérer vos résolutions, d'entreprendre un petit voyage, de réfléchir... et de pardonner, sauf à imposer des conditions draconiennes.

— Cela, jamais!

— Vous avez tort. Espérons donc que vous n'aurez qu'à prévenir, sans avoir à punir.

Notre fiacre nous conduisit cahin-caha jusqu'à la porte du restaurant. Nous le fîmes ranger contre le trottoir de la route, déserte et blanche sous les clartés d'un ciel constellé. Trois ou quatre fenêtres seulement étaient éclairées du côté de la route.

Il était neuf heures et demie. Nous n'attendîmes pas longtemps. Car, avant que dix heures eussent sonné, une voiture découverte, une voiture de remise, autant que j'en pus juger dans mon trouble, sortit de la cour, où elle avait, sans doute, longuement stationné. Une femme y était assise, chaudement enveloppée de fourrures, et avec elle deux messieurs que je n'eus pas besoin d'examiner : j'avais reconnu la femme.

— Eh bien! oui, me dit la baronne d'Avrange en m'obligeant à me rencogner au fond de notre coupé, c'est elle et ce sont nos maris. N'était-ce pas prévu?.. Mais, comme vous le disiez vous-même, qu'est-ce que cela prouve? Savons-nous, jusqu'à présent, lequel de ces messieurs...

— N'essayez pas, lui dis-je en l'interrompant avec douceur, de dépister ou d'amuser mon chagrin. Gérard a pris votre mari pour confident et pour complice, voilà tout.

— Le fait est qu'il ne pouvait mieux choisir,.. surtout s'il n'a pas l'intention de confier l'objet précieux à son complice. Mais, au point où nous en sommes, il vaut mieux tout élucider... Cocher! veuillez suivre cette voiture, de manière à ne pas trop l'approcher; vous serez récompensé si vous êtes adroit.

Je compris que Mme d'Avrange, quelque dévouée qu'elle fût à mes intérêts, avait une curiosité personnelle à satisfaire ou une inquiétude intime à calmer, et que les fredaines de son mari ne lui étaient peut-être pas encore devenues aussi complètement indifférentes qu'il lui plaisait à dire. — Je doute, d'ailleurs, que l'on puisse s'accoutumer jamais à de pareilles humiliations du cœur.

Quant à moi, je souffrais plus cruellement qu'il ne m'était encore arrivé de souffrir, et je ne croyais pas qu'il y eût rien, dans l'infinie variété des douleurs humaines, qui pût surpasser ce que j'endurais. — L'avenir, hélas! devait démentir cette croyance : il y a d'autres martyres, plus tragiques et plus longs.

A partir de ce moment, il me sembla que je rêvais. Cahotée sur le pavé du port, puis de rues que je ne reconnaissais pas à travers le papillotage uniforme des lumières, je n'avais plus qu'une demi-conscience. Une sensation confuse d'endolorissement me rappelait seule mon infortune; c'était une souffrance plutôt physique que morale et accompagnée de ce désir vague d'un prompt réveil qui

traverse si souvent les cauchemars, comme pour en diminuer les affres.

Brusquement, par l'effet d'une saccade des rênes, notre locatis s'arrêta. Ma compagne avança la tête hors de la voiture et murmura :

— Attendez...

Je regardai machinalement, et je constatai que les murailles des maisons en face desquelles nous avions fait halte étaient éclairées par un intense reflet de gaz. Le cocher nous avait arrêtées tout près d'un théâtre.

Mme d'Avrange paya le cocher sans descendre, lui donnant une courte explication. Puis, elle me dit :

— Restez là, voulez-vous ? Ce sera l'affaire de quelques instans. Je vais voir si nous pouvons pousser plus loin notre espionnage.

Je crois que, pour une raison ou pour une autre, elle y prenait goût. Peut-être, au fond, s'amusait-elle, à présent. Il y a de ces inconséquences et de ces légèretés dans les meilleures natures de femmes, quand elles ne sont pas profondément atteintes par le chagrin. Et, outre que la baronne ne pouvait être inconsolable, s'étant plus d'une fois consolée ou résignée, c'était plutôt mon sort que le sien qui se débattait à cette heure.

Moi, je la laissai faire, comme je l'avais laissée dire. Hallucinée autant que meurtrie, je me blottis dans l'angle le plus obscur du fiacre, et je fermai les yeux pour ne plus voir se profiler sur le mur lumineux les ombres des passans, auxquelles je prêtais des ressemblances chimériques.

Au bout d'un temps plus ou moins long, et dont je n'eus aucunement conscience, Mme d'Avrange revint à la voiture. Elle rouvrit la portière, me prit par la main et me fit descendre.

— Où allons-nous ? balbutiai-je.

— Laissez-vous conduire, me répondit-elle en passant mon bras sous le sien. J'ai tout arrangé, tout combiné ; personne ne nous verra, à moins qu'il ne nous plaise que quelqu'un nous voie.

Nous pénétrâmes dans le vestibule d'un théâtre. Les contrôleurs nous saluèrent, et l'un d'eux nous accompagna, en suivant un long couloir mal éclairé, où donnaient des loges par les lucarnes desquelles s'échappaient des chansons et des rires. On nous ouvrit une porte d'avant-scène. Mme d'Avrange fit lever les écrans avant de pénétrer dans la loge. Après quoi elle m'installa dans un coin, aussi loin que possible du bord de l'avant-scène, et me dit :

— Nous sommes dans une espèce de café-concert, ou du moins dans un théâtre qui a provisoirement abandonné le grand art pour la chansonnette et le ballet, ce qui explique qu'il y ait beaucoup de monde... J'ai eu un mal énorme, mais je crois avoir manœuvré assez

habilement. Tout d'abord, j'ai dû me faire montrer la salle d'un endroit où je fusse invisible... Je passe sur les prétextes allégués par moi pour justifier cette fantaisie. Bref, ayant vu nos délinquans installés dans une baignoire d'avant-scène, là, en face, au rez-de-chaussée, j'ai loué cette loge, la seule, du reste, qui fût tout entière vacante. A l'aide de quelques précautions, dont la plus essentielle vient d'être prise, nous pourrons surveiller, espionner le trio tout notre content. Et, s'il y a un épilogue à cette soirée déjà assez bien remplie, nous le connaîtrons, car nous n'abandonnerons la piste que si elle aboutit à une porte close... Je bavarde, ma chère, pour vous donner le loisir de vous remettre et aussi parce qu'il faut bien vous fournir quelques explications. Voilà qui est fait. Maintenant, du courage, du sang-froid, un peu d'indifférence même, si c'est possible, et vous n'aurez pas perdu votre soirée. Je vous indiquerai, au besoin, le moyen d'en tirer parti.

Revenue par degrés de mon effarement, j'admirais l'esprit d'intrigue et d'à-propos, l'aplomb et la hardiesse qui avaient permis à la Parisienne de concevoir et d'exécuter avec tant de rapidité, tant d'assurance et tant de précision ce plan passablement osé pour des femmes de notre condition. J'admirais, et surtout j'enviais. J'enviais une si parfaite liberté d'esprit. Mais je dois reconnaître que, sous l'influence d'une excitation violente et de cette atmosphère de théâtre, mes nerfs reprenaient du ton. Mme d'Avrange s'en aperçut.

— Vous devez vous sentir plus forte et plus résolue que dans ce lugubre fiacre qui nous secouait par la ville, à une allure de corbillard pressé... Voyez-vous, l'action est souveraine en pareil cas. A tout prix, il faut faire quelque chose; il vaut mieux faire une bêtise que de ne rien faire du tout. Et puis, qu'est-ce que nous risquons, à tout prendre? Je voudrais bien voir que ces messieurs nous adressassent des remontrances! Mais ils ne se douteront même pas de notre présence... D'abord, ils sont trop occupés. Tenez, penchez-vous un peu, là, entre les deux écrans... Ne relevez pas la tête. Les voyez-vous?

Je les voyais ou j'essayais de les voir. Mais la lumière, le bruit, me troublèrent, et par-dessus tout cette impression si étrange et si poignante qu'on éprouve à contempler son mari tranquillement installé en face de soi avec une femme que l'on sait être ou devoir être bientôt votre remplaçante, l'usurpatrice impitoyable ou inconsciente de vos joies les plus légitimes et les plus chères. D'abord, ayant constaté vaguement que l'attitude des trois personnages était bien de circonstance: libre et joyeuse, je détournai les yeux vers la scène, où s'agitaient une demi-douzaine de femmes maigres, qui faisaient des ronds de jambes en laissant pendre leurs mains rouges

devant elles, avec des grâces simiesques. Puis, mon regard ayant rencontré une glace qui me renvoyait mon image sans aucune flatterie, je me mis à redresser mon chapeau, à lisser mes cheveux. Je me trouvais laide et ridicule dans ma toilette enveloppante et sombre, d'un ton singulier en un pareil endroit. Pâle et ahurie, je me faisais l'effet d'une folle, échappée d'un asile, ou de la victime d'un attentat réfugiée dans un lieu de plaisir. Mais, tout à coup, je m'aperçus que ce n'était pas seulement mon image que me renvoyait la glace. Une partie de la salle, et notamment la moitié des fauteuils d'orchestre, grâce à l'inclinaison du miroir, s'y reflétait avec moi. Et alors, je regardai ces figures lointaines, auxquelles leurs yeux écarquillés donnaient une apparence falote, d'un comique presque irrésistible. Une à une, je les passai en revue. Et voici que je crus reconnaître, parmi elles, une belle figure grave et jeune, mâle et régulière, d'aspect militaire aussi, mais que je n'avais point accoutumé de voir surmonter une redingote. A ce moment, M. de Pradieux, — car c'était bien lui, — se soulevait dans sa stalle, regardant avec persistance ces écrans rouges et provocans, indices d'un mystère inusité qui intriguait déjà bon nombre de spectateurs. Je me levai pour changer de place, parce qu'il me semblait que, voyant si bien, je devais être vue pareillement. L'idée était instinctive et fort naturelle; je n'aurais pu, sans suffocation, supporter le poids des regards de l'homme qui se trouvait si complètement vengé de ce qu'il avait eu à souffrir dans une circonstance à peu près analogue. Mais, naturelle ou non, l'idée était mauvaise, car, en me levant, je montrai, pendant deux secondes, ma tête tout entière au-dessus des écrans.

Quelques instans après, Julie d'Avrange me tirait par la manche :

— Regardez donc, me dit-elle. Voilà cet officier, ce M. de Pradieux, en bourgeois, qui s'est fait ouvrir la loge de nos maris... Quelque chose s'y passe, que je ne comprends pas... Ma chère, nous sommes signalées. Il était, sans aucun doute, dans la salle; il nous aura reconnues, et... On parle de la franc-maçonnerie des femmes!.. Tiens, mais, j'y songe! Ce n'est peut-être pas tout à fait un sentiment de ce genre qui l'a guidé. Il n'est peut-être pas fâché de voir de près la déconvenue et l'embarras de celui qui jadis lui a coupé l'herbe sous le pied... Quoi qu'il en soit, nos maris sont avertis. Ne bronchons pas; leurs mines sont trop drôles! Et cette femme! nous lorgne-t-elle assez! ou plutôt lorgne-t-elle assez ces morceaux d'étoffe qui nous protègent!

Nous nous étions retirées au fond de la loge; mais, penchées en avant, nous pouvions suivre, par les interstices séparant les écrans, tout le manège des hôtes de la baignoire. Gérard et M. d'Avrange étaient visiblement décontenancés; ils osaient à peine lever les

yeux vers nous, quoiqu'ils eussent bien bonne envie, sans doute, de s'assurer par eux-mêmes qu'on ne les avait pas trompés. Cependant, M. d'Avrange paraissait être beaucoup plus calme que mon mari.

— Ou il a la conscience plus tranquille, me dit la baronne, ou il a plus de cynisme,.. ce qui ne serait pas fort surprenant, vu sa grande expérience. Mais je suis curieuse de voir ce qu'ils vont faire et comment ils sortiront de leur baignoire... et de ce mauvais pas.

A ce moment même, mon mari se levait et sortait. J'eus peur d'un éclat, et je fis part à la baronne de mes craintes.

— Rassurez-vous donc! Il s'en va, tout bonnement. Et c'est ce qu'il avait de mieux à faire... Mais pourquoi mon mari ne l'imite-t-il pas?.. Ah! je devine : M. de Pradieux ne m'a pas vue, moi, et d'ailleurs il ne me connaît pas, d'où il suit qu'il n'a pu signaler que votre présence... Attendez un peu...

Avant que j'eusse pu faire un geste pour l'en empêcher, Mme d'Avrange se porta sur le devant de la loge, abattit d'un coup sec l'écran du milieu et se montra, toute droite, souriant ironiquement, les yeux fixés sur la baignoire du rez-de-chaussée. — J'avoue que, le départ de Gérard n'ayant été suivi d'aucun esclandre, je me sentais soulagée par le fait même de son absence. Aussi éprouvai-je une forte envie de rire en voyant la mine piteuse et déconfite de M. d'Avrange, qui ne savait vraiment où se fourrer ni quelle contenance prendre.

Il faut avouer que sa situation n'était pas commode. Il était enfermé dans sa loge; une partie de l'assistance, très nombreuse, comme je l'ai dit, ayant remarqué la manœuvre de mon amie et ayant même protesté par des « Chut! » et des « A la porte! » assez nourris contre le sans-gêne de cette spectatrice qui faisait d'abord lever les écrans de son avant-scène pour les abattre ensuite à coups de poing, il y avait des chances de voir bientôt ce public méridional intervenir plus bruyamment encore dans la scène de jalousie dont on lui donnait le régal. Les gorges chaudes plus ou moins épicées du parterre allaient se mettre de la partie. J'attirai violemment en arrière ma trop vindicative amie.

En même temps que j'exécutais ce mouvement opportun, M. de Pradieux, qui avait parlé bas et avec animation à ses deux voisins, mais surtout à la comtesse, paraissait avoir réussi à convaincre son monde de la nécessité d'une retraite immédiate. Tous trois se levèrent et sortirent, — Mme Worewska se prêtant, au surplus, de fort mauvaise grâce à ce qu'on lui demandait, haussant les épaules et ricanant avec un dépit marqué.

— Laissons-les partir, dis-je tout essoufflée par cette nouvelle émotion. Mais quelle scène!

En disant cela, je pensais plus encore peut-être à la scène qui m'attendait chez moi qu'à celle qui venait de se produire. Et je pensais aussi que le destin a des retours cruels et bien étranges. Je me rappelais cette soirée passée au Cirque, à Paris, coude à coude avec Gérard, tandis que M. de Pradieux nous lorgnait. Quels changemens dans nos rôles respectifs! et que j'étais, cette fois, tristement partagée!

— Sortons maintenant, me dit Mme d'Avrange. Quant à la scène, ne la regrettons pas. Ou je me trompe fort, ou cette femme ne pardonnera pas facilement à son galant, quel qu'il soit, les incidens de la soirée.

Avant onze heures, j'étais chez moi.

— Soyez ferme, surtout! m'avait dit la baronne en m'embrassant au moment de nous séparer.

Ferme, je voulais l'être; mais mon cœur ne l'était pas. Il battait d'une façon désordonnée, tandis que je montais les marches de mon escalier. C'est que la terrible explication, prévue et nécessaire, devait fatalement avoir lieu le soir même, — à moins que Gérard ne rentrât pas à la maison de la nuit. Nous avions, en effet, la même chambre et n'en avions jamais eu qu'une.

Et puis, je ne savais vraiment plus où j'en étais. La culpabilité de Gérard ne m'apparaissait plus aussi certaine. En tout cas, hors l'intention, assez probable, de commettre le délit d'infidélité, aucun chef, — eût dit un magistrat, — n'était acquis à la prévention. C'était un procès de tendance que j'allais instruire, et je ne sentais pas le terrain bien solide sous mes pieds. Il y avait certes de quoi motiver une verte mercuriale; mais, supposé que le prévenu ne mît pas tout sur le dos de son complice, n'était-ce pas dramatiser à l'excès un retour de jeunesse, une simple légèreté, que de prendre un air intraitable pour me faire rendre des comptes?

— Monsieur est-il rentré? demandai-je à ma femme de chambre.

Celle-ci était une personne d'âge, qui avait toute ma confiance et qui, m'ayant presque élevée, me traitait avec une grande familiarité: ma mère me l'avait léguée. Ne pouvant se résoudre à cesser tout à fait de m'appeler par mon prénom, elle ne me disait « Madame » tout court qu'en présence des étrangers; et, quand nous étions seules, elle disait: « Madame Rose. » — C'était un compromis.

— Je crois bien! fit-elle à voix basse, je crois bien qu'il est rentré, votre mari, ma pauvre madame Rose! Et même il n'a pas l'air content. Il a juré et sacré, en rentrant, comme un hérétique... Un si gentil garçon se mettre en colère comme cela! Je sais bien que, la main tournée, il n'y pense plus. Mais, c'est égal, ça doit vous faire de la peine, à vous qui l'aimez tant!

— C'est donc contre moi qu'est dirigée cette colère?

— C'était contre tout le monde... Contre Bouquet, contre l'ordonnance, contre moi, contre vous, contre tout le monde enfin, autrement dit contre personne. Il se plaignait parce qu'il trouvait la maison vide et sans lumière, parce que le feu était tombé, parce que... N'importe! je crois qu'il en avait surtout à vous, car il a dit que « les femmes mariées feraient mieux de surveiller leur intérieur que d'aller reconduire leurs amies, le soir, par le plus long. » Ça, c'est parce que je l'avais informé du but de votre sortie... Laissez-le se calmer. Vous savez, ça monte, et puis ça redescend, la colère.

— Bon, bon, Marthe, n'ayez peur. Ce n'est pas grave... Et où est-il?

— Dans la bibliothèque.

— C'est bien. J'y vais. Couchez-vous. Tout le monde est monté?

— Monté ou parti.

— Parfait. Bonsoir!

— Bonsoir, madame Rose!

La pauvre Mme Rose n'en menait pas large au moment de comparaître devant son mari, ou plutôt au moment de le citer à comparaître devant elle. Aussi prit-elle le parti de hâter la comparution et de pousser tout droit à la bibliothèque, dont elle ouvrit la porte avec un fracas prémédité.

— Ah! c'est vous, — me cria Gérard, avant même que j'eusse refermé la porte et en jetant par-dessus son épaule le journal qu'il tourmentait entre ses mains, dans le voisinage de la lampe.

Ce « vous, » le premier que j'eusse entendu dans sa bouche, depuis notre mariage, me glaça sur le seuil, où je restai un moment immobile. Eussé-je été bien plus en colère ou bien plus douloureusement offensée encore que je ne l'étais, — quoique je le fusse, et à bon droit, — je n'aurais jamais trouvé ce « vous » préliminaire. J'aurais dit « tu » tout bêtement, tout fidèlement. Quand on n'a pas l'intention de faire des phrases, le tutoiement peut servir à la plainte.

Comme je ne bougeais pas, mon mari vint à moi, m'attira dans la pièce et, poussant la porte derrière mon dos :

— C'est vous, répéta-t-il, j'en suis bien aise. Nous allons nous expliquer, et ce ne sera pas long!

Cette tactique, — qui, chez lui, était tout instinctive et de premier mouvement, — cette tactique consistant à s'ériger en accusateur, d'accusé qu'il eût dû être, me surprit et me paralysa dès l'abord. J'avais cru que j'aurais le temps de porter les premiers coups, et que, seules, les ripostes seraient à craindre. Je m'assis et croisai les mains sur mes genoux en signe de résignation ou d'étonnement. Lui se planta devant moi, les mains dans les poches de sa redingote, comme si, se défiant de leur vivacité, il eût voulu, en les tenant derrière son dos, se mieux assurer contre les tentations de violence.

Il me regardait avec des yeux qui eussent été bien méchans, s'il les eût moins roulés.

— Non, ce ne sera pas long, reprit-il. Écoutez plutôt... Vous avez stupidement agi. Si, soupçonneuse à tort ou à raison, vous m'aviez demandé de renoncer à... à ce qui vous inquiétait, j'aurais fait de mon mieux pour vous contenter. Jusqu'à présent, je ne vous avais pas trompé, quoique la constance ne soit pas mon fort; vous aviez eu le talent de me garder : vous venez de couper la chaîne... Je sais ce que vous allez dire : que j'avais tout l'air d'être en train de la couper moi-même... C'est bien possible; mais enfin, ce n'était pas fait. Vous m'avez infligé, ce soir, un rôle absolument ridicule. Tant pis pour vous! Je ne vous le pardonnerai de ma vie... Ah! vous prétendez, non plus seulement vous prémunir contre mes incartades, mais agir contre moi, me faire mon procès en public, pour m'imposer votre loi... Eh bien! défendez-vous donc, si vous le pouvez! Mais sachez que je me considère comme affranchi, libéré désormais de toute contrainte morale. C'était la seule à laquelle je fusse capable de céder... Je n'ai jamais été d'humeur à porter un joug quelconque,.. hormis le joug militaire, auquel j'ai été plié tout enfant...

— Pourquoi vous êtes-vous marié? lui demandai-je en me levant.

Je comprenais que, monté à ce diapason, rien ne l'en ferait descendre, et je disais cela par acquit de conscience. La phrase était venue d'elle-même à mes lèvres, comme une phrase de circonstance, comme une observation qui était, en quelque sorte, de style dans l'occurrence. Et, ayant remarqué que mon mari venait de saisir son chapeau, lequel paraissait avoir été lancé au hasard sur un canapé, je m'apprêtais à passer dans la pièce voisine, pour lui montrer que j'abandonnais la partie. Mais je le vis hausser les épaules. Enhardie par ce geste, qui témoignait peut-être de quelque désir secret de prolonger la discussion, je répétai, en me retournant :

— Oui, pourquoi vous êtes-vous marié?.. Car enfin, ajoutai-je, que vous n'acceptiez d'autre loi que votre bon plaisir, d'autre gouverne que votre caprice, d'autre maîtrise que celle de vos sens ou celle de votre vanité, je le conçois. Mais ce que je ne comprends pas, c'est que vous soyez venu me chercher pour m'épouser... Car c'est vous qui êtes venu; personne ne vous a pris par la main pour vous conduire à moi, que je sache. Bien au contraire : mes parens ne voulaient pas de vous ou n'y tenaient guère; vous avez remué ciel et terre, foulé aux pieds le cœur d'un de vos amis...

L'expression rageuse de la physionomie de Gérard fit place tout à coup à un mauvais sourire.

— Ne soyez pas si fière, me dit-il durement. Si vous saviez à

quel piège de ma propre nature je me suis laissé prendre!.. Au fait, apprenez-le. Quand vous m'avez plu, je voyais en vous une de ces élégantes petites filles de magasin dont on peut faire des maîtresses agréables, pendant la durée d'une garnison... Puis, je vous ai, victime de l'ardeur de ma nature, passionnément désirée. Enfin, les difficultés de l'entreprise, le romanesque de la rencontre, que sais-je? l'oisiveté, l'ennui dans ma nouvelle résidence, tout a conspiré à me mener jusqu'au bout, jusqu'au mariage... Voilà parfois comment on se marie par inclination,.. et, à quelques variantes près, plus souvent que les femmes ne le croient, plus souvent surtout que nous n'osons l'avouer. Voilà aussi pourquoi on arrive si vite à le regretter.

Là-dessus, il se couvrit, enfonçant son chapeau jusqu'à ses yeux, et sortit sans me regarder. — S'il m'eût regardée, il ne fût peut-être pas parti. Car je m'affaissai, portant les mains à ma poitrine, comme pour y retenir mon cœur, qui semblait vouloir s'en échapper. Et je roulai sur le tapis.

XIII.

Je ne m'éveillai pas de bonne heure, le lendemain, et je m'éveillai dans mon lit, où ma femme de chambre m'avait transportée, quoiqu'elle ne fût guère robuste : le dévoûment accomplit de ces tours de force. La brave créature me plaignait; elle ne me le dit pas, et je lui en sus gré. Seulement, ses yeux me le dirent, — de bons yeux de chien, mais avec des larmes.

D'abord, je m'étais crue malade en me voyant couchée; je n'avais qu'un grand mal de tête, plus, dans la poitrine, une sensation de vide alternant avec une sensation d'arrachement : bref, un profond ébranlement nerveux, mais rien de grave. Je me levai donc.

Ce qui m'avait si douloureusement atteinte, ce n'était pas l'aveu brutal de Gérard quant à l'origine assez humble, sinon très humiliante, de sa passion pour moi. De cela j'avais eu l'intuition. Et puis, il ne faut pas se montrer trop regardante sur la filiation de son bonheur; après tout, qu'il vienne de ceci ou de cela, qu'il procède de tel sentiment ou de tel autre, ou même d'une simple impression physique, ce n'en est pas moins du bonheur. Or, le mien avait duré huit années entières, avec des hauts et des bas peut-être, mais enfin huit années sur lesquelles personne n'avait eu rien de sérieux à prélever ni à prétendre. Combien d'amours idylliques ou éthérés qui n'ont pas la vie si dure! — Non, ce n'était point cette brutale révélation qui m'avait blessée au cœur; c'était l'assurance, nettement et froidement formulée, d'une antipathie croissante et déjà

ancienne pour la vie conjugale. *Froidement*, tout était là. Car Gérard aurait pu m'en dire bien d'autres, pendant l'accès, sans que j'en fusse autrement bouleversée. Mais il m'avait paru n'être presque plus en colère lorsqu'il m'avait décoché ce vilain trait. C'était cette flèche de Parthe qui, restée dans la plaie, y vibrait encore à chacun de mes tressaillemens. — J'avais beau me dire que j'avais provoqué le coup en faisant intervenir mal à propos le souvenir de M. de Pradieux, — ce qui avait dû nécessairement exaspérer la vanité déjà froissée, l'orgueil déjà révolté de Gérard, — je ne pensais pas que l'avenir pût cicatriser ma blessure, parce que je me rappelais le ton relativement calme et le sourire méchant qui avaient remplacé tout à coup les grands éclats de voix et les grimaces de fureur.

Une fois levée, je voulus faire défendre ma porte. Mais, réfléchissant que Mme d'Avrange viendrait sans doute me voir et n'étant pas fâchée de conférer avec elle, je me ravisai et me mis à écrire, en l'attendant. J'écrivis à mon vieil ami, le commandant Brulard, avec qui j'entretenais une correspondance assez active, à cause de mon neveu, dont il voulait bien surveiller l'éducation. Je lui confiai que nous étions en pleine crise et lui demandai un bon conseil.

Comme j'achevais ma lettre, on frappa à la porte de la bibliothèque, et Bouquet, en proie au plus évident embarras, tournant sa casquette d'ordonnance entre ses doigts, pénétra dans la pièce sur la pointe des pieds. — C'était un remarquable sujet que ce Bouquet : dévoué, zélé, sans rien de servile; un domestique resté soldat. Car une des merveilles de l'état militaire, c'est de comporter de ces singulières alliances de sentimens, irréalisables partout ailleurs. Un laquais ne sera jamais fier de son rôle; une ordonnance peut l'être du sien. Et, en fait, rien n'est plus commun, — ni plus bizarre, — que d'entendre un brosseur affirmer, en plein exercice de sa fonction, qu'il ne se résoudra jamais à être domestique.

Donc, Bouquet entra. Étonnée, je l'interrogeai avec douceur.

— Voilà, madame... C'est que mon capitaine m'a dit ce matin qu'il se séparerait bientôt de moi, et que, si madame ne voulait pas me garder...

— Se séparer de vous?.. Pourquoi? Est-il mécontent?

— Oh! non pas. Mon capitaine a même dit que ce serait avec regret, mais que, devant bientôt rester seul au régiment, parce que madame allait retourner chez elle, en Champagne, ou peut-être habiter Paris, il aurait assez d'une ordonnance...

Je rougis comme si j'eusse été insultée par cet honnête garçon. Ainsi, mon mari avait disposé de mon avenir, arrêté ma conduite,

presque réglé ma vie sans daigner m'appeler en conseil, mais en prenant pour confident un homme à ses gages! Il le mettait en demeure de chercher une place avant même de m'avoir informée qu'il me chassait de la mienne!

— Est-ce que le capitaine vous a parlé de mon prochain départ?

— Oui, madame.

— Et vous voudriez rester, ou plutôt entrer à mon service?

— Pour dire la vérité, madame, j'aimerais mieux rester au service de mon capitaine. Mais, si mon capitaine n'a plus besoin de moi et que madame en ait besoin...

— Vous êtes dévoué à M. Parsonnier?

— Oh! madame!..Il m'a pris comme je venais d'entrer au régiment...

— Eh bien! je tâcherai qu'il vous garde. Si je retourne chez moi, je n'aurai pas besoin de vous, car j'ai déjà plus de monde qu'il ne m'en faut. Mais le capitaine vous gardera.

— Oh! merci, madame!

La figure habituellement joviale du brave homme retrouva du coup son épanouissement et sa rondeur.

— Dites-moi seulement... Le capitaine a-t-il... donné des ordres pour aujourd'hui?

— Oui, madame. Comme il s'absente pour quelques jours...

— C'est juste, interrompis-je, je l'avais oublié... Allez, mon ami; je m'occuperai de vous.

Je ne voulais ni ne pouvais prolonger l'entretien. — Ainsi, tout était fini! irréparablement! Huit années de vie commune et de bonheur sur lesquelles on allait passer l'éponge! N'est-ce pas comme cela qu'on procède avec une maîtresse qui a cessé de vous plaire? Et, faute d'enfans entre nous, où étaient les liens impossibles à rompre? L'amour nous avait tenu lieu de devoir, de morale, presque de religion; l'amour nous faussait compagnie : plus rien; bonsoir! adieu!

— Madame, ma pauvre madame Rose...

C'était ma femme de chambre, qui était entrée doucement, tandis que, la figure dans les mains, je pleurais à chaudes larmes. Elle tenait une carte de visite.

— Qu'est-ce?

— Eh! Seigneur! c'est une visite : un officier qui insiste pour entrer. Comme vous n'avez pas voulu fermer votre porte, je n'ai pas osé le renvoyer. Mais je vous ai ménagé une excuse : j'ai dit que vous étiez malade et que je ne savais pas...

— C'est bon. Faites-le entrer au salon. J'irai l'y rejoindre dans un instant.

J'avais lu sans surprise et presque avec plaisir le nom du comte de Pradieux-Tournans.

— Vous allez le recevoir?

— Oui, oui.

Je ne savais trop pourquoi je tenais à le recevoir, mais j'y tenais. Je passai dans mon cabinet de toilette, je baignai mes yeux, je poudrai légèrement mon visage; puis, ayant remarqué que, grâce à l'éclat fiévreux de mon regard, à un je ne sais quoi de langoureux ou d'alangui, je n'étais pas plus laide que les autres jours, quoique je fusse assez différente de moi-même, je me rendis au salon.

J'y trouvai M. de Pradieux en uniforme, debout, plus sévère et plus triste que jamais.

— Madame, me dit-il aussitôt après m'avoir saluée, pour vous expliquer que je m'intéresse à tout ce qui vous touche ou vous concerne, j'ai besoin de vous rappeler que vous avez été l'unique passion de ma vie... Si je vous disais que mon vœu le plus cher, le plus sincère, a été de vous voir heureuse, vous ne me croiriez pas, et vous auriez raison... Mais, si vous vous imaginiez que, vous sachant malheureuse, je viens à vous pour me repaître de votre tristesse, ou bien encore avec l'arrière-pensée, injurieuse et basse, d'en retirer quelque profit galant, sur l'honneur! vous me feriez tort.

Il parlait d'une voix grave, un peu étouffée, sans faire aucun geste.

— Vous ne m'avez jamais donné le droit, monsieur, lui répondis-je, de suspecter la droiture de votre caractère et la probité de vos intentions. Parlez donc librement... Oh! je sais bien que votre intervention dans tout ceci est un peu étrange...

— Pas tant que vous le croyez, madame, interrompit l'officier. Lorsque je me suis fait ouvrir la loge où se trouvait votre mari, je n'avais qu'un désir, qui était de prévenir un scandale, en avertissant Parsonnier. Je savais qu'il ne vous avait pas vue, qu'il ignorait votre présence, car moi-même je venais seulement de vous apercevoir, quoique ma curiosité fût depuis longtemps excitée par le mystère dont vous paraissiez vouloir vous envelopper. Je le prévenais pour vous rendre service, à vous et à lui... Voilà donc comment j'ai été informé d'une situation,.. ou plutôt voilà comment j'ai été confirmé dans la connaissance d'une situation que j'avais devinée, à peu près, dès notre première entrevue de la journée.

— Oh! fis-je en secouant la tête, vous n'avez pas à vous excuser de savoir ce que tout le monde saura demain ou bientôt.

— C'est vrai, madame, dit gravement M. de Pradieux. J'ai peur que tout le monde ne le sache avant peu.

— Ce qui signifie? murmurai-je. Car vous êtes venu avec l'intention de m'apprendre ou de me conseiller quelque chose?

— Oui et non. Vous apprendre quelque chose, oui. Vous conseiller, non... Outre que ce n'est pas dans mon rôle, j'avoue que ce ne serait guère de ma compétence. Car, en toute conscience, je ne vois pas ce que vous pourriez faire, ni ne crois même que vous ayez à faire quoi que ce soit.

— Enfin, monsieur, que savez-vous?

— Je sais, madame, que votre mari, si, ce matin, il a dit vrai, est capable de vous outrager publiquement.

— C'est à vous qu'il l'a dit?

— Oh! non. C'est... à la personne...

— Vous connaissez donc aussi cette femme?

— Je la connaissais à peine de vue; depuis hier au soir, je la connais un peu plus... C'est, d'ailleurs, une assez vilaine connaissance que je devrai à votre mari. Entré dans sa loge de la manière que vous savez, je ne pouvais pas en sortir tout de suite; et, au moment de la déroute, je ne pouvais pas en sortir sans lui offrir mon bras. Je l'ai ramenée jusque chez elle, jusqu'à sa porte, dont il n'aurait tenu qu'à moi de franchir le seuil avec elle... Je ne m'excuse pas de cette grande liberté de langage, madame, parce qu'il faut que je sois clair et que ce détail essentiel n'est pas pour vous affliger. La comtesse Worewska, puisque comtesse il y a, n'aime pas votre mari; et je l'en crois, non pas parce qu'elle me l'a dit, mais parce qu'elle m'a offert de me le prouver. Cette femme est restée ce qu'on l'a toujours connue : une fille, sous les vêtemens et avec un peu des manières d'une dame. Elle a voulu d'abord mettre sa conduite d'accord avec sa nouvelle condition de femme mariée et de comtesse; elle s'est tenue ou retenue pendant quelque temps, et elle a réussi à provoquer de la sorte un retour de passion chez votre mari. Mais déjà sa couronne la gêne : elle va la mettre sous son oreiller... Mais qui la foulera d'abord?

— Et c'est pour des femmes de ce genre que l'on se rend méprisable!

— Hélas! madame, ce n'est même jamais que pour de telles femmes.

— Mais, que disiez-vous tout à l'heure? Que mon mari m'outragerait bientôt publiquement?.. Pourquoi? Comment? Qu'en savez-vous?

— Je sais ce que m'a révélé celle qui doit l'y aider.

— Mais quoi, encore?

— Voici. Ce matin, m'autorisant de l'extrême amabilité qui m'avait été témoignée, hier au soir, par la dame, je me suis présenté chez elle...

J'eus probablement une moue involontaire d'ironie et de dégoût.

— Vous vous trompez, madame, reprit M. de Pradieux avec un accent d'impérieuse sévérité. Cette femme ne m'est ni ne me sera jamais de rien... Si je me suis rendu près d'elle, c'est que j'avais le désir de connaître ses intentions à l'égard de votre mari, contre lequel, hier, elle paraissait animée d'une vraie rancune. Elle ne lui pardonnait point, disait-elle, de l'avoir plantée là, d'avoir fui l'avanie à laquelle il la laissait exposée... Eh bien! je voulais savoir si elle persistait dans ses dispositions rigoureuses envers lui, si elle l'avait revu ou s'apprêtait à le revoir. Or, elle était toujours très montée, très irritée, au point même de me déclarer qu'elle avait décrété, comme condition de sa clémence, une réparation éclatante. Elle ne recevra Parsonnier que quand il lui aura, le jour du carrousel, publiquement offert le bras. Elle le lui a nettement signifié, ajoutant qu'il le pouvait faire sans se compromettre, puisqu'elle est, après tout, mariée et comtesse.

— Et vous croyez qu'il le fera?

L'officier s'abstint de répondre.

— Vous savez qu'il le fera? repris-je.

M. de Pradieux s'inclina sans mot dire.

— Et c'est cela que vous teniez à m'apprendre?.. Mais dans quel dessein?

Un doute assez naturel me venait à l'esprit. On ne pouvait pas me demander, enseignée que j'étais déjà à mépriser mon mari, d'estimer les autres hommes.

— D'abord, dans le dessein de vous prévenir, madame, et de vous épargner une humiliation cruelle, si d'aventure vous aviez le projet d'assister à la fête militaire qui se prépare.

— Et vous n'espérez pas quelque salaire pour tant de bons offices?.. Cependant, c'est une tradition que celui qui provoque une femme à se venger devient de droit le complice ou l'instrument de cette vengeance... Ah! si je croyais que mon mari a d'ores et déjà...

Je me rapprochai de mon visiteur :

— Si je le croyais! répétai-je en le regardant avec fixité.

Il pâlit, mais ne fit aucun mouvement vers moi.

— Alors, j'ajoutai :

— Je n'attendrais pas longtemps pour me venger!

Je voulais savoir, avec plus de certitude, jusqu'où avait été Gérard et, en outre, si mon visiteur n'avait pas été mû par quelque arrière-pensée. Mais M. Pradieux secoua la tête :

— Non, dit-il. Vous n'avez à venger qu'une injure morale, madame, jusqu'à présent.

Je fus soulagée d'un grand poids. Tant il est vrai que le cœur est

illogique! Car c'est bien en matière d'infidélité que l'intention devrait être réputée pour le fait. Mais le fait n'en est pas moins le souverain régulateur de notre pauvre justice, et lui seul est compté sans rémission. —Tendant la main à M. de Pradieux, je lui dis :

— Pardon, monsieur, de vous avoir prêté, malgré vos assurances, un vilain calcul.

Il prit ma main et la garda quelque temps dans la sienne, comme en proie à une extraordinaire émotion. Puis :

— Maintenant que mon respect a fait ses preuves, dit-il, laissez parler ma passion... Je n'ai jamais cessé de vous aimer, car regretter, c'est aimer. Mais, en vous retrouvant et en vous retrouvant malheureuse, l'amour de jadis s'est réveillé, cuisant et terrible, assez violent pour m'empêcher de déplorer avec sincérité votre infortune, si bien prévue par moi!.. Oui, je m'en accuse, j'ai goûté un instant cette joie barbare de vous plaindre, si je n'ai jamais eu l'infamie de vouloir me railler de votre peine ni celle d'essayer d'en profiter... Mais il faut que vous sachiez que je ne suis pas uniquement venu pour vous annoncer qu'il se trame encore quelque chose contre vous. Mon but était plus noble. Je suis venu avec la résolution de vous dire qu'il m'appartient peut-être de couper court à l'intrigue qui déshonore votre mari et qui vous désespère... Oh! j'ai longuement hésité; tout à l'heure même, près de vous, j'ai faibli... Enfin, je me suis reconquis sur la lâcheté des sentimens humains, et, maître de moi, je me hâte de vous promettre ce que la crainte de vous revoir heureuse a failli m'empêcher de réaliser : j'écarterai cette femme de votre chemin. Mais je veux que vous sachiez du moins que c'est le dévoûment, mon dévoûment pour vous qui me guide : je n'ai pas assez de vertu pour les sacrifices ignorés.

— Si c'est la crainte seule de me voir heureuse qui vous arrête, répondis-je tristement, faites sans regret et sans amertume tout ce que croirez pouvoir ou devoir faire. Mon bonheur est fini.

Il me reprit la main, me regarda longtemps, puis s'en alla sans m'avoir rien répliqué.

— Que peut-il? murmurai-je dès qu'il fut parti. Et, quand bien même il me rendrait Gérard, me rendrait-il le Gérard que j'ai aimé?

Il devait me le rendre, mais je ne m'en doutais guère. Et une lettre que je reçus du commandant Brulard ne m'y avait pas préparée. Il y avait dans cette lettre, entre autres choses décourageantes, ce passage alarmiste : « Les passions d'un homme comme Gérard sont redoutables, même lorsqu'elles sont futiles à leur point de départ. Et c'est parce que je l'avais vérifié sur lui-même que j'ai montré des scrupules et cru devoir user de réticences, tout en plaidant auprès de vos parens la cause de ce grand et terrible enfant qu'est votre mari. Une première fois, cette femme l'avait empaumé, simplement parce qu'elle

flattait sa vanité par le luxe, le faste infatigablement déployé chez elle, au grand dam de la bourse de ses amans. Gérard s'y fût ruiné, si la guerre ne l'eût sauvé. J'avais eu beau lui prouver que sa maîtresse se moquait de lui, rien n'avait pu le guérir de sa coûteuse démence ; ne connaissant personne de ceux que la belle lui donnait comme colocataires de tant de charmes, il tenait ses rivaux anonymes pour non existans. Oui, les passions de ces hommes-là sont chose effrayante ; l'intérêt étant impuissant à les vaincre, l'honneur n'y saurait réussir. Seul, l'amour-propre peut-être en aurait raison, s'il était engagé directement et compromis à fond. En résumé, ma chère enfant, j'ai peur pour vous et ne vois qu'un conseil de misanthrope ou d'égoïste à vous donner : revenez chez vous, revenez vers nous, et attendez. »

Gérard n'avait pas reparu ; mais je le savais dans la ville ou tout près, dans la banlieue. Je me fusse volontiers éloignée, lui laissant le champ libre, si je n'eusse eu à cœur d'assister au carrousel : je voulais voir de mes yeux le scandale promis. Enfermée chez moi, j'attendis donc.

La veille du dimanche fixé pour la fête, comme je n'espérais plus d'imprévu, Gérard entra dans ma chambre, pour ainsi dire furtivement. Il n'avait ni sa mine allègre d'autrefois, ni la figure rageuse, presque haineuse, qu'il m'avait montrée le dernier jour. Il semblait embarrassé de sa personne et assez humble, — attitude assurément nouvelle pour lui et que rendait plus piteuse encore son costume militaire. A pas lents, il s'avança vers moi :

— Admets-tu, me dit-il, que l'on puisse avoir un transport au cerveau et qu'une douche vous puisse instantanément guérir?

L'acte de foi thérapeutique que l'on sollicitait de ma crédulité me coûtait à prononcer.

— Admets-tu donc, reprit Gérard, qui était arrivé près de mon fauteuil et se mit à genoux devant moi, admets-tu donc qu'un accès de folie, un crime même annule tout un passé correct? qu'une heure mauvaise efface huit années de conduite loyale? Écoute, ma chère Rose, je te jure que j'ai eu les plus détestables et les plus viles intentions ; je reconnais même qu'antérieurement à cette crise, j'ai senti peser parfois sur ma trop libre humeur le poids d'une vie régulière et calme. Mais je te jure aussi que, soit remords anticipé, soit, comme cette fois, circonstance extérieure, je m'en suis tenu aux désirs et aux projets coupables... A toi de voir si tu peux pardonner ce qui, en somme, n'a jamais eu plus de consistance que n'en ont les rêves, même mauvais, même laids.

— Mais ce regret de m'avoir épousée? ce regret si brutalement formulé?

— Je ne te cache rien, je ne veux pas mentir : je l'ai eu par intermittence... Mais je crois pouvoir t'affirmer qu'il n'y a pas de femme qui ait été plus aimée que toi, s'il y en a quelques-unes qui l'ont été mieux... Oh! pas beaucoup. Ce regret est si bien de mon sexe, hélas!

C'était bien là ce qu'il fallait me dire pour forcer mon indulgence.

— Qui me dit que tu ne le ressentiras plus, ce regret?

— Qui te dit que tu n'en triompheras plus?.. Rose, huit ans! huit années de succès, c'est encourageant.

— C'est vrai! m'écriai-je en jetant les bras autour du cou de mon mari, de mon capitaine retrouvé. Et puis, comme tu le disais, ce n'est pas une heure, quelle qu'elle soit, qui peut effacer de notre mémoire huit années heureuses... ou à peu près. Rien ne s'efface, d'ailleurs, rien ne doit s'effacer que le mal; quant au bien, nous n'en sommes pas assez riches pour en gaspiller même le souvenir... Mais il t'a fallu une douche, cette fois; qui te l'a donnée?

— Pradieux.

Gérard me raconta alors que son ancien camarade était venu le trouver et lui avait demandé ce qu'il ferait s'il apprenait que Mme Worewska n'était devenue inaccessible que pour lui. Une scène violente s'en était suivie, au cours de laquelle M. de Pradieux avait dit à Gérard qu'il s'engageait à lui prouver que rien n'était plus facile que d'amadouer la fière personne, même quand on n'avait pas eu l'honneur d'être son amant avant son changement de condition. Gérard avait parié le contraire; l'enjeu était un coup d'épée pour le cas où Gérard gagnerait sa gageure. Il l'avait perdue. La comtesse avait accepté tout de suite un rendez-vous dont il n'eût tenu qu'à M. de Pradieux de retirer les plus galans bénéfices. Alors, humilié, ridicule, mon mari avait fait un prompt retour sur lui-même et vers moi.

— Mais, lui dis-je, la prochaine fois, qui donnera la douche?

— Toi-même. — Il te suffira de prononcer le nom de Pradieux.

Les jours qui suivirent me parurent enchantés. J'avais pardonné sans arrière-pensée, sinon sans quelques inquiétudes pour l'avenir. Mais l'avenir est toujours loin. Et je crois que peu de femmes eussent agi autrement que moi. Car les infidélités non consommées sont, après tout et logique à part, d'une digestion facile.

J'aimais toujours mon capitaine, et j'affirme qu'il ne m'avait jamais tant aimée. — Il avait besoin d'un peu d'imprévu, décidément, pour renouveler et rajeunir son amour.

Le dimanche du carrousel arriva. Dirai-je, à ma honte, que j'avais oublié M. de Pradieux? Oui; c'est ainsi. Lui ne m'avait point oubliée, et il était là.

Je pénétrai dans l'hippodrome au bras de mon capitaine, — radieuse, aussi radieuse que le beau ciel de fête qui s'étendait au-dessus de l'arène, comme un dais d'azur. C'était pour moi un jour de triomphe, ce jour qui eût pu être un jour de deuil et de honte. J'aurais voulu que la Worewska fût présente. Mais elle ne parut pas. Toutes les personnes que je rencontrai me firent compliment sur ma mine. Une seule en connut le secret : Mme d'Avrange; mais beaucoup d'autres se doutèrent qu'il m'était arrivé quelque chose d'heureux. — Le bonheur a bien tort de rayonner.

Une seule fois mon regard rencontra celui de M. de Pradieux, qui, debout derrière son ministre, se retournait de mon côté. C'était au moment de la charge en fourrageurs, que commandait mon mari. Debout sur ses étriers, Gérard leva son sabre en me regardant, si bien que, lorsqu'il l'abaissa, il eut positivement l'air de me saluer. Je n'y résistai pas : du bout de mon gant, j'envoyai un baiser dans la direction de mon capitaine, qui ne pouvait plus le voir, car il détalait à fond de train en avant d'une de ses colonnes. Un peu confuse de ce mouvement involontaire, je regardai autour de moi pour m'assurer que personne n'avait surpris mon geste. Et c'est alors que mon regard croisa celui de M. de Pradieux. J'eus froid dans l'âme, tant ce coup d'œil me parut aigu et douloureux. Puis, je n'y pensai plus.

Le lendemain, il y avait une grande revue, mais je ne fis qu'apercevoir de loin M. de Pradieux, mêlé à l'état-major du ministre. En revanche, pas une seconde je ne perdis de vue mon capitaine, resplendissant et adorable dans sa grande tenue. Il y eut un défilé superbe. La foule était très sympathique à l'armée, et très échauffée par l'enthousiasme militaire qui renaissait déjà. On se battait, d'ailleurs, en Tunisie; et chacun songeait, — excepté moi peut-être, qui voguais en plein ciel, — que ces belles troupes pouvaient partir d'un jour à l'autre, pour aller noircir à la fumée des combats d'outre-mer leurs drapeaux et leurs étendards neufs. Ces drapeaux et ces étendards, tout le monde les saluait au passage. — Il faut croire que Dieu est bien toujours le Dieu des armées, puisqu'il entretient ou rallume sans cesse dans le cœur de l'homme cette flamme belliqueuse qui permet aux chefs d'état de recommencer toujours la guerre, si souvent maudite.

Le régiment défila donc parmi des manifestations délirantes, au milieu de transports indescriptibles et tels que des ministres, même secondés par le soleil, n'en soulèvent pas souvent. Il défila au trot, bien aligné, sur un air de musique enlevant et cadencé, qui avait plus d'une fois rythmé les battemens de mon cœur. Et je vis passer Gérard à la tête de son escadron, sur sa vieille jument d'armes, *Églantine*, toujours taillée en buveuse d'air, toujours ardente et

sage, à treize ans comme à cinq ans... Et je ne devinai point que je les voyais passer pour la dernière fois!

A quinze jours de là, Gérard recevait une communication officielle. Il était promu chef d'escadron et appelé, en cette qualité, au commandement d'un petit corps de cavalerie indépendante, en formation dans la Régence. Mission de confiance, lui disait-on, pour laquelle il avait été désigné spécialement au choix du ministre de la guerre. — Comme il n'avait rien demandé en dehors de l'avancement qui lui était dû, et comme on ne lui avait rien fait pressentir, il se montra surpris, modérément enthousiasmé même, ce qui ne laissa pas de me paraître étrange. Lui, bouder contre la perspective d'une campagne!

— Que veux-tu? me dit-il. Il y a si longtemps que je me prépare à d'autres batailles, plus intéressantes et plus graves! Cela ne me dit rien d'aller guerroyer contre des brigands ou des sauvages... Pense donc! si, pendant ce temps-là... Enfin, d'où que cela vienne, il faut l'accepter, n'est-ce pas? On ne choisit pas son devoir, ni sa gloire.

D'où cela venait, je le savais bien, moi! M. de Pradieux n'avait pu être généreux jusqu'au bout. Il m'avait vue trop heureuse. C'était lui qui nous séparait. Rien n'avait dû lui être plus facile que de faire désigner au choix du ministre un officier noté comme l'était Gérard. Et il avait cru, sans doute, n'avoir rien à redouter de sa conscience, puisqu'il s'agissait d'un poste de faveur, qui pouvait être un poste glorieux, et qui comportait, en tout cas, un avancement certain. — Les hommes ne s'immolent jamais qu'à moitié.

Je voulus rester à Marseille, pour être plus près de Gérard, pour n'avoir que la mer entre lui et moi; je serais bien allée en Algérie, mais il me le défendit.

Force me fut de l'attendre; je l'attendis. Ses lettres étaient tristes. On se battait peu; lui ne s'était pas encore battu du tout : il était aux prises avec les ennuis, les tiraillemens d'une organisation nouvelle, usant son énergie et son courage à des vétilles administratives.

Un jour, la lettre que je reçus de Tunisie n'était pas de lui. Il était malade, à l'hôpital. Je partis comme une folle, et, aujourd'hui encore, je ne sais pas bien comment j'ai voyagé ni comment je suis arrivée au terme de mon voyage.

Le terme de mon voyage, c'était une grande maison blanche sous un ciel plus bleu, beaucoup plus bleu que celui de Marseille. Dans cette maison, il y avait une assez belle chambre, c'est-à-dire une chambre de grandes dimensions, où, sur un lit d'hôpital, un jeune officier supérieur, rendu méconnaissable par les ravages de la ma-

ladie, était en train de mourir de la fièvre typhoïde, si ce n'était du typhus... Et cet officier mourut là, entre les bras de sa femme, sans l'avoir reconnue, mais en murmurant son nom, comme dans une obsession délirante...

Dors en paix, cher mort, près de moi, dans le petit cimetière qui est l'oasis de mon désert champenois. Nous logeons porte à porte, mon capitaine, et ma maison n'est guère qu'une tombe un peu plus grande que la tienne; mais bientôt, je l'espère, nous cesserons de faire ménage à part...

Bientôt? — Qui sait? Je vis; donc, on ne meurt pas de chagrin. Si encore on continuait à sentir la peine toujours aussi âpre, le déchirement toujours aussi cuisant! Mais, non; tout cela s'apaise, s'endort : on n'oublie pas toujours, mais toujours on finit par se résigner. C'est le salut de l'humanité, mais c'en est aussi la honte. En nous dotant de cette faculté d'oubli ou de consolation, Dieu nous a peut-être fait un cadeau utile, mais il nous a bien avilis.

J'élève mon neveu, qui, tout bâtard qu'il est, grandit sous mon toit : je suis son père et sa mère et n'ai point de préjugés. Il est devenu triste, d'ailleurs, cet enfant; sans doute, on lui a parlé de sa naissance. Il a un regard pensif et désenchanté qui n'est pas de son âge : on dirait d'une âme adulte qui regarde par les yeux d'un enfant, et s'ennuie de la perspective de recommencer la vie dans de mauvaises conditions.

— C'est égal, — disais-je un jour au curé-doyen de Méry-sur-Aube, qui vient souvent me visiter, tantôt pour ses pauvres, tantôt pour moi-même, — c'est égal, monsieur l'archiprêtre, il y a des choses incompréhensibles et bêtes. Pourquoi un officier jeune, aimé, brave, qui s'était déjà vaillamment battu, et qui était parti pour guerroyer, s'en va-t-il mourir de la fièvre typhoïde sur une terre lointaine, sans même avoir pu donner ou recevoir un coup de sabre?

— Saint Louis, ma chère dame, n'est-il pas mort, lui aussi, sur ce territoire de Tunis, enlevé par la maladie, quand il croyait aller enfin à la conquête des lieux saints? Ces non-sens apparens nous rappellent que nous n'avons pas l'intelligence du livre auquel nous collaborons. Et d'ailleurs, en cherchant bien, on trouverait presque toujours, même pour saint Louis, que nos malheurs s'expliquent par nos fautes.

— Hélas!

HENRY RABUSSON.

UNE

CHAIRE DE PSYCHOLOGIE

EXPÉRIMENTALE ET COMPARÉE

AU COLLÈGE DE FRANCE

Un incident récent a vivement ému le monde académique, universitaire et savant. C'est la transformation de la vieille chaire traditionnelle de droit de la nature et de droit des gens en une chaire de psychologie expérimentale et comparée. Comme de très hautes questions philosophiques se lient à cette affaire, on nous permettra d'entrer dans quelques éclaircissemens pour la bien faire comprendre.

Un premier point qu'il faut d'abord mettre hors de cause, c'est que le Collège de France est absolument le maître de son aménagement intérieur. Ces sortes de questions se résolvent par des raisons pratiques et particulières, sur lesquelles la critique extérieure est incompétente et où elle n'a rien à voir. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'on se méprendrait sur la décision du Collège et qu'on en donnerait une fausse interprétation, si l'on croyait qu'il a voulu proscrire une science, et déclarer qu'il n'y a plus de droit naturel et de droit des gens. Il est fort douteux qu'un corps savant, fût-il le premier du monde, eût le droit de trancher une pareille question. Supprimer une chaire par raison doctrinale serait un acte aussi intolérant que d'imposer une doctrine au titulaire de cette chaire. Aussi le Collège ne s'est-il pas décidé par des

raisons de doctrine, mais par des raisons de circonstance dans lesquelles nous n'avons pas à entrer. Nous ne croyons pas pour cela qu'il faille abandonner le principe d'une science et d'un enseignement de droit naturel, ou de quelque chose de semblable. La question théorique reste donc ouverte; et, avant d'exposer les titres de la nouvelle science, nous demandons à faire valoir encore une fois les titres de l'ancienne.

Sans doute, on pouvait trouver que la désignation de la chaire : *Droit de la nature et droit des gens*, avait quelque chose d'un peu vieillot et rappelait trop peut-être les vieux in-folio poudreux de Grotius et de Puffendorf; mais rien ne serait plus facile que de rajeunir cette chaire, en en changeant le titre et en l'appelant, par exemple, « chaire de philosophie du droit ; » et il n'est guère à craindre qu'il n'y ait pas sous ce titre de belles questions à discuter ou à résoudre. La question des nationalités, celle des droits respectifs de l'individu et de l'état, celle des rapports de l'église et de l'état, les droits de la famille dans l'éducation, ne sont pas, que je sache, des questions mortes. Et ne serait-il pas étrange que, dans une société qui repose sur la déclaration des droits de l'homme, on considérât comme surannée une doctrine du droit, une philosophie du droit? Il ne serait pas d'ailleurs nécessaire qu'une telle chaire fût toujours occupée par une même école; l'école historique, aussi bien que l'école idéaliste, pourvu que l'une ou l'autre présentât un candidat éminent, pourraient concourir au même titre pour un tel enseignement, la liberté des doctrines étant de droit dans l'enseignement supérieur. Mais le principe serait sauvegardé.

Toutes ces raisons ont dû être présentées dans l'assemblée du Collège de France. Mais à ces raisons théoriques on peut en ajouter une autre bien plus pressante, à laquelle on n'a peut-être pas pensé, et qui nous paraît irrésistible. Eh quoi ! la France renoncerait à enseigner les principes du droit au moment où son existence comme nation, où l'existence de chacun de nous, où famille, biens, honneur, tout est suspendu à une question de droit! Et ce n'est pas seulement la France, c'est l'Europe entière qui est suspendue à cette même question. Que l'on décide, en effet, qu'il n'y a plus de droit, avec quelle facilité se résoudrait la question tragique à laquelle nous faisons allusion! La France n'aurait qu'à se dire : les faits sont les faits; le passé est le passé; la loi des choses a parlé; acceptons les faits accomplis; renonçons à de vains regrets; tournons notre activité d'un autre côté. Livrons-nous aux vastes entreprises matérielles, aux belles expériences politiques. En prononçant une telle parole, on délivrerait l'Europe d'un poids épouvantable. Les dépenses exorbitantes seraient immédiatement réduites; les difficultés diplomatiques qui se présentent sur un autre terrain sont

de celles qui peuvent attendre; et, d'ailleurs, de quel poids ne serait pas notre épée dans la balance, si nous nous présentions avec une épée libre et des cœurs sans préjugés! J'ose dire que l'Europe nous bénirait; mais elle nous bénirait — en nous méprisant; et le mépris de nous-mêmes serait le triste prix d'un repos si chèrement acheté. Et les victimes elles-mêmes, qui n'ont encore rien oublié, ces victimes qui pleurent et qui souffrent, pourquoi souffrent-elles? parce qu'elles protestent; pourquoi protestent-elles? parce qu'elles croient. Elles aussi, et avec bien plus de raison, puisqu'elles ne peuvent rien par elles-mêmes, elles aussi ne pourraient-elles pas dire : les faits sont les faits; la loi historique a prononcé; nous avons payé notre dette; pourquoi immoler nos enfans? Acceptons les faits accomplis. Que ne paierait-on pas une telle déclaration? Que de bienfaits couleraient avec abondance sur ces nouveaux enfans ralliés à la victoire! Nous le demandons à ceux qui raillent l'idée de droit comme une vaine abstraction, pourquoi rien de tout cela n'est-il possible? pourquoi aucune voix, ni d'un côté ni de l'autre, ne s'est-elle élevée, pourquoi aucune n'oserait-elle s'élever pour parler ainsi? Pourquoi, si ce n'est parce qu'il y a là une force plus grande que tout, une force invisible et immatérielle, qui impose le silence à l'égoïsme et à l'infidélité, et que l'on appelle le droit! Que cette force soit un sentiment ou une idée; qu'elle soit issue des entrailles du passé ou qu'elle soit une émanation de la raison divine, toujours est-il que c'est quelque chose qui s'impose aux faits et qui s'oppose à la force. Ce n'est pas là, on le voit, une chose morte: c'est au contraire la chose vivante par excellence. Un enseignement qui reposerait sur une telle idée ne serait pas un souvenir du moyen âge, un vieux spectre desséché; ce serait l'enseignement le plus vital, le plus jeune et le plus opportun.

Mais à quoi peuvent servir, dira-t-on, de telles raisons données après coup et après les questions résolues? Nous répondrons qu'elles peuvent servir beaucoup, et que la question n'est pas résolue, mais qu'elle reste ouverte. Ceux qui ont déploré l'acte du Collège de France comme une destruction absolue ne se sont pas rendu compte de l'élasticité de notre système actuel d'enseignement supérieur. Quelques explications sur ce point peuvent, je crois, adoucir les regrets et susciter pour l'avenir de nouvelles espérances.

Dans l'ancien système, tel qu'il existait encore il y a quelques années, les chaires étaient considérées, sauf exception, comme absolument immobiles. Une chaire existait pour l'éternité; devenait-elle vacante, elle était remplie, coûte que coûte, par la personne la plus en mesure de l'obtenir, quels que fussent ses titres et ses talens. Il pouvait arriver, si le choix était malheureux, qu'une chaire

se trouvât paralysée et annulée pendant de longues années. Nous n'en voulons pas d'autre exemple que l'histoire même de cette chaire de droit de la nature et de droit des gens. Elle était devenue vacante en 1820. Le Collège présenta à l'unanimité, et seul, M. Cousin, alors suspendu de sa chaire de la Sorbonne. Le gouvernement de la restauration, bien entendu, ne le nomma pas et appela à la chaire un homme bien pensant, très respectable d'ailleurs, mais d'une incapacité notoire, qui l'occupa pendant trente-deux ans! La même personne obtint la même chaire à l'École de droit et la remplit avec le même succès. Il réussit même si bien à la discréditer, que cette seconde chaire s'éteignit avec lui, et que depuis elle n'a pas reparu à la surface. Tel fut l'effet d'un enseignement déplorable. Bien loin de moi la pensée de dire que la chaire était menacée d'un pareil avenir! Ce serait souverainement injuste. Il n'en est pas moins vrai, en principe, qu'il doit y avoir une certaine élasticité dans l'enseignement supérieur, et qu'il doit se prêter aux mouvemens du travail scientifique, qui se porte tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et au mouvement des vocations. Sans doute, il est des chaires nécessairement immobiles; personne n'aura l'idée de supprimer dans la faculté des sciences la chaire de mécanique ou de calcul intégral, ni dans la faculté des lettres les chaires de grec et de latin; mais, à côté de ces chaires immobiles, il y a des chaires qui peuvent varier suivant les circonstances. Le Collège de France se prête mieux encore qu'aucun autre établissement à ce système, par la raison qu'il n'a ni élèves inscrits, ni examens, ni programmes. Ce système est d'ailleurs celui des universités étrangères, et il répond aux oscillations naturelles et à la spontanéité de la création scientifique. Une science nouvelle vient-elle à paraître (par exemple, la microbiologie, ou l'astronomie physique) (1), il faut essayer de lui faire sa place; si, dans le même moment, une autre science est un peu négligée ou oubliée, si on peut lui donner satisfaction d'une autre manière, la science nouvelle prendra la place de la science plus ancienne, sauf, pour celle-ci, à renaître ailleurs, et plus tard, sous une autre forme.

Cherchons donc, pour ce qui concerne la philosophie du droit, quelle place lui reste encore et quel avenir peut lui être réservé dans notre enseignement. Et d'abord, même à l'heure qu'il est, la philosophie du droit peut être enseignée dans toutes les chaires de philosophie de nos facultés des lettres, non pas tous les ans, ni partout en même temps, mais tantôt ici, tantôt là, comme les autres parties de la philosophie. En outre, pour ce qui est de l'essentiel et

(1) La faculté des sciences de Paris a une chaire de microbiologie; elle en attend une d'astronomie physique.

des principes, la théorie du droit fait partie des programmes philosophiques de nos lycées, et n'est pas même absente, sous forme modeste, du programme de nos écoles primaires : de telle sorte que l'idée de droit, considérée comme la base de nos institutions et de notre état social, ne fait défaut à aucun enseignement. La chaire du Collège de France était un beau et noble luxe, et ce luxe était d'une valeur inappréciable lorsque la chaire était occupée par l'illustre titulaire qui vient de la quitter, mais enfin c'était un luxe; pour ce qui est de l'essentiel, rien n'est perdu.

Ce n'est pas tout. Les hautes études pourront retrouver facilement plus tard l'enseignement auquel elles ont momentanément renoncé, et nous avons à exposer les divers moyens par lesquels un enseignement qui n'a pas ou qui n'a plus sa place peut la trouver ou la reconquérir dans notre système nouveau. Supposez, en effet, un jeune homme de talent qui s'est pris de goût pour les études de philosophie du droit, soit un jeune philosophe ayant fait des études juridiques, soit un jeune jurisconsulte ayant fait des études de philosophie : le premier licencié en droit et, s'il se peut, docteur en droit; le second, licencié en philosophie et docteur ès lettres; voici les voies diverses qui s'ouvrent devant lui. D'abord, les cours libres, soit à la faculté des lettres, soit à la faculté de droit : premier moyen de se faire connaître et de se désigner à l'attention des savans; en second lieu, s'il s'agit des facultés des lettres, les conférences ou les cours complémentaires; s'il s'agit de la faculté de droit, les cours d'agrégés. Ici le système est un peu plus restrictif, à cause des concours d'agrégation; mais ces concours sont très fréquens, le nombre des agrégés est considérable : pourquoi, parmi eux, ne se trouverait-il pas un ami de la philosophie? L'expérience peut commencer modestement, soit, par exemple, dans une faculté des départemens, d'où l'on peut être appelé à Paris. Aux titres ou aux grades professionnels peuvent s'ajouter des titres scientifiques, des ouvrages faisant autorité. Ainsi, l'enseignement de la philosophie du droit, sous une forme ou sous une autre, pourrait renaître sans création de nouvelle chaire, ce qui est toujours une affaire, et encore cela même est devenu plus facile qu'autrefois. Si l'on ne voulait pas aller jusqu'au budget, on aurait, pour faire revivre la chaire, la même ressource qui a servi à la faire disparaître, à savoir le procédé de la transformation. Le Collège de France lui-même, qui l'a abandonnée, pourrait la reprendre à la place de telle ou telle autre science jugée moins utile; mais j'avoue que je l'aimerais mieux dans un milieu plus actif et plus vivant, en face même de la jeunesse de nos écoles, soit à la faculté des lettres, soit à la faculté de droit.

Cette première question vidée, passons à la seconde; de la chaire

supprimée passons à la chaire créée. C'est, avons-nous dit, une chaire de psychologie expérimentale et comparée. Quel est le sens de cette nouvelle création? Le Collège de France a pensé d'abord que, l'enseignement disparu appartenant à la philosophie, l'enseignement nouveau devait lui appartenir également. C'est là une pensée libérale dont on doit lui savoir gré. C'est également une pensée libérale qui lui a fait choisir le titre de la chaire. Il a voulu que ce titre fût assez large, assez compréhensif, pour pouvoir se prêter à toutes les éventualités. Si l'on eût donné, par exemple, à la chaire nouvelle le titre de psychologie physiologique, on l'eût désignée trop exclusivement aux prétentions des physiologistes, et elle serait devenue dans la suite une annexe de la physiologie. Les physiologistes ont fait beaucoup, mais ils n'ont pas fait tout pour la psychologie expérimentale. Un magistrat philosophe qui aurait étudié à fond l'état moral et intellectuel des criminels, un philosophe versé dans la psychologie ethnologique ou dans la psychologie animale, un pédagogue qui aurait observé les facultés humaines au point de vue de l'éducation, ou enfin un psychologue pur, connaissant à fond toutes les parties de la science, mais capable de les embrasser dans une synthèse philosophique, tous pourraient éventuellement concourir à une telle chaire, qui ne serait pas alors le domaine exclusif d'une seule spécialité. En réalité, le vrai nom de la science que nous essayons de décrire serait le nom de psychologie *objective*, si ce nom n'était pas trop pédant pour être employé dans l'usage vulgaire. Il y a en effet deux psychologies : l'une qui se fait par le sens intime et qui est la base de l'autre, c'est ce qu'on peut appeler la psychologie subjective; l'autre qui se fait par le dehors, l'étude des autres hommes et des animaux, ou l'étude du système nerveux, et c'est la psychologie objective dont nous parlions. Cette seconde psychologie a toujours plus ou moins existé; chez les Écossais, par exemple, on trouve un grand nombre de faits empruntés à l'observation externe. Ce qu'il y a de nouveau, c'est de traiter cette psychologie objective en elle-même et pour elle-même, de la dégager de l'autre, de la constituer comme science indépendante, non absolument séparée, sans doute, mais distincte; or, tout chapitre de science qui prend une importance nouvelle devient par là même une science nouvelle. C'est là l'objet et le sens de la chaire du Collège de France.

Parmi les différentes parties dont se compose cette psychologie objective, il en est une qui paraît plus avancée que les autres et qui est plus près de se constituer à titre de science positive, c'est la psychologie physiologique, c'est-à-dire la science qui étudie les conditions organiques et physiologiques des facultés mentales; et cette psychologie physiologique se divise à son tour en deux par-

ties, selon qu'elle étudie l'homme sain et l'homme malade : l'une est la psychologie physiologique proprement dite ; l'autre la psychologie pathologique. Seulement cette nouvelle division est plus idéale que réelle, parce que, jusqu'ici, c'est surtout par le moyen de la pathologie que l'on a procédé plutôt que par l'observation directe de l'état sain ; mais la distinction n'en est pas moins vraie théoriquement ; et, par exemple, les belles recherches de Helmholtz sur la psychologie de la vision n'ont rien de pathologique.

Le titre de la chaire étant ainsi compris, deux sortes de compétiteurs pouvaient se présenter : soit des philosophes qui se seraient occupés de psychologie comparée, soit des philosophes s'étant surtout appliqués à la physiologie et à la pathologie mentales. Pour résumer le résultat, le Collège de France s'est prononcé pour la psychologie physiologique ; l'Institut s'est prononcé pour la psychologie comparée. Nous n'avons pas à entrer dans ce débat (1) ; mais, partant des faits accomplis, nous voudrions exposer les titres de la science qui a triomphé, en résumer l'histoire et en caractériser l'état actuel.

I.

La psychologie physiologique est une science française. Elle a été créée par Descartes dans son *Traité des passions*. Dans ce traité, Descartes, comme on le fait de nos jours, explique le jeu des diverses passions par les mouvemens cérébraux. Il est vrai qu'il invoque un agent spécial qu'il appelle les esprits animaux, tandis qu'aujourd'hui on ne parle que des vibrations des cellules cérébrales ; mais cette différence est de peu d'importance et ne touche pas au principe même (2). Pendant longtemps, on a parlé de la physiologie de Descartes comme d'un roman ; mais, sauf le détail, c'était si peu un roman, qu'un des grands physiologistes de nos jours, un Anglais, M. Huxley, considère Descartes comme le vrai créateur de la physiologie moderne, et notamment comme ayant ouvert la voie par son automatisme à la fameuse théorie des actions réflexes. En voici la

(1) Nous ne voulons pas entrer ici dans des appréciations personnelles, et nous nous bornons aux questions de principes. Disons seulement que le titulaire nommé est M. Ribot, connu par ses beaux travaux de psychologie physiologique, à savoir : *l'Hérédité en psychologie, les Maladies de la mémoire, les Maladies de la personnalité, les Maladies de la volonté*. Ajoutons-y les deux importans ouvrages suivans : *la Psychologie anglaise* et *la Psychologie allemande*.

(2) Encore est-il probable que les cellules elles-mêmes sont traversées, imprégnées d'un fluide impondérable dont les vibrations et les mouvemens seraient semblables à ceux des esprits animaux. La seule différence serait que les esprits de Descartes étaient des gaz (les vapeurs du sang), tandis que ceux de nos jours seraient des fluides, ce qui laisse subsister essentiellement le même mode d'explication.

preuve : « Si quelqu'un, dit Descartes, avance promptement sa main contre nos yeux, quoique nous sachions qu'il est notre ami, qu'il ne fait cela que par jeu, nous avons toutefois de la peine à nous empêcher de les fermer ; ce qui montre que ce n'est pas par l'entremise de notre âme qu'ils se ferment,.. mais c'est à cause que la machine de notre corps est tellement composée, que le mouvement de cette main vers nos yeux excite un autre mouvement en notre cerveau qui conduit les esprits animaux dans les muscles qui font abaisser les paupières. » C'est par des phénomènes de ce genre que Descartes explique nos différentes passions, par exemple celle de la peur : « Si cette figure est fort étrange et fort effroyable, cela excite en l'âme la passion de la crainte,.. car cela rend le cerveau tellement disposé en quelques hommes, que les esprits réfléchis de l'image ainsi formée sur la glande vont de là se rendre dans les nerfs qui servent à tourner le dos et remuer les jambes pour s'enfuir. » Seulement, le même objet ne produit pas la même passion et la même impression sur tous les hommes : « La même impression qui cause la peur en quelques hommes peut exciter en d'autres le courage et la hardiesse, dont la raison est que le même mouvement de la glande qui en quelques-uns excite la peur fait dans les autres que les esprits entrent dans les pores du cerveau, qui les conduisent partie dans les nerfs qui servent à remuer les membres pour se défendre, et partie en ceux qui agitent et poussent le sang vers le cœur en la façon qui est requise pour produire des esprits propres à continuer cette défense et en retenir la volonté. »

Malebranche, tout mystique qu'il était, a continué sur ce point la tradition de Descartes, et c'est lui qui a constitué de toutes pièces la théorie mécanique de la mémoire et de l'imagination que l'on nous donne aujourd'hui comme nouvelle ; il a même généralisé la doctrine et a pressenti la théorie dite « de la correspondance » enseignée par Herbert Spencer, en proclamant avant lui que, « toutes les fois qu'il y a des changemens dans la partie du cerveau à laquelle les nerfs aboutissent, il arrive aussi des changemens dans l'âme,.. et l'âme ne peut rien sentir ni rien imaginer qu'il n'y ait du changement dans les fibres de cette même partie du cerveau. » Cela n'est pas seulement vrai des sansations, mais des idées : « Dès que l'âme reçoit quelques nouvelles idées, il s'imprime dans le cerveau de nouvelles traces, et dès que les objets produisent de nouvelles traces, l'âme reçoit de nouvelles idées. » Enfin, toute la théorie se résume dans cette loi générale : « Toute l'alliance de l'esprit et du corps consiste dans une *correspondance* naturelle et mutuelle des pensées de l'âme avec les traces du cerveau, et des émotions de l'âme avec le mouvement des esprits animaux. »

Malebranche est également de notre temps lorsqu'il parle de la contagion des imaginations fortes; il semble avoir deviné toute la théorie récente de la suggestion ; et son explication de la sorcellerie n'a pas été dépassée pour la profondeur et l'indépendance des vues par nos docteurs de la Salpêtrière : « Un pasteur, dans sa bergerie, raconte après souper à sa femme et à ses enfans les aventures du sabbat. Son éloquence naturelle, jointe à la disposition où est toute sa famille, doit produire d'étranges traces dans des imaginations faibles, et il n'est pas naturellement possible qu'une femme et des enfans ne demeurent effrayés et convaincus. C'est un mari, c'est un père qui parle... Ils se frottent de certaines drogues dans ce dessein (d'aller au sabbat) ; cette disposition de leur cœur échauffe leur imagination, et les traces que le pâtre avait formées dans leur cerveau s'ouvrent assez pour leur faire juger dans le sommeil comme présens tous les mouvemens de la cérémonie dont il leur avait fait la description. Ils se lèvent, ils s'entre-demandent et s'entre-disent ce qu'ils ont vu. Ils se fortifient les traces de leurs visions, et celui qui a l'imagination la plus forte, persuadant mieux que les autres, ne manque pas de régler en peu de mots l'histoire imaginaire du sabbat. Voilà des sorciers achevés. »

Au XVIIIe siècle, la psychologie physiologique se développe avec Ch. Bonnet (de Genève) et David Hartley. L'un et l'autre essaient de rattacher les opérations intellectuelles, non plus, comme Descartes, au mouvement des esprits animaux, mais aux vibrations nerveuses et cérébrales, le premier en s'appuyant sur une théorie sensualiste toute semblable à celle Condillac, le second sur une théorie nouvelle que l'on appellera plus tard l'associationisme, et dont David Hume avait été le promoteur. Ces deux philosophes pourraient être considérés comme les vrais organisateurs de la psychophysiologie, si le défaut de précision dans leurs connaissances physiologiques n'ôtait beaucoup de valeur à leurs théories. Entre ces philosophes et les physiologistes contemporains, une haute place dans le même ordre d'études doit être assignée à Cabanis pour son remarquable ouvrage des *Rapports du physique et du moral*. Cet ouvrage n'est guère connu que par deux ou trois propositions assez grossières d'un matérialisme enfantin, doctrine que, du reste, l'auteur a répudiée plus tard dans sa célèbre *Lettre à Fauriel*. Mais il y a dans son livre bien autre chose que ces propositions. Les vues de Descartes et de Bonnet étaient toutes théoriques ; c'étaient au fond de pures hypothèses. Le livre de Cabanis fit entrer la psychophysiologie dans la voie de l'observation positive et de l'expérience médicale. Même philosophiquement, le livre de Cabanis a une sérieuse valeur. On ne sait pas assez qu'il est des premiers qui aient signalé ce qu'il y avait d'artificiel et d'incomplet dans la théorie de Condil-

lac. Il y signale deux lacunes : la première, de n'avoir jamais parlé que des sensations externes et de n'avoir fait aucune part aux sensations internes, organiques, viscérales, qui jouent un si grand rôle dans nos humeurs, dans notre caractère, dans nos pensées même ; la seconde, c'est d'avoir cru que tout vient du dehors, et d'avoir trop méconnu les déterminations instinctives et spontanées, enfin d'avoir fait de l'homme une statue, au lieu d'en faire un être vivant.

Depuis Cabanis et Gall (car celui-ci a aussi sa part dans cette histoire, mais on ne peut tout dire), la science psychophysiologique resta quelque temps un peu stagnante. Flourens seul mérite d'être signalé, quoique beaucoup de ses opinions soient plus ou moins abandonnées, mais parce qu'il est entré un des premiers dans la voie expérimentale. Ses expériences, par exemple, sur le cerveau des pigeons, servent notamment à distinguer l'intelligence et les phénomènes réflexes proprement dits ; mais si nous voulions entrer dans ce détail, notre historique serait interminable, et il est urgent d'arriver au temps présent.

Ce fut dans l'idéaliste Allemagne que la psychologie physiologique a essayé, surtout de nos jours, à se constituer comme science distincte. M. Ribot, dans son livre sur *la Psychologie allemande*, nous a raconté cette histoire en détail. Les études de Weber sur la sensibilité, celles de Fechner sur la mesure des sensations, les recherches de Helmholtz sur la vision et sur la musique, tout cela fut condensé en corps de doctrines et enrichi d'observations personnelles par le savant Wundt, professeur de psychologie à Leipsig. Mais ce serait une erreur de croire que l'Allemagne seule a travaillé à cette œuvre scientifique. La France, par les travaux de Broca et de Charcot, l'Angleterre par ceux de Huxley, de Maudsley et de Carpenter, ont eu également leur part, et une notable part. N'insistons pas d'ailleurs sur les travaux des contemporains, car ce serait faire double emploi avec ce qui nous reste à dire sur l'état actuel de cette science et sur les questions qui y sont engagées.

Rappelons rapidement les principaux faits qui, non encore liés et coordonnés, mais constatés, au moins dans une certaine mesure, forment la matière de la science nouvelle. Les localisations cérébrales, et en particulier l'aphasie, le sens musculaire, l'hérédité, la suggestion, le dédoublement de conscience, etc., tels sont, sans compter beaucoup d'autres plus connus et plus anciens, les faits les plus intéressans parmi ceux que l'on a récemment étudiés.

La théorie des localisations cérébrales est due au docteur Gall et à l'école phrénologique ; mais cette école l'a compromise en l'associant à un système insoutenable, et sans apporter l'ombre d'une preuve positive. Aussi Flourens a-t-il été universellement approuvé lorsque, ayant apporté dans la question une méthode scientifique,

la méthode expérimentale, il crut avoir prouvé, par l'ablation et la mutilation du cerveau chez les pigeons, que le cerveau est un, comme l'âme elle-même, que le cerveau tout entier perçoit, tout entier raisonne, et que toutes les facultés intellectuelles paraissent et disparaissent en même temps. Cependant lui-même avait ouvert la voie aux localisations, en distinguant l'encéphale du cerveau, en montrant que l'encéphale se compose d'organes ayant des fonctions propres (cervelet, bulbe, protubérance, etc.), et de plus en localisant l'entendement dans le cerveau et la sensibilité dans la moelle épinière, croyant ici encore venir en aide à la philosophie spiritualiste, en distinguant, contre Condillac, la sensation et la pensée.

Mais, depuis Flourens, la théorie des localisations est devenue beaucoup plus précise. Non-seulement les fonctions motrices et leurs différens troubles ont pu, avec une précision toute nouvelle, être localisées dans telle ou telle partie de la moelle et du cerveau (1); mais même les facultés intellectuelles ont commencé à donner lieu à leur tour à des tentatives de localisation. Par exemple, tout semble bien indiquer que le siège des facultés intellectuelles, proprement dites, n'est pas le cerveau tout entier, mais cette partie du cerveau que l'on appelle substance grise ou substance corticale, à savoir la partie périphérique des hémisphères cérébraux, composés, comme on le sait, de deux substances, l'une blanche, l'autre grise. Mais c'est surtout dans la théorie des sièges du langage que l'on croit avoir établi, d'une manière certaine et éclatante, la pluralité des organes cérébraux et la diversité de leurs fonctions. C'est à Broca que l'on doit cette remarquable découverte. On reconnaît, depuis lui, que la perte du langage ou aphasie est due à une lésion de la partie postérieure de la troisième circonvolution frontale gauche du cerveau. De nombreux cas pathologiques ont d'abord suggéré et ensuite servi à vérifier cette hypothèse. Mais la doctrine de Broca eut des conséquences inattendues. On découvrit depuis lui, par l'union combinée de l'observation clinique et de l'anatomie pathologique, que le langage n'a pas seulement un siège, mais qu'il en a quatre différens, suivant qu'il s'agit de la parole, de la lecture, de l'écriture et de l'audition. Un homme perd la faculté de parler : c'est l'aphasie proprement dite ou *aphémie;* il perd la faculté d'écrire sans perdre celle de parler : c'est l'*agraphie*. Il perd la faculté de lire sans perdre les deux premières, c'est ce qu'on appelle, avec plus ou moins de propriété, la *cécité verbale;* il perd enfin la faculté de comprendre ou de reconnaître les mots entendus, et c'est ce qu'on appelle la *surdité*

(1) Voir Charcot : *Des localisations dans les maladies du cerveau*, 1875. — Ferrier, *la Localisation des maladies cérebrales* (1880).

verbale. L'anatomie pathologique nous montre des lésions diverses suivant ces différentes maladies, et chacune sur un point particulier du cerveau (1).

Voilà un des cas les plus précis et les plus clairs des données de la science psychophysiologique. Cette science a pour objet la détermination des conditions physiologiques ou organiques des facultés mentales. Ici la faculté mentale est le langage : la pluralité des sièges est la condition organique; et cette pluralité explique les singulières séparations qui se font dans certains cas morbides entre des groupes de phénomènes absolument homogènes, par exemple entre la lecture et l'écriture. Peut-on aller jusqu'à dire qu'elle explique le langage lui-même en tant que faculté psychologique? il est permis d'en douter. C'est un cas de topographie cérébrale et de corrélation, mais rien de plus. Est-il même bien certain que tel siège du langage, par exemple celui de la parole, soit irrévocablement lié à l'existence de cette faculté? On n'oserait pas l'affirmer; car y il a d'autres cas pathologiques où il semble que la partie lésée a pu être remplacée par une autre partie qui se substitue à la première. C'est ce que prouve l'histoire d'une femme aphasique, chez laquelle l'autopsie montra une atrophie complète du lobe gauche, et qui cependant, ayant vécu encore une quinzaine d'années après avoir perdu la parole, l'avait peu à peu recouvrée, et avait de nouveau appris à parler : il fallait donc qu'une autre partie du cerveau se fût substituée à la première (2). Ce fait nous prouve que nous avons encore à apprendre dans cette question.

La théorie du sens musculaire est une des plus obscures et des plus compliquées de la psychologie physiologique. Elle n'en joue pas moins un rôle très important. Ici, ce sont les philosophes qui ont précédé les physiologistes. C'est Destutt de Tracy qui, le premier, a fait remarquer l'importance du mouvement dans la théorie de la perception extérieure. Il soutint contre Condillac, qui avait négligé absolument ce fait aussi bien que les Ecossais, que sans le mouvement nous ne pourrions avoir la connaissance de l'existence des corps : car c'est le mouvement arrêté qui nous donne la sensation de résistance. Maine de Biran poursuivit la théorie de Tracy, en analysant le sens de l'effort. Tracy n'avait vu que la sensation de mouvement : Biran y ajouta celle de l'effort mus-

(1) Voici ces sièges. Nous avons déjà indiqué celui de l'*aphémie* de Broca. — La *surdité verbale* aurait pour siège la première circonvolution temporale de l'hémisphère gauche; la *cécité verbale* a pour siège la partie postérieure de la seconde circonvolution pariétale; l'*agraphie*, avec moins de certitude, a été localisée au pied de la deuxième circonvolution frontale gauche.

(2) Ferrier, *Localisations*, p. 450 (traduction française).

culaire; et, par une analyse aussi neuve que profonde, il démontra que la netteté et la précision de nos perceptions sont en raison de la motilité de nos organes : c'est ainsi que le toucher nous donne les notions les plus précises, parce qu'il a à sa disposition le plus mobile des organes, la main, « ce compas à cinq branches, » comme il l'appelle. On démontre de la même manière la supériorité des données de la vision par le fait de la motilité de l'œil.

Le point essentiel, dans la théorie du sens musculaire, est de distinguer le sens de l'effort des sensations musculaires purement passives : « Si la conscience est un bon juge en ces matières, dit le psychologue anglais Alexandre Bain, nous pouvons dire que, dans l'effort volontaire, nous avons le sentiment d'une faculté qui s'exerce du dedans au dehors, et non point celui d'une surface sensible stimulée par un agent extérieur et transmettant une impression du dehors au dedans des centres nerveux. » Il semble donc que le sens de l'effort soit plutôt le sentiment de la production du mouvement que le sentiment du mouvement produit. Il est antérieur et non postérieur au mouvement.

Le psychologue Bain est celui qui a étudié avec le plus de soin le sens musculaire, mais avec une extrême confusion. Sans entrer dans le détail, on peut ramener, selon lui, toutes les sensations musculaires à deux grandes classes : 1° la sensation de tension; 2° la sensation de mouvement. La tension est l'acte de l'effort en tant qu'il rencontre une résistance invincible, par exemple lorsqu'on s'efforce de soulever un poids au-dessus de ses forces, ou d'arrêter un cheval au galop. On peut distinguer trois sensations distinctes dans la sensation de tension : la pression, la traction et le poids; la première a lieu quand nous voulons écraser un objet, par exemple une noix, par le moyen des mains; la seconde, quand nous voulons entraîner un objet, par exemple un cheval ou un homme qui nous résistent; la troisième, quand nous soulevons un poids. Le premier est un effort de nous-mêmes à l'objet extérieur; le second, de l'objet extérieur à nous; le troisième, de bas en haut. Ce sentiment de la tension est le même, soit qu'il s'agisse des muscles *extenseurs* ou des muscles *fléchisseurs*, par exemple serrer les poings ou étendre le bras. C'est en quelque sorte le sentiment de la force en équilibre avec la force extérieure, mais ayant atteint ses limites et ne pouvant aller plus loin.

Considérons maintenant ce que Bain appelle la sensation de mouvement. On s'étonne que Bain ne se soit pas d'abord demandé si une telle sensation existe (1). Sans doute, par cela seul que nous opé-

(1) Les idéologues français, dont on a trop oublié les travaux, avaient discuté cette

rons le mouvement, il doit y avoir dans la conscience quelque chose qui y correspond; mais ce quelque chose ressemble-t-il à ce que nous appelons un mouvement, c'est-à-dire à un déplacement dans l'espace? On voit que la question de la sensation de mouvement se lie étroitement avec celle de la perception d'espace, c'est-à-dire à la question la plus obscure et la plus complexe de la psychologie et même de la métaphysique. Sans cette notion d'espace, la sensation musculaire ne pourrait pas même prendre le nom de tension ou de contraction, car ces termes impliquent le mouvement, et le mouvement implique l'espace. Il semble que le seul caractère propre de la sensation musculaire, ce soit la fatigue. L'effort est une fatigue interne distincte de la fatigue externe, qui viendrait de causes étrangères (des fers aux pieds, des vêtemens trop étroits, une foule qui nous presse). L'effort consiste à se donner une fatigue à soi-même par la production d'un acte voulu. On voit encore ici comment les questions les plus élémentaires en apparence se compliquent des questions les plus élevées. Qu'est-ce, par exemple, qu'un acte voulu? L'étude de la plus simple sensation enveloppe donc et engage une théorie de la volonté.

L'une des questions les plus délicates de la théorie des sensations musculaires est de la distinguer des sensations tactiles. Lorsqu'on retranche au tact tout ce qui se rapporte au sens de l'effort, que reste-t-il pour constituer le tact proprement dit? Les sensations de température (chaud et froid), et ce que l'on appelle les sensations de contact. Mais peut-il y avoir des sensations de contact sans qu'il y ait plus ou moins pression, traction, etc. Le simple contact est-il senti, autrement que comme chaud ou froid, lorsque l'on retranche toute sensation musculaire? Ne pourrait-on pas en revenir simplement, comme le faisait Biran, à la distinction du toucher passif et du toucher actif, celui-ci enveloppant l'effort? Cependant il y a des cas pathologiques, paraît-il, où le toucher subsiste, tandis que le sens musculaire est aboli, par exemple où le malade, les yeux fermés, ne saurait dire où sont ses membres, si le bras est élevé ou baissé, etc.; mais ce cas se rapporte à la question de la localisation des sensations, autre question des plus complexes, et à celle de la perception de notre propre corps, qui ne l'est pas moins.

Reste enfin la question physiologique proprement dite, à savoir le siège de la sensation musculaire. Ici, deux théories sont en présence. Suivant les uns, le sentiment de l'effort musculaire est lié au courant de sortie de l'influx moteur (théorie centrifuge). Suivant

question. Gérando, dans une note développée et très intéressante de son *Histoire des systèmes*, conteste à Tracy l'existence d'une sensation de mouvement, en tant que telle, c'est-à-dire abstraction faite de la vue et du toucher.

les autres, il est produit par des sensations se rendant aux centres et provenant du membre en mouvement (théorie centripète). Quant au siège de ces sensations dans le cerveau, on est porté à croire que les circonvolutions frontales et pariétales contiennent des centres moteurs. Ces deux théories trouvent des points d'appui dans des expériences faites sur les hystériques, qui sont devenues de nos jours de véritables machines analytiques à l'usage de la psychologie. D'un côté, en effet, l'on voit des hystériques ayant perdu le sens musculaire et qui, les yeux fermés, n'ont aucune conscience des mouvemens passifs que l'on imprime à leurs membres; et, cependant, cette perte du sens musculaire n'ôte rien à la précision des mouvemens que le sujet exécute; par exemple, il écrit aussi correctement les yeux fermés que les yeux ouverts. Cette observation, suivant quelques auteurs, prouverait en faveur de la théorie centrifuge; car, puisque les sensations centripètes sont abolies chez les malades, il faut bien qu'il existe un état de conscience quelconque réglant leurs mouvemens; et cet état de conscience ne peut être déterminé que par le courant de sortie de l'influx moteur. En revanche, il est des hystériques, au contraire, qui, perdant la conscience des mouvemens passifs, perdent en même temps celle des mouvemens actifs, et deviennent incapables d'exécuter un seul acte les yeux fermés : cela revient à dire que, les sensations centripètes étant abolies, les mouvemens volontaires deviennent impossibles. Ce serait la preuve qu'il n'existe aucun sentiment lié à la décharge motrice et pouvant régler les mouvemens en l'absence de sensations centripètes. On voit que la physiologie a encore fort à faire avant de prétendre qu'elle a résolu ces questions. Mais, à titre de faits, les expériences en question sont très intéressantes, et combien de fois n'arrive-t-il pas dans les sciences expérimentales que l'on possède des faits sans pouvoir encore les relier par des théories?

Dans la question de la mesure des sensations, l'on a essayé d'appliquer d'une manière précise les mathématiques à la psychologie. Il faut distinguer ici la vitesse et l'intensité des sensations. Disons quelques mots des recherches qui ont porté sur l'intensité. Le point de départ de la théorie est cette loi de Kant : « Toutes nos sensations sont des quantités intensives, c'est-à-dire ont un degré. » Nous savons, en effet, que toute sensation se présente à nous comme étant plus ou moins forte, et, par conséquent, comme une grandeur. Dès lors, si la sensation est une grandeur, ne peut-on pas la mesurer comme toute grandeur et toute quantité? Il faut bien distinguer les mesures psychologiques ou physiologiques et les mesures physiques déjà trouvées par les physiciens; on sait, en effet, que la physique mesure des sons, mesure des lumières (photométrie), mesure des

chaleurs (calorimétrie). Il semble donc que l'on soit déjà arrivé, et depuis longtemps, à la mesure des sensations. Mais il est facile de voir que la physique ne mesure le son, la lumière, la chaleur, que comme propriétés objectives des corps, tandis que la mesure psychologique des sensations est une question tout autre. Il s'agit ici de savoir, par exemple, si deux quantités de lumière qui sont physiquement et objectivement égales produisent deux sensations égales ; ou si deux causes lumineuses inégales produisent deux sensations inégales ; et enfin si la proportion qui existe entre les causes extérieures existe aussi entre les effets. « Il n'est personne, dit M. Ribot, qui n'ait comparé deux sensations, et remarqué qu'elles sont l'une plus forte, l'autre plus faible. Nous déclarons sans hésiter qu'il fait plus jour en plein midi qu'au clair de lune, et qu'un coup de canon fait plus de bruit qu'un coup de pistolet. » Jusqu'ici, la conscience suffit ; mais ce n'est pas là ce qu'on appelle mesurer au point de vue mathématique. Mesurer une grandeur mathématiquement, c'est chercher combien de fois cette grandeur en contient une autre prise pour unité : et c'est là ce que la conscience ne peut nous apprendre. Elle ne peut dire combien de fois une sensation en contient une autre. « Le soleil a-t-il cent fois ou mille fois plus d'éclat que la lune? Le canon fait-il cent fois ou mille fois plus de bruit que le pistolet? Il nous est impossible de répondre par la conscience à cette question. »

L'idée qui se présente le plus naturellement à l'esprit, c'est que la sensation croît proportionnellement à l'excitation. Par exemple, Herbart, qui le premier a essayé d'appliquer la mesure à la psychologie, trouvait tout naturel de dire que deux lumières éclairaient deux fois plus qu'une seule ; ce qui cependant n'est pas vrai. Voici quelques faits qui prouvent que la sensation ne croît pas toujours proportionnellement avec l'excitation. « Tout le monde sait, dit Delbœuf, que, dans le silence de la nuit, on entend des bruits qui, pendant le jour, passent inaperçus : le tictac de la pendule, le vent coulis qui passe par la cheminée, et d'autres bruits encore. Dans une rue pleine de tapage ou dans un train en marche, nous n'entendons pas notre voisin, ni quelquefois notre propre voix... A un poids de 10 grammes, ajoutez un autre poids de 10 grammes, vous sentirez nettement la différence ; mais si vous ajoutez le même poids de 10 grammes à un quintal, la différence n'est plus sentie. On sait que les grands concerts instrumentaux ou vocaux, où les exécutans se comptent par centaines, ne produisent pas à beaucoup près l'effet qu'on attendrait, c'est-à-dire qu'un nombre double de chanteurs ne produit pas une sensation d'une intensité double. » On voit donc qu'il peut y avoir une question à discuter, à savoir dans quelle proportion la sensation augmente ou diminue avec l'excita-

tion. Tel est l'objet de la science que l'on appelle la psychophysique.

Il nous serait difficile, sans entrer ici dans beaucoup de développemens qui nous sont interdits, de donner une idée même superficielle des recherches auxquelles a donné lieu ce problème précédent. Disons seulement que les recherches et les théories sont venues se réunir et se condenser dans cette fameuse loi, dite loi de Fechner, dont on connaît la formule, à savoir : « La sensation croît comme le logarithme de l'excitation, » loi préparée et peut-être même trouvée par Weber, qui lui donnait cette autre forme très semblable à la précédente : « Les sensations croissent de quantités égales quand les excitations croissent de quantités relativement égales. » Pour fixer les idées, disons, par exemple, que toute excitation nouvelle, pour être sentie, doit être le tiers de l'excitation précédente, par exemple 1 gramme pour 3 grammes, 10 grammes pour 30 grammes. Soit un orchestre de cent violons, ou un chœur de cent choristes; si vous voulez une augmentation de sons perceptible, il faut ajouter trente-trois violons ou trente-trois choristes. Si vous vous contentez de vingt-huit, vous perdrez votre argent, ce sera comme si vous n'ajoutiez rien du tout. La loi de Fechner a été très contestée; et certains mathématiciens se sont élevés contre cette application du calcul à la psychologie. Le logarithme, a-t-on dit, est un nombre, et ne peut être logarithme que d'un nombre. Il faut donc que la sensation et l'excitation puissent être représentées par des nombres. Or tout nombre suppose une unité. Quelle est l'unité de sensation qui permet de former des nombres de sensation? Par quel procédé trouvera-t-on qu'une sensation est égale à une autre, qu'elle est double, qu'elle est triple? « La sensation est un phénomène qui se passe en nous, que nous saisissons en nous par sa face intérieure et qui est rebelle à toute mesure. Sans doute, une sensation peut être plus ou moins vive; mais cela suffit-il pour que la sensation soit une quantité? Une qualité, la beauté, par exemple, peut être aussi plus ou moins grande. Les seules grandeurs que l'on puisse mesurer directement sont celles dont on peut définir l'égalité et l'addition... Or qu'est-ce que l'égalité ou la somme de deux sensations (1)? »

(1) *Revue scientifique*, 13 mars et 24 avril 1875. — En outre, M. Delbœuf, l'un des défenseurs de la psychophysique, a lui-même fait un certain nombre d'objections à la loi de Fechner, et il pense qu'on ne peut la conserver sous sa forme primitive. Il résulterait, dit-il, de cette loi, les trois conséquences suivantes qui sont inadmissibles : 1° que, pour une excitation 1, on a une sensation = 0; 2° que pour une excitation moindre que 1, on a une sensation négative; 3° que pour une excitation = 0, on a une sensation qui serait égale à l'infini négatif. — Mais, tout en rejetant la forme de la loi de Fechner, M. Delbœuf croit cependant que l'on

Quoi qu'il en soit de ces objections, il reste de la psychophysique certains résultats positifs. Ce sont, par exemple, les recherches de Weber sur les plus petites différences perceptibles. Voici les faits : Weber a observé que, si l'on compare deux lignes presque égales, la plus petite différence que l'on puisse saisir par la vue est de 1/50e environ de la plus courte, quelle que soit la longueur des lignes comparées (1 centimètre, 1 décimètre, 1 mètre). De même, pour qu'un poids soit jugé supérieur à un autre poids, il faut qu'il le surpasse d'une fraction qui varie de 1/30e à 1/50e, suivant les individus. — On peut considérer aussi comme ayant une valeur positive les recherches faites sur la durée des sensations et des actes mentaux ; mais il faut renvoyer pour ces recherches aux traités spéciaux.

II.

La question de l'hérédité est aussi une de ces questions nouvelles que la psychologie physiologique a introduites en philosophie. Jusqu'à ces derniers temps, l'hérédité était un fait omis dans tous les traités de psychologie. Aussi bien dans l'école de Condillac que dans celle de Reid ou dans celle de Jouffroy, l'individu était considéré comme un tout absolu, se suffisant à lui-même, n'ayant aucune racine dans le passé. Ici encore, il faut remonter jusqu'à Malebranche pour trouver un philosophe qui ait dit qu'il passe quelque chose des parens dans les enfans. De nos jours, ce sont les écoles dites rétrogrades qui, dans un intérêt social et religieux, ont seules attaché quelque importance à l'hérédité. Cependant les médecins avaient dû diriger leur attention de ce côté, et ils avaient incidemment rencontré des faits d'hérédité morale et psychologique. Le remarquable livre du docteur Prosper Lucas contient ainsi, sous une forme très confuse, un assez grand nombre de faits de ce genre. C'est M. Ribot qui a fait passer cette question du domaine purement médical dans le domaine philosophique. On peut voir dans son savant ouvrage tous les faits qui militent en faveur de cette doctrine. On pourrait presque l'établir *a priori*, car il est certain que l'hérédité joue un rôle dans le physique; tout le monde reconnaît l'existence des maladies héréditaires ou de la ressemblance des enfans aux parens. Or le physique exerce, de l'aveu de tous, une influence certaine sur le moral. Il s'ensuit que ce qui se transmet par le phy-

peut conserver la psychophysique, et il a essayé pour sa part d'éviter les objections des mathématiciens en employant d'autres formules. De plus, il s'est particulièrement attaché à mesurer la sensation de fatigue (Voir ses *Élémens de psychophysique*, Paris, 1883, et son *Examen critique de la loi psychophysique*, 1883.)

sique doit se communiquer, dans une certaine mesure, au moral. Cependant il faut ici beaucoup de précaution dans l'interprétation des faits, car la loi de l'hérédité se trouve en concurrence avec une autre loi de la psychologie, à savoir la loi d'imitation ou de contagion par l'exemple. Dans le phénomène étrange, par exemple, qu'on appelle la folie à deux, la folie et la même folie se transmet d'une personne à une autre par contagion et non par hérédité. Sans doute, s'il s'agit de la mère et de la fille, on pourrait soutenir que l'hérédité joue un rôle ; mais s'il s'agit de deux sœurs, il ne peut plus en être question. Il faudrait donc discuter les faits sur lesquels s'appuie la thèse de l'hérédité psychologique, choisir ceux où l'on pourrait dégager les deux élémens l'un de l'autre. Nous avons nous-même proposé à M. Ribot l'exemple suivant : Bussy-Rabutin, faisant le portrait de M. de Chantal, le père de Mme de Sévigné, le décrit ainsi : « Il était extrêmement enjoué. Il y avait un tour à tout ce qu'il disait qui réjouissait les gens ; mais ce n'était pas seulement par là qu'il plaisait, c'était encore par l'air et par la grâce dont il disait les choses : tout jouait en lui. » Ne croiriez-vous pas lire le portrait de Mme de Sévigné? Et cependant elle n'avait pas connu ou avait à peine connu son père, mort lorsqu'elle avait cinq ans, et elle avait été élevée par ses grands parens maternels. Il semble donc que, dans cet exemple, la similitude tient à l'hérédité plus qu'à l'éducation.

Un autre bel exemple d'hérédité intellectuelle et morale est celui que l'on pourrait tirer de l'histoire généalogique de George Sand. Génie, esprit, passion, romanesque dans l'imagination et dans la vie, rencontre de grands seigneurs et de comédiennes, du grand monde et du monde de la fantaisie et de la liberté, voilà ce qu'on trouve dans cette généalogie ; et Mme Sand elle-même nous donne l'histoire de sa vie comme une preuve en faveur de la thèse de l'hérédité (1). Toute cette histoire commence par un drame tragique que Mme Sand a omis de raconter, je ne sais pourquoi, au début de ses Mémoires. Dans les premières années du XVIIIe siècle, on trouva un matin, dans le parc de l'électeur de Hanovre, un beau jeune homme assassiné. C'était le chevalier de Kœnigsmarck, soupçonné d'avoir été l'amant de l'électrice, et mis à mort, sans doute, par l'ordre du mari, depuis George Ier, roi d'Angleterre. Le jeune seigneur

(1) « Donc le sang des rois se trouva mêlé dans mes veines au sang des pauvres et des petits ; et comme ce qu'on appelle la fatalité, c'est le caractère de l'individu ; comme le caractère de l'individu, c'est son organisation ; comme l'organisation de chacun de nous est le résultat d'un mélange de races et la continuation toujours modifiée d'une suite de types s'enchaînant les uns aux autres, j'en ai toujours conclu que l'hérédité naturelle, celle du corps et de l'âme, établissait une solidarité assez importante entre chacun de nous et ses ancêtres. » (*Histoire de ma vie*, t. I, ch. II.)

avait une sœur belle comme le jour, et qui s'appelait Aurore. Pour recueillir la succession de son frère, qui lui était disputée, elle se rendit à Dresde, à la cour de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, depuis roi de Pologne sous le nom d'Auguste II, et qui fut le rival de Stanislas et l'adversaire de Charles XII. Que de grands noms dans ces aventures ! Elle devint sa favorite et elle en eut un fils illustre, Maurice, maréchal de Saxe, le plus grand homme de guerre du XVIIIe siècle après Frédéric ; officier de fortune du reste, qui vint offrir ses services à la France, sous les drapeaux de laquelle il gagna la bataille de Fontenoy. Ce guerrier était un vert-galant. Il eut une maîtresse à l'Opéra. Cette actrice, Mlle Verrière, eut du maréchal une fille qui fut reconnue par lui et protégée par la famille royale de France, avec laquelle elle avait, par Auguste de Pologne, une sorte de parenté. Cette fille du maréchal de Saxe est la seule personne de la famille qui paraît avoir eu le sentiment de la vie réelle, le goût et le respect des convenances mondaines, et même un peu le préjugé aristocratique. Elle épousa M. Dupin de Francueil, fils de Dupin de Chenonceaux, fermier-général, dont la seconde femme, Mme Dupin, tint un des salons les plus brillans du XVIIIe siècle, et fut l'amie de Jean-Jacques Rousseau : c'est dans cette maison de Chenonceaux que celui-ci fit son éducation comme pédagogue, en faisant l'éducation des enfans de la maison. Quant à Francueil, ce fut, comme on le sait, l'amant de Mme d'Épinay, qui parle longuement de lui dans ses Mémoires. Tous ces noms nous transportent en plein XVIIIe siècle, dans le centre même du monde philosophique et littéraire de ce temps-là ; et si l'on ajoute l'influence des milieux à celle de l'hérédité, on voit aisément comment un grand génie d'écrivain a pu sortir d'une pareille souche. Du mariage dont nous venons de parler entre la fille naturelle du maréchal de Saxe et Dupin de Francueil naquit Maurice Dupin, le père de George Sand, brillant officier, charmante nature, écrivain excellent, et dont les lettres remplissent le premier volume des Mémoires de sa fille. Sans parler maintenant de la descendance maternelle, sur laquelle Mme Sand donne des détails auxquels nous renvoyons, on ne peut méconnaître que cet ensemble de faits fournit en partie l'explication des traits caractéristiques de notre grand écrivain : le goût du romanesque qu'elle a toujours porté même dans la vie réelle, le goût du théâtre, l'aspiration aux grandes choses où se montrent ses origines royales et chevaleresques, la tradition de génie qui de la guerre passe à la plume, la fougue des passions, la gaîté aussi et le goût de la camaraderie, le tout mêlé à la grande crise du XIXe siècle, a produit ce génie complexe, tout d'imagination et de passion, qui est, comme en raccourci, l'image de toute sa race.

Passons à un autre ordre d'idées. Le fait de la suggestion hypnotique, dont on a tant parlé dans ces derniers temps qu'on en est un peu las, n'en est pas moins un des faits les plus certains et les mieux constatés. Ce fait, en définitive, n'étonne que par les conséquences extraordinaires que l'on a vues se produire ; car, à sa source, il n'était nullement ignoré. On sait, en effet, que dans le sommeil même normal, il peut toujours y avoir plus ou moins communication entre le sujet dormant et les personnes environnantes. Personne ne s'étonnera, par exemple, que, si l'on fait de la musique auprès de quelqu'un qui dort sans le réveiller, cette personne vous dise au réveil qu'elle a assisté dans son sommeil à un concert des anges. La sensation s'est mêlée au sommeil, et, par voie d'association, a suggéré une série d'images qui y a rapport. On savait aussi que l'on peut, dans certains cas, agir sur l'homme endormi et, soit par la parole obtenir des réponses, soit par toute autre marque susciter et diriger ses rêves. « Un somnambule, dit Carpenter dans son article sur le sommeil, avait l'habitude de jouer ses rêves. On lui suggérait l'idée d'une querelle qui se terminait par un duel ; on lui mettait le pistolet dans la main ; il lâchait la détente. On lui donnait ainsi des rêves à volonté. » Tel est le fait élémentaire qui, grossi et développé dans certaines organisations et surtout dans de certaines maladies, notamment l'hystérie, devient le fait extraordinaire de la suggestion avec toutes ses conséquences. Il ne serait pas non plus impossible d'en trouver l'origine dans l'état normal. Si l'on dit à un enfant que le vent qui souffle est une voix qui pleure, que tel pâle reflet de la lune est un revenant, il entendra des voix et il verra des revenans. C'est ce même fait qui, dans l'hypnotisme et dans l'hystérie, produit des phénomènes inattendus. On peut suggérer à l'hypnotisé, soit des mouvemens, soit des sensations, soit des actes plus ou moins complexes. On rapproche les doigts, et les mains se croisent d'elles-mêmes ; on met les pieds sur le premier échelon d'une échelle, et le sujet se met à grimper. Un objet inconnu ne suggère rien. La vue suggère des mouvemens d'imitation. La malade devient un miroir, à tel point qu'elle reproduit à gauche les mouvemens produits à droite. Voilà pour les mouvemens. On provoque également des sensations illusoires, par conséquent des hallucinations. Ces hallucinations peuvent se produire à l'aide d'un objet réel dont on transforme la nature : on fait passer de l'eau pure pour de l'ammoniaque et de l'ammoniaque pour de l'eau pure. On peut obtenir les mêmes effets sans objet réel et par le seul fait de la parole, et même par la simple association des idées. Dites au sujet qu'il est sur un vaisseau et qu'il va à New-York, il éprouvera le mal de mer. La suggestion peut même porter sur des phénomènes purement

physiques, par exemple la paralysie (1). On parle même aujourd'hui de brûlures subjectives, de vésicatoire suggestif, et les phénomènes si étranges des stigmatisés pourraient bien avoir leur origine dans quelque chose de ce genre.

Viennent enfin les suggestions d'actes, les plus importantes de toutes, parce que ce sont elles qui font le plus ressembler des somnambules à des hommes éveillés, et qui même, passant du domaine du sommeil dans le domaine de la veille, provoquent la grave question de la responsabilité. On peut ramener ces sortes de suggestions à trois groupes : suggestions faites pendant le sommeil d'actes à accomplir pendant le sommeil ; suggestions faites pendant le sommeil d'actions à accomplir dans la veille ; enfin suggestions pendant la veille d'actes à accomplir dans la veille. C'est ici que la suggestion apparaît avec tous ses miracles ; car on cite des exemples de suggestion à plus de trois mois d'échéance. Par exemple, on dit à un vieux soldat : Dans trois mois, vous vous trouverez dans le salon de tel docteur. Vous y rencontrerez le président de la république, et il vous donnera la croix. Au jour dit, le sujet entre dans le salon du docteur ; à l'ébahissement des personnes présentes, il s'incline dans le vide au milieu du salon, fait le signe de quelqu'un qui reçoit quelque chose et il dit : « Merci, excellence (2). » Sans doute, rien de plus facile que de supposer la simulation en cette circonstance, et nos hypnotiseurs ne font pas assez d'efforts pour inventer des contre-épreuves et des pièges contre la simulation possible. Mais ici le nombre des faits est si considérable et vérifié par tant d'exemples qu'une tromperie universelle serait aussi difficile à comprendre que le fait lui-même.

Nous ne pouvons donner ici qu'une esquisse de ces faits, que nous avons déjà exposés ailleurs. Disons seulement que la question de la suggestion en soulève beaucoup d'autres : celle du rapport de l'hypnotisme à l'hystérie, la question des phases hypnotiques (léthargie, catalepsie, somnambulisme) affirmées à Paris et niées à Nancy, la question des passages de l'état normal à l'état suggestif

(1) Le fait des paralysies suggestives était connu depuis longtemps des magnétiseurs bien avant que la médecine scientifique se fût assurée de la réalité du fait. Voici, par exemple, le récit d'une séance de magnétisme, du 20 août 1813, telle que nous la trouvons rapportée par un chroniqueur du temps, l'*Hermite de la Chaussée d'Antin* : « L'expérience des membres paralysés et déparalysés à la voix du magnétiseur a fini par pousser à bout la patience et l'honnêteté de l'auditoire ; on a d'abord murmuré, puis hué, puis sifflé le professeur indien. » (Tome IV, de l'*Hermite*.) Ces expériences, qui faisaient siffler le pauvre abbé Faria, sont aujourd'hui entrées dans la science officielle. Au dernier concours d'agrégation pour la Faculté de médecine, parmi les sujets de leçons proposés aux candidats se trouvait celui des paralysies sans lésion, ou paralysies psychiques, comme on les appelle.

(2) *De la suggestion*, par Bernheim.

et réciproquement; sans parler des questions philosophiques plus ou moins engagées dans le débat, telles que celle du libre arbitre ou de la responsabilité; enfin et surtout la question du dédoublement du moi, qui est le dernier des faits psychophysiologiques que nous ayons à signaler.

Déjà le fait seul du sommeil peut suggérer l'idée de deux personnes distinctes; car à coup sûr nous ne sommes pas le même dans le sommeil et dans la veille. Cependant, dans le sommeil, on se souvient de la veille, et dans la veille on peut se souvenir du sommeil. Il y a donc une liaison réelle de l'un de ces états à l'autre. Dans le somnambulisme naturel, il y a à la fois plus et moins d'analogie avec la veille. En un sens, cet état ressemble plus à la veille; car, tandis que, dans le sommeil naturel, le rêve est absolument incohérent, le somnambule, au contraire, *joue ses rêves*, c'est-à-dire exécute un ensemble de mouvemens coordonnés ayant un commencement, un milieu et une fin, enfin une certaine cohérence. D'autre part, le somnambulisme est plus séparé de la veille, en ce que l'homme éveillé perd absolument la mémoire de ce qu'a fait l'homme endormi, tandis que le somnambule peut se souvenir de ce qu'il a fait dans son sommeil antérieur. Il y a donc, en quelque sorte, deux vies, et l'hypothèse rêvée par Pascal se trouve bien près d'être réalisée. « Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours; et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait douze heures durant qu'il serait artisan. » Pascal ne parle ici que de rêve; mais il ne faut pas oublier que le somnambulisme se compose à la fois de rêve et de réalité. Le somnambule, en effet, accomplit des actions qui se passent dans le monde réel : il marche, il écrit, il peut faire presque tout ce qu'il fait dans la veille; il peut même parler et répondre. Dès lors, nous n'avons plus qu'à nous représenter le somnambulisme gagnant de plus en plus du côté de la veille, entreprenant sur elle, et finissant par devenir une seconde veille succédant alternativement avec la première; et ne conservant du somnambulisme qu'une seule chose, à savoir la perte de la mémoire au réveil. Vous aurez le cas de Félida, le célèbre sujet sur lequel on a observé pour la première fois, d'une manière tout à fait frappante, ce fait du dédoublement du moi. Cette personne, qui, je crois, vit encore, a deux existences successives et alternatives; dans chacune d'elles, elle a un caractère différent, des suites d'idées différentes; mais surtout il reste ce fait caractéristique, c'est que, dans cette partie de la vie qui correspond à l'ancien état normal (car on ne saisit plus guère de différence entre les deux états),

elle ne se souvient pas de son autre existence, tandis que dans celle-ci elle se souvient de la première. De là l'expression de condition *seconde*, appliquée à la seconde veille, primitivement état somnambulique, et de condition *première*, appliquée à la première veille, primitivement état normal. Voilà donc deux moi superposés en quelque sorte et alternant l'un avec l'autre. Si, à un moment donné, la mémoire venait à disparaître du premier état, la rupture serait absolue, et nous serions dans le cas rappelé par Leibniz (1): « Si nous pouvions supposer que deux consciences distinctes et incommunicables agissent tour à tour dans le même corps, l'une pendant le jour, l'autre pendant la nuit, je demande si, dans ce cas, l'homme de jour et l'homme de nuit ne seraient pas deux personnes aussi distinctes que Socrate et Platon. »

Ce n'est pas tout: à ces cas de dédoublement successif du moi sont venus se joindre des cas de dédoublement simultané. M. Taine en cite un exemple dans son livre de *l'Intelligence*, et il l'emprunte aux observations du docteur Krishaber. Il s'agit d'un malade qui d'abord aurait perdu le sentiment de sa propre existence, et qui plus tard était arrivé à la conscience qu'il était autre que lui-même. « Il me semblait, dit-il en parlant de son premier état, que je n'étais plus de ce monde, que je n'existais plus; je n'avais pas alors le sentiment d'être un autre. » Voilà le premier stade; voici le second: « Je me sentais si complètement changé, qu'il me semblait être devenu un autre. Cette pensée s'imposait à moi sans que j'aie oublié un seul instant qu'elle était illusoire. » Nous avons vu nous-même autrefois, à l'asile de Stephansfeld, près de Strasbourg, un malade qui en était au premier stade et qui n'a pas eu le temps d'arriver au second, ou qui peut-être l'avait traversé et qui n'avait même plus la force de se croire autre que lui-même, car il est mort dans la nuit. Voici ce qu'il nous disait: « Vous êtes bien heureux, vous autres: vous avez un *moi*. *Moi*, je n'ai plus de *moi*. » Il ne s'apercevait pas même de la contradiction; et comme nous lui faisions remarquer qu'il vivait, qu'il existait comme nous: « Non, disait-il, ce sont les *puissances extérieures* qui me soutiennent et qui me font vivre, mais ce n'est pas moi. » Le pauvre malade sentait que la vie lui échappait et ne tenait plus qu'à un fil, qu'elle était suspendue à quelque condition extérieure, et c'est ce qu'il exprimait en termes métaphysiques, ayant fait probablement quelques études en philosophie; enfin il avait extériorisé sa con-

(1) En réalité, l'hypothèse n'est pas de Leibniz, elle est de Locke, et Leibniz ne fait que la reproduire dans ses *Nouveaux Essais*. Il n'y répond pas très nettement et se croit uniquement en présence d'une hypothèse artificielle. Elle n'est pourtant pas très éloignée de la réalité.

science, et il était bien près d'être un autre que lui-même. On trouve encore dans Gratiolet l'exemple d'un malade qui avait conscience d'être dans deux lits à la fois. Dans le cas de folie suicide, il n'est pas rare de voir le sujet se dédoubler et entendre des voix qui lui ordonnent de se tuer. Il résiste, il répond : il fait à la fois l'objection et la réponse, mais il ne croit pas que ce soit lui-même qui fasse à la fois l'une et l'autre. Il y a donc en lui deux personnes qu'il oppose l'une à l'autre. C'est ce qui arrive encore dans le spiritisme et chez les médiums parlans ou écrivans. Cependant, dans tous les cas précédens, on voit que de ces deux personnalités, il y en a une qui est illusoire : c'est un cas d'illusion d'optique pour la conscience, comme il y a illusion d'optique pour les sens : c'est une fausse interprétation des phénomènes de conscience, et qui se réfute elle-même : « Moi, je n'ai pas de moi, » ou : « Je me sentais être un autre. » Mais, dans des expériences récentes de somnambulisme provoqué, on est arrivé à séparer distinctement deux consciences simultanées, dont l'une paraît aussi réelle que l'autre. Une personne cause avec vous pendant qu'en même temps elle écrit une lettre, ou fait une opération de calcul assez compliquée ; l'une de ces deux personnes ne sachant pas ce que fait l'autre, mais chacune sachant elle-même ce qu'elle fait : tel est le point le plus avancé et en même temps le plus obscur de la question (1).

III.

Tels sont les principaux faits dont s'occupe la science psychophysiologique. Il y en a beaucoup d'autres, que nous ne pourrions rappeler sans faire un traité didactique : la loi d'association entre les idées et les mouvemens, les mouvemens inconsciens dont M. Chevreul a commencé la théorie dans son travail sur les tables tournantes ; la théorie de la physionomie, dont Duchesne de Boulogne a établi les bases physiologiques, dont Gratiolet et Darwin ont tiré les conséquences psychologiques ; les recherches sur la mémoire, la théorie de l'hallucination, enfin tout le domaine de la pathologie mentale. — Voilà un vaste champ d'études pour lequel on est aujourd'hui mieux armé que jamais. Il y a là, certes, la matière d'une science, et par conséquent d'un enseignement. Cependant des défiances et des scrupules, très explicables, mais exagérés, se sont élevés

(1) Voyez les expériences remarquables de M. Pierre Janet, professeur de philosophie au Havre : *Revue philosophique*, décembre 1886, mai 1887 et mars 1888.

contre ces nouvelles études. Nous devons les signaler et les apprécier, pour fixer, autant que possible, les principes de la question.

On fait remarquer d'abord que la psychologie physiologique n'est pas encore une science faite, une science constituée. Ce n'est, dit-on, qu'un amas confus de faits douteux et d'opinions arbitraires : ce n'est qu'un ensemble d'hypothèses qui n'a point du tout l'autorité de la science, et qui, par conséquent, n'a pas droit à l'enseignement. Examinons cette difficulté. Qu'il y ait encore dans la psychologie physiologique beaucoup de conjectural et d'arbitraire, je le crois, et l'on s'est un peu trop hâté de pousser aux conclusions et à la doctrine ; mais qu'il n'y ait pas là de faits certains, un certain nombre de lois positives, et, en tout cas, des recherches légitimes, c'est ce qui me paraît suffisamment réfuté par le résumé précédent. Il y a donc là une science à l'état naissant, une science en voie de formation. Or la question est de savoir si une telle science doit être enseignée. Eh bien ! loin de voir là une objection, j'y vois au contraire une raison de plus. C'est surtout une science naissante qui a besoin d'être enseignée. C'est ainsi qu'avec beaucoup de raison on a créé récemment à la faculté des sciences une chaire de microbiologie, quoique ce soit là une science née d'hier, qui change de jour en jour, de telle sorte qu'entre une leçon et une autre, le professeur peut se trouver en présence de faits inattendus qui le détermineront à modifier ses assertions. Et, cependant, on a eu grandement raison de fonder une telle chaire ; car s'il est quelqu'un qui désire s'occuper de cette science et travailler à ses progrès, où voulez-vous qu'il s'y prépare ? Il en est de même en psychophysiologie. Supposez un jeune savant, philosophe ou physiologiste, que ces sortes d'études attirent et qui voudrait s'y consacrer : où peut-il donc apprendre les élémens de cette science, je vous prie ? Elle est dispersée dans des milliers de volumes de philosophie et de médecine, où elle est mêlée à tout autre chose. Rien que de dépouiller ces ouvrages est un travail infini. Ajoutez que ces livres ne sont pas toujours faciles à se procurer, qu'on ne les possède jamais tous à la fois dans sa bibliothèque, qu'ils sont souvent écrits en langue étrangère, en anglais, en allemand, en italien, et qu'on ne sait pas toutes les langues. De plus, souvent les faits les plus importans ne sont pas dans des ouvrages, mais dans des mémoires d'académie, dans les recueils des sociétés savantes, dans des brochures éparses ; et tout cela sans lien, sans unité, sans méthode. Comment s'y reconnaître sans un guide, sans un fil conducteur ? Tel devra être l'objet de la chaire créée. On devra mettre les élèves au courant de la science telle qu'elle est actuellement, grouper, coordonner ces recherches, indiquer la bibliographie, en un mot

faire des élèves. L'enseignement est donc ici précisément nécessaire pour faire sortir la science de l'état naissant. Où donc une telle chaire pourrait-elle être mieux à sa place qu'au Collège de France, qui est un établissement libre et indépendant, consacré surtout à la science novatrice, à la science en mouvement, et qui, offrant ce trait particulier de réunir à la fois dans son sein les sciences et les lettres, est tout prêt à recevoir une science mi-psychologique et mi-physiologique, laquelle sort plus ou moins des cadres d'une faculté des sciences et d'une faculté des lettres.

Mais ce premier scrupule est de beaucoup le moins important. Ce qui inspire le plus de défiance, ce que l'on craint surtout, c'est que, sous le nom de psychologie physiologique, ne se glisse, non pas une science, mais une doctrine, et, pour appeler les choses par leur nom, la doctrine matérialiste. Cette objection doit être examinée à fond, et il est important de l'écarter, non-seulement dans l'intérêt des idées saines sur lesquelles repose tout ordre moral, mais dans l'intérêt même de la science dont il s'agit. Rien ne serait plus funeste à l'avenir de cette science que de lui donner systématiquement une signification matérialiste. Lequel préférez-vous, demanderons-nous aux psychophysiologistes : être une science ou une doctrine? Est-ce votre opinion personnelle, votre système, ou la vérité objective et impersonnelle qui vous intéresse? Si vous faites de votre science une science de combat, pourquoi vous étonneriez-vous d'une opposition de combat? Vous ne pouvez pas être à la fois des savans et des théoriciens. Voilà une science qui, dites-vous, peut appliquer à la psychologie, ou du moins à une certaine portion de la psychologie, les méthodes positives qui ont contribué à former les autres sciences. Eh bien! tant mieux! Qui aurait intérêt à s'opposer à une telle entreprise? Ne peut-on pas s'entendre sur ce terrain? Mais si l'on découvre que, sous couleur de méthode scientifique, c'est une opinion qu'il s'agit d'introduire subrepticement, alors adieu pour la science, et les choses resteront ce qu'elles étaient auparavant.

En principe, la science psychophysiologique n'est ni matérialiste ni spiritualiste. Elle est, ou doit être, exclusivement expérimentale et scientifique. Ce qui prouve ce désintéressement de la science en question, c'est ce fait qu'on n'a pas assez dit, ni assez haut, à savoir que la psychologie physiologique, dont nous avons fait plus haut l'histoire, a été fondée par les spiritualistes : c'est le spiritualiste Descartes, après lui le mystique Malebranche, et après eux Charles Bonnet, de Genève, l'homme le plus religieux du XVIIIe siècle, qui sont les vrais fondateurs de la psychophysiologie. Passons à la psychologie de l'Allemagne contemporaine, dont M. Ribot nous a fait l'histoire. Qu'y voyons-nous? Lotze, un de ceux qu'il mentionne, est

un spiritualiste déclaré, le rénovateur du leibnitianisme en Allemagne; Helmholtz, le grand physicien, est un kantien; Wundt, le chef de l'école, est également un kantien; il déclare que la physiologie peut rendre compte des facultés inférieures et non des facultés supérieures de l'esprit humain; Fechner, le célèbre inventeur de la loi qui porte son nom, est un illuminé bien plus près d'être spirite que matérialiste; Weber est un pur physicien, indifférent entre les systèmes de métaphysique. Ainsi, parmi les maîtres les plus autorisés de la science nouvelle en Allemagne, aucun n'est matérialiste. Je ne dis pas qu'il en soit de même de tous les physiologistes qui s'occupent de ces questions; mais la science en elle-même est désintéressée entre les deux doctrines; elle peut s'associer à l'une comme à l'autre.

Maintenant, il faut être juste, et ne pas s'en tenir uniquement aux apparences. Il est clair qu'une science qui s'occupe des conditions physiologiques de la pensée, c'est-à-dire du rôle de la matière dans les opérations de l'esprit, aura toujours une apparence ou une couleur de matérialisme. Si Descartes n'avait écrit que la première partie du *Traité des passions*, en quoi ce traité se distinguerait-il de *l'Homme-Machine* de Lamettrie? Supposons maintenant que, par suite de la multiplication des objets d'études, et par la division du travail, qui s'introduit de plus en plus dans les sciences, le savant borne ses études à ce premier ordre de recherches, sans y ajouter le correctif, comme a fait Descartes dans la troisième partie des *Passions*, le fera-t-on passer aussitôt pour un matérialiste? Non, sans doute. Qu'il laisse les questions ouvertes : c'est tout ce qu'on a à lui demander.

Un second droit qu'on ne peut méconnaître à la psychophysiologie, c'est le droit de constater et d'affirmer des faits vrais, que ces faits, d'ailleurs, soient ou ne soient pas agréables à telle ou telle doctrine. Par exemple, le fait récemment mis en lumière de la suggestion hypnotique a effrayé beaucoup de bons esprits qui ont cru y voir le renversement de l'ordre moral et social. C'est une grande exagération et une crainte parfaitement chimérique; mais ce n'est pas par là qu'il faut considérer la question. Un fait est toujours un fait, quelles qu'en soient les conséquences. La question est de savoir si le fait est vrai; il n'y en a pas d'autre pour le savant. Rien de plus dangereux que la dynamite; cependant la force explosive de cet agent ne peut être mise en doute : c'est à nous de savoir nous en servir. Il en est de même des altérations morbides qui peuvent atteindre telle ou telle faculté, quelque indépendantes qu'on soit tenté de les supposer des conditions organiques. Telles sont, par exemple, les maladies de la volonté et de la personnalité, dont M. Ribot nous fait l'his-

toire dans des ouvrages d'un vif intérêt. Sans doute, il est étrange que des facultés si hautes puissent être malades, et Jouffroy, discutant avec les physiologistes de son temps, disait que toutes les facultés intellectuelles pouvaient être malades, excepté la volonté, qui demeurait toujours intacte. Il se trompait, et la volonté peut être malade sans aucun trouble intellectuel, ou du moins sans autre trouble que celui qui est lié à celui de la volonté même. Il en est de même de ces dédoublemens étranges de personnalité, inconnus au temps de Maine de Biran, et dont le nombre s'est accru depuis qu'on y fait attention. Tous ces faits sont obscurs et difficiles à expliquer; cela ne les empêche point d'être des faits : ou du moins la seule question est de savoir si ce sont des faits. D'ailleurs, les faits contradictoires sont le ferment de la science. Je demandais un jour à un savant célèbre ce que devenait telle découverte qu'il venait de faire : « Cela ne marche plus, me répondit-il. — Qu'arrive-t-il donc? lui dis-je inquiet. — C'est, me répondit-il, que je ne trouve plus que des faits favorables. » Et il ajouta : « Il n'y a que les faits contradictoires qui instruisent. » C'est la vérité. Ou bien la théorie expliquera ces faits contradictoires, et elle en sera fortifiée, comme la théorie newtonienne l'a été par toutes les exceptions qu'on lui a opposées et qui sont rentrées dans la règle; ou bien elle devra être remplacée par une théorie plus vaste et plus compréhensive. Dans les deux cas, c'est un gain pour la science, et ce gain ne serait pas obtenu, si on avait hésité, par un vain scrupule, à constater et à chercher les faits dont il s'agit.

En principe, toute science doit être indépendante de celles qui viennent après elle. La chimie, par exemple, soit organique, soit physiologique, qui étudie les conditions chimiques de la vie, n'est tenue qu'à une chose : rechercher et découvrir ces conditions chimiques ; elle n'a pas d'autre fonction. Ce n'est pas à elle à se préoccuper des intérêts de la force vitale ni de quoi que ce soit de vital. Son droit et même son devoir est de pousser aussi loin que possible l'explication chimique; car qui le fera, si ce n'est pas elle? Vient ensuite le physiologiste. C'est à lui qu'il appartient de mettre en lumière l'élément nouveau qui s'ajoute au premier. La chimie n'a pas à s'en préoccuper; elle ne le ferait qu'à son détriment. Si la chimie s'était préoccupée de sauvegarder l'existence du principe vital, elle n'aurait pas fait cette belle découverte de la synthèse en chimie organique, qui a illustré le nom de M. Berthelot. Est-ce à dire que la vie ne soit qu'un fait chimique? Non, sans doute; mais c'est à la physiologie, non à la chimie, qu'il appartient de montrer le *proprium quid* qui distingue une science de l'autre.

Appliquons ces principes à la psychophysiologie, tous les nuages qui obscurcissent la question s'évanouiront. Le rôle de la psychologie physiologique n'est pas d'établir l'existence de l'âme ; c'est le rôle de la psychologie pure et de la métaphysique. Comment pourrait-on trouver l'âme, la personnalité, la liberté dans l'étude des organes? Les intérêts de l'âme seraient donc très mal placés entre les mains de la psychophysiologie. C'est à d'autres mains que ces intérêts sont confiés. Bien plus, en touchant à ces questions supérieures, elle pourrait nuire aux intérêts mêmes de la cause qu'elle prétendrait servir. Rappelons l'exemple déjà cité de Flourens, qui avait cru trouver un argument triomphant contre le matérialisme en établissant que le cerveau est un organe simple et non multiple, l'unité du cerveau lui paraissant la preuve et la garantie de l'unité du moi. Si l'argument de Flourens eût été bon, le spiritualisme se trouverait aujourd'hui condamné par son propre aveu, puisqu'il paraît bien certain que le cerveau n'est pas un organe simple, mais un organe composé. Flourens, en se préoccupant outre mesure des intérêts de l'âme, qui ne le regardaient pas, nous a donc compromis au lieu de nous servir.

Cette sorte d'indépendance est généralement admise pour toutes les autres sciences qui sont reconnues et dont l'existence date de loin. Par exemple, on n'exige pas de l'économie politique qu'elle établisse le principe du devoir, ou de l'histoire qu'elle prouve l'existence de la Providence. Il y a ou il n'y a point une Providence, mais l'historien n'en sait rien ; il y a ou il n'y a pas un principe du devoir ; mais l'économiste, en tant qu'économiste, n'en sait rien. On considère même quelquefois comme coupables les doctrines qui font intervenir la morale en économie politique, par exemple les doctrines socialistes, qui veulent imposer le dévoûment et la fraternité aux transactions économiques. On reconnaît que la concurrence est une loi cruelle, mais on ne veut pas qu'économiquement on introduise une loi de charité qui corrigerait cette loi; c'est là le fait de la morale, non de l'économie politique. C'est par ces distinctions précises que l'économie politique a réussi à se constituer comme science ; et cette indépendance n'est pas seulement utile à l'économie politique, elle l'est à la morale elle-même, qui n'a nul intérêt à voir son principe propre plus ou moins mêlé et confondu au principe propre de l'économie politique, à savoir l'utilité, comme il l'est dans l'opinion vulgaire, pour laquelle l'honnête homme est aussi bien celui qui a fait fortune par son économie et sa prudence que celui qui renonce à la fortune par modération ou par sacrifice.

Il en est de même de l'histoire par rapport à la théodicée. A coup

sûr, s'il y a une Providence, elle doit se manifester dans la série des événemens humains. Et cependant nul historien aujourd'hui, pas même le plus pieux et le plus chrétien, n'aurait l'idée de faire intervenir le nom et l'action de Dieu dans l'histoire. On explique tous les événemens historiques par des causes secondes et profanes, souvent même par des conditions matérielles ou géographiques, par exemple lorsque l'on explique toute l'histoire de l'Angleterre par le fait que c'est une île : on fait intervenir des passions grossières, souvent des rencontres fortuites ou des besoins physiques; comme lorsqu'on explique les invasions des barbares par la nécessité de trouver la nourriture. Pas un historien ne dira aujourd'hui, dans un livre sur les origines de la France, que c'est Dieu qui a poussé les barbares en avant, comme l'a dit Salvien dans le *De gubernatione Dei*. On se ferait même un scrupule religieux de prononcer le nom de Dieu dans les bas événemens de l'histoire, comme si l'on disait, par exemple, que c'est Dieu qui voulut que l'abbé Dubois fût nommé cardinal, que la Du Barry entrât dans la couche du roi. Que répondrait donc l'historien à celui qui lui dirait : « Eh quoi ! vous ne prononcez jamais le nom de Dieu ; vous ne parlez jamais de la Providence : votre science est une science athée ? » Nos historiens, aujourd'hui, seraient bien étonnés d'une telle objection. C'est cependant la même que l'on fait à la psychologie physiologique lorsqu'on lui reproche de ne pas parler de l'âme, de la liberté, de la personnalité, et de ne connaître que les conditions physiques des phénomènes, quoique ce soit cependant le seul problème qu'elle prétende résoudre.

En général, toutes les sciences qui étudient les conditions nécessaires à un développement plus élevé peuvent être appelées, en quelque sorte, matérialistes par rapport à des sciences supérieures. Elles le sont certainement dans le sens d'Aristote, pour qui la matière n'est autre chose que la base sur laquelle vient s'édifier et à laquelle vient s'ajouter une forme nouvelle ; et c'est encore une question en métaphysique de savoir s'il y a une autre matière que celle-là. Dans ce sens aristotélique, la chimie est matérialiste par rapport à la physiologie ; la physiologie l'est aussi par rapport à la psychologie. L'économie politique est matérialiste par rapport à la morale, la géographie par rapport à l'histoire, et l'histoire elle-même par rapport à la théodicée. On voit que la psychophysiologie est dans la même condition que les autres sciences. En elle-même, elle est moins matérialiste que la physiologie proprement dite, parce qu'elle ajoute un élément que ne connaît pas la physiologie, à savoir la conscience ; mais elle l'est plus que la psychologie proprement dite, qui étudie la conscience elle-même et en elle-même.

Nous venons d'établir les droits et l'indépendance de la psychologie physiologique dans les conditions les plus larges qu'elle puisse réclamer. Mais si une science a des droits, elle a en même temps des devoirs. Quelque large que soit le champ qu'on lui attribue, toujours est-il qu'elle a des limites. Elle doit s'arrêter là où les conditions scientifiques deviennent différentes. Elle a droit à l'indépendance, mais non pas à l'usurpation. Elle est quelque chose, mais elle n'est pas tout. Le plus grand médecin du monde ne peut pas croire que l'univers ne s'étend pas au-delà du cercle des visites qu'il fait à ses malades. La psychologie physiologique méritera d'autant plus l'indépendance, qu'elle respectera davantage l'indépendance des sciences voisines, et en particulier de celles qui viennent après elle. Par exemple, la tendance de certains physiologistes anglais à réduire le fait de conscience au minimum, au point même qu'un pas de plus il n'y aurait plus de psychologie du tout, est une singulière manière de fonder la psychologie. C'est évidemment là le résultat de cette tendance maladive de l'esprit, qui ne veut voir dans les choses que ce qui lui plaît et qui s'efforce de supprimer tout ce qui le gêne. C'est le propre de tous les pouvoirs humains qui aspirent au despotisme. C'est aussi le fait des esprits secondaires et médiocres de n'être pas capables d'avoir deux idées à la fois. L'obligation d'appliquer son attention à deux faits, dont l'un est interne et l'autre externe, dépasse la portée de leur esprit. C'est la tendance contraire, vraiment scientifique, qui a amené un illustre médecin à donner le signal de la fondation d'une société de physiologie (1), à laquelle ont été appelés non-seulement des psychologues physiologistes, mais même des psychologues purs, et même des métaphysiciens et des moralistes, sans parler d'un grand poète. C'est dans ces conditions d'union et de respect réciproques, c'est dans ces recherches pacifiques faites en commun avec un entier désintéressement et sans esprit de secte, qu'est l'avenir de ces nouvelles recherches ; et tout nous porte à croire que c'est dans cet ordre d'idées que l'enseignement de la nouvelle chaire sera dirigé. Le succès est à ce prix.

PAUL JANET.

(1) Nous voulons parler de la société fondée, il y a trois ans, par le docteur Charcot. Le règlement de cette société est très libéral. Quelques membres voulaient exclure la métaphysique des recherches de la société. C'est sur l'intervention de l'illustre président que cette exclusion a été écartée.

LE

ROMAN ÉTRANGE

EN ANGLETERRE

M. Robert-Louis Stevenson : *New Arabian Nights*, 1 vol. ; *Prince Otto*, 1 vol. ; *Dr Jekyll and Mr Hyde*, 1 vol. London, Chatto and Windus ; *The Dynamiter*, 1 vol. London, Longmans, Green and Co.

Ainsi que M. Théodore Watts le faisait remarquer dernièrement dans l'*Athenæum*, ceux des romans anglais qui, depuis quelques années, obtiennent le plus éclatant succès sont des récits d'aventures écrits pour la jeunesse. Et le judicieux critique ne signale pas ce fait sur le ton triomphant que prennent d'ordinaire nos voisins pour se vanter de la vertueuse adresse avec laquelle ils évitent les « terrains défendus. » Cette facilité à se contenter de ce qui amuse des écoliers en vacances semblerait indiquer une disposition croissante à s'éloigner des sentiers de la psychologie. En effet, il n'y a pas de terrain qui ne doive être défendu aux esprits enfantins, pour peu qu'il soit creusé, retourné, analysé sérieusement ; le sujet le plus honnête devient périlleux si l'on se soucie d'aller au fond. Quiconque écrit pour la jeunesse doit s'en tenir à l'observation superficielle, construire des caractères tout d'une pièce et s'imposer de tirer des déductions morales claires et saisissantes de chaque incident ; ce qui est le contraire des règles de l'art, qui n'est astreint à rien prouver, pourvu que l'œuvre soit belle.

Distraire à la fois un public de petits et de grands enfans, c'est ce qui a fait la gloire trop rapide de deux hommes d'imagination,

M. Stevenson et M. Rider Haggard, dans le bagage littéraire desquels nous tâcherons de découvrir le grain d'originalité qui se dégage de beaucoup d'emprunts dissimulés sous des condimens exotiques et bizarres. Malgré la vogue envahissante des *Mines du roi Salomon*, nous nous occuperons d'abord aujourd'hui de l'auteur de *Doctor Jekyll*, qui mérite doublement d'avoir le pas sur son émule, car il le devance de plusieurs longueurs, pour parler le langage des courses, sur la piste qui leur est commune, et de plus il a l'avantage de s'être ouvert victorieusement des chemins que M. Rider Haggard ne serait point de force à parcourir.

I.

Le nom de Robert-Louis Stevenson est attaché, en France, au souvenir d'un livre d'étrennes, *l'Ile au trésor* (1), qui fit fureur il y a deux ou trois ans. La traduction de M. Philippe Daryl nous dispense de raconter les lointains et merveilleux voyages de l'*Hispaniola*; disons seulement que ce petit livre nous paraît être, par sa verve, son entrain, sa fraîcheur, par le mouvement, le ton de vérité qui y règne, le modèle du genre. Si *Kidnapped* (2), qui vit le jour ensuite, s'adresse plus exclusivement, à cause de la saveur écossaise dont il est imprégné, aux jeunes compatriotes de son héros, David Balfour, l'histoire n'en est pas moins, d'un bout à l'autre, amusante, et c'est une idée ingénieuse, en outre, que d'avoir fait raconter la fin du drame jacobite par un whig, qui se trouve forcément enrôlé dans le camp de ses adversaires. La scène se passe en 1751, à l'époque où des oncles dénaturés pouvaient encore faire embarquer les neveux qui les gênaient sur un brick de mauvais renom, pour les envoyer à la Caroline, où ils étaient vendus sans plus de formes. Comment ce gamin énergique et honnête, David Balfour, échappe à son sort, et tout ce qu'il souffre dans une île déserte, voisine des côtes d'Écosse, avant sa périlleuse équipée à travers les Highlands, en compagnie d'Alan Breck Stewart, un rival jacobite de d'Artagnan, voilà des aventures dont on peut dire ce que La Fontaine disait de *Peau d'âne*; il n'est personne qui ne prenne un plaisir extrême à lire *Kidnapped*. M. Stevenson s'y pose en compatriote de Walter Scott et de Burns, il nous fait respirer sa bruyère natale et met à tout ce qu'il touche le sceau d'une des qualités de sa race, la *quaintness* : esprit, originalité, grâce un peu bizarre et parfois maniérée, il y a de tout cela dans ce que peint par excellence ce mot de *quaint*, si parfaitement intraduisible, quoiqu'il dérive de notre

(1) *Treasure Island*, 1 vol. London, 1884; Cassel and C°.
(2) *Kidnapped*, 1 vol. London, 1886; Cassel and C°.

vieux français, à en croire les dictionnaires. Écossais, Stevenson l'est encore, — il l'a prouvé depuis, — par le sentiment du fantastique, le goût du surnaturel, la préoccupation des lois morales, des problèmes philosophiques, et par je ne sais quelle gaîté morose, *grim humour*, qui déconcerte et qui attache à la fois. Mais il est, en même temps, cosmopolite, Parisien du boulevard, Américain du Far-West, comme le montrent ses spirituelles notes de voyages. Sa vie errante a formé une personnalité très curieuse, très moderne et franchement excentrique, qui apparaît à travers une série de productions d'inégale valeur, mais dont aucune n'est banale. M. Stevenson a bien vu tous les pays dont il parle, soit qu'il nous présente *les Squatters du Silverado*, soit qu'il nous invite à glisser lentement, à bord de son *Aréthuse*, sur les canaux de la Belgique et de la France, soit qu'il s'arrête pour deviser familièrement avec ses amis les peintres de Barbizon, sous les ombrages de la forêt de Fontainebleau. Ici ou là, il rend son impression d'un trait net et précis. Point de longueurs, point de remplissage inutile. Aucun de ses ouvrages, en dépit de certaines exigences des éditeurs anglais auxquelles il a refusé énergiquement jusqu'ici de se soumettre, n'a plus d'un volume; la concision, la clarté incisive, une grande simplicité, sont les qualités maîtresses de son style. Sceptique et railleur, il réussit à nous captiver sans avoir jamais recours à l'élément sentimental, et touche parfois des questions hardies sans tomber dans ce qu'on est convenu d'appeler l'immoralité, bien qu'il ne se soucie guère de nous montrer des personnages vertueux et qu'il ait le talent pervers d'exciter notre sympathie en faveur d'individualités tout au moins équivoques. Réussir, avec de pareilles tendances, à collaborer aux bibliothèques d'éducation et de récréation, c'est la preuve d'une souplesse peu commune; après avoir assuré son empire sur des milliers de jeunes lecteurs dans l'ancien et dans le Nouveau-Monde, M. Stevenson paraît s'être dit : — Voyons si les vieux seront plus difficiles, s'ils ne mordront pas, eux aussi, à l'hameçon des contes bleus? — Et il lança ses *Nouvelles Mille et une Nuits*, où la féerie se met au service de la réalité par un procédé ravi à miss Thackeray. Combien de fois les talens à fracas ont-ils profité des trouvailles faites par quelque talent plus modeste! C'est miss Thackeray qui a dit la première : « Les contes de fées sont partout et de tous les jours; nous sommes tous des princes et des princesses déguisés, ou des ogres, ou des nains malfaisans. Toutes ces histoires sont celles de la nature humaine, qui ne semble pas changer beaucoup en mille ans, et nous ne nous lassons jamais des fées parce qu'elles lui sont fidèles. » Seulement, l'auteur de *Five old friends* place dans un milieu bourgeois de nos jours *la Belle au Bois dormant*, *Cendrillon*, *la Belle et la Bête*, *le Petit Cha-*

peron rouge, etc., dont les aventures modernisées n'ont rien que d'ordinaire, tandis que les contes arabes que M. Stevenson transporte en Europe, sans changer rien à leur allure coulante et négligée, conservent un caractère très exceptionnel et sont, en somme, presque aussi merveilleux que dans *les Mille et une Nuits* orientales.

Prenons la première des nouvelles, et la meilleure, *le Club du suicide:* nous n'avons pas de peine à reconnaître dans le prince Florizel de Bohême, qui, pendant son séjour à Londres, rôde incognito par les rues, le calife Haroun-al-Raschid, et dans son fidèle écuyer, le colonel Geraldine, Giafar, grand-vizir. Le verglas les ayant forcés à chercher refuge dans un *bar* des environs de Leicester-square, ils rencontrent un individu qui n'a de commun avec Bedreddin-Hassan que la manie d'offrir des tartes à la crème aux gens qu'il ne connaît pas. C'est le dénoûment fou d'une carrière extravagante: le jeune homme aux tartes à la crème (nous ne le connaîtrons que sous ce nom) prélude à la mort par cette soirée burlesque. Le prince et son écuyer font semblant d'être dans les mêmes dispositions que leur nouvelle connaissance, et c'est ainsi qu'ils sont introduits par lui au *Club du suicide,* rendez-vous de tous ceux qui, fatigués de la vie, désirent disparaître sans scandale. Chaque nuit, une partie de cartes réunit ces désenchantés autour du tapis vert. Le président du club, un dilettante de nouvelle espèce, bat et donne les cartes; le privilégié qu'un sort heureux gratifie de l'as de pique disparaîtra avant l'aube par les soins obligeans du membre de céans qui tourne l'as de trèfle. Ce jeu réunit les émotions de la roulette, celles d'un duel et celles d'un amphithéâtre romain, il fait goûter les impressions exquises de la peur; les gens les plus revenus de tout y trouvent un dernier plaisir. M. Malthus, par exemple, un paralytique, défiguré, ravagé par des excès auxquels il ne peut plus se livrer, est membre honoraire pour ainsi dire. Il vient de loin en loin, quand il en a la force, chercher une excitation qui le réconcilie avec la vie en lui faisant redouter la mort. Il a essayé de tout, et il en est à déclarer qu'en fait de passions, aucune n'est enivrante autant que la peur; il est poltron avec délices, et il badine avec des terreurs sans nom. Heureusement pour la morale il badine une fois de trop; l'as de pique lui échoit à la fin, et le lendemain les journaux de Londres renferment, sous la rubrique : *Triste accident,* un paragraphe qui apprend au public la mort de l'honorable M. Malthus, tombé par-dessus le parapet de Trafalgar-square; au sortir d'une soirée, il cherchait un cab; on attribue sa chute à une nouvelle attaque de paralysie.

Le prince Florizel aurait son tour, si Geraldine, vigilant et fidèle, ne mettait la police secrète sur pied, en dépit des terribles ser-

mens par lesquels s'engagent les membres du club. Personne n'est livré aux tribunaux; le prince vient généreusement au secours de ceux des désespérés qui méritent encore quelque pitié, puis il décide que le repaire sera fermé et que son abominable président périra en duel. Ce duel, qui doit avoir lieu sur le continent, est le sujet d'un second récit beaucoup plus *sensationnel* encore que le premier, où il est question d'un médecin et d'une malle qui contient un cadavre, celui de l'adversaire désigné du président, lâchement assassiné par ce monstre.

Certes, le lecteur, quel qu'il soit, attend la suite avec autant d'impatience que le sultan des Indes, tenu en haleine par les points suspensifs des contes de Scheherazade; on passe, avec une fiévreuse anxiété, à l'histoire suivante, qui est celle non pas d'un *Cheval enchanté*, mais d'un simple *Cab*, lequel recueille des invités de bonne volonté pour les conduire à une fête étrange dont la fin est le triomphe du droit et le châtiment du crime, grâce à la vaillante épée du prince Florizel. L'héritier d'un trône daigne se mesurer avec le pire des scélérats. Nous le retrouverons plus tard, mêlé à d'autres aventures moins intéressantes, celle d'un diamant, et comme tous les princes qu'a mis en scène M. Stevenson, il finit en philosophe, renversé par une révolution. C'est derrière le comptoir d'un débit de tabac qu'il apparaît une dernière fois : ce redresseur de torts vend majestueusement des cigares. On voit que la fantaisie humoristique n'est pas absente des récits de M. Stevenson; les contrastes si marqués que permet, qu'exige même cette qualité très développée chez lui, produisent bien quelques fautes de goût, mais une certaine façon qu'il a de se moquer de ses héros et de lui-même relève ici néanmoins le *sensational novel*, qui a retrouvé depuis peu, en Angleterre, un succès d'assez mauvais aloi. Du rang où l'avait placé naguère Wilkie Collins, ce roman, nourri d'émotions violentes, était tombé au niveau des élucubrations de feu Ponson du Terrail. M. Stevenson eut le mérite de le rendre agréable aux délicats. Nous n'avons, du reste, nulle envie de défendre plus qu'il ne convient la suite des *Nouvelles Mille et une Nuits*, inspirée par la *Dynamite* et composée en collaboration avec Mme Stevenson.

La confusion de la tragédie et de la farce y est poussée trop loin. On croit être devant un couple de jongleurs émérites, d'équilibristes habiles, dont les périlleux exercices deviendraient fatigans pour le public, amusé d'abord, s'ils se prolongeaient beaucoup; mais les aventures des trois jeunes gens inutiles qui attendent leur fortune du hasard, sur le pavé de Londres, sont presque aussi courtes que celles des trois *calenders*, fils de rois, et la gracieuse conspiratrice qui les conduit l'un après l'autre à deux doigts de leur perte ne prend pas en vain cinq noms différens, car Clara Luxmore,

dite Lake, dite Fonblanque, dite Valdivia, dite de Marly, a autant d'imagination à elle seule que pouvaient en avoir réunies les cinq dames de Bagdad. Son histoire de *la Belle Cubaine* et de *l'Ange destructeur* chez les Mormons sont des contes bleus modernes de la plus piquante invraisemblance : ils dissimulent cependant des complots anarchiques effroyables, mais tous si maladroits qu'ils prêtent à rire. M. et Mme Stevenson traitent la dynamite du haut en bas, refusant de la prendre au sérieux et faisant rater toutes ses bombes, sauf deux ou trois qui éclatent au détriment de ceux qui les fabriquent. Zéro, l'agitateur irlandais, et son complice Mac-Guire, périssent assommés sous le ridicule. Si Clara, l'affidée de ces deux *fantoccini* grotesques, obtient sa grâce et, à la fin, un bon mari, c'est qu'elle est jolie à ravir, pleine d'inventions drôles, de tours uniques, et surtout parce qu'au milieu de ses criminelles erreurs, elle n'a jamais été sentimentale. L'assassin sentimental et phraseur, si commun de nos jours, est conspué par M. Stevenson ; celui-ci repousse avec énergie l'intérêt malsain qui s'attache au crime politique, il vénère les agens de police et leur dédie son livre, il fait grand cas de l'autorité ; par la bouche de son personnage favori, le prince Florizel, resté fidèle au rôle de bon génie derrière un comptoir de marchand de tabac, il déclare que l'homme est un diable faiblement lié par quelques croyances, quelques obligations indispensables, et qu'aucun mot sonore, qu'aucun raisonnement spécieux ne le décidérait à relâcher ces liens. On voit que, pour un romancier *dans le mouvement*, M. Stevenson a des principes *vieux style*.

Dans *Prince Otto*, où de graves questions philosophiques et politiques s'entremêlent à beaucoup de paradoxes, l'auteur de *New Arabian Nights* nous prouve qu'il a lu *Candide* et qu'il se souvient aussi d'Offenbach. Vous chercheriez en vain sur une carte la principauté de Grünewald, bien que sa situation soit indiquée entre le grand-duché aujourd'hui éteint de Gerolstein et la Bohême maritime. En revanche, le nom du premier ministre, Gondremark, vous rappelle un acteur de *la Vie parisienne*. Dans ce badinage sérieux, un peu trop délayé, on voit le prince Othon, un gentil prince en porcelaine de Saxe, mériter le mépris de ses peuples par sa conduite indigne d'un souverain, la conduite pourtant d'un galant homme très chevaleresque, mais trop épris de la chasse, des petits vers français et d'une jeune épouse ambitieuse qui, finalement, prête les mains à son incarcération dans une forteresse pour être plus libre de jouer le rôle de Catherine II ou de Sémiramis. Vous y verrez aussi comment les témoignages d'héroïsme de la jolie Séraphine se bornent à un coup de couteau donné au premier ministre, qui, jaloux de gouverner en son nom, voudrait être un favori dans toute la force du terme, et comment la proclamation de la répu-

blique met fin, soudain, à ces complots de cour, à ces intrigues, à ces drames secrets ; comment le prince et la princesse fugitifs et dépossédés, à pied, sans le sou, se rencontrent dans la campagne, oublient leurs désastres, leurs grandeurs, et se mettent tout simplement à s'aimer, ravis, en somme, de cette chute qui les a jetés aux bras l'un de l'autre pour jamais. Ceux-ci ne vendront pas du tabac, ils feront de la littérature en collaboration ; un recueil des plus médiocres a paru sous le titre : *Poésies par Frédéric et Amélie.*

La réconciliation de leurs altesses sur le grand chemin est un des rares duos d'amour que nous ayons rencontrés au cours des romans qui nous occupent. Il est charmant, ce duo, car l'esprit enfin y fait trêve, l'esprit moqueur, léger, glacial et trop tendu dont M. Stevenson abuse et qui produit à la longue l'effet du pâté d'anguille. Pour ne trouver que le ricanement perpétuel, autant revenir à nos incomparables contes de Voltaire, dont l'auteur de *Prince Otto* s'est fortement pénétré. Où il montre en revanche une véritable originalité de forme et de fond, c'est dans l'exposition semi-scientifique d'un *Cas étrange*, qui mérite de compter parmi les récits les plus *suggestifs* et les plus ingénieux d'avatars et de transformations. L'histoire du *Docteur Jekyll et de Mr Hyde* se détache en relief puissant sur la trame un peu mince du reste de l'œuvre, et promet l'estime d'un ordre tout nouveau de lecteurs à M. Stevenson. Nous osons à peine le lui dire, ayant compris qu'il craint par-dessus tout de paraître terne et lourdement consciencieux. Terne, il ne saurait l'être ; le seul péril que l'on coure avec lui est dans l'excès du brillant et dans sa confusion accidentelle avec le clinquant. Quant à la conscience, elle ne sera jamais incompatible avec la liberté chez cet Écossais greffé de Yankee et de Parisien agréablement bohème. Qu'il ne s'inquiète donc pas de la nature de nos éloges. L'analyse critique qui suit est d'ailleurs pour prouver que l'œuvre qui rachète les premiers péchés de M. Stevenson n'a rien de particulièrement austère, ni surtout d'ennuyeux.

Quelques lenteurs, il faut en convenir, embarrassent le début. Peu nous importent, par exemple, les idées et les habitudes de M. Utterson, un personnage d'arrière-plan, dépositaire du testament bizarre qui fait passer tous les biens de Henry Jekyll entre les mains de son ami Edward Hyde, dans le cas de la disparition du testateur. Cette clause insolite blesse le bon sens et les traditions professionnelles du notaire Utterson ; elle semble cacher quelque secret ténébreux, d'autant plus que ledit Edward Hyde, prétendu « bienfaiteur » du docteur Jekyll et son légataire universel, n'est connu de personne. Jamais Utterson n'en avait entendu parler avant que le singulier document lui eût été confié avec mille précautions minu-

tieuses; pourtant il est le plus ancien ami de Jekyll, après le docteur Lanyon toutefois, qui, intimement lié jadis avec son collègue, s'est peu à peu éloigné de lui, sous prétexte qu'il donnait à corps perdu dans des hérésies scientifiques. Lanyon, lui non plus, ne sait rien du mystérieux Hyde. Le seul renseignement que M. Utterson ait jamais pu recueillir sur celui-ci est de nature à augmenter sa perplexité; c'est le hasard qui le lui fournit. Un soir qu'il se promène dans un quartier populeux de Londres, avec son jeune parent, M. Enfield, ce dernier lui fait remarquer, presque à l'extrémité d'une petite rue commerçante, l'entrée d'une cour qui interrompt la ligne régulière des maisons. Juste à cet endroit, un pignon délabré avance sur la rue ses deux étages sans fenêtres, au-dessus de la porte dépourvue de marteau, une porte de derrière apparemment. « Cette porte que voici, dit M. Enfield, se rattache dans ma pensée à une singulière histoire. » Et il raconte l'acte de brutalité commis sous ses yeux, dans cette rue même, contre un enfant, une petite fille, par un individu d'apparence plus que désagréable, une espèce de gnôme. Indigné, il a saisi le coupable au collet, appelé au secours, un rassemblement s'est formé, et M. Hyde, pour éviter un scandale, a payé une forte somme aux parens de sa victime. Il s'est rendu sous bonne escorte à son domicile, la maison délabrée en question, et est redescendu bientôt avec un chèque sur la banque Coutts, signé du nom le plus honorable, un nom qu'Utterson devine sans que son cousin ait besoin de le prononcer.

— Et quelle figure a-t-il, ce Hyde?

— Il n'est pas aisé de le peindre. Je n'ai jamais vu d'homme qui m'ait inspiré autant de dégoût sans que je puisse expliquer pourquoi. Il vous donne l'impression d'un être difforme, et cependant je ne saurais spécifier sa difformité. Il est extraordinaire, voilà le fait, il est anormal. Je crois le voir encore, tant je l'ai peu oublié, et cependant je ne trouve pas de paroles pour peindre l'effet que produit cette infernale physionomie.

M. Utterson est plus ému qu'il ne veut le laisser paraître.

— Sur la maison elle-même, demande-t-il, vous ne savez rien?

— Si fait, j'ai observé que personne n'y entre jamais, sauf le héros très repoussant de mon aventure. Elle n'est pas habitée, les trois fenêtres grillées, sur la cour, restent toujours closes, mais les vitres en sont propres, et, au-dessus, il y a une cheminée qui fume parfois, ce qui donnerait l'idée que quelqu'un y vient accidentellement.

Le notaire Utterson voit que M. Enfield ne se doute pas que cette vilaine bâtisse dépend de la maison de son ami Jekyll. Après avoir soupçonné celui-ci de folie toute pure, il craint qu'il ne s'agisse plutôt de quelque complicité honteuse. L'idée fixe le poursuit de s'éclairer là-dessus. Il se met à guetter les secrets nocturnes du

quartier que fréquente l'odieux Hyde. Longtemps il attend en vain; mais, certain soir, vers dix heures, les boutiques étant closes et la rue silencieuse, au milieu du sourd mugissement de Londres, un pas retentit rapide, un homme de petite taille apparaît, tire une clé de sa poche et se dirige vers la maison indiquée.

— M. Hyde? lui dit le notaire en posant la main sur son épaule.

L'homme tressaille et recule, mais sa terreur n'est que momentanée. Reprenant aussitôt de l'empire sur lui-même, il répond :

— C'est mon nom, en effet ; que me voulez-vous?

— Je suis un vieil ami du docteur Jekyll ; on a dû vous parler de moi : M. Utterson. Faites-moi une grâce : laissez-moi voir votre visage.

L'autre hésite, puis, après réflexion, se tourne d'un air de défi.

— Maintenant je vous reconnaîtrai, dit Utterson. Cela peut être utile.

— Oui, répond Hyde, il vaut mieux que nous nous soyons rencontrés... A propos, vous avez besoin de savoir mon adresse.

Et il lui indique une rue, un numéro.

— Mon Dieu ! se dit le notaire, est-il possible qu'il ait, lui aussi, songé au testament?..

— Comment, ne m'ayant jamais vu, avez-vous pu me deviner? reprend Hyde.

— D'après une description. Nous avons des amis communs.

— Lesquels? balbutie Hyde.

— Jekyll, par exemple.

— Il ne vous a jamais parlé de moi, s'écrie l'autre en rougissant de colère. Vous mentez.

Là-dessus, il a poussé la porte et disparu dans la maison, laissant Utterson stupéfait.

Ce nain blême, au sourire timide et cynique à la fois, est certainement fort laid, pense le notaire, mais sa laideur ne suffit pas à expliquer la répulsion insurmontable que suscite sa présence. Il faut qu'il y ait quelque chose en outre. Serait-ce qu'une âme noire peut transparaître ainsi à travers son enveloppe de chair? Pauvre Jekyll ! Si jamais j'ai lu la signature de Satan sur un visage, c'est sur celui de ton nouvel ami.

En tournant la rue, on arrive devant un square bordé de belles maisons, dont plusieurs sont déchues de leur rang d'autrefois, divisées en appartemens, en bureaux, en magasins. L'une d'elles, cependant, devant laquelle s'arrête Utterson, a gardé un grand air d'opulence. Un vieux domestique vient ouvrir.

— Poole, lui dit Utterson, le docteur Jekyll est-il chez lui?

Sur sa réponse négative :

— Je viens de voir M. Hyde s'introduire par la porte de l'an-

cienne salle d'anatomie. Cela est-il permis en l'absence de votre maître?

— Sans doute, car M. Hyde a une clé.

— Je ne crois pas cependant avoir jamais rencontré ici ce jeune homme.

— Oh! monsieur, on ne l'invite pas à dîner et il ne paraît guère de ce côté-ci de la maison. Il entre et sort toujours par le laboratoire.

Uttèrson conclut de ces renseignemens que le docteur, en ouvrant sa maison à Hyde, subit la conséquence de quelque faute de jeunesse. Ce doit être un supplice que de recevoir ainsi, bon gré, mal gré, inopinément, cet être atroce, qui entre et sort furtivement, qui peut-être est impatient d'hériter... Il se promet de protéger Jekyll contre l'influence équivoque qui s'est glissée à son foyer. Il profitera pour cela du premier tête-à-tête.

— Vous savez que je n'ai jamais approuvé votre testament, lui dit-il avec hardiesse, et je l'approuve moins que jamais, car j'ai appris des choses révoltantes sur ce jeune Hyde.

La belle figure intelligente du docteur s'assombrit à ces mots. — Inutile de me les dire, cela ne changerait rien; vous ne comprenez pas ma position, répond-il avec une certaine incohérence. Je suis dans une passe difficile, très difficile...

Et comme le notaire le presse de s'ouvrir à lui, promet de l'aider à sortir d'embarras, il refuse, affirmant sur l'honneur qu'il est tout à fait libre de se débarrasser, quand il voudra, de cet Edward Hyde, que, par conséquent, ses amis peuvent lui laisser le soin d'apprécier ce qui convient. Assurément, il est attaché à ce garçon, il a pour cela des raisons sérieuses... Et il conjure Utterson de vaincre, quand il ne sera plus, l'antipathie que lui inspire son héritier.

— Je ne pourrai jamais le souffrir, dit le notaire.

— Soit! répond Jekyll; je vous prie seulement de l'aider au besoin, pour l'amour de moi.

A une année de là, Londres tout entier est ému par un crime que rend plus frappant la haute situation de la victime, sir Danvers Carew. Il y a maintes preuves contre Hyde, et les circonstances font que M. Utterson est conduit à aider la police dans ses recherches. La connaissance qu'il a de l'adresse du meurtrier présumé permet de faire les perquisitions nécessaires. Hyde habite, dans le quartier mal fréquenté de Saho, une rue étroite et sombre, garnie de cabarets où l'on boit du gin, de restaurans français du plus bas étage, de boutiques borgnes où s'approvisionnent des femmes de mauvaise mine appartenant à toutes les nationalités. C'est dans un pareil milieu que le protégé de Jekyll, héritier d'un quart de million sterling, a élu domicile.

Une vieille femme, aux allures louches, vient ouvrir la porte. — M. Hyde est, dit-elle, rentré très tard dans la nuit, mais pour ressortir ensuite; il a des habitudes fort irrégulières, et disparaît parfois un mois ou deux de suite.

Au nom de la loi, la maison est visitée en détail. Elle est à peu près vide. Hyde n'habite que deux chambres meublées avec luxe; un grand désordre toutefois y règne pour le moment, comme si l'on y avait fait à la hâte des préparatifs de fuite : des vêtemens traînent sur le tapis, les tiroirs sont ouverts. Des cendres grises dans l'âtre indiquent que l'on a brûlé des papiers; mais derrière une porte, les agens découvrent la moitié d'un bâton dont l'autre moitié est restée sanglante sur le lieu du crime. Cette canne, d'un bois très rare, a été donnée bien des années auparavant à son ami Jekyll par M. Utterson.

Naturellement, la première impulsion de ce dernier est de courir chez le docteur. Poole, le vieux domestique, l'introduit, en lui faisant traverser la cour qui a été jadis un jardin, dans l'espèce de pavillon que l'on appelle indistinctement le laboratoire ou la salle d'anatomie. Le docteur a autrefois acheté la maison aux héritiers d'un chirurgien, et s'occupe de chimie là où son prédécesseur s'occupait à disséquer. Pour la première fois, le notaire est admis à visiter cette partie de la maison, qui donne sur la petite rue, théâtre de sa première rencontre avec Hyde. Il trouve le docteur dans une vaste chambre garnie d'armoires vitrées, d'un grand bureau et d'une psyché, meuble assez déplacé dans un lieu pareil.

— Savez-vous les nouvelles? lui demande Utterson.

— On les a criées sur la place, répond Jekyll très pâle et frissonnant.

— Un mot : j'espère que vous n'avez pas été assez fou pour cacher ce misérable?

— Utterson! s'écrie le docteur, je vous donne ma parole d'honneur que tout est fini entre lui et moi. D'ailleurs, il n'a pas besoin de mon secours, il est en sûreté. Personne n'entendra plus parler de Hyde.

L'homme de loi est étonné de ces façons véhémentes, presque fiévreuses : — Vous paraissez bien sûr de lui!

— Sûr,.. absolument. Mais j'aurais besoin de votre conseil. J'ai reçu une lettre, et je me demande si je dois la communiquer à la justice. Décidez... j'ai perdu toute confiance en moi-même.

— Vous craignez que cela n'aide à découvrir?..

— Non, peu m'importe ce que deviendra Hyde. Je pensais à ma propre réputation, que cette triste affaire met en péril.

Utterson, surpris de ce soudain accès d'égoïsme, demande à voir la lettre; elle est d'une écriture renversée très singulière et conçue

dans des termes respectueux : Hyde exprime brièvement son repentir, en s'excusant auprès du protecteur dont il a si mal reconnu les bontés; il lui annonce qu'il a des moyens de fuite tout prêts.

L'enveloppe manque ; Jekyll prétend l'avoir brûlée par mégarde.

— Encore une question, reprend Utterson : c'est Hyde, n'est-ce pas, qui vous avait dicté ce passage de votre testament au sujet d'une disparition possible?

Le docteur, défaillant, fait un signe affirmatif.

— Je m'en doutais, dit Utterson. Le scélérat avait l'intention de vous assassiner! Vous l'avez échappé belle!

— Oh! j'ai reçu une terrible leçon! s'écrie Jekyll, ensevelissant sa tête entre ses deux mains... Quelle leçon, mon Dieu!

Et cependant il tente, au moment même, de tromper son ami. En étudiant l'autographe de Hyde, Utterson acquiert la preuve que la prétendue lettre de l'assassin est de la main même de Jekyll, qui a changé l'aspect des caractères en les renversant. Le docteur s'est donc fait faussaire pour sauver un meurtrier!

Cependant le temps s'écoule et l'assassin reste introuvable. On recueille des détails sur le passé de l'homme, sur ses vices, sa cruauté, ses relations ignobles et la haine qu'il a partout inspirée ; mais sur sa famille, sur ses origines, rien ne peut être découvert, encore moins sur le lieu où il se cache. Une nouvelle vie semble avoir commencé pour le docteur Jekyll ; il ne s'occupe plus que de bonnes œuvres. Charitable, il l'a toujours été, mais il devient religieux en outre; il fréquente plus assidûment ses anciens amis, renoue des relations très affectueuses avec le docteur Lanyon, et paraît heureux comme il ne l'était pas depuis longtemps.

Deux mois se passent ainsi; tout à coup, les amis de Jekyll trouvent sa porte fermée. Il garde la chambre, ne reçoit personne. Utterson se décide enfin à faire part de son inquiétude au docteur Lanyon. En entrant chez celui-ci, il est stupéfait de le trouver changé, affaibli, presque mourant : — Un coup terrible m'a frappé, explique Lanyon, je ne m'en relèverai jamais; ce n'est plus qu'une question de semaines. Eh bien! je ne me plains pas de la vie,.. je l'ai trouvée bonne,.. mais,.. si nous savions tout, nous serions plus satisfaits de nous en aller.

— Jekyll est malade, lui aussi, commence Utterson.

A ce nom, la figure de Lanyon s'altère davantage encore; il lève une main tremblante :

— Que je n'entende plus parler du docteur Jekyll, dit-il avec emportement. Il est mort pour moi...

— Vous lui en voulez encore? s'écrie Utterson étonné. Songez

que nous sommes trois bien vieux amis, Lanyon, et que les intimités de jeunesse ne se remplacent pas.

— Inutile d'insister. Demandez-lui plutôt à lui-même...

— Mais il ne veut pas me recevoir...

— Cela ne m'étonne pas! Un jour ou l'autre, quand je ne serai plus, vous apprendrez la vérité. Jusque-là, qu'il ne soit jamais question entre nous d'un sujet que j'abhorre.

Utterson demande par écrit des explications à Jekyll; une réponse très embrouillée lui parvient, dans laquelle le docteur exprime son intention de se condamner désormais à une retraite absolue.

Que faut-il supposer? Quelle catastrophe a donc pu survenir? L'idée de la folie se présente de nouveau à l'esprit du notaire; les paroles de Lanyon impliqueraient cependant tout autre chose. Il voudrait interroger de nouveau le vieux savant, mais il n'en a pas l'occasion, car, en une quinzaine de jours, cet homme d'une si haute valeur morale et intellectuelle succombe. Il laisse à Utterson un paquet scellé qui ne doit être ouvert par lui qu'après la disparition du docteur Jekyll. Pour la seconde fois, ce mot de disparition, déjà tracé dans le testament, se trouve accouplé au nom de Jekyll. Utterson contient à grand'peine sa curiosité, mais le respect qu'il doit à la volonté expresse d'un mourant le décide à laisser dormir les papiers dans un tiroir.

Souvent il va prendre des nouvelles du docteur. Le fidèle Poole lui dit toujours que son maître ne sort plus de ce cabinet mystérieux, au-dessus du laboratoire, qu'il ne parle guère, ne lit plus et paraît absorbé dans de tristes pensées. Un jour, Utterson s'avise de pénétrer dans la cour sur laquelle donnent les trois fenêtres grillées, afin d'entrevoir au moins le prisonnier volontaire. L'une de ces fenêtres est entr'ouverte; le docteur, assis auprès, l'air souffrant, accablé, aperçoit son ami et consent à échanger de loin quelques mots avec lui. Mais, tout à coup, une expression de terreur et de désespoir, une expression qui glace le sang dans les veines du notaire, passe sur son visage, et la fenêtre se referme brusquement.

A peu de temps de là, M. Utterson reçoit la visite de Poole épouvanté. Le vieux serviteur le conjure de venir s'assurer par lui-même de ce qui se passe. Il ne peut plus porter seul le poids d'une pareille responsabilité. Tout le monde a peur dans la maison.

En effet, quand Utterson pénètre chez le docteur, les autres domestiques sont réunis tremblans, effarés, dans le vestibule, et on lui fait de sinistres rapports. A la suite de Poole, il se dirige vers le pavillon où s'est retranché Jekyll et monte l'escalier qui conduit au fameux cabinet.

— Marchez aussi doucement que possible et puis écoutez; mais qu'il ne vous entende pas, dit Poole sans que le notaire puisse rien comprendre à cette étrange recommandation. Puis il annonce, par le trou de la serrure, M. Utterson.

Une voix plaintive répond du dedans : — Dites-lui que je ne peux voir personne.

Et Poole, d'un air triomphant, répond tout bas : — Eh bien! monsieur, dites si c'est là vraiment la voix de mon maître?

— Elle est bien changée, en effet.

— Changée? On n'a pas été vingt ans dans la maison d'un homme pour ne pas reconnaître sa voix. Non, monsieur, mon maître a disparu; dites-moi maintenant qui est là, à sa place?

En parlant, il a entraîné M. Utterson dans une chambre écartée où nul ne peut épier leur conciliabule.

— Toute cette dernière semaine, celui qui hante le cabinet a demandé je ne sais quel médicament. Mon maître faisait cela quelquefois. Il écrivait son ordonnance, puis jetait la feuille de papier sur l'escalier. Depuis huit jours nous n'avons vu de lui que cela,.. des papiers. Il était enfermé; les repas mêmes devaient être laissés à la porte. Eh bien! tous les jours, deux et trois fois par jour, il y avait des ordonnances sur l'escalier, et je devais courir chez tous les chimistes de la ville; et chaque fois que j'avais apporté la drogue, un nouveau papier me commandait de la rendre, parce qu'elle n'était pas pure, et de chercher ailleurs. On a terriblement besoin de cette drogue-là, monsieur...

L'un des papiers est resté dans la poche de Poole. Jekyll y a tracé les lignes suivantes : « Le docteur Jekyll affirme à MM. *** que leur dernier envoi n'a pu servir. En 18.., il leur avait acheté une quantité considérable de cette même poudre. Il les prie de chercher avec un soin extrême et de lui en envoyer de la même qualité, à tout prix.

Jusque-là, l'écriture est assez régulière; mais, à la fin, la plume a craché, comme si une émotion trop forte brisait toutes les digues : « Pour l'amour de Dieu, trouvez-m'en de l'ancienne! »

— Ceci est assurément l'écriture du docteur, dit Utterson.

— En effet, répond Poole; mais, peu importe son écriture, je l'ai vu...

— Qui donc?

— Je l'ai surpris un jour qu'il était sorti du cabinet et ne se croyait pas observé. Ce n'a été qu'une minute; il s'est sauvé avec une espèce de cri; mais je savais à quoi m'en tenir, et mes cheveux se sont hérissés de crainte. Pourquoi mon maître aurait-il un masque sur la figure et pourquoi aurait-il crié en s'enfuyant à ma vue?

— Je crois que je devine, dit Utterson. Mon pauvre ami est

atteint, sans doute, d'une maladie qui le défigure autant qu'elle le fait souffrir, et qu'il veut dérober à tous les yeux. De là ce masque qu'il porte pour dissimuler quelque plaie affreuse, de là l'extraordinaire altération de sa voix et l'impatience qu'il a de trouver un remède qui puisse le soulager.

— Non, monsieur, dit Poole résolument, cet être-là n'était pas mon maître ; mon maître est grand, solide, celui-là n'était guère qu'un nain. Parbleu ! depuis vingt ans, je le connais assez, mon maître ! Non, l'homme au masque n'était pas le docteur, et si vous voulez que je vous dise ce que je crois : un meurtre a été commis.

— Puisque vous parlez ainsi, Poole, mon devoir est de m'assurer des faits. J'enfoncerai cette porte.

Les deux hommes se munissent d'une hache et d'un tisonnier ; ils envoient un valet de pied robuste garder la porte du laboratoire. Une dernière fois, Utterson écoute. Le bruit d'un pas léger se fait à peine entendre sur le tapis.

— Tout le jour et une bonne partie de la nuit, il marche ainsi de long en large, dit le vieux domestique ; une mauvaise conscience ne se repose pas. Et une fois,.. une fois, j'ai entendu qu'il pleurait... On aurait dit une femme ou une âme en peine. Je ne sais quel poids m'est tombé sur le cœur. J'aurais pleuré aussi.

Le moment est venu d'agir.

— Jekyll, crie Utterson d'une voix forte, je demande à vous voir.

Pas de réponse.

— Je vous avertis : nous avons des soupçons, je dois et je veux vous voir ; si ce n'est pas de votre plein gré, ce sera de force...

— Utterson, réplique la voix, pour l'amour de Dieu, ayez pitié!

Ce n'est pas la voix de Jekyll décidément, c'est celle de Hyde. Quatre fois la hache s'abat sur les panneaux qui résistent ; un cri de terreur tout animal a retenti dans le cabinet. Au cinquième coup, la porte brisée livre passage aux assiégeans, qui, consternés du silence qui règne à présent, restent irrésolus sur le seuil. Une lampe éclaire paisiblement ce réduit studieux, un bon feu brûle dans l'âtre, le thé est préparé sur une petite table ; sans les armoires vitrées remplies de produits chimiques, on se croirait dans l'intérieur le plus bourgeois. Mais, au milieu de la chambre, gît un cadavre encore palpitant, celui d'Edward Hyde. Il est vêtu d'habits trop grands pour lui, des habits à la taille du docteur. Sa main crispée tient encore une fiole de poison. Il s'est fait justice.

Quant au docteur, on ne le retrouve nulle part ; mais, sur la table, auprès d'un ouvrage pieux pour lequel Jekyll avait exprimé à plusieurs reprises beaucoup d'estime, et qui cependant est annoté de sa main avec force blasphèmes, auprès des soucoupes remplies de doses mesurées d'un sel blanc, que Poole reconnaît

pour la drogue que son maître l'envoyait toujours demander, il y a des papiers. En cherchant bien, Utterson trouve un testament qui lui lègue, chose étrange, tout ce qui devait appartenir à Edward Hyde, puis une lettre d'adieu et une confession dont il prend connaissance, après avoir lu le manuscrit du docteur Lanyon.

Ce manuscrit atteste un fait étrange. Le 9 janvier, Lanyon a reçu de son vieux camarade de collège, Henry Jekyll, une lettre chargée qui l'adjure, au nom de leur amitié ancienne, de lui rendre un service duquel dépend son honneur, sa vie. Il s'agit d'aller prendre dans son cabinet de travail, quitte à en forcer la porte, des poudres et une fiole dont il lui indique exactement la place; vers minuit un homme qu'il devra recevoir en secret, après avoir renvoyé ses domestiques, viendra lui dire le reste. Lanyon, sans rien comprendre à cet appel, obéit exactement; il se rend chez Jekyll; le vieux Poole, lui aussi, a été averti par lettre chargée. Un serrurier est là qui attend; on pénètre dans le cabinet en forçant la serrure, on découvre, à l'endroit indiqué, des sels quelconques, une teinture rouge qui ressemble à du sang, un cahier qui renferme nombre de dates couvrant une période de beaucoup d'années, avec quelques notes inintelligibles. Lanyon, fort intrigué, emporte le tout chez lui, et attend de pied ferme le visiteur nocturne, auquel il va ouvrir lui-même. Ce visiteur est un petit homme dont l'aspect lui inspire un mélange inconnu de dégoût et de curiosité. Il est vêtu d'habits beaucoup trop grands, qui traînent par terre et flottent autour de lui. Son premier mot est pour réclamer avec agitation les mystérieux objets trouvés chez le docteur Jekyll; à leur vue, il pousse un soupir de soulagement, puis, demandant un verre gradué, compte quelques gouttes de la liqueur, et y ajoute l'une des poudres. Le mélange, d'abord rougeâtre, commence, tandis que les cristaux se fondent, à prendre une nuance plus brillante, à devenir effervescent et à exhaler des fumées légères. Soudain, l'ébullition cesse, le liquide devient d'un pourpre foncé, qui, plus lentement, se fond en vert pâle. L'étrange visiteur a bu d'un trait... Il crie, chancelle, se retient à la table, puis reste là, les yeux injectés, la bouche entr'ouverte pour respirer. Un changement s'est produit: les traits du visage semblent se fondre et se reformer. Lanyon recule d'un soubresaut brusque, l'âme noyée dans une épouvante sans nom. Devant lui, pâle, tremblant, presque évanoui, les mains étendues comme pour retrouver son chemin à tâtons au sortir du sépulcre, se tient Henry Jekyll!.. C'est ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu cette nuit-là qui a ébranlé la vie du docteur Lanyon dans ses fondemens mêmes. Le secret professionnel s'impose à lui, mais l'horreur le tuera, car il ne peut se le dissimuler, et cette pensée le hante jusqu'à une suprême angoisse, lui l'ennemi et le

contempteur de la science occulte : l'être difforme qui s'est glissé dans sa maison cette nuit-là est bien celui que poursuit la police comme assassin de sir Danvers Carew...

Quant à l'effrayante métamorphose, elle est expliquée par la confession du docteur Jekyll : « Je suis né en 18.., avec une grosse fortune, quelques excellentes qualités, le goût du travail et le désir de mériter l'estime des meilleurs entre mes semblables, en possession, par conséquent, de toutes les garanties qui peuvent assurer un avenir honorable et distingué. Le plus grand de mes défauts était cette soif de plaisir qui contribue au bonheur de bien des gens, mais qui ne se conciliait guère avec ma préoccupation de porter la tête haute devant le public, de garder une contenance particulièrement grave. Il arriva donc que je cachai mes fredaines, et que, lorsque ma situation se trouva solidement établie, j'avais déjà pris l'habitude invétérée d'une vie double. Plus d'un aurait fait parade des légères irrégularités de conduite dont je me sentais coupable ; mais, considérées des hauteurs où j'aimais à me placer, elles m'apparaissaient, au contraire, comme inexcusables, et je les cachais avec un sentiment de honte presque morbide. Ce fut donc beaucoup moins l'ignominie de mes fautes que l'exigence de mes aspirations qui me fit ce que j'étais, et qui creusa chez moi, plus profondément que chez la majorité des hommes, une séparation marquée entre le bien et le mal, ces provinces distinctes qui composent la dualité de la nature humaine. J'étais amené ainsi, bien souvent, à méditer sur cette dure loi de la vie qui gît aux racines mêmes de la religion et qui est une si grande cause de souffrance. Malgré ma duplicité, je n'étais en aucune façon un hypocrite ; mes deux natures de bonne foi prenaient tout au sérieux ; je n'étais pas plus moi-même quand je me plongeais dans le désordre que quand je m'élançais à la poursuite de la science, ou quand je me consacrais au soulagement des malheureux. L'impulsion de mes études scientifiques, qui m'emportait dans les sphères transcendentales d'un certain mysticisme, me faisait mieux sentir la guerre qui se livrait en moi. Par les deux côtés de mon intelligence, le côté moral et le côté intellectuel, je me rapprochais donc, chaque jour davantage, de cette vérité dont la découverte partielle m'a conduit à un si épouvantable naufrage, que l'homme n'est pas un en réalité, mais deux ; je dis deux, parce que ma propre expérience n'a pas dépassé ce nombre. D'autres me suivront, d'autres iront plus loin que moi dans la même voie, et je me hasarde à deviner que, dans chaque homme, sera reconnue plus tard une réunion d'individus très divers, hétérogènes et indépendans. Pour ma part, je devais infailliblement, par mon genre de vie, avancer dans une direction unique. Ce fut du côté moral et en ma propre personne que j'appris à découvrir la dualité primitive de

l'homme; je vis que des deux natures qui se combattaient dans le champ de ma conscience, on pouvait dire que je n'appartenais à aucune, parce que j'étais radicalement aux deux; et, de bonne heure, avant même que mes travaux m'eussent suggéré la possibilité d'un pareil miracle, je pris l'habitude de m'appesantir avec délices sur la pensée, vague comme un rêve, de la séparation de ces élémens. — Si chacun d'eux, me disais-je, pouvait habiter des identités distinctes, la vie serait délivrée de ce qui la rend intolérable, le voluptueux pourrait se satisfaire, délivré enfin des scrupules et des remords que son frère jumeau lui impose, et le juste marcherait droit devant lui, en s'élevant toujours, en accomplissant les bonnes œuvres où il trouve son plaisir, sans s'exposer davantage aux hontes et aux châtimens qu'attire sur lui un compagnon qu'il réprouve. Pour la malédiction de l'humanité, ces deux ennemis sont emprisonnés ensemble dans le sein torturé de notre conscience, où ils luttent sans relâche l'un contre l'autre. Comment les séparer?

« Le moyen que je cherchais me fut fourni par les expériences multiples auxquelles je me livrais dans mon laboratoire. Peu à peu j'acquis le sentiment profond de l'immatérialité hésitante, de la nature transitoire et vaporeuse, pour ainsi dire, du corps, solide en apparence, dont nous sommes revêtus. Je découvris que certains agens ont le pouvoir de secouer ce vêtement de chair comme le vent agite un rideau, de nous en dépouiller même. Pour deux bonnes raisons, je n'approfondirai pas davantage la partie scientifique de ma confession : d'abord, parce que j'ai appris, à mes dépens, que le fardeau de la vie est rivé indestructiblement aux épaules de l'homme, et qu'à chaque tentative faite pour le rejeter, il revient en imposant une pression plus pénible. Secondement, parce que, — mon récit le prouvera d'une façon trop évidente, hélas! — mes découvertes restèrent incomplètes. Il suffit donc de dire que, non-seulement j'en vins à reconnaître, en mon propre corps, la simple exhalaison, le simple rayonnement de certaines puissances qui entraient dans la composition de mon esprit, mais que je réussis à fabriquer une drogue par laquelle ces puissances pouvaient être détournées de leur suprématie et souffrir qu'une nouvelle forme fût substituée à l'ancienne, une forme qui ne m'était pas moins naturelle, parce qu'elle portait l'empreinte des élémens les moins nobles de mon âme.

« J'hésitai longtemps avant de mettre cette théorie en pratique. Je savais très bien que je risquais la mort, car une substance capable de contrôler si violemment et de secouer à ce point la forteresse même de l'identité pouvait, prise à trop haute dose, ou par suite d'un accident quelconque, au moment de son ab-

sorption, effacer à tout jamais le tabernacle immatériel que je lui demandais de modifier seulement. Mais la tentation d'une découverte si singulière l'emporta sur les plus vives alarmes. J'avais depuis longtemps préparé ma teinture; j'achetai, en quantité considérable, chez un marchand de produits chimiques, certain sel particulier que je savais, l'ayant employé à mes expériences, être le dernier ingrédient nécessaire, et, par une nuit maudite, je mêlai ces élémens, je les regardai bouillir et fumer ensemble dans un verre dont, avec un grand effort de courage, quand l'ébullition eut cessé, j'avalai le contenu.

« Les plus atroces angoisses s'ensuivirent, comme si l'on me broyait les os : une nausée mortelle, une horreur intime qui ne peut être surpassée à l'heure de la naissance ni à celle de la mort. Puis ces agonies diverses s'évanouirent rapidement, et je revins à moi, comme au sortir d'une maladie. Il y avait quelque chose d'étrange dans mes sensations, quelque chose d'indescriptiblement nouveau et, par suite de cette nouveauté même, d'incroyablement agréable. Je me sentais plus jeune, plus léger, plus heureux dans mon corps. En dedans, je devenais capable de toutes les témérités; un torrent d'images sensuelles roulait, se déchaînait dans mon imagination, j'échappais aux liens de toute obligation, j'acquérais une liberté d'âme inconnue jusque-là, qui n'était nullement innocente. Je connus, dès le premier souffle de cette vie nouvelle, que j'étais plus mauvais qu'auparavant, dix fois plus mauvais, livré, comme un esclave, au mal originel, et cette pensée m'exalta comme l'eût fait du vin... J'étendis les bras, en m'abandonnant ravi à la fraîcheur de ces sensations, et, au moment même, je fus soudainement averti que j'avais baissé en stature. Il n'y avait pas de miroir dans mon cabinet à cette époque; la psyché, qui maintenant s'y trouve, y fut apportée, plus tard, pour refleter mes transformations. La nuit cependant touchait au matin, un matin très sombre; tous les hôtes de la maison étaient encore plongés dans le sommeil; transporté, comme je l'étais, d'espérance et de joie, je m'aventurai dehors, je traversai la cour, au-dessus de laquelle il me sembla que les constellations regardaient étonnées cet être, le premier de son espèce qu'eût encore découvert leur infatigable vigilance; je me glissai par les corridors, étranger dans ma propre maison, et, en arrivant dans ma chambre, j'aperçus pour la première fois Edward Hyde.

« Il faut maintenant que je parle par théorie, en disant, non pas ce que je sais, mais ce que je crois être probable. Le côté mauvais de ma nature, à qui j'avais transféré momentanément toute autorité, était moins robuste et moins bien développé que le meilleur dont je venais de me dépouiller. Dans le cours de ma

vie, qui avait été, après tout, pour les neuf dixièmes, une vie de vertu et d'empire sur moi-même, je l'avais beaucoup moins épuisée que l'autre. De là, je suppose, ce fait qu'Edward Hyde était plus petit, plus mince, plus jeune qu'Henry Jekyll. De même que la bonté éclairait la physionomie de celui-ci, le mal était écrit lisiblement sur la face de celui-là. Le mal, en outre, que je crois toujours être le côté mortel de notre humanité, avait laissé, sur ce corps chétif, le signe de la laideur, du délabrement. Et, cependant, quand mes yeux rencontrèrent, dans la glace, cette vilaine idole, je n'éprouvai pas une répugnance, mais plutôt un élan de bienvenue. Ceci, en somme, était encore moi-même; ceci me semblait naturel et humain. A mes yeux, l'image de l'esprit y brillait plus vive, elle était plus ressemblante, plus tranchée, dans son individualité, que sur la physionomie complexe et divisée qu'auparavant j'avais l'habitude d'appeler mienne. Dans ce jugement, je devais avoir raison, car j'ai toujours remarqué que, quand je portais la figure d'Edward Hyde, personne ne pouvait approcher de moi sans une visible défaillance physique. J'attribue cet effet à ce que tous les êtres humains, tels que nous les rencontrons, sont composés de bien et de mal, tandis que Hyde était seul au monde pétri de mal sans mélange. Je ne m'attardai qu'une minute devant le miroir; il me restait à tenter la seconde expérience, l'expérience concluante, à voir si j'avais perdu mon identité sans retour, s'il me fallait fuir, avant l'aurore, une maison qui ne serait plus la mienne. Rentrant précipitamment dans mon cabinet, je préparai, j'absorbai le breuvage une fois de plus; une fois de plus j'endurai les tortures de la dissolution; enfin, je revins à moi avec le caractère, la stature et le visage d'Henry Jekyll.

« Cette nuit-là, j'abordai les funestes chemins de traverse. Si j'eusse fait ma découverte dans un plus noble esprit, si j'eusse tenté cette expérience sous l'empire de religieuses aspirations, tout eût pu être différent; de ces agonies de la naissance et de la mort serait sorti un ange plutôt qu'un démon. La drogue n'avait aucune action déterminante, elle n'était ni diabolique ni divine; elle ébranla seulement les portes de ma prison et ce qui était dedans s'élança dehors. A cette époque la vertu sommeillait en moi; ma perversité, mieux éveillée, profita de l'occasion : Edward Hyde surgit. Dorénavant, bien que j'eusse deux caractères aussi bien que deux apparences, et que l'un fût tout entier mauvais, l'autre était encore le vieil Henry Jekyll, ce composé incongru des progrès duquel j'avais appris déjà à désespérer. Le mouvement fut donc complètement vers le pire.

« Même alors je n'avais pas pu me réconcilier avec la sécheresse d'une vie d'étude; j'étais gai à mes heures, et comme mes plaisirs

manquaient de dignité; comme j'étais, avec cela, non-seulement connu de tout le monde et trop considéré, mais bien près de la vieillesse, cette incohérence de ma vie devenait gênante de plus en plus. Ce fut pour ces motifs que mon nouveau pouvoir me tenta jusqu'à ce que j'en devinsse l'esclave. Je n'avais qu'à vider une coupe, à me débarrasser du corps d'un professeur en renom et à endosser, comme un manteau épais, celui d'Edward Hyde. Cette idée me sembla piquante, et je fis avec soin tous mes préparatifs. Je louai et je meublai ce logement de Soho, où Hyde fut traqué par la police; je pris pour gouvernante une créature que je savais être silencieuse et sans scrupules. D'autre part, j'annonçai à mes domestiques qu'un M. Hyde, dont je leur fis le portrait, devait jouir dans ma maison du square d'une entière liberté, de pleins pouvoirs; pour éviter tout accident, je me fis familièrement connaître sous mon nouvel aspect; je m'arrangeai de façon à ce que, si quelque malheur m'arrivait en la personne du docteur Jekyll, je pusse éviter toute perte pécuniaire sous ma figure d'Edward Hyde. Ce fut le secret du testament auquel vous opposâtes tant d'objections. Ainsi fortifié, comme je le supposais, de tous côtés, je profitai sans crainte des immunités de ma situation. Certains hommes ont eu des bandits à leurs gages pour accomplir des crimes, tandis que leur propre réputation demeurait à l'abri. Je fus le premier qui agit de même en vue du plaisir. Je pus donc ainsi, aux yeux de tous, travailler consciencieusement, étaler une respectabilité bien acquise, puis, soudain, comme un écolier, rejeter ces entraves et plonger, la tête la première, dans l'océan de la liberté. Sous mon manteau impénétrable, je possédais une sécurité complète. Songez-y,.. je n'avais qu'à franchir le seuil de mon laboratoire, en deux secondes, la liqueur, dont je tenais les ingrédiens toujours prêts, était avalée; après cela, quoi qu'il pût faire, Hyde disparaissait comme un souffle sur un miroir, et à sa place, tranquillement assis chez lui, sous sa lampe nocturne, Jekyll se moquait des soupçons.

« Mes plaisirs, je l'ai déjà dit, n'avaient jamais été des plus relevés; avec Edward Hyde, ils devinrent très vite ignobles et monstrueux. A mon retour de chaque excursion nouvelle, je restais stupéfait des turpitudes de mon autre moi-même. Ce familier, que j'évoquais ainsi et que j'envoyais seul agir selon son bon plaisir, était l'être le plus vil et le plus dépravé; il n'avait que des pensées égoïstes, s'abreuvant de jouissances avec une avidité toute bestiale, sans souci des tortures qui pouvaient en résulter pour d'autres, aussi dépourvu de remords qu'une statue de pierre. Henry Jekyll s'effrayait parfois des actes d'Edward Hyde, mais cette situation échappait aux lois communes: elle relâchait insidieusement l'étreinte de la conscience. C'était Hyde, après tout, et Hyde seul qui était

coupable : Jekyll ne se sentait pas plus méchant qu'auparavant ; ses bonnes qualités lui revenaient sans avoir subi d'atteintes apparentes ; il se hâtait même de réparer le mal accompli par Hyde quand cela était possible. De cette façon il se tranquillisait.

« Je n'ai nul dessein d'entrer dans le détail des infamies dont je me rendais complice (quant à les avoir commises moi-même, je ne puis aujourd'hui encore l'admettre). Je ne veux qu'indiquer les avertissemens que je reçus et les degrés de mon châtiment. Une fois, je courus un véritable danger. Un acte de cruauté contre une enfant excita contre moi la colère de la foule, qui m'eût déchiré, je crois, si je n'avais pas apaisé la famille de ma petite victime en lui remettant un chèque au nom d'Henry Jekyll. Ceci me donna l'idée d'avoir un compte dans une autre banque au nom d'Edward Hyde lui-même, et quand, en altérant mon écriture, j'eus pourvu mon double d'une signature, je me crus de nouveau à l'abri du destin.

« Deux mois environ avant le meurtre de sir Danvers Carew, j'étais allé courir les aventures. Rentré fort tard, je m'éveillai le lendemain avec des sensations bizarres. Ce fut en vain que je regardai autour de moi, en reconnaissant les belles proportions et le mobilier décent de ma chambre du square, le dessin des rideaux, la forme du lit d'acajou où j'étais couché. Quelque chose me laissait convaincu que je n'étais pas réellement où je croyais être, mais bien dans mon galant réduit de Soho, où j'avais coutume de dormir sous le masque d'Edward Hyde. Je me mis à rire de cette illusion et, toujours curieux de psychologie, à en chercher les causes. Par intervalles, toutefois, le sommeil m'emportait, interrompant ma rêverie, que je reprenais ensuite. Dans un moment lucide, mon regard tomba sur ma main à demi fermée. Or la main de Jekyll, vous l'avez souvent remarqué, était une main professionnelle de forme et de dimensions, une grande main blanche, ferme et bien faite, tandis que la main qui m'apparaissait distinctement sur les draps, à la clarté jaunissante d'une matinée de Londres, était d'une pâleur brune, maigre, osseuse, avec de gros nœuds et couverte partout d'un épais duvet noir. Cette main velue était la main d'Edward Hyde.

« Je dus la contempler fixement pendant près d'une minute, abasourdi comme je l'étais, jusqu'à ce que l'effroi éclatât dans mon sein avec un fracas de cymbales. Bondissant hors du lit, je courus à mon miroir. Au spectacle qui frappa mes yeux, tout le sang de mes veines se glaça. Oui, je m'étais couché sous la forme de Jekyll, et c'était Hyde qui s'éveillait. Comment expliquer ce phénomène ?.. Comment y remédier ?.. Nouvelles terreurs. La matinée était avancée déjà, les domestiques devaient être tous levés, et mes drogues étaient dans le cabinet. Il me fallait faire un voyage pour

les atteindre, descendre l'escalier, traverser la cour. Sans doute, je pourrais dissimuler mon visage, mais à quoi bon, puisque je ne pouvais cacher de même le changement de stature? Enfin, je me rappelai que mes gens étaient habitués déjà à voir aller et venir mon second moi, et j'éprouvai là-dessus une sensation délicieuse de soulagement. Je fus vite prêt, habillé comme je pus dans des habits à la taille du docteur, je traversai la maison, où le valet de pied recula ébahi en reconnaissant M. Hyde à pareille heure et si singulièrement accoutré. Dix minutes après, le docteur Jekyll, revenu à sa première forme, s'asseyait assez sombre devant un déjeuner qu'il ne mangeait que du bout des lèvres.

« J'avais assurément peu d'appétit; cet accident inexplicable renversait toutes mes expériences et semblait, comme le doigt qui écrivit sur le mur durant l'orgie babylonienne, tracer ma condamnation. Je commençai à réfléchir plus sérieusement que je ne l'avais encore fait aux possibilités de ma double existence. Cette partie de moi-même, que j'avais le pouvoir de projeter au dehors, avait été, depuis quelque temps, terriblement exercée; il me sembla qu'elle grandissait, que le sang circulait plus vif dans les veines de Hyde, et je commençai à entrevoir le péril d'un renversement de la balance. Que ferais-je si le pouvoir du changement volontaire m'échappait, si le caractère d'Edward Hyde allait devenir le mien irrévocablement? La vertu de la drogue ne se manifestait pas toujours d'une façon égale. Une fois, au commencement, elle m'avait fait défaut; depuis, il m'avait fallu, en plus d'une circonstance, doubler et même tripler la dose, au risque d'en mourir. Ces incertitudes assombrissaient quelque peu mon contentement, qui eût été parfait sans elle. Maintenant, à la lumière de cet accident matinal, je fus conduit à remarquer que la difficulté qui avait été, au commencement, de me débarrasser du corps de Jekyll, s'était transférée peu à peu du côté opposé. Il devenait clair que je perdais lentement possession de mon premier moi, le meilleur, et que je m'incorporais de plus en plus à mon second moi, le pire. Entre les deux, j'avais à faire un choix. Mes deux natures avaient en commun la mémoire, mais toutes les autres facultés étaient fort inégalement réparties entre elles. Jekyll (qui était composite) prenait part aux aventures de Hyde, tantôt avec appréhension, tantôt avec curiosité; mais Hyde était fort indifférent à Jekyll et ne se souvenait de lui que comme le brigand se rappelle la caverne où il se cache et déjoue les poursuites.

« Faire cause commune avec Jekyll, c'était renoncer à ces appétits que j'avais longtemps caressés en secret et auxquels, depuis peu, je m'abandonnais éperdûment. Préférer Hyde, c'était mourir à mille intérêts et à mille aspirations qui m'étaient chers, c'était devenir

d'un coup méprisable, c'était perdre mes amis. Le marché peut paraître inégal, mais il y avait encore une autre considération dans la balance : tandis que Jekyll souffrirait cruellement de l'abstinence, Hyde ne se rendrait même pas compte de ce qu'il avait perdu. Si particulier que fût mon cas, les termes de ce débat étaient vieux comme l'homme lui-même : des tentations, des alarmes identiques assiègent le premier pécheur venu, et il en fut pour moi comme pour le grand nombre de mes semblables. Je choisis la meilleure part, et puis manquai de force pour m'y tenir.

« Oui, je donnai la préférence au docteur déjà vieux et contrarié dans ses passions, mais entouré d'amitiés honorables et rempli d'intentions généreuses ; je dis un adieu résolu à la liberté, à une jeunesse relative, aux impulsions ardentes et aux secrètes débauches ; mais peut-être apportai-je dans ce choix quelques réserves inconscientes, car je ne renonçai pas à ma maison de Soho, et je gardai les vêtemens d'Edward Hyde, préparés, pour tout événement, dans mon cabinet. Pendant deux mois, cependant, je fus fidèle à ma détermination ; pendant deux mois, je pratiquai une austérité à laquelle jamais, jusque-là, je n'avais pu atteindre, et je jouis des compensations que procure la paix de la conscience. Mais le temps finit par atténuer mes craintes, des désirs frénétiques me torturèrent, comme si Hyde eût réclamé la liberté ; enfin, dans une heure de faiblesse morale, j'avalai de nouveau la liqueur transformatrice.

« De même que l'ivrogne, quand il raisonne avec lui-même sur son vice, n'est pas, une fois sur cinq cents, frappé des dangers qu'il court par suite de son inconscience de brute, je n'avais jamais, en considérant ma position, tenu compte suffisamment de la complète insensibilité morale, de la propension perpétuelle à mal faire qui dominait chez Hyde. Ce fut par là cependant que je fus puni. Mon démon avait été longtemps en cage, il s'échappa rugissant. Au moment même où je bus, je me sentis plus furieusement porté au crime que par le passé. Une tempête d'impatience bouillonnait en moi. Sur une imperceptible provocation, je m'emportai comme aucun homme pourvu de sens n'aurait pu le faire, je frappai un vieillard inoffensif sans plus de motifs que ceux qu'un enfant gâté peut avoir pour casser son joujou. Volontairement, je m'étais dessaisi de ces instincts qui maintiennent une sorte d'équilibre chez les plus mauvais d'entre nous ; pour moi, être tenté, la tentation fût-elle légère, c'était succomber aussitôt. L'esprit infernal me poussant, je m'abandonnai à une rage meurtrière, et ce ne fut que la lassitude qui mit fin au terrible accès de délire dont le résultat fut la mort de sir Danvers Carew. Tout à coup, mon cœur

se glaça d'effroi; je compris qu'il y allait de ma vie, et, fuyant le théâtre du meurtre, je ne songeai plus qu'à me mettre en sûreté. Je courus à ma maison de Soho et je détruisis mes papiers; puis je commençai d'errer par les rues, à la fois fier de mon crime et tremblant d'en subir les conséquences, rêvant d'en commettre de nouveaux, et l'oreille tendue, néanmoins, au bruit des pas du vengeur qui devait me poursuivre. Hyde avait une chanson cynique sur les lèvres en mêlant sa drogue, et il la but à la santé du mort. Les souffrances de la transformation le possédaient encore, cependant, quand Jekyll, avec des larmes de gratitude et de repentir, tomba à genoux, les mains levées vers Dieu. Le voile s'était déchiré; je voyais ma vie dans son ensemble, depuis les jours de mon enfance et à travers les diverses phases de mes études, de ma profession si honorée, jusqu'aux horreurs de cette nuit-là! Je ne pouvais réussir à me croire un assassin; je repoussais, avec des cris et des prières, les images hideuses que ma mémoire suscitait contre moi; mais, malgré tous mes efforts, l'iniquité commise m'était présente. Les angoisses du remords firent place cependant à un sentiment de joie; le problème de ma conduite se trouva résolu. Hyde devenait impossible; bon gré, mal gré, je me trouvais réduit à la plus noble partie de mon existence. Combien je m'en réjouissais! Avec quel empressement et quelle humilité j'acceptais les restrictions de la vie normale, avec quel renoncement sincère je fermai la porte par laquelle je m'étais enfui si souvent! Je me disais que je n'en repasserais jamais le seuil maudit; je broyai la clé sous mon talon, je me crus sauvé...

« Le lendemain, la culpabilité de Hyde était prouvée; on s'indignait d'autant plus que la victime était un homme haut placé dans l'estime du monde. Je ne fus pas fâché de sentir mes meilleures impulsions gardées ainsi par la terreur de l'échafaud; Jekyll était maintenant ma cité de refuge. Hyde n'avait qu'à se laisser entrevoir pour que la société tout entière se tournât contre lui. Je me jurai de racheter le passé, et je puis déclarer honnêtement que ma résolution produisit de bons fruits. Vous avez vu vous-même comment je m'efforçai, durant les derniers mois de l'année dernière, de soulager l'infortune; vous savez tout ce que je fis pour les autres. Mes jours s'écoulaient très calmes; et je ne dirai pas que je me sois lassé de cette vie féconde et innocente; je crois au contraire que, de jour en jour, j'en jouissais plus pleinement. Mais cette malédiction, la dualité de but, continuait à peser sur moi; ma pénitence n'était pas accomplie que déjà mon moi inférieur se remettait à élever la voix; non que l'idée de ressusciter Hyde pût jamais me revenir, elle m'eût épouvantée au contraire. Non, ce fut sous ma forme

accoutumée que je fus tenté, une fois de plus, de transiger avec ma conscience ; je succombai à la façon d'un coupable ordinaire, en secret, et non sans résistance.

« Hélas! tout finit, la mesure la plus large se remplit à la fin. Cette courte faiblesse acheva de détruire la balance de mon âme... Je ne m'effrayai pas cependant ; cette chute semblait naturelle : c'était comme un retour au vieux temps, alors que je n'avais pas encore fait ma découverte. Écoutez ce qui m'arriva :

« Par une belle journée de janvier, je traversais Regent's Park. La terre était humide aux endroits où s'était fondue la neige, mais il n'y avait pas de nuage au ciel ; des gazouillemens d'oiseaux se mêlaient à des odeurs douces, presque printanières. Je m'assis sur un banc au soleil. L'animal qui était en moi se léchait les babines, pour ainsi dire, en se souvenant ; le côté spirituel était un peu engourdi, mais disposé à de futures expiations, sans être encore prêt à commencer. Je me disais qu'après tout, j'étais comme mes voisins, et je souris même assez orgueilleusement en comparant ma bonne volonté si active à leur paresseuse indifférence. Au moment même où je me complaisais dans cette vaine gloire, un spasme me prit, d'horribles nausées, un frisson mortel... Ces symptômes se dissipèrent, me laissant très faible, et puis, au sortir de cette défaillance, je commençai à me rendre compte d'un changement dans mon état moral : j'étais plus hardi, je méprisais le danger, je me moquais des responsabilités. Je baissai les yeux : mes habits pendaient sans forme sur mes membres rapetissés, la main qui reposait sur mon genou était noueuse et velue. J'étais une fois de plus Edward Hyde. Une minute auparavant, le monde m'entourait de respect, je me savais riche, je me dirigeais vers le dîner qui m'attendait chez moi. Maintenant, je faisais partie de l'écume de la société, j'étais dénoncé, sans gîte ici-bas, meurtrier voué à la potence.

« Ma raison chancela, mais elle ne me manqua pas tout à fait. J'ai observé maintes fois que, dans mon second rôle, mes facultés devenaient plus aiguës, qu'elles se tendaient plus exclusivement vers un point particulier. Où Jekyll aurait peut-être succombé, Hyde savait s'élever à la hauteur des circonstances. Mes drogues se trouvaient dans l'une des armoires de mon cabinet. Comment y atteindre ? Tel fut le problème qu'en écrasant mes tempes entre mes mains, je m'acharnai à résoudre. J'avais fermé à double tour la porte du laboratoire. Si j'essayais d'entrer par la maison, mes propres domestiques me livreraient à la justice. Je compris qu'il fallait employer une autre main ; je pensai à Lanyon, mais je me dis en même temps : — Réussirai-je à le persuader de me secourir, en admettant que je parvienne jusqu'à lui ? On m'arrêtera probablement dans la rue ; même si j'échappe à ce péril imminent, si j'arrive sain et sauf chez

mon confrère, comment un visiteur inconnu et désagréable obtiendrait-il qu'un homme tel que lui allât forcer la porte du cabinet de son ami, le docteur Jekyll?

« Tout en constatant avec angoisse ces impossibilités, je me rappelai qu'il me restait un trait de mon caractère original, que j'avais gardé mon écriture. Aussitôt qu'eut jailli cette étincelle, le chemin se trouva éclairé d'un bout à l'autre. J'arrangeai de mon mieux mes habits flottans, et, appelant un cab, je me fis conduire dans un hôtel de Portland-street, dont, par hasard, je me rappelais le nom. A ma vue, qui était assurément comique,—quelque tragédie qui pût se cacher sous ces vêtemens d'emprunt trop longs et trop larges de moitié, — le cocher ne put s'empêcher de rire. Je grinçai des dents, pris d'un accès de fureur diabolique, et la gaîté s'effaça de ses lèvres, heureusement,.. car une minute encore et je l'eusse arraché de son siège.

« A l'hôtel, je regardai autour de moi d'un air qui fit trembler les employés; en ma présence, ils n'osèrent pas échanger un regard : on prit mes ordres avec une politesse obséquieuse, on me donna une chambre et de quoi écrire. Hyde en péril était un être nouveau pour moi : prêt à se défendre comme un tigre, à se venger de tous. Néanmoins, l'horrible créature était rusée : cette disposition féroce fut maîtrisée par un effort puissant de la volonté; deux lettres partirent, l'une pour Lanyon, l'autre pour Poole. Après cela, il resta tout le jour devant son feu à se ronger les ongles, demanda un dîner chez lui, toujours seul avec ses terreurs furieuses et faisant frissonner sous son seul regard le garçon qui le servait. La nuit tombée, il partit dans un fiacre fermé et se fit conduire çà et là dans les rues de la ville. Je dis *lui*, je ne puis dire *moi*. Ce fils de l'enfer n'avait rien d'humain; rien ne vivait en lui que la peur et la haine. Quand, à la fin, commençant à craindre que son cocher ne se méfiât, il renvoya le cab pour s'aventurer à pied au milieu des passans nocturnes, qui ne pouvaient que remarquer son apparence insolite, ces deux passions grondaient en lui comme une tempête. Il marchait vite, poursuivi par des fantômes, se parlant à lui-même, prenant les rues les moins fréquentées, comptant les minutes qui le séparaient encore de minuit. Une femme lui parla, il la frappa en plein visage. Quand je redevins moi-même, chez Lanyon, l'épouvante de mon vieil ami, à ce spectacle, m'affecta peut-être un peu. Je ne sais pas bien... Qu'importe une goutte de plus dans un océan de désespoir? Ce n'était plus la peur de l'échafaud ou des galères, c'était l'horreur d'être Hyde qui me torturait. Je reçus les anathèmes de Lanyon comme à travers un rêve; comme dans un rêve encore, je rentrai chez moi, je me couchai. Je dormis, après la prostration où j'étais tombé, d'un sommeil si profond, que les cauchemars mêmes,

qui m'assaillaient ne purent l'interrompre. Je m'éveillai accablé encore, mais un peu mieux cependant. Toujours je haïssais et je redoutais la présence du monstre endormi au dedans de moi-même, et, certes, je n'avais pas oublié les dangers de la veille; mais j'étais rentré chez moi, j'avais mes drogues sous la main. Ma reconnaissance envers le sort qui m'avait permis de m'échapper eut presque en ce moment les couleurs de la joie et de l'espérance.

« Je traversais tranquillement la cour après déjeuner, aspirant le froid glacial de l'air avec plaisir, quand je fus de nouveau en proie à ces sensations indescriptibles qui précédaient ma métamorphose, et je n'eus que le temps de me réfugier dans mon cabinet avant que n'éclatassent en moi les sauvages passions de Hyde. Je dus prendre en cette occasion une double dose, pour redevenir moi-même. Hélas! six heures après, tandis que j'étais tristement assis auprès du feu, le besoin de recourir à la drogue funeste s'imposa de nouveau. Bref, à partir de ce jour-là, ce ne fut que par un effort prodigieux de gymnastique pour ainsi dire et sous l'influence immédiate de la liqueur que je pus conserver l'apparence de Jekyll. A toute heure de jour et de nuit, j'étais averti par le frisson précurseur; si je dormais, si je m'assoupissais seulement une heure dans mon fauteuil, j'étais toujours sûr de retrouver Hyde en me réveillant. Sous l'influence de cette perpétuelle menace et de l'insomnie à laquelle je me condamnais, je devins en ma propre personne un malade dévoré par la fièvre, alangui de corps et d'âme, possédé par une seule pensée qui grandissait toujours, le dégoût de mon autre moi-même. Mais quand je dormais ou quand s'usait la vertu du breuvage, je passais presque sans transition, — car les tortures de la métamorphose devenaient, de jour en jour, moins marquées, — à un état tout contraire : mon esprit débordait d'images terrifiantes et de haines sans cause; la puissance de Hyde augmentait évidemment à mesure que s'affaiblissait Jekyll, et la haine qui divisait ces deux suppliciés était devenue égale de chaque côté. Chez Jekyll, c'était comme un instinct vital; il voyait maintenant la difformité de l'être qui partageait avec lui le phénomène de l'existence et qui devait aussi partager sa mort; et, pour comble d'angoisse, il considérait Hyde, en dehors de ces liens de communauté qui faisaient son malheur, comme quelque chose non-seulement d'infernal, mais d'inorganique. C'était là le pire : que la fange de la caverne semblât pousser des cris, posséder une voix, que la poussière amorphe fût capable d'agir, que ce qui était mort et n'avait pas de forme usurpât les fonctions de la vie. Et cette abomination en révolte tenait à lui de plus près qu'une épouse, de plus près que ses yeux; elle était emprisonnée dans sa chair, il entendait ses murmures, il sen-

tait ses efforts pour sortir, et à chaque heure d'abandon, de faiblesse, cet *autre*, ce démon, profitait de son oubli, de son sommeil, pour prévaloir contre lui, pour le déposséder de ses droits.

« La haine de Hyde contre Jekyll était d'un ordre différent. Sa peur tout animale du gibet le conduisait bien à commettre des suicides temporaires, en retournant à son rang subordonné de partie inférieure d'une personne, mais il détestait cette nécessité, il abhorrait l'affaissement dans lequel Jekyll était tombé, il lui en voulait de son aversion pour l'ancien complice autrefois traité avec indulgence. De là les tours qu'il me jouait, griffonnant des blasphèmes en marge de mes livres, brûlant mes lettres, lacérant le portrait de mon père. Si ce n'eût été par crainte de la mort, il se fût perdu pour m'envelopper dans sa ruine; mais l'amour qu'il a de la vie est prodigieux; je vais plus loin : moi qui ne peux penser à lui sans frissonner, sans défaillir, quand je me représente la passion forcenée de cet attachement, quand je songe à la crainte qu'il a de me voir le supprimer par un suicide, je trouve encore moyen de le plaindre!

« Inutile de prolonger cette peinture d'un état lamentable; personne n'a souffert jamais de tels tourmens, — cela suffit. Pourtant à ces tourmens mêmes, l'habitude aurait pu non pas apporter un soulagement, mais opposer une certaine acquiescence, un endurcissement de l'âme; mon châtiment eût duré ainsi plusieurs années sans la dernière calamité qui a fondu sur moi. La provision de sels, qui n'avait jamais été renouvelée depuis ma première expérience, étant près de s'épuiser, j'en fis demander une autre; je me servis de celle-ci pour préparer le breuvage. L'ébullition ordinaire s'ensuivit, et aussi le premier changement de couleur, mais non pas le second; je bus... inutilement. Poole vous dira que Londres fut fouillé en vain dans tous les sens. Je suis maintenant persuadé que ma première provision était impure, et que c'est à cette impureté non connue que le breuvage dut d'être efficace.

« Une semaine environ s'est passée; j'achève cette confession sous l'influence du dernier paquet qui me reste des anciennes poudres. C'est donc la dernière fois, à moins d'un miracle, qu'Henry Jekyll peut penser ses propres pensées et voir, dans la glace, son propre visage, — si terriblement altéré. Il faut d'ailleurs que je termine sans retard. Si la métamorphose survenait tandis que j'écris, Hyde mettrait ces pages en pièces; mais si quelque temps s'écoule après que je les aurai cachées, son égoïsme prodigieux, sa préoccupation unique du moment présent les préserveront sans doute, une fois encore, de son dépit de singe en colère. Et, de fait, la destinée qui s'accomplit pour nous deux l'a déjà modifié, écrasé. Avant une demi-heure, quand je serai rentré pour toujours dans cette individualité abhorrée, je sais que je serai assis à frémir et à pleurer là-bas sur

cette chaise, ou que je reprendrai, l'oreille fiévreusement tendue à tous les bruits, une éternelle promenade de long en large dans cette chambre, mon dernier refuge terrestre. Hyde périra-t-il sur l'échafaud ou bien trouvera-t-il le courage de se délivrer lui-même? Dieu le sait,.. peu m'importe; ceci est l'heure de ma mort véritable, ce qui suivra, regarde un autre que moi-même. Ici donc, tandis que je dépose la plume, s'achève la vie du malheureux Henry Jekyll... »

. . . . . .

On voit que M. Stevenson a mêlé ici le merveilleux à la science, comme ailleurs il l'a fait entrer dans la vie quotidienne. Il s'est inspiré sans doute d'ouvrages récens, tels que la *Morphologie générale*, où MM. Hæckel et Gegenbaur étendent à tous les êtres vivans une théorie appliquée aux plantes par Goudechot : chacune d'elles se trouverait être, suivant lui, une sorte de polypier. De même, selon Hæckel, l'animal ne serait qu'un groupe d'individualités enchevêtrées et superposées; on y distinguerait jusqu'à sept degrés différens; nous aurions conscience d'un de ces degrés, notre moi, sans avoir conscience du moi des autres. Sur ce point, M. Stevenson altère la théorie scientifique pour les besoins de la psychologie, et nul n'aura le pédantisme de le lui reprocher. Très probablement les découvertes plus ou moins fondées de la science fourniront à mesure des matériaux précieux à la littérature de fiction; elles permettront notamment de prendre, pour point de départ des sujets fantastiques, tout autre chose que la magie ou les vieux pactes infernaux. Ce qu'on peut redouter, c'est que les romanciers n'abusent de ces nouvelles richesses assez dangereuses, tous n'ayant pas, pour y toucher, la main aussi légère que M. Stevenson.

Mais encore que nous estimions fort cette légèreté, il nous semble qu'elle n'a ici qu'un prix secondaire, et que la leçon de morale qui se dégage du roman établit sa grande, sa réelle valeur. Chacun de nous n'a-t-il pas senti, en lui, le combat de deux natures distinctes et le pouvoir démesuré que prend la moins noble des deux, quand l'autre se prête à ses caprices? Chacun de nous ne se rappelle-t-il pas le moment précis où il a trouvé difficile de faire rentrer dans l'ordre celui qui doit toujours rester à son rang subalterne? L'histoire du docteur Jekyll atténuée, réduite à des proportions moins saisissantes, est celle du grand nombre. Où M. Stevenson atteint au tragique, c'est dans le passage si court et si poignant où il nous fait assister au réveil involontaire de Jekyll sous les traits de Hyde, lorsque le regard de l'honnête homme se fixe pour la première fois épouvanté sur cette main velue, sur cette main de bête, étendue sur

les draps du lit, et qui est la sienne; c'est encore dans la page terrible où le docteur, si généralement vénéré, reprend au milieu du parc qu'il traverse, en se remémorant ses plaisirs furtifs, la figure de l'être abject et criminel que poursuit la police; c'est enfin dans la conversation pleine d'angoisse qu'il a par la fenêtre avec son ami, quand le rideau s'abaisse précipitamment sur la figure de Hyde intervenue à l'improviste. Jamais les conséquences de l'abandon de la volonté, jamais la revanche de la conscience, n'ont été personnifiées d'une façon plus terrible. Dans ce récit, sans le secours d'une seule figure de femme, l'intérêt passionné ne languit pas une minute. Après l'avoir dévoré jusqu'à la dernière ligne, car il ne livre son secret qu'à la fin, on revient à la partie symbolique avec une sorte d'angoisse. Ce merveilleux est si terriblement humain! Jusqu'ici, M. Stevenson, tout expert qu'il soit à captiver l'attention de ses lecteurs, n'avait su que les amuser et les effrayer tour à tour; cette fois, il les fait penser; il touche aux fibres les plus secrètes et les plus profondes de l'âme; il assure notre pitié à son triste héros, tant la perte définitive de l'empire de l'homme sur lui-même est un spectacle déchirant, tant il y a d'horreur tragique dans l'instant où ce qui a été, au début, complaisance coupable et bientôt criminelle, devient malheur involontaire, disgrâce passivement subie, maladie mortelle. Vous étiez tout à l'heure une créature responsable et libre, vous pouviez vous guérir, l'occasion s'offrait: un retard, indifférent en apparence, a tout perdu; ce retard a suffi pour que vous ne soyez plus qu'un jouet déplorable de la fatalité. Peut-être le docteur Jekyll aurait-il pu secouer encore le joug de Hyde, si, après avoir renoncé à l'usage de la drogue maudite, il s'était défendu des faiblesses communes à presque tous les hommes, des indignes jouissances dont il n'abuse plus, mais qu'il recommence à goûter avec modération, clandestinement. Ce n'est pas le meurtre commis par Hyde, c'est un retour honteux de Jekyll à sa primitive faiblesse qui décide de l'affreuse catastrophe. Le docteur se fait personnellement complice du monstre qu'il craint désormais d'appeler, mais qui, sans qu'il l'appelle, est devenu maître d'envahir sa vie. Il y a là un point bien délicat et supérieurement traité. L'Écossais, avec son sentiment implacable de la justice, s'y révèle.

On peut attendre beaucoup, assurément, de celui qui a su tirer, du mystère de la dualité humaine, des effets semblables. M. Stevenson dédaigne encore une certaine habileté nécessaire dans la conduite des événemens. L'acte de cruauté commis par Hyde, au premier chapitre, envers la petite fille qui se trouve, on ne sait comment, la nuit, au coin d'une rue déserte, semble bien insuffisamment indiqué; le meurtre de sir Danvers Carew reste plus

vague encore et fait l'effet, tel qu'il le présente, d'une scène d'ombres chinoises enfantine, presque ridicule. Nombre de personnages sont évoqués, puis abandonnés, selon les exigences du récit, auquel d'ailleurs rien ne les rattache. Il faut que quelqu'un ait vu, que quelqu'un porte témoignage; l'auteur tire de sa boîte une nouvelle marionnette; elle parle, remplit une lacune, puis disparaît. L'artifice est vraiment trop grossier. M. Stevenson a tort de négliger cette partie extérieure et secondaire de son œuvre : les ficelles de l'art, quand on y a recours, doivent être soignées. *Docteur Jekyll* est, somme toute, un roman, et les amateurs de romans tiennent à ces accessoires ; ils y tiennent même jusqu'à permettre qu'ils usurpent trop souvent la première place, dissimulant, sous un certain machinisme, le vide presque absolu du fond. Ce n'est certes pas le fond qui manque ici ; nous sommes loin des pages faciles et brillantes dédiées aux enfans de tout âge par la plume qui traça naguère, en se jouant, *Treasure Island* et *the New Arabian Nights*. Néanmoins, devant cette psychologie *sensationnelle*, si curieuse qu'elle soit, il est impossible de ne pas constater les transformations que subit aujourd'hui la littérature romanesque en Angleterre. De ces transformations nous chercherons les causes dans quelque prochaine étude. Bornons-nous maintenant à suggérer au lecteur une comparaison. Sans doute il connaît ce petit chef-d'œuvre d'ironie attristée, de poignante analyse, que M. Henry James a intitulé *the Author of Beltraffio*, la lutte d'un pauvre homme de génie avec sa femme, froide, et sèche, et bornée, et odieusement correcte, lutte silencieuse autant que féroce, poussée jusqu'au bout sur le corps même d'un enfant qui en meurt. Lorsqu'on lit ceci et cela, ne pense-t-on pas : « Le roman anglais, avec ses qualités les plus intimes, les plus délicates, les plus élégantes, se retrouve vraiment sous la plume de James, au lieu que les audaces d'un Stevenson sont plutôt ce que le vulgaire est convenu d'appeler des audaces américaines? »

A cette remarque on peut répondre que *Prince Otto* est dédié à une lectrice de Monterey (Californie), portant, par parenthèse, le même nom de famille que l'un des deux auteurs de *Dynamite*. L'Amérique a certainement adopté Stevenson, tandis que Henry James s'est acclimaté à Londres. Il y compte autant d'admirateurs qu'en France, où il vécut, où il a sans doute appris à polir et à ciseler, avec un souci croissant, ce vase d'or qui, comme il le dit si bien, doit emprisonner, goutte à goutte, l'essence subtile de la pensée.

TH. BENTZON.

L'OCÉANIE MODERNE

VI[1].

L'OCÉAN PACIFIQUE DU NORD. — L'ARCHIPEL HAVAIEN.

I.

Plus de mille lieues de mer séparent les îles Mariannes de l'archipel havaïen ou des Sandwich (2). Mer solitaire et déserte, semée çà et là, à de grands intervalles, d'îlots inhabités, de récifs mal connus, de rocs hantés par des bandes innombrables d'oiseaux pêcheurs accumulant sur les sommets dénudés de riches gisemens de guano. Deux grands courans parallèles, le courant et le contre-courant équatorial, sillonnent cet espace vide. Le premier, au nord, roule ses flots de l'est à l'ouest; le second, plus au sud, court en sens inverse, de l'ouest à l'est. Peu ou pas de navires. Ceux qui vont d'Amérique en Asie longent le tropique du Cancer; les bâtimens qui relient San-Francisco à l'Australie coupent l'Équateur plus à l'est. Entre le grand archipel d'Asie et l'archipel havaïen,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin, des 1er et 15 août, du 1er septembre 1887 et du 15 janvier 1888.

(2) Archipel havaïen, archipel des Sandwich, sont deux termes synonymes. Ces îles sont plus connues à l'étranger sous le nom de *Sandwich*, que le capitaine Cook leur donna en 1778, en l'honneur de lord Sandwich, premier lord de l'amirauté anglaise. Leur vrai nom est îles Havaï, emprunté à la plus grande du groupe. Les indigènes et le gouvernement local ne les désignent pas autrement.

étape naturelle pour atteindre l'Amérique, il n'y a pas de commerce direct. La distance est trop considérable ; la mer des Indes, la Mer-Rouge et le canal de Suez offrent aux produits des îles de la Sonde, de Bornéo et de Célèbes, une route plus courte pour gagner l'Europe.

Aussi entre ces deux parties de l'Océanie nul point de contact, aucun rapprochement. Ce sont deux mondes parfaitement distincts, en dépit de la similitude d'origine des races indigènes qui les habitent. L'influence espagnole domine dans l'archipel d'Asie, comme l'influence anglaise dans l'Australasie. Dans la Polynésie du nord, nous rencontrons celle des États-Unis. San-Francisco, la grande métropole de l'ouest, la reine du Pacifique, déborde et domine sur cette partie du monde, détournant à son profit une partie du commerce du Japon et de la Chine, attirant dans son port immense, tête de ligne du grand chemin de fer du Pacifique, les soieries, les thés, les sucres, le café, le coton, le riz de l'Asie et de l'archipel havaïen.

Situées entre le 23e et le 18e degré de latitude nord et entre le 160e et le 155e degré de longitude ouest du méridien de Greenwich, les îles Havaï, au nombre de huit, décrivent une courbe du sud-est au nord-ouest.

En arrivant du sud-est, on relève d'abord l'île de Havaï, qui donne son nom au groupe, et dont les montagnes géantes, plus élevées que le Mont-Blanc et couvertes de neiges éternelles, projettent au loin leur ombre sur l'océan. Ces sommets abrupts étaient, il y a peu d'années encore, couronnés de volcans en éruption, vomissant des fleuves de lave et de feu qui venaient se perdre dans la mer, comblant ses abîmes, créant çà et là des caps menaçans, enserrant des anses profondes et modifiant chaque année la configuration du sol. L'île a ainsi grandi, et, dans cette lutte incessante entre les vagues de l'océan et le feu souterrain, le feu l'a emporté, conquérant tantôt quelques mètres, tantôt des lieues entières.

J'ai vu, en 1868, à la suite d'une éruption violente, le volcan de Kilauéa rouler dans la mer des flots de lave dont l'amoncellement forme un promontoire de plus d'une lieue de longueur et d'au moins 500 pieds de hauteur. Dans un siècle ou deux, cette lave noire et stérile, décomposée par l'action du soleil et des pluies, sera convertie en un sol fertile couvert d'une herbe épaisse, qui n'attendra plus que le travail de l'homme pour récompenser ses peines au centuple.

L'île d'Havaï se compose, à proprement parler, de trois montagnes aux flancs arrondis, séparées par de hauts plateaux couverts de belles forêts et de gras pâturages. La côte, gracieuse et dentelée dans la partie sud, est ombragée de grands rideaux d'orangers, de

cocotiers et de pandanus; à l'ouest se dressent de magnifiques falaises, boisées jusqu'aux sommets, d'où se précipitent des cascades de 300 à 700 mètres de hauteur. Au nord et à l'est, les volcans ont laissé les traces encore récentes de leurs ravages : de grands fleuves de lave figée, striant de raies noires et miroitantes des plaines arides, revêtues d'une végétation rabougrie et de rocs calcinés, parmi lesquels errent en paix de vastes troupeaux de chèvres. L'intérieur de l'île, qui mesure 30 lieues de longueur sur à peu près autant de largeur, est éminemment propre au pâturage; les hauts plateaux nourrissent de nombreux troupeaux; les vallées fertiles et bien arrosées contiennent de riches plantations de cannes à sucre.

Essentiellement ichthyophage, la population se groupait autrefois sur le bord de la mer, loin des volcans situés plus avant dans les terres. Sur la plage, des cocotiers élancés, des pandanus aux racines multiples, des haos à l'ombre épaisse, aux fleurs changeantes, blanches le matin, jaunes à midi, rouges le soir, des orangers chargés de fleurs et de fruits sous un ciel toujours pur, abritaient des ardeurs du soleil les huttes indigènes et les pirogues creusées dans un tronc d'arbre à l'aide d'outils de pierre.

Séparée de Havaï par un chenal de 10 lieues de largeur, l'île de Mauï offrait à peu près le même aspect, sauf que les volcans, silencieux depuis de longues années, n'y troublaient plus la sécurité des habitans. *Halé-a-Ke-la* (la maison du soleil), montagne de 10,000 pieds, rappelait seule, par sa hauteur, les colosses volcaniques d'Havaï. Aucun arbre, aucune végétation ne recouvraient ses flancs noircis; des roches énormes, que l'on eût dit lancées par la main des géans, se superposaient les unes aux autres dans un effroyable désordre. Au-delà, des montagnes moins élevées, une couche d'humus plus profonde, d'épaisses forêts, attestaient que, depuis longtemps, les volcans étaient éteints, les laves refroidies, et que la nature poursuivait en paix son œuvre de désagrégation et de transformation.

Dans l'ouest, hors de vue, à 80 lieues de distance, l'île de Kauaï se dressait coquette et charmante. De jolis cours d'eau y promenaient leurs méandres capricieux; les traces volcaniques disparaissaient. Partout, dans cette dernière île, la nature avait jeté son manteau de verdure sur les convulsions des siècles écoulés.

Entre Mauï et Kauaï, on relève les collines d'Oahu. Très élevées encore, elles n'ont plus l'aspect imposant des montagnes d'Havaï. Leurs flancs arrondis sont couverts d'une herbe épaisse. Seule, la pointe du Diamant, sentinelle avancée de l'île, soulève au-dessus des flots sa crête sourcilleuse et ses arêtes dénudées, dorées par le soleil. Ce cap doublé, on aperçoit à l'extrémité d'une côte semée de cocotiers, de villas ombragées de grands arbres, l'entrée du port

de Honolulu, capitale du royaume havaïen. Enfouie sous son épais abri de verdure, la ville s'étend dans la plaine, refluant au long d'une large vallée, occupant un espace considérable. Au premier aspect, on lui donnerait un nombre d'habitans double ou triple de celui qu'elle possède et qui n'atteint pas 20,000. Le port, large et spacieux, pourvu d'excellens quais, parfaitement aménagé, est peut-être le plus sûr et le mieux abrité de toute l'Océanie. Une ceinture de rochers de corail le protège contre les vents de sud et d'ouest. C'est l'escale obligée de tous les navires qui fréquentent ces mers, leur port de ravitaillement, l'unique entrepôt de charbon des vapeurs qui s'y croisent, en route pour San-Francisco, l'Australie, la Chine et le Japon. C'est aussi la clé de l'Océan-Pacifique du nord, le point stratégique entre l'Amérique et l'Asie.

Honolulu eut des fortunes diverses. Si Havaï fut le berceau de la dynastie, de bonne heure Honolulu dut à son port, à sa situation au centre même de l'archipel, d'être la capitale du royaume fondé par Kaméhaméha Ier.

C'était un chef sauvage, mais un sauvage de génie, guerrier intrépide, politique habile, administrateur et conquérant, parfois cruel et rusé, souvent noble et généreux. En lui s'incarnaient les qualités et les défauts de cette race kanaque dont nous avons étudié les migrations successives et qui peuple ces archipels océaniens. Il fut le type achevé de sa race, le représentant du maximum d'intelligence qu'elle comportait, des vices et des vertus de son sang, de son temps et de son milieu. En lui comme en ses successeurs, ces vices et ces vertus atteignent leur point culminant; ils se précisent et s'accentuent dans l'exercice d'un pouvoir sans limites, mais en prenant plus de relief ils restent tels qu'on les peut constater à des degrés moindres chez ses congénères de l'Océan-Pacifique. En lui et en eux se résume tout un peuple, car l'homogénéité de race est complète, absolue, entre le Kanaque de Tahiti, de la Nouvelle-Calédonie, des Sandwich : mêmes instincts héréditaires, mêmes penchans, mêmes superstitions. Nous verrons dans Kaméhaméha IV et dans Kaméhaméha V les altérations que le contact avec les blancs, les enseignemens de l'évangile, les voyages en Europe et l'étude de notre civilisation ont imprimées au type primitif; ils l'ont développé sans le changer, ils l'ont modifié sans rien oblitérer des traits caractéristiques.

Ce n'est guère qu'à dater de l'arrivée de Cook aux îles que l'histoire se substitue à la légende. Chez ce peuple ignorant de l'écriture, les chants transmis de génération en génération perpétuaient seuls le souvenir des événemens passés. Il était d'usage alors de choisir dans chaque famille de chef une jeune fille à laquelle on en-

seignait dès l'enfance les chants de la peuplade et de ses ancêtres. Instruite par ses devancières, elle transmettait à d'autres ce dépôt sacré, en y ajoutant, dans le mode rythmé, le récit des événemens dont elle avait été témoin. On conçoit tout ce que ce genre de tradition avait de défectueux. Les détails oiseux abondent; les dates manquent; les faits d'armes, les généalogies occupent une place considérable; la superstition assigne à chaque fait une cause surnaturelle. Il se dégage pourtant de tout cela un accent de vérité, une couleur locale, qui charment.

Je me souviens encore de longues soirées passées sur le bord de la mer à écouter, au bruit des vagues mourantes sur une plage de sable, ces récits naïfs, ces souvenirs confus des générations disparues. Comme je me sentais loin alors de l'Europe, comme tout était différent, tout, sauf les grandeurs, les crimes et les passions de la nature humaine, toujours et partout la même! C'est dans ces chants que j'ai puisé la plupart des détails qui suivent sur l'histoire du passé.

Une population nombreuse, que Cook évalue à 400,000, habitait l'archipel. Parlant la même langue, imbus des mêmes idées superstitieuses, les Kanaques, ainsi nommés du mot *kanaka*, qui, dans leur langue, signifie *hommes*, et par lequel ils se désignaient eux-mêmes, les Kanaques étaient loin de former une nation homogène, soumise aux mêmes lois, obéissant, comme aujourd'hui, à un chef unique.

Dans chaque île régnaient plusieurs chefs. D'île à île on se connaissait peu, et, dans la même île, les précipices, les montagnes, interposaient autant de barrières, constituaient autant de frontières. Le chef était sacré, lui et les siens. Il avait sur ses sujets droit de vie et de mort. Nul ne pouvait manger avec lui. C'était crime de lèse-majesté de projeter son ombre sur lui, crime aussi de pénétrer sans son ordre dans son habitation. Maître absolu de ceux qui l'entouraient, il était toutefois lui-même esclave des usages de sa race et de son rang.

Au-dessous du chef, représentant de la force brutale, et souvent à côté de lui, siégeait la force intellectuelle, personnifiée dans le prêtre, tout à la fois devin et sacrificateur de la peuplade, conseiller du chef. C'était lui qui interprétait les présages, qui prescrivait l'époque et la cérémonie du *tabou*, superstition religieuse commune à toute l'Océanie, et élevée, comme tant d'autres, à la hauteur d'une institution politique.

Les Kanaques avaient hérité de leur descendance asiatique le mépris de la vie humaine. Le meurtre était puni d'une légère amende; le vol entraînait la peine de mort. Le coupable, attaché

pieds et poings liés dans une pirogue, était livré à la merci des flots, brûlé par les rayons ardens d'un soleil tropical, soupirant après une mort trop lente.

Le rang et les dignités des chefs étaient héréditaires, mais se transmettaient par les femmes. Le ventre anoblissait. La veuve succédait à son mari, la première en date du moins, car la polygamie était pratiquée par les chefs comme la polyandrie par les chéfesses.

A l'époque dont nous parlons, le paganisme atteignait son apogée. Comparativement simples au début, les rites religieux n'offraient plus qu'un mélange confus de pratiques bizarres ou cruelles, dont la signification primitive se perdait dans la nuit du passé. Des cérémonies sanguinaires, des restrictions imposées par les chefs et les prêtres formaient un ensemble religieux qui ne reposait que sur l'aveugle superstition du peuple. Un dieu naissait de chacune de leurs terreurs, dieux tyranniques et capricieux, gouvernant sans merci une population sans règle morale. Pélé, déesse des volcans, bouleversait le sol, engloutissait les villages et semait sur son passage la stérilité et la mort. Derrière elle marchaient Kamohoalii, dieu des vapeurs pestilentielles; Kailii, dieu de la guerre; Keuakepo, dieu des pluies de feu. Toujours prêts à diviniser les objets de leurs craintes, ils peuplaient la terre et la mer de dieux implacables.

On retrouve dans leurs traditions des notions vagues de la création du monde, d'un déluge; mais ils n'avaient ni la croyance simple et nette des Indiens de l'Amérique à l'existence d'un grand Esprit, maître souverain des cieux et de la terre, ni l'idée païenne d'un Dieu maître des dieux, trônant, comme le *Zeus* antique, dans l'Olympe soumis à ses lois. Aucune idée philosophique ne se dégageait plus du chaos informe de leurs superstitions.

Les chants indigènes mentionnent les noms de soixante-quatorze chefs indigènes prédécesseurs de Kaméhaméha. Né en 1760 environ, il n'avait que dix-huit ans lorsque, le 19 janvier 1778, Cook releva l'île de Kauaï, la plus au nord du groupe. Ce ne fut qu'un an après, le 17 janvier 1779, qu'il mouilla dans la baie de Kealakekua, où il devait trouver la mort dans les circonstances tragiques que son biographe Ledyard a racontées.

Le récit de Ledyard ne concorde pas sur tous les points avec les traditions indigènes. La traduction suivante d'un vieux chant kanaque expliquera tout d'abord, ce qu'ignorait Ledyard, comment et pourquoi, à son arrivée dans ces îles, Cook fut salué par les indigènes du nom de *Lono* et reçut d'eux, par suite de cette erreur, les honneurs qu'ils n'accordaient qu'aux divinités.

« Lono, chef d'Havaï, habitait avec sa femme à Kealakekua. Cette femme, belle à voir, et son unique amour, se nommait Kaikilani.

Ils s'étaient fait construire une demeure sous un roc, abritée du soleil, et qui dominait la grande mer. Un jeune chef de la tribu aimait, lui aussi, Kaikilani, mais elle détournait la tête quand il passait. Un matin, il monta sur le roc et, se penchant au-dessus, adressa à la jeune femme les paroles suivantes : « O Kaikilani, celui qui t'aime te salue ! Aime l'un, fuis l'autre. Celui qui te parle te sera toujours fidèle. » Lono, entendant ces paroles artificieuses, en proie à la jalousie, tua Kaikilani. Torturé de remords, il transporta ensuite dans un *heïiau* (temple) le corps de celle qu'il aimait; il pleura et il gémit. Il parcourut ensuite Havaï, provoquant à la lutte et au combat les vaillans qu'il rencontrait. Le peuple, étonné, disait : « Lono est-il fou? » Et Lono répondait : « Mon grand amour me rend fou. » Ayant institué des jeux et des sacrifices en l'honneur de celle qu'il aimait toujours, il s'embarqua dans une pirogue à voile triangulaire pour se rendre dans des pays inconnus. Avant son départ, il prophétisa à son peuple et dit : « Ne pleurez point; je reviendrai, un jour, sur une *île flottante*. Vous ne me verrez plus, mais les petits-enfans de vos petits-enfans reverront la face de Lono. »

Quand, bien des années plus tard, les *îles flottantes* du capitaine Cook parurent en vue d'Havaï, les Kanaques n'avaient pas oublié la prédiction de Lono, et sur l'ordre de Kalaimano, leur chef, rendirent à Cook les honneurs divins. Du chant relatif aux événemens qui suivirent, nous détacherons le fragment qui relate la mort du grand navigateur :

« Au matin, Lono débarqua sur la plage, et, ainsi que Kalaimano l'avait commandé, nous lui rendîmes hommage; mais, soit que, dans son dédain pour nous, Lono affectât de ne pas nous comprendre, soit que sa longue absence lui eût fait oublier notre langage, il ne répondit à aucune de nos supplications et de nos prières. Bien des jours s'écoulèrent ainsi; les pirogues du dieu nous étaient *tabou*, et aucun de nous ne les avait visitées.

« Un matin, les serviteurs de la suite de Lono vinrent vers nous et s'emparèrent des poissons sacrés déposés sur l'autel de Pélé, bien que, pour les empêcher de commettre ce sacrilège, nous leur eussions offert ce qui restait de notre pêche. Kalaimano était présent; il ne dit rien, mais la colère assombrit son visage. Un autre jour, ils revinrent et commencèrent à détruire la barrière du *moraï* (lieu consacré), laquelle était faite de troncs de haos et d'orangers, et à les traîner vers la mer, soit pour les jeter à l'eau, soit pour en charger leurs pirogues (1). Lono n'était pas avec eux.

(1) Il est fait mention de ce fait dans le récit anglais. Les matelots, au moment du départ, avaient ordre de faire du bois, et ils prenaient celui de l'enceinte du *moraï*, plus sec et déjà coupé.

Notre chef intervint et leur dit de ne pas faire cela; ils rirent et continuèrent. Pendant que Kalaimano leur parlait, Lono arriva, franchit l'enceinte sacrée et se dirigea vers le *morai*. Kalaimano se mit devant lui, et Lono l'écarta. Notre chef, alors, prit Lono dans ses bras pour l'empêcher d'avancer et le porter hors de l'enceinte; mais Lono se débattit, et Kalaimano, le serrant fortement, lui fit pousser un cri de douleur. « Il crie, ce n'est donc pas un dieu, » dit le chef, et il tua Lono. Ceux qui démolissaient l'enceinte s'enfuirent alors; mais, sur l'ordre de Kalaimano, plein de colère, nous nous jetâmes sur eux; et, chose étrange! ceux que nous frappions tombaient et leur sang coulait, rouge comme le nôtre. Ceux qui étaient dans les canots s'éloignèrent hors de la portée de nos flèches et de nos pierres, et lancèrent sur nous un feu foudroyant, avec un bruit comme celui du tonnerre. Tous les Kanaques que ce feu touchait tombaient, et leur sang s'en allait sans qu'on pût voir ce qui avait brisé leur chair. Les hommes de la suite de Lono, restés à bord des îles flottantes, entendant ce bruit, dirigèrent sur nous d'autres tonnerres plus terribles encore et dont le bruit nous assourdissait. Kalaimano se tenait sur la plage, lançant de son arc puissant des flèches qui ne pouvaient atteindre ses ennemis. Ses serviteurs se tenaient près de lui; l'un d'eux couvrit la poitrine du chef d'une natte que les autres arrosaient d'eau pour empêcher le feu de le brûler; mais qui peut lutter contre les dieux? Atteint du feu invisible qui traversa sa natte humide, Kalaimano tomba, jetant le sang par la bouche.

« Beaucoup d'autres restaient morts sur la plage. Aucune prière, aucun sacrifice ne purent fléchir les dieux et obtenir d'eux la vie de notre chef. Le lendemain, les îles flottantes avaient disparu sans que l'on pût dire où elles étaient allées, et Kalaimano était mort.

« C'est ainsi, ô fils de Kealakekua, que les Kanaques, vos pères, virent mourir le même jour leur dieu et leur chef. »

II.

Deux ans après le meurtre de Cook, en 1780, un des chefs de Havaï. Kalaniopuu, chef de Kau, district pauvre et dévasté par les éruptions volcaniques, mourut, et son fils Kiwalao lui succéda. Ainsi que son père, il convoitait la terre voisine, Kona, héritage de Kaméhaméha, alors âgé de vingt ans. Abrité des vents alisés par la haute montagne de Mauna-Loa, ce district, l'un des plus fertiles de l'île, était surtout renommé pour ses pêcheries. Sous prétexte de rendre les derniers devoirs à son père, Kiwalao convoqua tous ses guerriers à s'embarquer avec lui sur une flottille de pirogues de guerre, dans l'intention, disait-il, de se rendre à Kailua, la ville

la plus importante du district de Kaméhaméha, pour y enterrer son père. Une tradition locale faisait en effet de Kailua le lieu consacré à la sépulture des grands chefs de Havaï. Prévenu de ses desseins, Kaméhaméha l'engagea à venir, mais avec une escorte moins nombreuse. Sur le refus de Kiwalao de laisser derrière lui un homme ou une pirogue, il marcha à sa rencontre, et une lutte d'autant plus acharnée que les deux chefs étaient parens, et qu'à la mort de l'un d'eux l'autre lui succédait de droit, s'engagea à Keai. Les forces étaient égales, et la bataille, alternativement reprise et suspendue, se poursuivit sans grands avantages de part et d'autre, jusqu'à ce que la mort de Kiwalao, tué dans la mêlée, entraînât la débandade de ses soldats. Kaméhaméha resta maître du champ de bataille et chef légitime de Kona et de Kau.

Il lui fallut, toutefois, conquérir une à une les places fortes où s'étaient réfugiés les lieutenans et les soldats de Kiwalao, soutenus par les autres chefs d'Havaï. Il faillit être tué devant Hilo. Sa persévérance triompha de la fortune indécise, et, nonobstant les secours en hommes et en vivres que ses ennemis recevaient de Kahikili, chef de Mauï et d'Oahu, jaloux de ses succès et allié de Kiwalao, Kaméhaméha finit par l'emporter et par réduire toute l'île de Havaï.

Cette conquête achevée, et pour l'assurer, il tourna ses armes contre Kahikili. Profitant d'un voyage de ce dernier à Oahu, il effectua une descente dans l'île de Mauï. Là le fils de Kahikili lui livra bataille à Wailuku avec des forces supérieures aux siennes. La tactique de Kaméhaméha, son sang-froid et son courage personnel lui assurèrent une victoire éclatante. Le carnage fut affreux. Un cours d'eau, l'Iao, était tellement rempli de cadavres, que cette digue humaine détourna son cours. Le champ de bataille en reçut le nom de *Kepinaœai*, digue des eaux.

Pendant que Kaméhaméha luttait ainsi avec succès dans l'île de Mauï, une insurrection éclatait dans Havaï, à la voix des lieutenans vaincus, mais non soumis, de Kiwalao. Avant son départ, Kaméhaméha avait désigné pour le remplacer Kiana, un des chefs les plus attachés à sa fortune. Ce dernier convoqua le ban et l'arrière-ban des hommes valides, et attendit de pied ferme l'arrivée des insurgés, commandés par Kéaoua, un des amis de Kiwalao. L'armée de Kéaoua, divisée en trois corps, s'avançait de Hilo sur Kau. L'avant-garde débouchait dans Kau quand on ressentit les premières secousses d'un tremblement de terre épouvantable. Les hommes chancelaient. Une pluie de cendres obscurcissait le ciel. A en juger par les descriptions conservées dans les chants indigènes, les phénomènes volcaniques égalaient en intensité ceux de l'éruption d'avril 1868, dont j'ai pu constater la violence. L'arrière-garde fut également éprouvée, mais, non plus que l'avant-garde, elle ne subit de pertes

sérieuses. Pressant le pas, les hommes qui la composaient se trouvèrent en face d'un spectacle fait pour leur inspirer une terreur superstitieuse. La division du centre ne présentait plus, quand ils la rejoignirent, qu'une colonne de cadavres. Asphyxiée tout entière par les émanations sulfureuses, elle gisait sur le sol, en apparence endormie. On retrouve encore au sud-est du volcan de Kilauéa les ossemens blanchis des guerriers de Kéaoua.

Découragé par ce revers inattendu, convaincu que la déesse Pélé se déclarait en faveur de son ennemi, ce lieutenant battit en retraite. Kaméhaméha revenait, à force de rames, défendre son royaume menacé. Sans laisser à son adversaire le temps de raffermir ses troupes ébranlées, il lui livra bataille, le vainquit et le força à fuir dans les montagnes. Abandonné du reste de son armée et désespérant de la fortune, Kéaoua, après avoir erré quelque temps dans les solitudes de Kau, prit le parti d'aller se rendre à merci et de s'en remettre à la générosité de son vainqueur. Escorté de sept des siens, il sortit des cavernes où il s'était réfugié et traversa les montagnes qui séparent Kau de Kona. Sur son passage, il fut traité avec distinction par tous les indigènes, qui admiraient son courage, mais lui prédisaient qu'il marchait à la mort. Il la reçut, en effet, des mains de Keaumoku, un des lieutenans de Kaméhaméha. Ce dernier pleura, dit-on, ce meurtre commis sans son ordre, mais les honneurs dont il se plut par la suite à combler son lieutenant laissent à supposer que, s'il n'ordonna pas cette exécution, il la regarda comme trop utile à ses intérêts pour n'en pas récompenser l'auteur.

La mort de Kéaoua mettait un terme à toute insurrection dans Havaï. Kaméhaméha demeurait seul maître de l'île, mais ses succès étaient compensés par des revers à Mauï, où ses chefs, essuyant défaites sur défaites, étaient forcés d'abandonner la défensive et de ramener à Hilo les débris de leurs troupes. Confiant dans l'avenir, Kaméhaméha sut attendre des temps plus favorables.

Lors de la visite de Cook en 1778, il avait entrevu l'immense supériorité des étrangers sur son peuple. Il comprenait l'avantage qu'il y aurait pour lui à s'attacher quelques-uns de ces hommes blancs, habiles dans l'art de manier les outils, de travailler le fer, et bons navigateurs. En 1789, une goélette américaine, commandée par un nommé Metcalf, était à l'ancre sur les côtes de Mauï. Dans la nuit, des indigènes volèrent une embarcation. Une lutte s'engagea entre les matelots et les Kanaques. Ces derniers, écrasés par la mousqueterie, laissèrent plus de 100 des leurs sur la plage, mais la goélette, pour se soustraire à un retour offensif, mit précipitamment à la voile et abandonna un quartier-maître, Isaac Davis, et un matelot, John Young. Kaméhaméha arracha ces deux hommes à une mort certaine, et, à force de bons traitemens et de

promesses, se les attacha par la reconnaissance et l'intérêt. Tous deux parvinrent au rang de chef qu'ils transmirent à leurs enfans, dont l'histoire est intimement liée à celle de la dynastie.

La dernière descendante de John Young épousait, en 1855, le roi Kaméhaméha IV. Les descendans de Davis existent encore aux îles. L'un d'eux a épousé une parente du roi, gouvernante de l'île de Havaï; un autre siégeait encore, il y a peu d'années, à la cour suprême.

La visite de Vancouver, en mars 1792, retarda quelque temps l'exécution des projets ambitieux de Kaméhaméha. Vancouver a laissé dans ces îles un nom respecté. Il eut la gloire, gloire rare à cette époque, de se montrer juste et bon dans ses rapports avec les Kanaques, qui vénèrent encore aujourd'hui sa mémoire comme celle de leur premier bienfaiteur. Lors de sa seconde visite, en 1793, il ramena d'Amérique un taureau, cinq vaches, des brebis et quelques béliers. Les immenses troupeaux qui paissent aujourd'hui les pâturages de l'archipel proviennent de ce présent de Vancouver. Pour protéger ces animaux et leur permettre de se reproduire, Kaméhaméha imposa un *tabou* qui ne fut levé qu'après plusieurs années.

Retenu à Havaï par la visite de Vancouver et par les soins qu'il donnait à l'organisation de son armée et de sa flotte, Kaméhaméha n'en suivait pas moins d'un œil attentif les événemens qui se passaient dans l'île de Mauï. Le départ de Vancouver, dont la présence leur en imposait et qu'ils savaient être trop l'ami de Kaméhaméha pour ne pas lui prêter un appui décisif en cas de lutte, enhardit ses ennemis, et Kahakili fait alliance avec Kaeo, roi de Kauaï. Ils réunissent leurs pirogues à Oahu et mettent à la voile pour Havaï. Kaméhaméha les aborde en vue d'Hilo et les force à battre en retraite; il les poursuit et débarque à Oahu, où ses ennemis, dont de nombreux renforts ont comblé les vides et qui combattent pour leur indépendance, l'attendent de pied ferme dans la vallée de Nuuanu. Les chefs alliés avaient adossé leur armée aux rochers qui barrent en cet endroit la vallée. En face d'eux se trouvait Kaméhaméha et ses troupes, derrière eux un précipice à pic qui coupe l'île en deux parties. La lutte fut héroïque de part et d'autre. Kaméhaméha paya de sa personne et fut plusieurs fois sur le point de succomber. Il l'emporta enfin; mais plutôt que de mettre bas les armes, les vaincus se firent tuer sur place. Cernés de toutes parts, quelques centaines de survivans se précipitèrent au bas du précipice.

Cette victoire éclatante, célèbre dans les fastes havaïens, lui livrait les îles de Mauï, de Molokaï et d'Oahu. L'île de Kauaï seule conservait encore son indépendance. La distance qui la séparait d'Havaï, les vents contraires, une mer souvent agitée, une côte de

falaises créaient des obstacles presque insurmontables à une invasion. La population, nombreuse et belliqueuse, était très attachée à son roi. Toutes ces difficultés retardèrent, sans la décourager, l'ambition de Kaméhaméha. Il consacra plusieurs années à préparer ses moyens d'attaque, et, en 1804, il réunissait sur la plage de Waikiki 7,000 vétérans bien disciplinés, sans compter les recrues, une flotte de 27 goélettes, plus de 500 pirogues de guerre. Il allait s'embarquer quand une épidémie éclata parmi ses troupes concentrées dans un étroit espace. Lui-même faillit y succomber. Aussitôt rétabli, il s'occupa de combler les vides faits dans ses rangs, de renouveler ses provisions de vivres et attendit un vent favorable.

Kaeo avait péri à la bataille de Nuuanu ; mais ses nobles et son peuple, prévenus des armemens de Kaméhaméha, s'étaient ralliés autour de son fils Kaumualii. Actif, énergique et courageux, ce dernier se préparait à une résistance désespérée ; ses guerriers, pleins d'ardeur, juraient de se faire tuer à ses côtés. Agité toutefois d'un sombre pressentiment, il fit construire une goélette qu'il chargea de vivres, décidé, s'il survivait à une défaite, à s'embarquer avec ses femmes et ses lieutenans, à s'abandonner aux flots et à chercher sur le Pacifique une terre lointaine où il pût vivre à l'abri de l'ambition de son rival.

Bien renseigné par ses espions sur ce qui se passait à Kauaï et prévoyant une résistance acharnée, Kaméhaméha conçut alors un projet hardi, vraiment original et digne de son génie. Il voulut voir Kaumualii, conférer personnellement avec lui et obtenir de la persuasion un succès douteux encore par les armes. Il envoya un message à celui qu'il se préparait à attaquer et lui demanda de venir à Oahu. Nonobstant l'avis de ses chefs, le roi de Kauaï accepta l'invitation qui lui était faite et, affectant de témoigner hautement de sa confiance dans la parole de son ennemi, il traversa la mer et se rendit avec une suite peu nombreuse au milieu du camp de Kaméhaméha.

En agissant ainsi, il avait fait d'avance le sacrifice de sa vie, et remit la régence à l'un de ses chefs les plus dévoués. En homme qui n'a plus rien à ménager, il apostropha vivement Kaméhaméha, lui demanda compte de ses intentions hostiles et lui reprocha ses agressions et ses conquêtes. Il termina en ajoutant que sa vie était dans les mains de son adversaire si, au mépris de la foi jurée, il était retenu captif. « Mais sache bien, lui dit-il, que, moi mort, mon peuple est vivant, et que la vengeance doublera son courage. Si tu me laisses libre, je combattrai à sa tête contre toi. »

Kaméhaméha l'écouta sans l'interrompre ; puis, d'une voix lente et émue, il le remercia de sa confiance : « Tu es libre, dit-il, tu

peux partir, mais entends-moi d'abord. » S'animant alors, il lui raconta en peu de mots son enfance persécutée, son héritage menacé et la nécessité où il s'était trouvé de se défendre d'abord, d'attaquer ensuite, pour en finir avec des dangers sans cesse renaissans. Les dieux l'avaient favorisé, ses armes victorieuses avaient triomphé de toutes les résistances. Grâce à lui, l'anarchie avait cessé, la paix régnait dans ses possessions, et avec elle la sécurité. Les vieilles barrières qui séparaient des peuplades parlant la même langue, ayant la même origine, étaient tombées. Pour achever et consolider son œuvre, il fallait que l'archipel tout entier n'eût qu'un maître. Il devait et voulait l'être. Quand bien même il consentirait à abandonner ses projets de conquête, ses successeurs les reprendraient. Kauaï ne pouvait pas rester isolée, indépendante, et la lutte ajournée éclaterait un jour ou l'autre. Dans cette lutte, Kauaï succomberait. Pourrait-elle résister seule aux attaques combinées des autres îles? Désireux de lui donner une preuve de sa modération, il lui proposait de le laisser gouverner en paix son royaume, si lui, Kaumualii, s'engageait à le laisser après lui à Kaméhaméha ou à son successeur, et à préparer ainsi une unité qu'il était impuissant à empêcher.

Les argumens dictés par une conviction forte, l'ascendant moral que le vainqueur de tant de chefs exerçait sur Kaumualii, le désir de coopérer, lui aussi, à cette œuvre et d'éviter à son peuple une lutte redoutable, le réduisirent au silence, puis à l'admiration. Kaméhaméha n'épargna aucune séduction pour l'entraîner. Il le traita en ami, en confident, et obtint de lui une adhésion complète. Les deux chefs échangèrent leur parole et la tinrent.

Cette victoire pacifique assurait au conquérant l'archipel entier. La dynastie des Kaméhaméha était fondée, et, avec elle, l'unité havaïenne.

Administrateur aussi habile que politique heureux et que grand capitaine, Kaméhaméha profita du prestige que lui donnaient ses succès pour organiser ses conquêtes. Dans chaque île, ses lieutenans reçurent de lui des apanages en terres, ample récompense de leurs services, mais ne leur permettant pas de se créer, sur un point donné, une position assez considérable pour résister à son autorité. Magnanime vis-à-vis des vaincus, alors qu'il pouvait l'être sans danger, il pardonna aux descendans de Kahakili, qui reçurent de lui des terres et prirent rang à sa cour. Il régla, par des ordonnances sages et conçues dans un esprit libéral, les droits de pêcherie sur les côtes et l'exploitation des forêts dans les montagnes. Devinant l'importance future de Honolulu, il abandonna, bien à regret, sa résidence favorite de Kailua, dans l'île de Havaï, pour aller

habiter près du port que commençaient à fréquenter les navires étrangers.

Grand et vraiment royal dans ses rapports avec les bâtimens de guerre et leurs officiers, Kaméhaméha se montra juste et libéral vis-à-vis des négocians et des marins qu'attiraient dans les îles le bruit de ses succès, la sécurité rétablie et son désir d'échanger contre des articles européens les produits du pays. Il aimait à se rendre compte des moindres sources de gain et profitait des leçons de l'expérience. Séduit par les profits que faisaient alors les trafiquans qui lui achetaient du bois de santal pour l'aller revendre en Chine, il se fit armateur, acquit à un prix élevé un brick américain, le chargea de santal et l'expédia en Chine. Ses mesures mal prises rendirent l'opération désastreuse ; trompé par des agens infidèles, il perdit la valeur du navire, le chargement, et se trouva redevoir 3,000 piastres (15,000 francs). Ce fut son unique spéculation; mais, en examinant et se faisant expliquer ses comptes, il y vit figurer pour une forte somme les droits d'importation à l'entrée. Peu de jours après, un édit frappait d'un droit modéré les articles venus de l'étranger, et son trésor bénéficiait de son expérience.

Deux idées dominèrent la fin de sa vie. La première était le désir de voir arriver d'Angleterre les missionnaires promis par Vancouver et l'impatience d'apprendre d'eux quelle était cette religion chrétienne dont il avait entendu parler et au sujet de laquelle il ne se lassait pas de questionner les matelots qui abordaient à Honolulu. Les réponses vagues de ces hommes, presque tous indifférens ou grossiers, ne le satisfaisaient pas ; il sentait chanceler la religion de ses pères, vil amas de pratiques bizarres ou honteuses, pour lesquelles il ne dissimulait pas son dédain.

Sa seconde pensée était d'étendre plus loin encore ses conquêtes. Nouvel Alexandre, il portait ses regards vers le sud, et rêvait l'occupation de Tahiti, dont il était séparé par 800 lieues de mer. C'eût été un curieux spectacle que celui de ce roi barbare, à la tête de ses pirogues de guerre se lançant hardiment à travers le Pacifique, bravant les orages et les calmes de la ligne pour ajouter de nouvelles terres à son royaume, dans lequel il se sentait déjà à l'étroit. Ce ne fut qu'un rêve, qu'il ne put réaliser. Le 8 mai 1819, Kaméhaméha mourait dans sa résidence de Waikiki, près de Honolulu.

III.

Peu de fondateurs de dynasties, peu d'hommes vraiment grands, ont des successeurs dignes d'eux. Liholiho, fils de Kaméhaméha Ier, qui lui succéda sous le nom de Kaméhaméha II, et Kaméhaméha III, régnèrent sans éclat, gouvernèrent sans talens. Débordés par la civi-

lisation qui les envahit de toutes parts, peu capables de la comprendre et moins encore de lui résister, ils assistent, impuissans, à la lutte entre l'esprit nouveau et les anciennes traditions qui croulent, jusqu'au jour où l'avènement de Kaméhaméha IV, en 1855, amène sur le trône un homme jeune, brillant, imbu des idées de son siècle, impatient de les devancer, esprit mobile et ardent, nature combattue dans laquelle les idées religieuses, la ferveur du néophyte et l'amour du progrès luttent contre les instincts héréditaires et les vices du sauvage.

Adoré de ses sujets, dont il personnifie les aspirations, les élans et aussi les faiblesses, aimé des missionnaires, dont il encourage les efforts pour achever et compléter l'œuvre civilisatrice, il commence son règne sous d'heureux auspices. Il épouse, par amour, sa compagne d'enfance, Emma, descendante du quartier-maître Young, élevé par Kaméhaméha Ier au rang de grand chef, à laquelle la vénération de son peuple a depuis décerné le surnom de la *bonne reine*. A ses côtés, son frère aîné, depuis Kaméhaméha V, noblement résigné au choix que leur oncle Kaméhaméha III a fait de son plus jeune neveu pour lui succéder, seconde ses efforts en qualité de ministre de l'intérieur. Esprit froid et calme, le prince Lot, comme on l'appelait alors, modérait l'ardeur du roi, dont il ne cessa pas un seul jour d'être le conseiller, l'ami et le premier sujet.

De taille élevée, mince et svelte, beau de visage, vif d'esprit, de manières parfaites et d'une exquise courtoisie, Kaméhaméha IV réunissait au plus haut point tous les dons que la nature a départis à la race kanaque, complétés et affinés par l'éducation et la civilisation. Il avait, en compagnie de son frère, visité l'Europe et l'Amérique; son instruction, plus étendue que profonde, sa connaissance parfaite de l'anglais, qu'il parlait très purement, sa curiosité naturelle et son désir d'apprendre lui avaient permis de comprendre et de s'assimiler des notions de toutes choses. Brave comme les chefs de sa race, politique habile, il rappelait, par les côtés brillans de sa nature, son ancêtre Kaméhaméha Ier, dont son frère personnifiait, avec la carrure massive, la taille énorme et la volonté de fer, les traits caractéristiques. Avec eux devait s'éteindre la dynastie fondée par un grand conquérant qui semblait revivre en eux.

Mais les temps n'étaient plus les mêmes, et si Kaméhaméha IV héritait du trône et des qualités de son ancêtre, il portait aussi en lui le germe de ses vices, sur lesquels venaient se greffer les vices de la civilisation. Il semble qu'en sa personne s'incarnât la lutte dans laquelle son peuple et lui devaient succomber. La civilisation tue le sauvage. Elle l'abat s'il lui résiste, elle l'étouffe s'il lui cède. Elle brûle son sang avec l'eau-de-vie, elle lui inocule ses maladies en ui imposant ses vêtemens, elle lui révèle, avec ses besoins, ses dé-

sirs, sa vie fiévreuse, ses appétits multiples, sa soif de jouissances. La transition est trop brusque pour ces natures primitives ; l'instinct de préservation contre des dangers nouveaux n'a pas encore eu le temps de s'éveiller en elles.

Dans ce règne brillant et court de Kaméhaméha IV, auquel j'ai assisté, il m'a semblé voir l'image du sort qui attendait sa race et son peuple. Sans défiance contre cette civilisation qu'il aimait et dont il eût voulu, dans sa généreuse impatience, faire goûter à ses sujets tous les bienfaits, Kaméhaméha IV n'en soupçonnait pas les dangers et en subissait toutes les séductions. Entouré de jeunes hommes de son âge, Anglais et Américains, qu'attiraient et retenaient auprès de lui le charme de son accueil, sa prodigalité, ses goûts d'élégance et de confort, il se laissait aller sur cette pente, si naturelle à son âge, des plaisirs et de la camaraderie. A certains momens, sous l'empire de certaines influences, l'homme primitif, le sauvage, reparaissait sous l'homme civilisé, avec ses passions violentes et ses irrésistibles instincts. Il le sentait, en souffrait et luttait contre lui-même, se réfugiant alors dans l'intimité de la reine, de son fils le prince de Havaï, menant, des mois entiers, une vie régulière et sobre, jusqu'au jour où un incident quelconque, une partie de chasse, un dîner d'amis, réveillaient en lui la soif de l'eau-de-vie et le jetaient brutalement dans une de ces orgies dont il sortait brisé moralement et physiquement, honteux de lui-même, désespéré de sa faiblesse, épuisé par des crises d'asthme.

Un incident grave vint l'arrêter, mais trop tard, sur cette pente funeste.

Au nombre des familiers du palais se trouvait un Anglais, Nelson, qui vivait dans l'intimité du roi et favorisait sa liaison avec une femme du palais attachée au service de la reine. Le 3 août 1859, le roi, accompagné de la reine, de sa suite et de ses secrétaires, au nombre desquels figurait Nelson, se rendit dans l'île de Mauï, à Lahaina. Le 11, à la suite de libations copieuses et d'un entretien de quelques instans avec la favorite, le roi s'embarque seul sur sa goélette pour revenir à Honolulu. A quelques milles des côtes et à la tombée de la nuit, il donne ordre de virer de bord, rentre à Lahaina, se dirige vers le pavillon occupé par Nelson et l'appelle. Ce dernier ouvre la porte et tombe frappé d'une balle que le roi venait de lui tirer à bout portant.

Quel était le motif de ce crime? On y mêla, bien à tort, le nom de la reine. On prétendit que la favorite avait excité la jalousie de Kaméhaméha pour se venger de la reine Emma, qui soupçonnait ses rapports avec son mari. La vérité était que la favorite, irritée contre Nelson, qui cherchait alors à détacher le roi d'elle, avait accusé Nelson de vouloir supplanter le souverain dans ses faveurs.

L'ivresse, bien plus que l'amour, avait armé le bras de Kaméhaméha IV, et le crime était à peine commis que cette nature, mobile et impressionnable à l'excès, s'abandonnait à toute la violence de ses remords. La blessure de Nelson n'était pas mortelle; mais sa constitution, épuisée par les excès d'une jeunesse orageuse, n'y put résister. Il languit quelques semaines et mourut.

Dans l'impétuosité de ses regrets, le roi n'avait qu'une pensée: revenir à Honolulu, abdiquer en faveur de son fils et consacrer le reste de ses jours à l'expiation de son crime. Il revint, en effet, le 30 et annonça son projet à ses conseillers. Ceux-ci le firent renoncer à cette détermination; mais agité de sombres pressentimens, il tint bon quant à la proclamation du prince de Havaï comme héritier du trône. Reprenant ensuite l'idée de son ancêtre, il écrivit en Angleterre pour solliciter de nouveau l'établissement d'une branche de l'église réformée d'Angleterre, l'envoi d'un évêque et d'un clergé anglican. Sa nature ardente s'accommodait mal des formes austères du culte méthodiste; d'autre part, élevé dans le culte protestant, il répugnait à l'adoption du catholicisme. La reine, anglicane elle-même, souhaitait vivement l'établissement d'une église avec laquelle elle fût en parfaite communion d'idées. Tous deux enfin désiraient surtout pouvoir confier à l'évêque dont ils sollicitaient l'envoi l'éducation du jeune prince. Kaméhaméha IV appuyait sa demande de l'offre d'un terrain pour l'érection d'une église et d'une souscription annuelle assez considérable pour défrayer en grande partie les dépenses du nouveau clergé. Cette demande fut bien accueillie en Angleterre; mais le jeune prince de Havaï succombait à une courte maladie la veille même du jour où débarquait la mission anglicane. Ce dernier coup hâta la fin du roi. Miné par ses excès autant que par ses remords, voyant dans la mort de son fils un avertissement pour lui-même, il languit quelque temps encore et s'éteignit le 30 novembre 1863.

Son frère lui succéda sous le nom de Kaméhaméha V. Énergique et résolu, il reprit d'une main vigoureuse la direction des affaires que son prédécesseur avait abandonnée pendant les dernières années de son règne. Justement préoccupé de la propagande active des Américains en faveur d'une annexion aux États-Unis, de la décroissance rapide de la population étrangère, il se posa en défenseur de l'autonomie indigène, modifia dans un sens plus monarchique la constitution octroyée par Kaméhaméha III et appela dans son conseil des hommes décidés, comme lui, à s'opposer à toute tentative annexioniste.

Le peuplement rapide et les progrès de la Californie avaient eu leur contre-coup aux îles Havaï. Brusquement tiré de sa torpeur par la découverte des mines d'or sur les rives du Pacifique, dont

il n'était séparé que par 700 lieues de mer, le commerce havaïen avait, par suite de la création soudaine d'un aussi vaste marché, pris un essor considérable. La production locale était loin de suffire aux demandes ; les terres décuplaient de prix; la main-d'œuvre, largement rétribuée, se faisait rare ; les capitaux de San-Francisco refluaient dans l'archipel ; les plantations de cannes à sucre, de coton, de café, se multipliaient. Un traité de réciprocité, conclu entre le gouvernement havaïen et le cabinet de Washington, portait au plus haut point la prospérité des îles, en leur assurant à un prix rémunérateur le monopole de la vente de leurs produits dans les états du Pacifique. Pour fournir aux planteurs les ouvriers nécessaires, une convention négociée avec la Chine autorisait l'émigration des Chinois aux îles. Des lignes de bateaux à vapeur reliaient Honolulu à San-Francisco, au Japon, à la Chine, à l'Australie, faisant de ce port l'étape obligée entre l'Asie et l'Amérique, aussi bien qu'entre l'Amérique et l'Océanie du sud. Les recettes publiques, considérablement accrues, permettaient d'entreprendre de grands travaux d'utilité publique. Honolulu se métamorphosait; son climat merveilleux, la beauté du pays, la facilité des communications, y attiraient les capitalistes de San-Francisco, les malades fuyant un climat trop âpre et venant demander la santé à son uniforme température, à son air pur et chaud.

De cette prospérité rapide naissait un danger sérieux. Les convoitises des Américains s'accentuaient. Contenues par la main de fer de Kaméhaméha V, elles n'osaient se produire au grand jour ni engager la lutte; elles attendaient l'heure propice. Le roi n'était pas marié. Avec lui s'éteignait la dynastie. Vivement pressé par ses conseillers d'assurer par son mariage la succession au trône, Kaméhaméha V ajournait constamment. Épris de sa belle-sœur, la reine Emma, il espérait toujours triompher de ses refus, fondés sur le souvenir fidèle qu'elle gardait de son premier mari et sur ses scrupules religieux contre une alliance interdite par l'église anglicane. Reconnaissante d'un dévoûment chevaleresque qui ne s'était jamais démenti et n'avait trahi son secret que depuis son veuvage, la reine voyait en lui un frère, un ami, un protecteur ; mais absorbée dans ses tristesses et ses regrets de la perte successive de son fils et de son mari, dans ses œuvres de charité et ses pratiques religieuses, elle vivait à l'écart, prolongeant son deuil, mais ne pouvant lui donner que l'affection d'une sœur.

Le temps eût fait son œuvre, et Kaméhaméha V, obéissant à d'impérieuses nécessités politiques, eût probablement renoncé à ses projets et contracté une autre alliance, si la mort ne fût venue l'enlever le 14 novembre 1872, jour anniversaire de sa naissance. Il avait

quarante-trois ans. Ainsi que son frère, une maladie violente l'emportait soudainement.

IV.

Aux termes de la constitution, les chambres se réunirent pour désigner le successeur au trône. Ce choix ne pouvait porter que sur un chef de la race des *alii*, ou nobles héréditaires. William Lunalilo, cousin du roi, fut élu à l'unanimité moins trois voix.

Je l'avais beaucoup connu à l'époque où, ministre de son prédécesseur, je siégeais avec lui à la chambre des nobles. Jeune, brillant cavalier, il menait la vie large et facile des chefs, dépensant sans compter, riche, prodigue et endetté; intelligent et bien doué, il gâtait tous ses avantages par son penchant à l'ivrognerie. Lui aussi avait greffé sur les vices héréditaires ce vice odieux contre lequel il luttait en vain, étonnant ses familiers par de longs accès de sobriété, interrompus par de brutales orgies. Grâce à sa merveilleuse constitution physique, quelques jours de repos suffisaient pour en effacer les traces apparentes.

Le peuple l'aimait pour ses qualités et aussi pour ses défauts. Élevé par les missionnaires américains, imbu de leurs idées républicaines, orateur éloquent, il réunissait aux qualités extérieures d'un chef et d'un prince les instincts et les goûts d'un radical. Le parti américain voyait en lui le précurseur qu'il attendait : l'un roi, dédaigneux de la royauté, républicain de convictions, prêt à aliéner l'indépendance du pays pour en faire une annexe de la grande république des États-Unis.

Sur ce dernier point, ils se trompaient, ou le temps leur manqua pour obtenir de lui ce qu'ils en attendaient. Treize mois après son avènement, Lunalilo mourait sans laisser d'héritiers.

Une fois de plus, le trône était vacant, et l'assemblée appelée à procéder à une nouvelle élection. Deux prétendans se mettaient sur les rangs : la reine Emma et David Kalakaua. En consentant à sortir de la retraite où elle vivait et en laissant poser sa candidature, la reine Emma cédait aux vœux de la population indigène, dont elle était l'idole. Son inépuisable charité lui avait conquis les cœurs, et les Kanaques, effrayés de ces coups répétés qui frappaient leurs souverains, inquiets des rumeurs d'annexion propagées par les Américains, espéraient conjurer le sort et assurer leur indépendance en s'abritant derrière celle en qui ils voyaient une sainte et une bienfaitrice. Mais l'élection de la reine Emma ne pouvait être une solution. Veuve, sans enfans, décidée à ne pas se remarier, elle ne

pouvait ni fonder une dynastie ni donner au pays des garanties d'avenir.

David Kalakaua était marié, assez jeune pour espérer des héritiers, à défaut desquels son frère, encore enfant, pouvait lui succéder. D'un rang moins élevé que son prédécesseur, mais de race noble, il remplissait les conditions exigées par la constitution. Kaméhaméha V, qui le tenait en estime particulière, avait encouragé son désir de s'initier au maniement des affaires ; il lui réservait le ministère de l'intérieur. Sobre et de vie régulière, David Kalakaua ne participait à aucun des excès des jeunes chefs. Les étrangers l'aimaient et l'estimaient. Ces considérations militaient en sa faveur et, dans l'assemblée, lui ralliaient la majorité.

Au dehors, il n'en allait pas de même ; les indigènes acclamaient la candidature de la reine Emma. La sympathie avec laquelle les étrangers, et notamment les Américains, accueillaient celle de David Kalakaua leur était d'autant plus suspecte qu'ils n'ignoraient pas que le gouvernement des États-Unis, désireux d'assurer à sa marine de guerre et de commerce un port de refuge et de ravitaillement dans l'Océan-Pacifique, offrait au gouvernement havaïen de lui acheter, à un prix élevé, l'embouchure de la rivière de la Perle, à l'ouest de Honolulu, pour y établir un entrepôt de charbon. Les Kanaques voyaient dans cette cession un premier pas vers l'annexion, et ils accusaient David Kalakaua d'y être favorable. Il n'en était rien, mais les défiances étaient éveillées, et ses adversaires fomentaient l'irritation.

Plus sage et plus politique, l'assemblée savait à quoi s'en tenir sur ces accusations passionnées. Elle n'ignorait pas que ni le roi ni elle, l'eussent-ils voulu, n'auraient pu faire accepter une annexion, à laquelle d'ailleurs la grande majorité des représentans et la totalité des nobles étaient hostiles. Écartant donc ces appréhensions, elle élut par 39 voix David Kalakaua; 6 voix seulement se portèrent sur la reine Emma.

Le résultat du vote déchaîna les passions. La foule envahit la salle des séances, arracha les députés de leurs sièges, en blessa plusieurs, brisa les meubles, détruisit les archives. L'intervention des troupes ne put arrêter le désordre ; repoussées par la populace, elles durent se retirer, après une lutte sanglante. Redoutant de plus grands malheurs, le ministère fit appel aux bâtimens de guerre anglais et américains qui se trouvaient dans le port, pour empêcher le sac de la ville. Les compagnies de débarquement et les équipages descendirent en armes et rétablirent l'ordre.

Ce mouvement populaire visait moins encore le nouveau souverain que les étrangers et surtout les Américains établis aux îles, soupçonnés de menées annexionistes. Très attachée à ses chefs et

à son indépendance nationale, la population indigène s'irritait des convoitises qu'éveillait la prospérité de l'archipel. Dans l'annexion aux États-Unis, elle voyait une servitude déguisée, une expropriation légale. Les Kanaques entendaient rester maîtres chez eux sous la garantie de l'acte collectif de 1843, par lequel la France et l'Angleterre avaient reconnu l'indépendance du royaume et s'étaient engagées à la respecter. Les États-Unis, invités, alors, à signer cet acte diplomatique, s'y étaient refusés, tout en protestant de leur résolution bien arrêtée de n'attenter en rien à l'autonomie indigène. Le cabinet de Washington avait tenu sa parole. En toutes circonstances, il s'était scrupuleusement abstenu d'intervenir dans les affaires locales. Mais il n'en était pas de même de ses nationaux, qui, à maintes reprises, avaient tenté de lui forcer la main.

Propriétaires, aux îles, d'un capital considérable en terres, bestiaux, machines et matériel d'exploitation, enrichis par le traité de réciprocité, les Américains tiraient de leurs plantations d'énormes revenus, mais ils se rendaient compte que cette prospérité reposait sur une base fragile. Conclu pour un certain nombre d'années, renouvelable à dates fixes, ce traité pouvait être annulé par un vote du congrès. Il n'était pas douteux que le jour où l'entrée en franchise des sucres havaïens dans les états du Pacifique serait supprimée, et où il leur faudrait, comme pour les sucres de Chine, acquitter un droit élevé à la douane de San-Francisco, les bénéfices disparaîtraient, entraînant avec eux la valeur de la terre et du matériel d'exploitation. Pour conjurer ce danger, les planteurs ne voyaient qu'un moyen : l'annexion, qui assurerait leur fortune, en ajoutant une nouvelle étoile à la bannière constellée de l'Union. Leur intérêt personnel était d'accord avec leur patriotisme.

Fidèle à son désir d'éviter toute complication par des annexions en dehors du continent américain, et aux principes de la *Doctrine Monroe*, qui limite son action à ce continent même, le gouvernement des États-Unis résistait, mais plus mollement à mesure que les années s'écoulaient, que les événemens se précisaient, et que les exigences maritimes et commerciales s'accentuaient. L'annexion des îles Sandwich n'était plus seulement le sucre à bon marché pour les états de l'ouest et un débouché ouvert à leurs produits, c'était encore et surtout la clé du Pacifique du nord, l'unique station maritime, l'étape obligée sur la route de la Chine et du Japon. Puis, enfin, la décroissance constante de la population indigène permettait d'entrevoir l'heure où elle cesserait d'exister. Qu'adviendrait-il alors, et serait-il possible de laisser un point stratégique de cette importance entre les mains d'une autre grande puissance maritime, maîtresse du Pacifique du nord, libre d'intercepter à son gré son immense commerce avec l'Asie?

De là, la demande faite au gouvernement havaïen de la cession de l'embouchure de la rivière de la Perle. Il ne s'agissait, il est vrai, que d'y établir un dépôt de vivres et de charbon, un bassin de radoub pour les bâtimens à vapeur qui relâchaient aux îles, mais c'était le premier pas vers une occupation ultérieure, un droit de préemption dans l'avenir.

Le calme rétabli à Honolulu, les chambres, convoquées, écartèrent l'offre d'entrer en pourparlers, et le couronnement du nouveau souverain ne donna lieu à aucun incident.

Kaméhaméha V avait laissé, en mourant, son royaume dans une situation prospère : la dette publique presque éteinte, le crédit de l'état excellent, les recettes du trésor en progression constante. Le court règne de Lunalilo n'avait en rien modifié cet état de choses. Héritier de cette situation qu'il n'avait pas créée, ébloui de sa fortune rapide et du heureux hasard qui l'appelait à un rang auquel il ne pouvait prétendre par droit de naissance, jeune et inexpérimenté, David Kalakaua rêva, lui aussi, de laisser dans l'histoire de son pays un nom glorieux et d'attacher ce nom à de grandes entreprises destinées à accroître la prospérité publique. Il appela près de lui, en qualité de premier ministre, M. Walter-Murray Gibson, homme habile, intelligent, que j'ai connu aux îles dans des circonstances singulières, et dont la vie a été jusqu'à sa fin, survenue en janvier 1888, un tissu d'aventures romanesques. Il faut aller au fond de l'Océanie pour rencontrer des types aussi étranges et des existences aussi bizarres.

Né en mer, à bord d'un bâtiment espagnol, de parens américains, Gibson fut élevé en Angleterre. Jeune homme, il conçut des doutes sur son origine et sa descendance. A bord du bâtiment où il avait vu le jour et à la même époque était né un autre enfant, fils d'un gentilhomme anglais de haute naissance et de grande fortune. Par une coïncidence singulière, à l'âge de dix-huit ans, Walter Murray Gibson, invité dans un château de l'ouest de l'Angleterre, frappa ses hôtes par son étonnante ressemblance avec le portrait du maître de cette habitation, mort depuis quelques années. Il se trouva que ce gentilhomme était le père de l'enfant né en même temps que lui à bord du même navire et mort en bas âge. La ressemblance était telle que l'on se demandait s'il n'y avait pas eu substitution d'enfant. Les recherches faites par Gibson et les témoignages recueillis par lui ne lui laissèrent aucun doute sur le fait; mais les collatéraux, héritiers du titre et du nom, repoussèrent ses prétentions, que sa situation de fortune ne lui permit pas de soutenir jusqu'au bout.

D'humeur aventureuse, il quitta alors l'Angleterre et se rendit aux

Indes néerlandaises, où l'attendait une série d'événemens incroyables. Favori d'un prince indigène, puis exilé, traqué, prisonnier, condamné à mort, il échappa à son sort grâce à la passion qu'il avait inspirée à la fille du rajah. Elle favorisa sa fuite aux dépens de sa propre vie. Libre, il gagna les Indes anglaises, où, en quelques années, il fit une grande fortune, qu'il perdit en moins de temps dans des spéculations hasardeuses. Des Indes, il revint en Europe, mais y séjourna peu; il fallait à son activité un champ plus vaste. Il partit alors pour les États-Unis, s'enfonça dans le Far-west, et, pendant plusieurs années, on n'entendit plus parler de lui.

C'est en 1865 que je le vis pour la première fois à Honolulu. Il m'avait fait demander un entretien, ayant, m'écrivait-il, des communications importantes à me faire et désirant me voir seul. J'accédai à son désir et le reçus le soir. Tout d'abord, je fus frappé de sa merveilleuse intelligence; il parlait toutes les langues avec une égale facilité, avait beaucoup vu, beaucoup appris et paraissait au courant de toutes les questions politiques du moment, aussi bien en Europe qu'en Asie et en Amérique.

Arrivant à l'objet de sa visite, il me dit que sa vie était en danger, qu'après plusieurs années passées à Salt-Lake-City, dans l'intimité de Brigham Young, il avait quitté l'Utah à la suite de dissentimens graves survenus entre lui et le chef des mormons; éludant sa vigilance et ses espions, il avait réussi à gagner San-Francisco, puis l'archipel. Très avant dans ses confidences, il n'ignorait rien des étranges projets de Brigham Young, qui, menacé par les États-Unis, avait conçu l'idée d'émigrer, lui et son peuple, au sein de l'Océanie, et m'avait effectivement fait tenir une lettre adressée à Kaméhaméha, par laquelle il lui proposait, moyennant une somme considérable, l'achat d'une des îles de l'archipel. Son plan était, une fois qu'il y aurait pris pied, la conquête du reste du royaume, soit par la conversion des indigènes, soit par la force. Inutile de dire que l'offre de Brigham Young avait été repoussée.

Gibson ajouta que le chef des mormons, se défiant de lui et le sachant en possession de quelques-uns de ses secrets, l'avait fait suivre par deux de ses affidés jusqu'à Honolulu, et que ces hommes, qu'il me désigna, n'hésiteraient pas à le tuer à la première occasion. Il venait donc me demander la protection du gouvernement et l'arrestation de ces individus. Un moment je le crus victime d'une hallucination. Le récit qu'il me faisait de ses aventures était tellement extraordinaire qu'on pouvait, sans injure, hésiter à le croire; mais les documens qu'il me communiqua, les pièces qu'il mit sous mes yeux, notamment une lettre d'Hawthorne, le grand écrivain américain, alors consul des États-Unis à Liverpool, me convainquirent

que, dans une certaine mesure tout au moins, il disait vrai. En tout cas, il était parfaitement au courant des projets de Brigham Young, dont le roi et moi connaissions seuls la lettre.

Le lendemain, le chef de la police, sur mes ordres, fit arrêter et interrogea les deux individus que Gibson m'avait indiqués. Les papiers trouvés sur eux démontrèrent jusqu'à l'évidence leur affiliation mormone; leurs réponses embarrassées, leurs hésitations achevèrent de dissiper les doutes. Conduits à bord d'un navire en partance pour San-Francisco, ils durent quitter les îles avec interdiction de retour. Tranquille de ce côté, M. Gibson se retira alors, avec sa fille, sur une terre qu'il afferma, partageant son temps entre son exploitation agricole et l'étude de la langue kanaque, publiant dans les journaux de Honolulu, des articles remarqués sur les ressources et les productions du pays. Naturalisé Havaïen, élu représentant de son district, il siégea à la chambre, où, dès le début, il révéla de rares aptitudes comme orateur et comme administrateur.

Tel était l'homme que David Kalakaua appela au pouvoir, séduit par ses dons brillans, son imagination, son intrépidité de bonne opinion et sa hardiesse. Gibson excellait à se jouer des difficultés, à s'en tirer heureusement, à persuader, à entraîner. De sa vie aux Indes et en Amérique, de son incroyable et aventureuse existence, peut-être de son origine première, il tenait l'ambition haute, la passion de faire grand.

Une certaine conformité de goûts et d'idées le rapprocha d'un riche capitaliste de San-Francisco, Claus Spreekels, Allemand d'origine, naturalisé citoyen américain, qui lui offrit, ainsi qu'au roi, toutes facilités de se procurer l'argent dont ils pourraient avoir besoin pour développer les ressources du pays, mettant également à la disposition des planteurs, dont il se constituait le consignataire et l'agent à San-Francisco, des crédits considérables pour l'extension de leurs opérations. Spreekels réussit ainsi, en peu d'années, à concentrer dans ses mains tout le commerce des sucres havaïens, à réaliser d'énormes profits sur le marché de San-Francisco, où on le désignait sous le nom de *Roi du sucre*, et à devenir créancier de l'état et des planteurs pour des sommes importantes.

Un premier emprunt de 10 millions, contracté par son intermédiaire à Londres, fut promptement absorbé par les embellissemens de Honolulu, la construction d'un palais pour le roi, d'un autre pour les ministères. Honolulu devint rapidement une luxueuse station hivernale, une sorte de Nice océanienne pour les résidens de San-Francisco. Les emprunts et les dépenses se multiplièrent sans égard aux ressources du trésor, hors d'état de faire face à ces prodigalités, jusqu'au jour où Spreekels, arrêtant tout crédit, exigea un règlement de comptes.

Comme il arrive toujours en pareil cas, les chambres, les planteurs et les commerçans complices des prodigalités du roi et de son ministre, dont ils avaient sanctionné les actes par leurs votes et suivi l'exemple, se retournèrent contre eux et les déclarèrent responsables de la situation. On alla plus loin : on accusa Gibson de s'être enrichi des dépouilles du pays, on réclama sa démission et sa mise en accusation. Gibson n'était pas homme à capituler devant des menaces. Fort de son empire sur l'esprit du roi, très probablement innocent des détournemens dont on le chargeait, il fit tête à l'orage et répondit aux attaques de ses ennemis par un redoublement de rigueur dans l'exercice de ses fonctions. Son impopularité s'en accrut et devint telle, qu'à la suite d'un *meeting* populaire la foule, surexcitée, envahit la demeure du premier ministre, contraint de chercher son salut dans la fuite, assiégea le palais et mit le roi en demeure d'opter entre un ministère imposé, une constitution restrictive de ses prérogatives, ou une abdication.

Le roi se soumit, signa, contraint et forcé, le pacte constitutionnel qu'on lui imposait, accepta le nouveau ministère et attendit les événemens.

Les fauteurs de ce mouvement étaient, en grande majorité, les mêmes hommes qui avaient soutenu la candidature au trône de David Kalakaua. Aussi la presse américaine s'est-elle efforcée de présenter leur succès comme le succès des idées annexionistes. Il n'en est rien. Le président de ce nouveau cabinet, M. William Green, non-seulement n'est pas un Américain, chef du parti américain, comme on l'a représenté, mais un Anglais, de nationalité et de cœur, opposé à toute annexion. Établi aux îles depuis trente-cinq ans, M. William Green y a fondé une importante maison de commerce. Très estimé dans le pays, où il possède des intérêts considérables, il y a, à deux reprises, officiellement représenté l'Angleterre en qualité de consul-général intérimaire. M. William Green appartient à cette catégorie d'émigrans volontaires qui sont, à l'étranger, une des forces vives de la Grande-Bretagne. Disposant de quelques capitaux, ils se fixent dans un pays, en étudient l'histoire, la langue et les ressources, s'identifient avec lui, contribuent à sa prospérité, s'y enrichissent et mettent, à un moment donné, au service de leur patrie d'origine l'influence acquise dans leur patrie d'adoption. L'Angleterre en fait souvent, vers la fin de leur carrière commerciale, ses représentans officiels, représentans d'autant plus précieux que leurs connaissances pratiques des intérêts, des hommes et des passions qui s'agitent dans le milieu qu'ils habitent sont le résultat d'un long séjour et d'une longue expérience. Parfois aussi elle les pousse aux plus hauts emplois, les y soutient et, grâce à eux, exerce une influence puissante sans bourse délier et sans se mettre officiellement en avant.

C'est le cas du premier ministre actuel de l'archipel havaïen. Loin de voir dans l'avènement de M. William Green aux affaires un triomphe de la politique américaine dans ces îles, on pourrait plutôt y voir un échec de cette politique et un succès diplomatique de la Grande-Bretagne. Cette appréciation serait, toutefois, excessive. Si le choix de M. William Green a été imposé au roi, c'est moins comme Anglais et hostile à l'annexion que comme homme intègre, financier capable et défenseur résolu des mesures d'ordre et d'économie qui peuvent seules relever les finances havaïennes, fortement compromises par des dépenses excessives et des emprunts onéreux. C'est aussi et surtout, puisqu'il s'agissait de ramener le souverain à une plus saine appréciation de la réalité des choses, comme partisan déclaré, en 1874, de la candidature de la reine Emma, et partant comme adversaire de celle du roi, que l'opinion publique a désigné M. William Green comme le plus capable de rallier la majorité dans les chambres et de rassurer les intérêts étrangers. En appelant dans le conseil un de ses compatriotes, M. Brown, un chef indigène et un Américain modéré, le nouveau ministre a nettement donné à entendre qu'il ne suivrait pas une politique annexioniste.

Mais ce que l'on ne saurait révoquer en doute, c'est que cette partie de l'Océanie gravite autour des États-Unis, vit de leur commerce, s'enrichit de leur prospérité. Ce qui n'est pas douteux non plus, c'est que, dans ces îles, comme dans toute l'Océanie, la race indigène décroît en nombre, et cela en raison directe de son contact avec la race blanche. Le mouvement d'expansion coloniale qui caractérise la fin de ce siècle, qui entraîne, les unes après les autres, les grandes puissances dans l'Océan-Pacifique et les pousse à en occuper les points les plus importans, n'est que l'impatience d'héritiers naturels à prendre possession d'une succession bientôt en déshérence.

Les Kanaques le voient et le croient. Envahis par la civilisation, ils se hâtent d'en savourer les fruits avant d'en mourir. Une vieille légende indigène du temps de Lono leur a prédit qu'un jour viendrait où leurs dieux détrônés céderaient la place à un dieu venu de l'Orient et eux à une race nouvelle. Leurs dieux se sont évanouis devant le dieu nouveau que les missionnaires leur prêchent, comme eux-mêmes disparaissent devant la race nouvelle annoncée. Les temps sont mûrs, et bientôt, dans ces riches et fertiles vallées de l'Océanie, dans ces archipels verdoyans que baigne le Pacifique immense, la postérité de Japhet régnera seule et maîtresse.

C. DE VARIGNY.

LE

DEUIL D'ALLEMAGNE

I.

Le seul sentiment que l'âme puisse avouer, devant cette incomparable tragédie, c'est un respect religieux : l'émotion qui s'empare de l'homme, quand il contemple un coucher de soleil dans l'orage sur le sommet des grands monts. Il admire la sinistre beauté du phénomène, alors même que l'orage, en traversant la plaine, aurait ruiné sa demeure et dévasté sa moisson. Il y a une suprême grandeur dans les spectacles auxquels nous assistons, par-delà ce fleuve qui divise nos espérances. Ne contraignons pas notre admiration pour cette grandeur ; en la méconnaissant, nous nous méconnaîtrions nous-mêmes. Il n'a fallu rien moins que notre sang pour la porter si haut. Qui la rabaisserait diminuerait le prix de ce sang.

Ne contraignons pas notre respect pour le deuil de toute une nation, pour le chef que cette nation pleure et dont la mort vient d'achever la majesté. Il fut le premier souverain de son temps ; il en fut surtout le premier soldat ; il fit son métier contre nous comme nous voulons faire le nôtre. Soldats, nous le sommes tous désormais, de par la volonté du défunt. Rappelons-nous qu'on salue sous les armes, quand passe un convoi ; même celui d'un adversaire, même celui du général qui nous a vaincus. Il convient

de saluer ce dernier plus gravement encore, dût la main trembler en serrant plus fort la poignée de l'épée qu'elle abaisse. Nos pères faisaient ainsi ; ils n'en valaient pas moins pour la guerre. Gardons leurs mœurs courtoises ; elles n'enlèveront rien à l'espoir de nos fils.

Ne contraignons pas notre pitié pour l'infortune inouïe qui succède à tant de gloire. La mort a fait pour un jour la trêve de Dieu. Elle ne semble pas satisfaite de sa grande prise, elle en tient une autre à la gorge. Hommes, envoyons une parole humaine à cet homme qui lutte si virilement contre elle. Il a l'ambition de montrer, ne fût-ce qu'un instant, les hautes qualités de son esprit et de son cœur. Souhaitons que cet instant se prolonge. Il faut l'espérer, dit-on, pour la paix du monde ; il faut le désirer surtout pour son édification ; dans la paix ou dans la guerre, un pareil exemple de force morale est parfaitement beau et bon à considérer. Puisse Frédéric III vivre des jours assez longs pour voir que rien n'est « imprescriptible » devant la justice et la bonté divines, ni la condamnation d'un homme, ni celle d'un peuple !

Inclinons-nous enfin devant les femmes mêlées à ces douleurs ; un ressentiment français expirera toujours avant d'arriver jusqu'à leurs pieds. Aucune d'elles ne l'a d'ailleurs encouru : ni l'épouse qui défend avec tant de vaillance la vie menacée de son mari ; ni l'auguste veuve qui est restée sacrée pour tous les survivans des mauvais jours : sa charité a secouru avec une sorte de passion nos prisonniers, nos malades ; celui qui écrit ces lignes en a ressenti personnellement les effets ; il adresse à cette noble femme l'humble hommage de sa gratitude.

On ne pouvait parler du deuil allemand sans avoir payé d'abord ce tribut de respect et de compassion. Feu l'empereur avait dit des nôtres, on sait en quelle circonstance : « Oh ! les braves gens ! » — C'est bien le moins que nous disions aujourd'hui des siens : « Oh ! les pauvres gens ! »

Ce devoir accompli, regardons librement. La Mort met beaucoup de sens dans ces fêtes lugubres qu'elle se donne à elle-même. Mieux que la vie, cette sage institutrice évoque parfois sur son tableau noir, dans une projection lumineuse, des visions pleines d'enseignemens. Elle excelle à montrer en un rapide éclair la physionomie cachée d'un peuple, d'un moment de l'histoire. Le moyen âge l'avait bien compris, et il lui confiait le soin de résumer sa philosophie des choses. Sachons voir comme lui. Pour présider au drame de Berlin, celle qui mène les rondes macabres est sortie des cimetières d'Allemagne, où les peintres d'autrefois l'avaient enfermée ;

elle est sortie du Campo-Santo de Pise, où Orcagna l'a représentée, penchée sur les cercueils des trois rois à des degrés divers de décomposition. Faisons comme ces pieux artistes, quand ils donnaient un corps symbolique à leurs méditations sur le néant; ils n'y mettaient pas d'ironie, ainsi qu'on l'a cru à tort, ni de satire; dans ces jeux terribles, ils ne cherchaient qu'une grave leçon, et, comme ils le disaient, « un mirouër salutaire pour toutes gens. »

II.

Sur ce miroir, si diverses et si pressées qu'on a peine à les suivre, les scènes changent au caprice de la Mort. Jusqu'à la dernière minute, elle nous a dérobé son véritable dessein. On l'avait reconnue en Italie, cachée sur une de ces plages clémentes où viennent se réfugier ceux qui lui demandent grâce. Elle y torturait l'héritier des couronnes d'Allemagne, sans dire le secret du mal qu'elle avait choisi. Au chevet du malade, des médecins disputaient sur leur art, et leurs querelles mêlaient à ce drame ce qu'il y a de plus amer dans le comique de Molière. Aux portes de la maison, des nuées d'informateurs épiaient l'agonie; étant un des maîtres du monde, ce malheureux appartenait à la curiosité des foules, plus tyrannique, plus cruelle, plus blasée que ne fut jamais celle d'un Caligula ou d'un Néron; elle ne souffre pas qu'on lui fasse tort d'un râle, d'un mot murmuré, d'une pudeur intime; pour la servir, une machine de précision fonctionne jour et nuit, recueille les moindres bruits et les répercute instantanément dans le dernier village. Ses émissaires font chaque matin la voirie du globe, triant dans les scandales et les cadavres de la veille ce qui peut alimenter le monstre affamé; comme une bande de corbeaux, ils s'attachent de préférence aux pas de la Mort. Cette fois, elle a trompé leur flair, pris son vol, franchi l'Europe: elle s'est abattue dans le palais impérial, à Berlin.

Là, on l'attendait depuis si longtemps qu'on ne croyait plus à sa venue. Seul, l'empereur nonagénaire l'a aussitôt entendue; il a compris que Dieu l'appelait au rapport; il a demandé une nuit encore pour s'occuper de ses troupes et leur donner le mot du lendemain. L'histoire retiendra les souvenirs de cette nuit, tels que des témoins les ont consignés dans les feuilles étrangères; on ne les a pas rapportés chez nous avec les détails qu'ils méritent, avec leur grandeur simple, leur sévérité puritaine et militaire; mieux que tous les commentaires biographiques, ils peignent cet homme, sa vie, son règne. Dans la journée du 8 mars, il devint évident que

le vieillard faiblissait et que son heure était prochaine. Ses deux familles, — celle du sang, celle des armes, ses enfans et son état-major, — se réunirent autour du petit lit de fer, dans une chambre d'officier pauvre ; elle a pour tout ornement des gravures d'uniformes, un Christ en croix, un bouquet de bleuets, un trophée de sabres ; pour horizon, par-delà le maigre profil de Frédéric II, un corps-de-garde, avec des râteliers de fusils et des canons sous les colonnes doriques. Le feld-maréchal et le chancelier arrivèrent des premiers, pour assister leur maître dans cette dernière bataille. Le pasteur ouvrit la Bible au livre d'Isaïe et récita quelques versets. Au dehors, la population s'amassait autour du monument de Frédéric. A cinq heures, la cloche de la cathédrale tinta. Elle demandait des prières pour le mourant. Le peuple crut qu'elle sonnait le glas ; cette foule consternée se rua sur les derrières du palais, pénétra de vive force dans la cour intérieure et vint battre la porte en criant : « L'empereur est mort ! — L'empereur est vivant, » répondit un aide-de-camp qui sortit pour calmer la panique. Rassuré par ces affirmations, le peuple se dispersa. En effet, le souverain était revenu à lui, au moment où le télégraphe transmettait au monde entier l'annonce de sa fin ; il prit quelque nourriture, se leva sans aide, une dernière flamme de vie remonta dans ses prunelles. M. de Bismarck et M. de Moltke dirent avec confiance aux généraux qui les interrogeaient, comme ils quittaient la chambre : « Un homme qui a un pareil regard ne peut pas mourir. »

L'empereur ne se trompait pas à ce répit. Sa fille l'ayant prié de ménager ses forces, il l'interrompit : « Je n'ai plus le temps d'être fatigué ; j'ai encore beaucoup de choses à dire. » Et il rappela le feld-maréchal, pour s'entretenir encore de l'armée. Puis ce fut le tour de son petit-fils, qui reçut les instructions politiques. Il parla de la Russie, il parla de la France. Les spectres commençaient à passer devant les yeux de l'agonisant. Ayant fini avec les soins du présent, sa pensée rétrograda vers les jours anciens, si anciens qu'en les remémorant il ne pouvait plus avoir de communication avec les vivans. Il demanda qu'on mît sur son cœur, quand il aurait cessé de battre, la Croix de Fer et le Saint-George, les premières étoiles gagnées dans la campagne de France ; l'autre, celle des temps déjà légendaires. Enfin l'idée fixe du soldat s'effaça, avec les soucis de la terre, pour laisser prier le chrétien. Il murmura quelques répons des cantiques psalmodiés par le pasteur ; on surprit encore sur ses lèvres des lambeaux de phrases, vagues et douces, qui témoignaient de l'entrée dans le mystère : « Il m'a aidé de son nom... Nous établirons des heures de recueillement... J'ai eu un rêve, la

dernière fête à la cathédrale ;.. c'était beau... » Il s'assoupit. Le seul bruit qu'il pût percevoir, dans le silence de la nuit, le dernier qui berça son sommeil, ce fut le pas lent sur le trottoir de la sentinelle, effleurant les fenêtres de la pointe de son casque. Aux approches de l'aube, le pouls tomba ; l'impératrice, assise au pied du lit, tenait la main qui avait pris la sienne, soixante ans auparavant. Le jour vint : à l'heure de la garde montante, doucement, sans secousse, Guillaume cessa de respirer. Il avait, à deux semaines près, quatre-vingt-onze ans d'âge, quatre-vingt-deux ans de service militaire, vingt-sept de service royal, dix-sept de service impérial. La tête s'étant inclinée, quand on ferma ses yeux ils semblaient dirigés vers le buste de sa mère, la reine Louise. On jeta sur le corps le manteau gris de campagne. Les princesses apportèrent des roses. Le pasteur bénit le défunt et le loua d'avoir gouverné son peuple selon le conseil de Dieu. Les serviteurs et les grands officiers de l'empire vinrent baiser la main refroidie qui les avait élevés. Quand ce fut le tour du maréchal de Moltke, l'homme qui a tant vu et fait mourir fondit en pleurs. Le chancelier contint son émotion ; un peu plus tard, il revint passer une heure seul à seul avec son maître. Ensemble, ils ont arrêté le compte de leur journée de travail. Ce génie fantasque a d'étranges fuites d'imagination ; peut-être a-t-il pensé là que ce n'est rien, ce qu'on bâtit dans le sang et les larmes, pour que la Mort ricane un peu plus haut en soufflant dessus. Ce qui faisait pleurer M. de Moltke, esprit entier, certain de sa tâche et sans vues de dessous, a peut-être fait tristement sourire M. de Bismarck, lui qui a des vues secondes et un fonds d'ironie pour son œuvre.

Le surlendemain, à une heure avancée de la nuit, les deux grands vieillards ont conduit leur empereur au Dôme et pris pour la dernière fois congé de lui. Ceux qui assistaient au passage de ce cortège s'accordent à dire que nulle parole ne peut rendre la vision funèbre, reflétée un instant, dans la clarté des torches, par les eaux noires de la Sprée et les vitres du Vieux-Château désert. Sous la tourmente de neige, aux lueurs de ces flammes dispersées par les rafales, les ombres muettes glissaient sur le sol assourdi, pelotons de cavaliers en deuil, masses obscures de l'infanterie ; à leur suite, sur les épaules des soldats, une bière d'ordonnance, étroite et pauvre sous le drap comme le lit de camp où elle avait pris son mort. Ce défilé n'avait rien d'une armée solide de Prussiens vivans : n'était-ce pas la garde laissée jadis sur les champs de Bohême et de France, revenue pour chercher son roi, pour relever du service la garde d'en haut, qui ne pouvait plus le suivre là où il allait ?

A la même heure, un autre convoi entrait dans Berlin. C'était le

train qui amenait d'Italie le malade, l'empereur régnant. Celui-là aussi disparaissait comme une ombre, sous la tente drapée de noir, à peine entrevu de ses sujets, escorté de sa garde à lui, les médecins. Il voulut aller rejoindre son père au Dôme. Les médecins s'y opposèrent, jugeant que l'air glacial de son empire pouvait le tuer, craignant peut-être que le père n'appelât le fils. Il se soumit. Un équipage l'emporta vers ce triste Charlottenbourg, sépulture des Hohenzollern.

III.

Guillaume Ier est couché sous le Dôme, au fond de la salle nue et froide où prient les luthériens de Prusse. Dans ce temple vide, il n'y a que le mort et Dieu. A moins que ce ne soient des hommes, ces quatre statues au regard fixe, aussi rigides sous leurs armures, aussi immobiles que celui sur qui elles veillent. Supposons, par impossible, un étranger ignorant toute l'histoire de notre temps : il visite le monument, lève ce manteau militaire, et demande quel est l'officier qui dort là, dans l'uniforme du 1er régiment des grenadiers de la garde. Supposons, par impossible encore, qu'un de ces plantons ouvre la bouche, qu'il réponde et répète tout simplement ce que son maître d'école lui a appris sur la vie de son empereur. Le visiteur ignorant sourirait à ces imaginations, il croirait que le sergent lui récite quelque fabliau merveilleux de la vieille Allemagne. Car le réel d'aujourd'hui sera le merveilleux de demain; il trouvera les âges futurs admiratifs et incrédules, comme nous le sommes pour ce qui fut le réel des vieux âges; mais nous ne savons pas voir le moment du rêve où le sort nous fait vivre; l'accoutumance et l'usure de chaque jour aveuglent notre regard intérieur.

Ce que le soldat dirait à cet étranger, on l'a raconté à satiété depuis une semaine. L'histoire de Guillaume Ier a été résumée dans tous les journaux, détaillée dans des livres qui sont entre toutes les mains (1). Nous n'aurions rien à y ajouter; et, s'il le fallait, en trouverions-nous la force? A s'appesantir sur certaines pages, les plus nécessaires, la main tremblerait vite et l'œil ne verrait plus avec netteté. Quelques mots suffiront pour rappeler les extrémités de cette longue vie, avant qu'on essaie de la juger.

(1) Voir, en particulier, la plus récente et la plus équitable des grandes publications sur ce sujet, *l'Empereur Guillaume et son règne*, par M. Édouard Simon; Paris, 1887.

Né au déclin de l'autre siècle, en des jours si lointains qu'ils sont déjà pour nous ceux des ancêtres, petit cadet dans un petit état, cet enfant de santé débile croît sur les marches d'un trône qui s'effondre; ses yeux s'ouvrent pour voir grandir sur sa patrie et sur le monde l'ombre oppressive de Napoléon; ils apprennent à pleurer sur cette patrie dépecée, sur les angoisses d'une mère, fugitive et mendiante dans ses propres domaines; son berceau est ballotté dans les fourgons des armées vaincues; au sortir de ce berceau, on l'habille en soldat, pour remplacer ceux que la guerre incessante fauche autour de lui : hussard, uhlan, cornette, on change ses petits uniformes comme les langes des autres enfans; dès qu'il peut tenir une arme, à quinze ans, on le lâche dans la mêlée, et c'est l'heure du retour de fortune contre nous; le reflux de l'Europe le jette sur la France, avec la meute de rois et de princes ramenés par la curée; il se bat, ce vivant de l'autre semaine, entre des fantômes évanouis dans le fond de l'histoire, aux côtés de Blücher, de Schwartzenberg, de Barclay, contre Oudinot et Victor; il entre dans Paris, il y fait peut-être un de ces rêves fous du premier âge, comme en faisait tout officier au temps de Napoléon : il se voit, lui, le petit capitaine prussien, promu soudain généralissime, prenant pour son compte la glorieuse ville, décidant le sort de l'empereur captif; et sans doute il rit de son rêve, au réveil; car le monde est las de guerres, la paix universelle va condamner les soldats au repos; Guillaume rentre pour longtemps dans l'obscurité, sa vie disparaît, semblable à ces longs fleuves dont nous ignorons le cours entre leur source et l'embouchure où ils changent de nom; elle ne reparaît qu'au bout d'un demi-siècle, au moment où tout finit pour le commun des vieillards : celui-ci commence sa vraie carrière, il ramasse la couronne sur l'autel de Kœnigsberg, et la trouvant trop étroite à son front, il la reforge à coups d'épée, au feu des batailles, durant les sept années prodigieuses; il étend son royaume aussi vite et aussi loin que la portée décuplée de ses obus; il fait du chétif corps-de-garde héréditaire la plus vaste caserne qu'il y ait sur le globe; après s'être assuré la main sur un voisin sans défense, il abat d'un revers le saint-empire romain, de l'autre la puissance française; il ne compte plus les victoires, les armées prises d'un coup de filet, les rois balayés devant lui; un second Napoléon, prisonnier à la porte de sa tente, lui rappelle la chute du premier accomplie sous ses yeux; et le rêve ancien du jeune capitaine est dépassé, quand devant Paris enveloppé par ses troupes, bombardé par ses canons, dans le palais de Louis XIV où l'on a dressé son lit de camp, les princes d'Allemagne apportent la couronne impériale au nouveau César; il semble

que ce septuagénaire n'ait plus qu'à finir dans cette apothéose : de longs jours de gloire et de bonheur lui sont encore réservés ; tandis qu'au-dessous de lui les autres trônes changent d'occupant, il demeure, chef incontesté et patriarche de tous ces rois, leur dictant ses volontés, les appelant d'un signe à sa cour ; son aigle repue plane tranquillement, hors de toute atteinte ; Dieu le garde, il est invulnérable : deux fois les assassins le frappent, deux fois il guérit, à l'âge où l'on meurt d'un rien ; les peuples s'accoutument à le croire immortel, comme son prédécesseur Barberousse ; la mort s'impatiente et rôde timidement dans sa chambre, elle n'ose pas ; on revoit chaque matin la tête familière, droite et souriante à la fenêtre historique, on l'interroge pour savoir s'il est permis aux nations de vivre ce jour en paix ; on le dit malade, et le lendemain il passe une revue, il convoque un congrès, il va sur ses frontières présider à une entrevue de souverains ; on le dit mort, et le monde, instruit de sa fin, refuse d'y ajouter foi : c'est à peine si l'on est persuadé depuis hier que l'empereur d'Allemagne, détruit enfin, lui aussi, par un grain de sable dans l'uretère, lentement gagné par le sommeil éternel, a subi la loi commune et consenti à mourir.

IV.

Quand on lui aurait conté la fable de cette vie, le visiteur n'en serait qu'à son premier étonnement : le second, le plus fort peut-être, lui viendrait de l'affirmation qu'il entendrait répéter partout : le héros de cette épopée fut un homme médiocre, de facultés moyennes, sans relief personnel. — Avant qu'on emporte du Dôme la dépouille impériale, il faut pourtant juger l'esprit qui l'habita. Mais ne sommes-nous pas naturellement récusés? On juge mal, avec une plaie au cœur, celui qui vous l'a faite. Et, d'autre part, le jugement de son peuple nous est suspect ; il sera dicté par l'adulation ou par d'affectueux regrets. Rapportons-nous-en à cet étranger que nous imaginons : il n'aurait pas plus de préventions qu'il n'avait de connaissance des faits. Une fois instruit de ces faits dans le détail, il serait bon arbitre. Approprions-nous le langage qu'il tiendrait.

Oui, Guillaume Ier n'était doué que d'une intelligence ordinaire ; mais il avait reçu un don plus précieux pour régner : une volonté patiente, toujours appliquée aux mêmes objets. C'est là le génie, selon la définition fameuse. Elle a toujours été vraie ; elle l'est dix fois plus dans notre temps ; l'élite des générations actuelles meurt

de trop comprendre et de ne pas assez vouloir. Le prince de Prusse voulut apprendre son métier; l'ayant appris, il voulut le faire consciencieusement. Bien d'autres ont les mêmes intentions, sans doute; ils ne les mettent pas aussi longtemps, aussi constamment en pratique. Guillaume resta un demi-siècle à l'école, sans perdre une journée d'étude; quand la mort de son frère lui eut enfin mis dans les mains les deux outils de son état, le glaive et le sceptre, il s'en servit jusqu'au bout sans perdre une journée de travail. Il ne grandit à nos yeux que dans cette dernière période, et par les résultats qui ont éclaté; nous devrions l'admirer surtout dans la première, durant ces cinquante ans d'application à une besogne ingrate. Elle ne parle guère à l'imagination, cette première vie usée sur des états de troupes, dans un bureau de fourier, ou derrière les casemates des forteresses fédérales, à faire manœuvrer des recrues, à inspecter un matériel de place. La carrière orageuse d'un Bismarck séduit et frappe davantage; mais, on l'a dit avec justesse, « il fallait à ce ministre, pour risquer les hardiesses et les fantaisies de sa politique, la solidité de cette roche (1). » Comment se forme la roche, le marbre précieux où le ciseau taillera la statue? Par la lente agrégation d'atomes semblables et de peu de prix. Il faut de longs siècles d'ennui à un brin de charbon pour devenir un diamant. Ni l'adresse ni le hasard des combinaisons ne peuvent suppléer à ce travail patient de la nature. Guillaume Ier a élaboré sa fortune comme la nature élabore ses produits. Le secret de sa grandeur est dans cette imitation de l'éternel modèle. Remarquons en passant l'harmonie existante entre toutes les manifestations d'une race à une époque, et comment elles sont toujours rattachées à un principe directeur; le plus grand philosophe de l'Allemagne nouvelle a établi son système du monde sur la volonté obscure de l'être universel; le plus grand souverain de ce pays l'a relevé par la durée d'une volonté individuelle.

Quel fut le métier de cet homme, on le sait de reste : celui de toute sa lignée, le métier de soldat. Il faut insister sur ce qui fit l'unité de cette vie, au risque de donner une impression de monotonie : impression nécessaire peut-être pour mieux rendre la morne régularité de la machine à gloire, telle qu'elle fonctionne à Berlin, et le mouvement égal de celui qui la tournait. — Par une heureuse et rare coïncidence, sa profession obligatoire était sa vocation. Ce n'est pas trop de dire qu'il naquit avec cette vocation

(1) E. Lavisse, *l'Allemagne impériale*. — En général, tout ce qu'on peut dire ici sur le caractère de Guillaume est forcément une redite, après les études de M. Lavisse. Cette physionomie appartient à l'historien qui l'a arrêtée d'un trait si juste, si profond. L'empereur allemand aura trouvé son Holbein de ce côté du Rhin.

dans le sang, déterminée par la plus forte accumulation d'atavisme qui se puisse imaginer. Tous ses ancêtres avaient appliqué à une même tâche un même esprit, borné chez quelques-uns, qui restèrent caporaux, développé chez d'autres, qui passèrent grands capitaines. Quand le roi de Prusse s'appelait Frédéric-Guillaume Ier, il coupait des uniformes, recrutait et habillait de beaux hommes pour un fils plus heureux; quand il s'appelait Frédéric II, il donnait à ces hommes une âme militaire et en tirait bon parti. Né dans la condition la plus humble, Guillaume eût certainement choisi la carrière des armes; il eût servi sans éclat et sans manquemens, supporté tous les rebuts, conquis à l'ancienneté les plus hautes situations. Sa naissance n'a fait que lui donner un peu d'avance sur le tableau; elle le désignait en outre pour un grade spécial qui vînt à vaquer, celui de roi. Si l'on veut comprendre les Hohenzollern, il ne faut jamais oublier que, dans l'esprit de ces princes, le titre royal est ramené à sa signification originelle : c'est un grade supérieur dans l'armée, rien de plus. Comme leur nation n'est qu'une armée, comme le bien-être des troupes est une chose de première conséquence pour la guerre, comme l'activité d'un général doit embrasser toutes les connaissances pour les rapporter toutes à l'idée fixe, ces princes peuvent fournir de grands règnes, voire même des règnes prospères et éclairés, malgré l'étroitesse de leur conception initiale.

Préparé à sa destinée par la pensée antérieure de toute une race, le futur empereur y fut affermi par toutes les circonstances de sa jeunesse. Il vit de près les calamités qu'on subit quand l'armée n'est pas bonne. Après le désastre d'Iéna, la reine Louise lui avait dit : « L'armée n'a pas répondu à la confiance du roi. » Il résolut d'en former une qui répondît mieux à cette confiance; et former une bonne armée, c'était former une bonne Prusse, les deux termes étant identiques. Dès lors, cet objet précis, limité, absorba toutes les facultés du jeune homme. Dans une de ses lettres à son ami, le général Natzmer, il décrit une fête à la cour et fait confidence des rêveries qu'il y portait : « Je pensais à la cavalerie... » Cette citation dispense de toutes les autres. Soixante ans plus tard, la même préoccupation le poursuivra dans les cérémonies impériales; une seule est indispensable, la parade. Pour y assister, il se fera hisser sur son cheval jusqu'aux extrêmes limites de la vieillesse. Quand la maladie lui interdit tout autre travail, une seule affaire ne souffre pas de retard, un seul rapporteur a accès dans sa chambre, le général d'Albedyll; chaque matin, il règle avec le chef du cabinet militaire l'état d'avancement des officiers, il veut connaître personnellement les nouveaux promus. Et cela jusqu'au dernier jour.

V.

La politique intérieure du prince de la couronne, celle du roi plus tard et enfin celle de l'empereur, seraient inintelligibles, si l'on perdait de vue un instant l'idée maîtresse : pour le commandant en chef de l'armée prussienne, le métier de roi n'est qu'une extension, disons mieux, une aggravation du métier militaire, un chapitre ajouté au règlement de service qui dirige la vie de cet officier supérieur. On a cru à des changemens de doctrine chez Guillaume Ier, parce qu'on l'a vu tour à tour autoritaire, constitutionnel, relativement libéral; c'est qu'il attachait peu d'importance à ces billevesées bourgeoises; d'ailleurs, ce n'était pas lui qui changeait, mais les événemens et l'esprit des parlemens : quand ceux-ci votaient les projets militaires, le roi les tolérait volontiers, leurs autres incartades ne tirant pas à conséquence; quand ils faisaient obstacle à ces projets, le roi cassait les parlemens. Il a contresigné sans opposition et sans enthousiasme les élucubrations de son chancelier sur les matières commerciales, sociales, religieuses; au fond de son cœur, il pensait que toute cette idéologie ne pouvait faire ni beaucoup de bien ni beaucoup de mal, tant qu'on ne touchait pas à l'arche protectrice, à l'armée; et il opinait du casque. Pour définir les rôles respectifs de ces deux hommes, qu'on se représente un chirurgien de l'ancienne école consultant avec un médecin : le premier ne s'inquiète guère des poudres et des mixtures qu'administre son confrère; il laisse faire et repasse son bistouri, ne croyant qu'à la vertu de cet instrument.

De même dans la politique extérieure. M. de Bismarck menait de front deux idées : une idée historique, métaphysique, l'unité de l'Allemagne; une idée pratique, l'agrandissement de la Prusse. Son maître n'était guidé que par la seconde; dans son élévation au pouvoir impérial, il a vu surtout l'élargissement des cadres prussiens. Sa conception du principat militaire lui fournissait même une solution pour les cas de conscience soulevés par les conflits internationaux. L'obéissance au supérieur hiérarchique est la règle fondamentale de la discipline; promu au grade royal, l'officier n'a plus qu'un supérieur : Dieu. Le service commandé par Dieu s'appelle mission. Le défunt croyait très fortement à la sienne. Mais celui de qui il la tenait est un dieu national, spécialement chargé de faire prospérer une terre d'élection entre le Niémen et le Rhin. Il a un médiocre souci des autres royaumes. Le philosophe peut sourire de cette théologie, l'âme vraiment chrétienne peut s'en affliger; le politique

doit compter avec elle. Les grands peuples n'ont dominé le monde qu'à la condition d'avoir un dieu national. Nous l'avons dominé tant qu'on a lu en tête de nos chroniques cet acte de foi naïve : *Gesta Dei per Francos*. Guillaume marchait derrière le dieu de la Prusse, avec les sentimens d'un Gédéon ou d'un David, exécuteurs des hautes-œuvres de Jéhovah pour le châtiment des ennemis d'Israël. Ce prince était foncièrement honnête et d'une piété sincère ; plus d'une fois il s'est troublé, il a hésité devant une spoliation ; ce n'était pas l'intérêt égoïste qui le décidait à passer outre, c'était la mission. — Il ne s'agit pas ici, on le comprend, de plaider des circonstances atténuantes ; mais il est nécessaire de dégager un état de conscience, de fixer le point de vue qui éclaire pour l'historien toutes les contradictions de cette vie.

Ce soldat n'était pas un soudard. Il ne restait rien dans ses mœurs de la brutalité des caporaux ses grands-oncles. Leur esprit militaire avait subi en lui une transformation comparable à celle que leurs méthodes de guerre subissaient dans l'atelier de M. de Moltke. La vieille mécanique sauvage et rauque était devenue une machine savante, polie, aux ressorts bien huilés, moins repoussante d'aspect, plus terrible dans ses effets. Guillaume admettait comme une nécessité stratégique la cruauté d'état-major ; on chercherait vainement dans toute sa vie un trait cruel de caractère. Il était humain, d'une égalité d'humeur proverbiale, affable et souriant avec tous. Dans la représentation, il payait de sa personne, moins volontiers de sa bourse : parcimonieux comme tous ceux de sa maison, car ces soldats eurent toujours un côté de bons commerçans, gérant leur comptoir sans jamais se permettre une folie, sans songer au repos après fortune faite. Comme presque tous ses mérites, son amabilité d'étiquette provenait de sa ponctualité dans le service, l'amabilité étant une des charges royales ; elle suffisait à lui gagner les cœurs, quand on voyait ce vieillard, tombant de fatigue, se surmener pour achever le tour du cercle et entretenir le plus jeune officier pendant le temps voulu par l'usage. Il sacrifiait ses aises aux exigences de sa position, comme il sacrifiait ses opinions aux idées des ministres qu'il avait choisis, ses plans à ceux de son conseil de guerre. La royauté n'était pour lui qu'une abnégation de tous les instans, dans les petites choses et dans les grandes ; ainsi comprise, elle est le plus rude des travaux forcés ; cela ne la rend pas enviable, mais elle grandit infiniment et désarme la critique. En somme, la vie privée de l'empereur fut parfaitement digne, peu onéreuse à ses sujets, facile pour son entourage, régie tout entière, comme sa vie publique, par le sentiment du devoir professionnel. Ce ne sont pas de minces éloges pour un souverain presque absolu, tenté par une fortune folle et par

les adulations qu'elle soulève. Les hommes en tiendront compte dans leurs jugemens sur Guillaume Ier.

A cette heure, les jugemens des hommes lui sont indifférens. Leurs éloges valent pour lui juste autant que ces ordres brillans, épinglés sur la tunique du mort, autant que les cires qui fondent et les fleurs qui meurent sur le cercueil. L'empereur est devant son Dieu. Il rencontre des témoins à charge, nombreux, redoutables. Il y aurait présomption impie à vouloir deviner la sentence du seul juge qui ait le droit d'en porter une. Espérons, pour le comparant d'hier comme pour chacun de nous, que l'homme est jugé par le Dieu auquel il a cru. Ce qui ne signifie pas qu'il y en ait plusieurs. Il n'y en a qu'un; mais étant l'intelligence infinie, il se manifeste sous des aspects aussi divers que nos besoins, il se mesure à la portée de nos vues; étant la justice et la mansuétude infinies, il ne peut demander compte à une âme que de la manifestation qu'elle a connue.

VI.

« J'ai eu un rêve... C'était la dernière fête à la cathédrale... » Pour emplir cette église, les palais de l'Europe se sont vidés : depuis une semaine, de chaque train qui se hâtait vers Berlin, des familles royales descendaient. L'heure est venue : cloches, orgues, canons, toutes les voix appellent pour la Mort. Mais sa maison est petite, elle n'y admet que des hôtes de choix : les rois d'abord, les héritiers des plus lourdes couronnes, la foule des princes. Derrière eux, tout ce qui est assez qualifié dans l'Allemagne pour approcher le catafalque; l'armée enfin, tout ce qu'on a pu faire entrer des états-majors, les vétérans des grandes guerres, les compagnons d'armes et les élèves du défunt. Chacun a revêtu son uniforme et pris son poste de parade, au rang marqué par le grade : c'est la dernière revue que passera le vieil empereur. Une seule place est vide, la première, celle du fils, de l'empereur régnant; et l'on ne sait quelle est la plus funèbre, de la place vide ou de celle occupée par le mort. A ses pieds, les conseillers de la couronne lui présentent les insignes de son pouvoir : le diadème, le sceptre, le globe, les sceaux, les chaînes d'Ordres, l'épée, la bannière. Ces jouets d'opéra seraient risibles devant une bière, si le temps n'avait ennobli leur vanité; des siècles d'histoire ont mis un sens profond dans leur symbolique puérile; ce sont des idées vivantes, les idées sur lesquelles repose l'empire. Si l'on n'abstrait pas ces idées, si l'on n'atteint pas la vision spirituelle derrière les emblèmes, tout ici n'est qu'une figuration d'opéra : les simulacres accessoires, les cos-

tumes, les hommes eux-mêmes. La plupart d'entre eux ont peine à soutenir leurs rôles d'apparat; chez presque tous, l'homme naturel reparaît sous l'acteur en scène. Ils s'entretiennent à voix basse des petits intérêts du moment, des préséances, des croix, des pensions, des charges qu'on va donner ou retirer, de toutes les intrigues qui agitent une cour à l'ouverture de ces vastes successions. Le peuple qui attend aux portes avec de vrais sanglots, de vraies prières, une vraie stupeur devant ce grand effondrement, s'il pouvait saisir le murmure discret des conversations dans l'église, il serait surpris de voir à nu ces cœurs où il ne suppose que des méditations magnifiques; il y découvrirait les soucis vulgaires, les jalousies d'atelier, les distractions banales qui occupent d'habitude sa propre existence, toutes les menues convoitises et l'affairement vide d'une pensée d'artisan.

Malgré tout, l'heure, le lieu et la cérémonie sont augustes. Pour en retrouver la grandeur, il ne faut que s'élever dans les ombres supérieures de la nef, à la hauteur où n'arrive plus le murmure d'en bas, où parviennent seules les plaintes de l'orgue et les paroles sacrées de l'officiant. Contemplée à distance, dans le recueillement de là-haut, la foule qui entoure ce cercueil change d'apparence, d'âme et de siècle; les figurans revêtus de ces costumes historiques reçoivent indifféremment d'autres noms. Ce sont les pairs de Guillaume, convoqués pour l'accueillir dans l'empire où les barrières du temps n'existent plus : tous les Césars ses prédécesseurs, Charlemagne, Othon, Barberousse, Frédéric de Souabe, Rodolphe de Hapsbourg, Sigismond de Bohême, Charles-Quint; les margraves de Brandebourg, depuis Albert l'Ours; les Hohenzollern, depuis Joachim, le premier de la race qui disputa à Charles d'Espagne le titre suprême, ayant lu dans les astres que la couronne royale et la plus haute dignité de la chrétienté appartiendraient à un chef de la maison de Brandebourg; les vasseaux du ban impérial, tout ce qu'on peut lever entre l'Escaut et le Danube d'électeurs, de ducs et de comtes palatins; le conseil aulique, les Diètes, les Hanses, les milices, les Porte-glaives, tout ce qui a droit de paraître au sacre et aux obsèques de l'empereur romain, dans les dômes d'Aix-la-Chapelle ou de Prague, de Ratisbonne ou de Francfort; tous les soldats fameux qui ont guerroyé sous l'aigle double et foulé le monde avant celui-ci; enfin toute l'Allemagne de l'histoire et de la légende, tous les héros qui ont incarné aux heures mémorables ses forces, ses ambitions, son génie, toutes les âmes fondues dans l'âme de la statue nationale que ces bras inertes dressaient naguère sur le côteau du Niederwald. — Vision, dira-t-on; non, réalité. C'en était une pour l'agonisant, quand il appelait ce cortège à la fête de la

cathédrale, quand il le voyait dans son rêve, avec la lucidité du dernier regard. C'en est une pour nous. Qui oserait dire que ce monde antérieur est moins réellement présent que l'autre à la cérémonie? L'autre, foule anonyme qui va passer sans laisser de traces dans le souvenir, en quoi est-il plus vrai, plus réel? Accordons qu'il est plus sensible, qu'il nous montre des chairs d'un instant, des oripeaux et des bâtons dorés sur ces coussins de velours : tout ce qu'on peut voir chaque soir, pour deux thalers, avec autant de sérieux et de pompe, sur les planches du théâtre d'à côté. Mais ici comme partout, ce qui est vrai, réel et grand, c'est l'Idée, et non sa représentation momentanée ; ce sont les formes permanentes où viennent se mouler successivement des êtres accidentels; c'est le rôle, et non l'acteur. Dans cette église, l'assistance vraiment vivante est celle qui occupe fortement notre pensée, non celle qui se peint sur la rétine distraite de notre œil.

De même pour le convoi qui s'allonge sous les Tilleuls, gross par ces députations de l'Histoire, maintenant que la dernière prière est dite et que l'empereur s'achemine vers le lieu de sa sépulture. La décoration est maigre, mal réussie, la foule désordonnée; le ciel a seul drapé avec magnificence : il a jeté un blanc linceul de neige sur la ville enveloppée de crêpes. Quelques-uns regrettent la somptueuse mise en scène qu'un génie plus artiste suggère en pareil cas à d'autres races. Ce serait moins beau. Ce qui est beau, c'est la raison d'être des choses, aperçue à travers elles; c'est la concordance de ce qu'on voit avec ce qu'on sait ce ou qu'on devine. Le deuil de ce peuple est rude, pauvre et simple comme lui ; on retrouve sa gaucherie et sa roideur dans la toilette mortuaire de sa triste capitale, sa brutalité dans l'expression de sa douleur. Comme il convient, une seule partie est irréprochable, la partie militaire. Aux funérailles du chef germain, il ne faut que son cheval de bataille et ses soldats. Que les régimens défilent bien, et c'est assez. Le spectacle fait réfléchir par ce qu'il montre et par ce qui lui manque. Dans le cortège, ceux que le regard suit avec le plus d'attention, ce sont trois absens : l'héritier d'abord, le souverain, absent de cet intervalle qui lui était destiné, derrière le corps; absens aussi, les deux grands compagnons qui devraient être aux côtés du maître, le maréchal et le chancelier, disparus dans leurs retraites depuis l'instant de la mort. Tout le monde les cherche, comme on cherche, en examinant la machine qui donne le branle à un grand bâtiment, les deux leviers moteurs ; l'œil qui ne les rencontre pas ne s'explique plus le jeu des ressorts et la marche du navire.

L'empereur est sorti par la porte de Brandebourg. Les rois et les

princes l'abandonnent, le peuple s'écoule; son escorte a rompu les rangs sur la place de Paris, sous le drapeau en berne qui pend de cette dernière maison. C'est un drapeau aux trois couleurs. L'empereur continue seul, par l'allée de la Victoire. Il passe au pied de la colonne. On sait de quoi elle est faite, la funeste tour de bronze: ils montrent encore leurs bouches muettes, saillantes sur le pourtour en couronnes symétriques; leurs âmes prisonnières sont engagées dans la masse de fonte. Ils attendaient Guillaume depuis longtemps; serviteurs de la Mort, ils savent qu'elle aime à varier ses trophées; ils le regardent passer. Les chevaux pressent le pas vers Charlottenbourg. Craindrait-on qu'aux allées solitaires de cette forêt, dans la brume lugubre de cette journée d'hiver, un nouveau cortège se reforme pour remplacer la suite princière qui ne marche plus derrière le char? Cortège de fantômes, qui guettait son tour à l'ombre de la lourde pyramide d'où il sort: spectres innombrables, jeunes hommes mutilés, mères en deuil, toutes les figures de la misère et de la souffrance, et des princes encore, mais dépouillés, sans diadèmes, conduits par un vieux roi aveugle, qui les a ramassés sur tous les chemins de l'exil pour venir témoigner les derniers au bord de la tombe impériale, pour y découvrir l'envers mauvais de cette glorieuse histoire.

Qu'est-il besoin d'appeler des fantômes imaginaires? On en a vu un trop réel, celui qui attendait l'empereur au seuil du mausolée de Charlottenbourg: la Destinée n'inventa jamais une rencontre plus tragique. Un instant, il a paru derrière la vitre, à une fenêtre du palais; pour la première et dernière fois, il a salué de loin la dépouille de son père; son regard l'a suivie, comme elle entrait dans le lit de repos des Hohenzollern. Tout s'est évanoui, l'apparition fugitive qui venait de recueillir l'empire au passage, et le mort qui échappait aux mains de ses gardes sur la pente du caveau.

Une dernière salve de tous les canons d'alentour, chiens hurlant après leur maître; et c'est fini de son bruit. — « J'ai eu un rêve... C'était beau. »

VII.

Qui sait s'ils n'étaient pas plus vastes, les horizons de ce rêve, et quel sens profond Guillaume a pu mettre dans ces mots: « La dernière fête à la cathédrale? » La vue des yeux qui se ferment est souvent prophétique, bien des voiles se déchirent devant eux. Le roi de Prusse a-t-il éprouvé le frisson de la fin pour son œuvre comme pour lui-même? L'empereur d'Allemagne, expression suprême d'une forme de la vie historique, a-t-il vu cette forme s'affaissant après lui,

caduque et vide de substance? Voulait-il faire entendre que ces funérailles d'un homme seraient à quelques égards celles d'un monde? Plus d'un se l'est demandé, peut-être, parmi ces princes qui célébraient au Dôme la communion des grandeurs royales. Plus d'un, peut-être, a senti trembler quelque chose sous ses pieds, au bord de cette tombe entr'ouverte, trembler quelque chose sur sa tête, comme se retirait la main solide qui avait raffermi tous les trônes.

Après le premier moment de silence et l'explosion de regrets, le bruit de la vie renaît; le peuple qui formait la haie dans Berlin revient de la triste fête; c'en est une pourtant, puisqu'on n'a pas travaillé ce jour-là. Chacun regagne son faubourg, sa province, chacun reprend son outil et son cœur des jours ouvriers. Suivons-les au hasard par l'Allemagne, ces compagnons, écoutons ce qu'ils disent. De partout arrive à nos oreilles la même menace sourde contre le vieil ordre social; moins violente et moins fanfaronne qu'en d'autres pays, mais plus tenace, raisonnée et constante comme le génie de ce peuple. Ce n'est pas le fracas du torrent qui écume ailleurs au grand jour, arrache quelques pierres, passe et tarit jusqu'à l'autre saison; c'est le grondement lointain de la mer, amenant de l'infini ses vagues méthodiques, rongeant sans relâche tout le rempart des hautes falaises. Ces gens-là veulent comme voulait leur empereur, ils préparent leur règne avec la même patience qu'il avait mise à préparer le sien; l'heure venue, ils le réaliseront par le même emploi scientifique de la force brutale. Des lois rigoureuses ferment leurs bouches et condamnent leurs presses; le bulletin de vote leur reste; la dernière fois qu'ils se sont comptés, ils étaient 800,000. La rumeur de défi monte des villes et des campagnes : on l'entend sous le battement des métiers, dans ces fabriques serrées autour de Berlin comme les lignes d'une armée d'assaut; sous le tapage des marteaux qui forgent les canons monstres, dans le vaste enfer des usines d'Essen; dans les forêts du Hartz, entre les coups de la hache fouillant le tronc des sapins; on l'entend sur le marché de Leipsig et sur le port de Hambourg, dans le convoi de recrues qui rejoint le régiment, dans la cale du paquebot où les plus désespérés s'entassent pour fuir au bout du monde la caserne et l'impôt. Elle monte des profondeurs de la terre, des mines de Thuringe et des houillères de Silésie; pour la propager, les méchans Kobolds ont creusé le sol allemand jusque sous le socle de la *Germania;* ils avaient enfoui leur arme, la dynamite, sous l'image de la patrie, sous les pas de leur empereur, qui faillit disparaître en consacrant cette image. Que sera-ce donc, maintenant que sa figure respectée ne fera plus hésiter les cœurs, maintenant que sa main victorieuse ne contiendra plus les rancunes politiques

des uns, les aspirations particularistes des autres, les révoltes libérales des parlementaires, les passions religieuses des fanatiques, l'athéisme des libertins, et surtout les revendications sociales d'une masse qui trouve le pain trop rare, la gloire trop chère, le caporal trop dur!

Ce n'est pas seulement dans l'atelier qu'on entend saper l'empire ou mettre en doute sa durée; c'est dans le bureau du fonctionnaire, dans la chaire du professeur, dans le cabinet du philosophe, — et il y a beaucoup de philosophes en Allemagne. Là, on déduit théoriquement les raisons de la dislocation prochaine; elles sont spécieuses. La chaudière, dit-on, éclatera faute d'une soupape. Un peuple laborieux ne peut se maintenir longtemps à ce degré de tension administrative et militaire; s'il ne tourne pas contre l'étranger les armes qui l'écrasent, il les tournera contre lui-même. Comme le service universel en a appris l'usage à chaque mécontent, les bataillons n'auront pas de peine à se reformer contre ceux qui les ont instruits. On ajoute, et non sans quelque orgueil, que lorsqu'une refonte du monde est imminente, l'Allemand est désigné par l'histoire pour y procéder. C'est lui, le barbare qui a balayé la pourriture romaine et renouvelé une première fois les rouages d'une civilisation usée. Quand la conscience chrétienne réclama une réforme de l'église, tandis qu'on l'essayait ailleurs partiellement et sans succès, l'Allemagne la fit radicale et définitive; des flots de sang coulèrent pour cimenter la foi nouvelle; ils couleront, s'il le faut, pour la seconde réforme, celle du droit social; elle trouvera des apôtres dans le pays de Jean Huss et de Luther, on verra surgir des Lassalle et des Marx plus heureux, mieux secondés. Pour ceux qui ont abattu des autels quinze fois séculaires, changé des dogmes et mis la main sur les trésors du Seigneur, ce sera jeu d'enfans de brûler un code, d'exproprier des comptoirs et des banques, de loger la république populaire dans l'édifice impérial, réparé d'abord, puis rendu inhabitable par l'absolutisme prussien.

Voilà ce qu'ils répètent, et personne n'y contredit, parmi ceux-là mêmes qui seront frappés les premiers. Seulement, les uns disent: demain, les autres: après-demain, selon le degré d'optimisme. Les voix d'en bas nous tromperaient-elles? Écoutons la plus haute, celle de l'homme qui doit connaître son œuvre, puisqu'il l'a faite. Il lutte devant la porte du monument, pour la défendre quelques années encore; mais il sait que les siennes sont comptées, et qu'après lui nul ne sera de taille pour cette lutte; il sait qu'il est venu trop tard, dans un siècle ingrat pour les architectes du passé, et que le lourd monument gothique porte sur un sol fouillé par les termites. Comme tant d'autres grands esprits de ce temps-ci, qui ont

prophétisé pour des dieux qu'ils ne servaient pas, il reste fidèle aux siens, dévoué aux intérêts de sa condition; mais son génie regarde par-dessus le mur qu'il bâtit et dénonce la vanité de ce qu'il fait devant la fatalité de ce qu'il voit. M. de Bismarck n'a jamais caché ses pensées intimes; en ses jours d'humeur, il prédit l'avenir, et il le prédit sombre. Que de fois, du haut de la tribune du Reichstag, sa voix ironique a soufflé sur les illusions de ceux qu'il sert, en Allemagne et au-delà! Le fond de ses discours les plus sincères est un étrange composé d'orgueil et de philosophie sceptique; on peut le condenser dans cette phrase : « Si l'on ne m'écoute pas, le vieux monde est perdu; il le sera quand je ne parlerai plus. » Le 29 novembre 1881, il montrait la république comme le terme fatal de l'évolution libérale, « tant que le progrès est livré à lui-même et que le militarisme prussien ne lui oppose pas une digue. » Il ajoutait : « Avec tout le poids que mon expérience et ma position donnent à mon témoignage, j'exprime ma conviction que la politique du parti progressiste nous rapproche lentement de la république. » Or, il n'ignore pas qu'après lui, les progressistes auront tôt ou tard les mains libres. Pour se consoler, dans ce même discours, il promenait ses regards sur l'Europe, il marquait l'heure de la république au cadran des divers états, il l'annonçait prochaine à celui qui est aujourd'hui l'un de ses meilleurs alliés. Les réserves de style et les conditionnels de courtoisie adoucissaient à peine l'affirmation qui était dans sa pensée; on sentait que la source amère jaillissait des profondeurs méditatives de cet esprit, entre les blocs de granit accumulés sur elle par l'homme d'action. Comme toujours en pareil cas, il se tournait vers le foyer du mal, il donnait en exemple la nation de scandale. Quand il feint de s'émouvoir contre nous, ce ne sont pas quelques déplacemens de garnisons qui l'effraient, comme il le dit et le fait croire au vulgaire; c'est le principe antagoniste que nous personnifions dans le monde vis-à-vis du sien; il en méprise la valeur morale, mais il en connaît la force historique, et il la redoute.

Il y a pensé sans doute plus d'une fois, au lendemain du coup irréparable qui découronnait son principe. Pendant la fête de la cathédrale, où il ne figurait pas, tandis que la Mort traçait sur son tableau noir cette vision d'apothéose, le contemplatif de Varzin revoyait peut-être, sur ce même tableau, l'autre allégorie funèbre qu'elle y peignait naguère dans Paris. Trois années à peine séparent les deux chefs-d'œuvre de l'inimitable artiste; un rien de temps oublié, pour celui qui regardera dans cent ans, et qui verra les deux grandes fresques symboliques sur le même plan, simultanées, parallèles, placées à la fin de notre siècle pour en résumer le sens,

comme ces représentations totales de la vie que les Égyptiens gravaient à l'issue de leurs galeries sépulcrales.

VIII.

C'est une autre fête, sous le dôme du ciel. Le soleil de juin l'éclaire. La France porte son poète au Panthéon. Des flancs de l'arche triomphale, là-haut, un fleuve d'hommes descend, grossit en route et devient une mer. Ce peuple, lui aussi, suit le cercueil d'un souverain, du seul qu'il ait reconnu et respecté. Comme l'autre, ce monarque s'en va chargé du poids de son siècle, de son œuvre et de sa gloire; comme l'autre, il a passé les limites ordinaires de la vie humaine, et chacun de ses jours a été une journée de travail. En France, comme aujourd'hui en Allemagne, c'est la même stupeur devant une mort qui ne semblait pas possible, le même désarroi devant un vide que nul ne peut combler. Mais ici, point de couronne, pas de simulacres, pas de gardes. Les seuls serviteurs qui escortent le défunt, ce sont des maîtres imprimeurs. Avec cette poignée de soldats et quelques livres de fonte, moins qu'il n'en faut pour forger un des canons de l'autre roi, celui-ci a conquis son empire. Empire plus vaste, car les deux hémisphères en relèvent, ils ont envoyé leurs délégations; plus absolu, car personne ne le conteste ; plus durable, car il s'augmente de tous ceux qui naissent. Derrière le char, on devine aussi des fantômes ; ce ne sont pas des morts stériles, retranchés à jamais de la vie universelle ; ce sont des créatures fécondes et bienfaisantes, ajoutées à celles de Dieu pour doubler le monde réel d'un monde enchanté. Le convoi traverse lentement la ville, fendant à grand'peine ces masses compactes de sujets; leur nombre défie tout calcul, l'histoire n'a pas souvenir d'une pompe aussi colossale : c'est un peuple entier qui roule ce mort dans ses flots.

Qui est-il donc, ce peuple, et quels sentimens le poussent? Si l'on extrait du cortège l'élite intellectuelle de la nation, — et elle ne fait pas compte, goutte d'eau perdue dans cet océan, — si l'on prend séparément chacun de ces anonymes, il n'y aura pas de mots pour dénombrer les ridicules et les sottises qui se sont donné rendez-vous aux obsèques de ce roi de l'esprit. On voit là toutes les palinodies de la politique d'estaminet, toutes les inventions grotesques ou indécentes de la plèbe, toutes ses passions mesquines ou niaises; durant des jours et des nuits, elle s'est fait un jouet de ce cadavre, elle ne se résolvait plus à s'en séparer, elle s'ébaudissait autour de lui aux chansons et aux ripailles. Parmi les spectateurs accourus sur les larges voies où on le promène, c'est la curiosité

ignorante, la gaîté triviale, qui dominent; bien peu pourraient dire ce qu'a fait le poète, pourquoi ils l'admirent, pourquoi ils sont là; les raisons qu'ils donnent confondent la raison.

Pourtant, ce spectacle est grand, comme celui de Berlin, autrement que celui de Berlin. Là-bas aussi, sous l'éclat des dignités et les dehors imposans, nous avons surpris les petitesses au fond des cœurs; et il a fallu regarder les emblèmes puérils à travers de longues traditions pour retrouver ce qu'ils ont d'auguste. Ici encore, si l'on veut être également juste, il faut oublier ces bannières, ces exhibitions foraines, ces propos idiots; il faut recourir à la vision spirituelle et s'élever au total magnifique de ces misérables unités; alors on pourra abstraire l'idée inconsciente qui travaille ce monstrueux animal; ce n'est qu'un instinct confus, dans chacun des membres isolés qui le composent; multiplié par la masse et séparé de l'alliage qui le déshonore, cet instinct devient une idée. Quand trois cent mille hommes sont réunis, il se forme un cerveau collectif, et dans ce cerveau une pensée claire; chacun d'eux la voit mal, tous ensemble la voient bien.

L'idée incarnée dans l'empereur d'Allemagne apparaissait nettement, un long passé historique l'éclairait. L'idée symbolisée par la foule dans le poète révolutionnaire, — arbitrairement ou non, peu importe, l'homme n'est ici qu'un prétexte à l'explosion d'un sentiment, — est plus difficile à dégager, étant plus neuve; elle est à peine formulée dans l'histoire d'hier. — Ce peuple célèbre à la fois la souveraineté du génie humain et sa propre souveraineté. Il contente ses besoins contradictoires : le premier, qui est de reconnaître un maître, une puissance, de l'admirer et de la servir; le second, qui est de la choisir lui-même, librement, et de ne l'accepter que dans la mesure où elle ne le contraint pas. Une puissance intellectuelle satisfait à merveille aux deux conditions. Mille motifs accessoires viennent se greffer sur le principal, suivant les bizarreries de chaque esprit, mais le principal les absorbe tous : c'est la fête de l'intelligence et de la liberté. Le rite est inconvenant, théâtral, on le reconnaît : il a déjà servi pour la déesse Raison. L'objet du culte est généreux et élevé. Chimère idéale peut-être, mais qui vaut bien l'adoration de la Force victorieuse.

Et c'est une force aussi, l'enthousiasme désintéressé qui précipite derrière ce mort la population d'une ville. *Vis gallica*, au moins égale au *furor teutonicus*. Pour être irrésistible, il ne lui faudrait qu'un régulateur. Il manque dans la procession païenne. L'œil cherche vainement une croix, un signe religieux, un indice quelconque d'une foi, pour rattacher ces nobles aspirations aux vérités

éternelles qui devraient les envelopper. Il ne comprend pas, ce peuple, que pour contenir l'orgueil du génie, pour justifier et corroborer la liberté absolue du citoyen, rien n'est si nécessaire qu'une règle morale imposée d'en haut. A le voir passer ainsi, on tremble pour lui, et l'on se rappelle la parole du grand orateur : « ... Vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain la terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête. » L'absence d'une règle et d'un frein au ciel ou sur la terre, là est le danger de la force qui se révèle à nous dans le convoi du poète. A Berlin, c'est le danger contraire; la force que nous considérions là-bas est toute militaire et hiérarchisée, depuis le caporal jusqu'à Dieu; mais elle étrangle le peuple qu'elle a soulevé si haut; un instant de défaillance, et tout peut s'écrouler.

Les deux forces, telles que ces deux cortèges les traduisent aux yeux, sont en présence depuis le commencement du siècle. Quand il naquit, la force nouvelle débordait sur l'Europe, elle avait tout subjugué. Depuis, elle a exercé de courtes reprises, à ses heures d'explosion. La force ancienne a eu sa revanche la plus complète avec l'empereur Guillaume; il l'a concentrée, portée à son maximum de tension, il lui a rendu pour un temps la disposition du monde. Comment s'établira dans l'avenir l'équilibre des deux forces? Laquelle fera pencher le monde? C'est le secret de Dieu. Nous n'aurions pas de peine à le deviner, si nous savions discipliner la nôtre et l'appliquer à un seul objet. Elle est d'essence supérieure, puisqu'elle contient l'idéal vers lequel l'humanité gravite.

Le poète et le conquérant se sont rejoints dans l'histoire. On sait comme il décroît vite, ce grand bruit de ceux qui ont occupé la terre, comme il s'évanouit bien avant que cette terre ait repris leur chair dans ses entrailles. Sous les coups de la Mort, la mémoire des hommes est comme l'eau où un enfant jette des pierres : les plus grosses font des cercles un peu plus larges; petites ou grosses, avant que les pierres aient touché le fond, les rides s'effacent, l'eau a oublié. — Oublions le rêve, mauvais pour nous, qui vient de finir dans la tombe de Charlottenbourg. Et maintenant, vivons. Vivons mieux, s'il se peut. Vivons unis. Ne désespérons pas. L'heure nous invite aux pensées qui doivent être désormais les nôtres. Au jour où s'envoleront ces pages, avec les derniers échos du glas qui tintait hier dans les neiges de Berlin, d'autres cloches lanceront leurs volées dans les premières joies du ciel d'avril; elles sonneront à tous les cœurs le réveil, la vie, l'espérance. Cloches de Pâques, cloches de France, parlez-nous de la résurrection!

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LES

MISSIONS D'INSTRUCTION

EN EUROPE

UNE ÉCOLE COLONIALE A PARIS.

Qui peut avoir perdu le souvenir de la sinistre dépêche annonçant le désastre de Lang-Son? L'anxiété que l'on ressentit à sa lecture fut plus poignante peut-être que celle éprouvée aux tristes débuts de notre guerre avec l'Allemagne; notre armée, alors comme aujourd'hui, nous inspirait une telle confiance que, même après les échecs de Wissembourg et de Frœschwiller, l'espoir d'une prompte revanche soutenait les esprits. En mars 1885, le télégramme de Lang-Son jeta la France dans une consternation générale. Il y eut un cri de rage contre ceux qui avaient poussé à l'expédition du Tonkin. Les députés, les sénateurs, les ministres, tous affolés, perdirent le sang-froid nécessaire aux crises imprévues. Ils voyaient nos troupes démoralisées, poussées l'épée dans les reins jusqu'à la mer. A les entendre, nous perdions le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine; il allait falloir abandonner le Cambodge à ses dissensions et Madagascar aux missionnaires anglais. L'Inde française eût été entraînée comme tout le reste dans cet effondrement. C'était l'idéal pour ceux qui souhai-

taient que la France commençât à Brest et finît au pont du Var. Ai-je besoin de rappeler que la chute du cabinet que présidait M. Jules Ferry fut foudroyante et si complète qu'il ne s'est plus relevé?

Comment M. Camille Pelletan, armé d'un rapport laborieusement machiné, ayant avec lui l'extrême gauche et une partie de la droite intransigeante, perdit-il le procès qu'il fit à la politique d'extension coloniale? C'est que « l'âme de la patrie planait sur l'assemblée, » selon la belle expression de M. de Mahy, et qu'il était de toute impossibilité que le sang de Garnier, du chevaleresque Rivière et de tant d'autres héros aux noms obscurs, eût été répandu pour aboutir, après un effarement sans nom, à la plus honteuse des reculades.

Depuis cette date néfaste et, en dépit des plus sinistres prédictions, la situation de nos colonies dans l'extrême Orient s'est sensiblement modifiée dans un sens satisfaisant, surtout si l'on se reporte au passé. Notre escadre est rentrée à Toulon ; une grande partie des troupes du corps expéditionnaire est revenue dans ses cantonnemens, non sans avoir été acclamée, fêtée, comme il convenait qu'elle le fût. La Cochinchine, le Tonkin et l'Annam nous restent. L'empire du Milieu, que l'on disait rancunier, disposé à toutes les trahisons, prouve qu'il désire la paix. Le gage certain de sa sincérité n'est-il pas dans le traité de paix qu'il vient de signer avec nous, traité qui nous ouvre sa frontière de l'ouest, c'est-à-dire l'un des plus vastes marchés du monde? Loin de nous garder rigueur, le vice-roi Li-Hung-Chang, le seul grand homme politique qu'il y ait en Asie, confie à des ingénieurs français l'exécution d'immenses travaux. Il n'est pas jusqu'à Madagascar où notre influence, jadis si précaire, ne paraisse mieux assise. Les Malgaches éludaient, avec une opiniâtreté qui devait fatalement aboutir à de sanglans efforts, les clauses de la convention qui les liaient à la France. Aujourd'hui, grâce à l'énergie, à l'admirable entendement des affaires de notre résident-général à Tananarive, M. Le Myre de Vilers, il n'est pas d'aventuriers et de chevaliers d'industrie à la solde du gouvernement malgache, pas de distributeur de bibles en quête d'une situation, qui, de gré ou de force, ne reconnaissent notre droit de contrôle sur l'île et notre ferme volonté de le faire respecter.

Ces résultats sont absolument inespérés, même pour quelques-uns de ceux qui les avaient prédits. Il fallait que leur foi dans un succès final fût bien robuste, car jamais notre politique coloniale n'avait été livrée à un tel tâtonnement, à des mains plus inexpérimentées. Rarement intérêts plus sérieux n'avaient sollicité l'attention de gouvernans plus indécis. Les chambres édifiaient pour détruire; elles allaient, comme un bateau sans boussole, du protectorat à l'annexion et de l'annexion au protectorat. Certains de ces politi-

ciens eussent volontiers tranché toutes ces questions par une évacuation radicale des pays acquis, si les guet-apens de Bac-Lé et de Hué, la débandade... de Lang-Son, n'eussent mis en question l'honneur du drapeau.

En résumé, ce n'est pas à une direction habile et résolue que nous devons nos nouvelles conquêtes : elles sont le produit de morts retentissantes, comme celle du commandant Rivière, et de paniques comme celle de Lang-Son. Nous avons eu la main forcée, et pourtant combien on en a voulu à ceux qui ont cherché hors de France une extension du territoire pour compenser, en quelque sorte, la séparation douloureuse de nos belles provinces d'Alsace et de Lorraine! Peut-être étaient-ils dans leur tort, ces partisans d'une extension coloniale ; mais il faut reconnaître que, s'ils ont vu leurs idées triompher, on ne saurait les accuser d'avoir suscité les tragiques événemens qui ont rendu obligatoire la continuation d'une guerre au Tonkin.

Et maintenant qu'une très petite portion de l'armée de terre et de mer n'a plus à exercer au dehors qu'une facile mission de surveillance, le moment est venu de consolider ce qui paraît acquis. On m'assure qu'il se crée en ce moment, à Paris, des banques et des sociétés industrielles ayant de grands projets d'exploitation. C'est pour le mieux, et chacun doit désirer que les sommes considérables qui vont être mises à la disposition d'habiles spéculateurs aident à guérir notre commerce de la pléthore dont il souffre depuis tant d'années. Mais ne serait-ce pas édifier sur le sable, vouer ces essais à une ruine certaine, si nos conquêtes ne présentaient qu'une sécurité éphémère? Ne sent-on pas qu'il est indispensable de nous attacher les populations de nos nouvelles possessions, aussi bien par l'intérêt que par l'esprit et le cœur? Comment y parvenir? Quel moyen employer? Par la douceur et la patience, ou par un régime de terreur, de compression ou d'expulsion comme celui qu'emploie l'Allemagne dans les provinces que nous avons perdues? Nul, en France, n'oserait préconiser ces odieux abus de la force.

L'objet de cette étude sera donc de rechercher le système par lequel nous pourrons nous faire aimer des populations tout à coup devenues françaises, ou récemment placées sous notre protectorat, et comment il sera possible d'allier la sécurité de ces acquisitions nouvelles au plus grand développement de leur bien-être.

I.

Il est deux systèmes qui peuvent conduire au but désiré. Le premier consiste à créer dans nos colonies des collèges où la jeu-

nesse indigène, titrée et riche, recevrait une éducation européenne. C'est ce que font les Anglais dans leurs vastes possessions des Indes orientales. Le second, déjà en vigueur à Paris sous la désignation d'École cambodgienne, serait de créer en France un vaste établissement d'instruction où les fils des meilleures familles de la Cochinchine, de l'Annam, du Tonkin, de Tunisie, du Congo, de l'Inde, de Madagascar, viendraient apprendre notre langue pour aller ensuite la propager chez eux, et y faire connaître nos produits et nos découvertes. Qui pourrait aussi empêcher que cet établissement ne devînt une sorte de pépinière où le gouvernement prendrait ses interprètes et certains fonctionnaires coloniaux? De même que nous avons en Grèce et en Italie des écoles françaises où nos jeunes artistes vont s'inspirer des chefs-d'œuvre du passé, de même il y aurait dans notre capitale un vaste collège où la jeunesse coloniale viendrait s'instruire et s'éclairer.

Esquissons le premier système, qui paraît peu nous convenir.

L'empire le plus riche en colonies, la Grande-Bretagne, n'ignore pas que c'est par l'éducation et par la grande vulgarisation de son langage qu'elle s'assimile les peuples les plus rebelles à sa domination. Aux Indes, plusieurs lacks de roupies, 10 ou 12 millions de francs, ont été votés pour aider à cette conquête intellectuelle. L'Angleterre a été admirablement secondée, en cela, par sa flotte marchande, ses missionnaires, et l'on peut affirmer, sans crainte d'un démenti, que c'est la langue parlée sur les bords de la Tamise qui, hors d'Europe, est la plus universellement comprise.

Dans les villes principales de ses immenses possessions, il se trouve des facultés conférant aux étudians des titres à peu près similaires à ceux décernés dans les universités d'Oxford et de Cambridge. Les cours y sont suivis par des écoliers des deux sexes, de race bien différente, et il n'est pas jusqu'aux filles des sectateurs de Zoroastre qui n'y viennent disputer à d'autres jeunes filles d'origine européenne les grades universitaires. Toutefois, dans le dernier *Livre bleu* de l'empire oriental des Anglais, on peut lire avec quelque surprise que l'éducation a touché à peine « les cimes des montagnes, » c'est-à-dire les chefs et les princes indiens. Peu nombreux, paraît-il, sont ceux qui, de leur propre initiative ou, par suite de cette circonstance qu'ils étaient placés sous la dépendance de fonctionnaires britanniques, ont voulu d'une culture intellectuelle, ou qui se sont efforcés de la rendre populaire parmi les personnes soumises à leur influence.

Le rédacteur du *Blue Book* nous apprend, — et nous savons si peu de choses de ces maharadjahs des Indes qu'on lit le rapport avec beaucoup d'intérêt, — pourquoi il ne faut pas s'étonner si

l'aristocratie indigène s'est tenue en général à l'écart de la science. Ce qui lui aurait fait défaut, à cette aristocratie, c'est le stimulant d'un désir non satisfait. Le prince autochtone s'est formé un idéal de civilisation qui lui suffit. Son horizon ne s'étend pas au-delà de sa cour. Son administration revêt un caractère pratique; elle se borne à donner satisfaction aux besoins de ses sujets tels qu'ils sont, mais qui diffèrent absolument des besoins que le progrès impose aux peuples d'Occident. Les jouissances dont ses ancêtres se montraient contens lui suffisent, et, dans sa poésie nationale, il trouve amplement de quoi donner carrière à ses goûts littéraires. Quant au noble indou, il n'est, — mais en petit, — qu'un autre prince indigène. S'il a une fortune qui lui permette de satisfaire ses passions favorites, il ne voit pas pourquoi il travaillerait en prévision d'une jouissance imaginaire. Ses ressources sont-elles médiocres? il ne lui viendra jamais à l'idée de supposer que des livres pourront lui tenir lieu de ce qui lui manque. Dès son enfance, tout conspire autour de lui pour lui faire rejeter l'éducation à l'arrière-plan. L'influence de la femme sur ses sens s'oppose à tout développement intellectuel. Le mariage conclu dès un âge trop tendre met aussi des entraves à son ambition et le détourne d'un but sérieux à atteindre. La coutume de passer l'existence à de grandes distances des centres de population ne lui permet jamais d'attacher sa pensée aux questions d'intérêt général. Dans certains cas, l'instinct héréditaire le pousse à considérer l'éducation comme une marque de déchéance; dans d'autres cas, il se laisserait instruire s'il n'avait pas à courir les chances de contamination sociale dont notre éducation libérale est inséparable. L'ancienne noblesse française ne pensait pas différemment. Le rapporteur se plaint aussi de ce que l'on n'ait pas trouvé moyen d'attirer les hautes classes indigènes vers le genre d'éducation qui est propre aux Anglais. « Sans doute, dit-il, des dispositions ont été prises pour veiller à l'éducation des mineurs placés sous la tutelle des *districts courts* ou *courts of wards*. Pour diverses causes, toutefois, ces tentatives n'ont pas donné de grands résultats, et il n'y a guère probabilité qu'avant longtemps encore les classes titrées prennent l'habitude d'autoriser leurs fils à frayer avec les élèves de nos écoles et de nos collèges. »

On a songé à créer des collèges spéciaux pour cette noblesse rebelle aux études. Le premier fut ouvert à Indore, en 1875. On y voyait des fils de maharadjahs, et même des princes héritiers présomptifs. Au début, c'est à peine si ces jeunes gens se donnaient le souci d'apprendre l'anglais; rebelles aux exercices du corps, ils dédaignaient l'équitation, et tous ces jeux violens où nos voisins

aiment à déployer leur force et leur adresse. Peu à peu, pourtant, le niveau de l'instruction s'éleva et, à l'heure actuelle, le programme des études comprend l'anglais, le sanscrit, l'indou, le persan, l'ourdou, parlé par 100 millions d'hommes, l'arithmétique, l'algèbre, les élémens d'Euclide, l'histoire et la géographie. En 1882, l'établissement comptait quatre-vingt-deux élèves, soumis, en outre, à un entraînement qui les encourageait à contracter des habitudes viriles. A la suite du collège d'Indore, il s'en est créé d'autres, mais l'exemple n'a pas été suivi partout. Le rapporteur du *Blue Book*, demande avec force que les gouvernemens locaux soient invités à combler les lacunes qu'on signale encore.

Jusqu'à ce jour, la jeunesse musulmane s'était tenue à l'écart des maisons d'éducation européenne. Les rigides sectateurs du Prophète reprochaient aux Anglais de n'avoir à donner à leurs enfans ni instruction religieuse ni « bonnes manières. » Ces plaintes ont cessé : au collège d'Aligarh, l'éducation religieuse fait partie intégrante du programme; les élèves y sont instruits dans la foi de leurs ancêtres, et le régime de l'établissement est de nature à rassurer complètement les parens au point de vue de l'instruction morale et du bon ton. Toutefois, l'internat est obligatoire pour tous les jeunes gens demeurant à une certaine distance de l'institution ; ils y trouvent une discipline combinée avec des jeux fortifians.

Voilà le résumé très succinct de ce qu'ont fait les Anglais dans la plus grande de leurs possessions ; leur œuvre d'assimilation n'est pourtant pas encore terminée, mais l'on peut s'en rapporter à eux pour affirmer que, d'ici à peu d'années, les fils des maharadjahs et des nobles indous, ceux des parsis et des mahométans, auront à leur usage et dans toute l'étendue de l'empire asiatique des maisons d'éducation parfaitement organisées.

II.

Il est un fait digne de remarque venant à l'appui du second système, système qui consisterait à créer, à Paris, un vaste établissement d'étude, à l'usage de notre jeunesse coloniale.

Ce fait, le voici : lorsqu'il y a un peu plus de trente ans, les Européens eurent brisé les barrières qui fermaient l'accès de la Chine et du Japon, ces deux empires voulurent, aussitôt la paix signée, étudier les mœurs, les lois des barbares d'Occident, s'expliquer comment ces étrangers, en si petit nombre, avaient triomphé de leurs grandes armées, et fait sortir de leur léthargie plusieurs centaines de millions d'hommes.

Ce fut un de nos compatriotes, le regretté Prosper Giquel, qui,

dès 1874, dans un rapport où il rendait compte des travaux accomplis par trente-huit élèves de l'arsenal maritime de Fou-Tchéou, conseilla au gouvernement du Céleste-Empire d'envoyer en France ces trente-huit étudians. Prosper Giquel y reconnaissait que le but poursuivi dans l'arsenal avait été simplement de mettre les jeunes gens à même de se rendre compte, à l'aide du raisonnement et du calcul, du fonctionnement, des dimensions et du travail accompli par les différentes pièces d'une machine, de façon à pouvoir dessiner et reproduire un de ses organes isolés. Ces connaissances ne formaient que le premier degré de la science de l'ingénieur; elles suffisaient à un chef d'atelier; mais un ingénieur devait être capable de créer un type complet de machine, organiser une usine, etc. Pour que des élèves pussent arriver à ce point, il leur fallait, en plus, suivre des études comparatives de nombreux types d'ateliers et de machines, reproduire beaucoup de ces types par le dessin, enfin être initiés par le travail pratique à la fabrication des machines de toute sorte et de toutes dimensions. « Nous n'avons eu ni le temps ni les moyens de pousser les élèves aussi loin, disait Giquel; la Chine ne présente pas à l'heure qu'il est (1874) un champ de fabrication industrielle suffisant pour former des ingénieurs. C'est en Europe qu'il leur faudrait aller pour acquérir l'expérience que donnent seuls l'examen et l'étude de travaux variés, et le temps nécessaire à leur instruction serait au moins de quatre ans. Le gouvernement chinois verra s'il veut mettre tout de suite à profit les capacités de ses élèves en les employant dans les ateliers de l'arsenal, ou leur faire continuer leurs études en Europe, et se procurer par ce moyen des ingénieurs qui, non-seulement puissent diriger ses constructions, mais lui fournir les plans et les devis des constructions nouvelles, en tenant compte des perfectionnemens les plus récens de l'industrie. »

Ce n'est pas tout. Dans ce même rapport, notre compatriote conseillait aux ministres du Céleste-Empire d'embarquer ses élèves sur les navires-écoles : « Si la marine chinoise n'était pas pressée d'utiliser les services de nos jeunes étudians, disait-il, on pourrait avec beaucoup d'avantage pour eux et pour leur pays les envoyer en Europe. Après deux années d'études, on devrait en embarquer quelques-uns sur des navires de guerre de nationalités diverses, où, pendant deux autres années, ils feraient le service d'officiers et assisteraient en cette qualité non plus seulement à la manœuvre des bâtimens isolés, mais aussi aux évolutions de plusieurs navires réunis en escadre. Ils se familiariseraient également aux différens genres de canons et d'armes à feu que nous n'avons pu leur mettre sous les yeux. »

Avec une promptitude qui fait le plus grand honneur au gouver-

nement chinois, le projet de M. Giquel fut adopté. Les élèves de l'arsenal de construction navale parlant français furent placés dans des écoles ou des établissemens industriels français. Ceux de l'École navale parlant anglais allèrent en Angleterre, où ils étudient principalement au *Royal naval College of Greenwich*, lorsqu'on ne les embarque pas sur des navires de guerre.

Mais ceci n'était que le germe de la création des missions chinoises d'instruction à l'étranger. A l'heure actuelle, il y a, en Europe, trente-trois jeunes Chinois dont la haute direction est en d'excellentes mains, celles de l'honorable M. Dunoyer de Segonzac. Ils sont distribués ainsi : six élèves étudiant le droit à la Faculté de Paris; deux sont à l'École normale supérieure, section des sciences; deux à l'École des ponts et chaussées, et quatre au génie militaire. Il s'en trouve dix-neuf en Angleterre, répartis comme suit : deux étudians en droit, deux en sciences, trois ingénieurs-mécaniciens, et douze à la marine. Ce dernier chiffre est significatif. Il prouve que les innombrables bateaux de l'Angleterre, marchands et autres, ont, aux yeux des Chinois, valu à nos voisins d'outre-Manche une sorte de supériorité navale sur toutes les autres marines. Qu'ils y prennent garde : c'est peut-être celle de la quantité et non de la qualité! Après la glorieuse campagne de l'amiral Courbet, il est permis d'affirmer que la marine française de guerre a été jugée dans l'extrême Orient comme la première marine du monde.

Il n'est peut-être pas superflu d'ajouter que tous les élèves dont il a été question plus haut sortent de l'arsenal de Fou-Tchéou, fondé, comme on sait, par M. Giquel. Cinq, cependant, font exception : ils sortent de l'École de Tien-Tsin, dont les instructeurs chinois ont étudié à Fou-Tchéou.

Les dépenses de ces jeunes gens, en Europe, sont payées : deux quarts par l'administration du *Le-Kin* ou douanes intérieures du Fo-Kien, un quart par les douanes impériales de la même province, un quart par l'arsenal de Fou-Tchéou. La somme allouée à chaque élève pour son entretien et ses frais généraux est de 300 francs par mois. Les règlemens prévoient, en outre, des allocations pour frais de professeurs, d'uniformes, de voyages, d'excursions scientifiques, etc.

Le Japon, plus fréquemment peut-être que la Chine, a envoyé dans les principales capitales d'Europe et d'Amérique un grand nombre de ses fils. Il n'est pas une administration, une institution, un établissement industriel d'une grande importance qui n'ait été étudié par les Japonais. Leur application à tout savoir a été chez quelques-uns tellement vive, qu'ils en ont perdu la santé et la vie.

Des missions japonaises, dirigées par des membres de la famille impériale, des ministres, de hauts fonctionnaires, ont parcouru le monde, poursuivant un but militaire, scientifique et même politique. Remarque étrange qui a été souvent faite, et qui accuse une grande versatilité, on a vu les Japonais s'engouer tour à tour des Français, des Anglais et des Américains ; aujourd'hui, ce sont les Allemands qui tiennent la corde. Quelques familles siamoises ont actuellement des élèves dans nos lycées. L'arrivée de ces Asiatiques ne date que de 1881 ; sa majesté le roi de Siam, cette année-là, envoya un assez grand nombre de jeunes gens en Europe pour y faire, mais à ses frais, leur éducation. L'un d'eux est actuellement à Sainte-Barbe, où il travaille avec ardeur pour entrer à l'École centrale. C'est, me dit-on, un sujet fort distingué.

L'origine de la mission égyptienne en France remonte jusqu'à 1826. Elle eut pour premier directeur M. Jomard, de l'Institut, ancien membre de l'expédition d'Égypte. Le nombre des élèves a été, dans un certain moment, de quatre-vingt-trois. C'est un chiffre que plus d'un lycée de province serait heureux d'avoir. Les carrières qu'ils embrassèrent furent très diverses : on les vit à la marine, au génie civil, à la Faculté de médecine, à l'agriculture, à la diplomatie. Il en sortit des sujets distingués, qui rendirent d'incontestables services à leur pays. Vers 1844, un ministre d'Égypte demanda au gouvernement français l'autorisation de créer, à Paris même, une école spécialement militaire. Quatre princes égyptiens devaient y entrer, ainsi qu'un certain nombre d'élèves choisis avec le plus grand soin. Louis-Philippe ne manqua pas d'accueillir favorablement cette proposition, et l'école s'ouvrit, en septembre 1843, sous le patronage du maréchal Soult, alors ministre de la guerre. Un colonel d'état-major, qui avait commandé à Saint-Cyr, en reçut la direction, qui fut irréprochable.

A la suite des événemens de 1848, l'institution fut licenciée. Une grande partie des élèves reprit la route du Caire ; ceux qui n'avaient pas fini leurs études persistèrent dans leur désir de s'instruire à Paris, et suivirent des cours chacun selon sa spécialité. Comme une surveillance était nécessaire, on nomma à cet effet une commission composée de MM. Jomard, Barthélemy Saint-Hilaire, Yvon Villarceau, Barbet, chef d'institution, et Lemercier, administrateur-secrétaire. Cette commission, — est-il besoin de le dire? — a toujours fonctionné gratuitement, et son rôle n'a pas peu contribué à rendre habituel l'usage de la langue française sur les bords du Nil. Les Anglais qui, là comme ailleurs, du reste, battent en brèche notre influence, ont eu l'ennui de s'en apercevoir quelquefois.

Ce qui précède prouve surabondamment, il me semble, que les

races asiatiques, celles de l'Asie du Nord en particulier, sont désireuses de s'instruire, lasses de leur immobilité, impatientes de nous suivre dans les voies de progrès et de réformes. Mais le caractère de leurs missions diffère essentiellement de celui que nous voudrions voir dominer en France. En envoyant à l'étranger leurs nationaux, ces gouvernemens poursuivent uniquement un but d'instruction; quant à nous, c'est vers un idéal plus élevé que nous aspirons, et, pour préciser, nous voulons l'assimilation graduelle des populations indigènes. C'est un devoir strict, en même temps faire acte d'habileté, que d'éclairer celles de ces races que la Providence a placées sous la tutelle de la France. A ce titre, comme à beaucoup d'autres, l'École cambodgienne, dont je vais parler un peu longuement, et qui fonctionne dès à présent à Paris, mérite de fixer notre attention, car elle est un acheminement réel, — quelque modeste que soit ce premier pas, — vers la réalisation d'une institution utile.

III.

L'idée de la création d'une école comme celle dont nous allons parler n'est pas nouvelle. Dès le XVIIIe siècle, le révérend père Charles de Montalembert (1), missionnaire aux Indes orientales, demandait que l'on fondât, en France, un collège à l'usage des jeunes Indiens; ils y auraient été envoyés pendant plusieurs années, et, leur instruction terminée, ils seraient revenus dans leur pays pour occuper des emplois et propager notre influence.

Ce projet n'eut pas de suite.

En 1885, M. Pavie, attaché au service télégraphique, rentrait en France après un séjour de onze années consécutives au Cambodge. A son arrivée à Saïgon, il rendit visite à M. Bégin, gouverneur intérimaire de la Cochinchine, qui lui confia treize jeunes gens appartenant aux meilleures familles du Cambodge. M. Pavie accepta la tâche difficile et délicate de les conduire en France, de leur faire apprendre le français et de les mettre en situation de recevoir une solide instruction.

Ce fut l'honorable M. Le Myre de Vilers, alors à Paris, qui, sur l'invitation du ministre de la marine, se chargea du patronage de cette jeunesse asiatique : il ne pouvait être placé en de meilleures mains. Craignant, pour l'inexpérience de nos protégés, un séjour

(1) *Le Révérend Père Montalembert*, par M. H. Castonnet des Fosses (*Annales de l'extrême Orient et de l'Afrique*, mai 1886).

trop prolongé dans un hôtel ouvert à tout venant, M. Le Myre de Vilers insista auprès du sous-secrétaire d'état aux colonies pour qu'ils fussent installés dans un hôtel privé, éloigné du bruit et des distractions dangereuses. Le choix se porta sur un immeuble de la rue Ampère; par sa proximité du Parc Monceau et du Bois de Boulogne, par sa situation dans un quartier paisible, d'accès facile (cette dernière condition était indispensable, étant donné le genre d'existence auquel nos hôtes allaient être soumis), il offrait les conditions souhaitées.

La question d'installation une fois réglée à la satisfaction de nos jeunes protégés, il y avait lieu d'arrêter les bases d'un enseignement en rapport avec la grandeur des résultats à obtenir.

Le programme adopté, de concert avec un comité d'organisation dans lequel nous relevons les noms de MM. Fuchs, ingénieur en chef des mines, Foncin, inspecteur-général de l'Université, consiste à agir sur ces esprits déliés par des procédés aimables, mais toujours d'une façon pratique. Arriver à l'intelligence par les yeux, tel est le principe qui domine la méthode suivie dans l'établissement de la rue Ampère. Le premier soin de la direction a été de couvrir les murs de la salle de classe de cartons empruntés à des collections d'histoire naturelle, d'art industriel, de sciences appliquées, etc. Dans toute la maison, elle a répandu à profusion des cartes géographiques, des images de toute sorte, des photographies, des journaux illustrés.

Elle a pensé que la vue des merveilles dont notre France, et particulièrement la capitale, est ornée, serait de nature à éveiller chez ces jeunes gens une admiration qui tournerait certainement à notre avantage. Aussi les promenades instructives (visite ou étude de nos ateliers, de nos usines et manufactures, de nos musées), le théâtre, les réunions mondaines, les voyages dans les départemens, voire même à l'étranger, tiennent-ils une grande place dans l'enseignement (1).

(1) Comme complément de leur première année d'études, on a organisé à leur intention un voyage de vacances dans l'Est. Le 17 août 1886, ils prenaient, en compagnie de leur directeur et de leur professeur surveillant, le train à destination de la Suisse. Les jeunes Cambodgiens ont ainsi visité Bâle, Zurich, Lucerne et Berne; puis ils sont rentrés en France, et ils ont successivement fait halte à Belfort, Montbéliard, Besançon, Vesoul, Chaumont, Clairvaux et Troyes.

Le succès du voyage accompli l'année précédente devait amener la direction à profiter des vacances de 1887 pour faire une grande excursion de quarante-six jours dans le centre minier et métallurgique de la France (le Creusot, Saint-Etienne, Lyon), en Savoie et dans la Suisse romande. Le retour s'est effectué par Dijon et Fontainebleau, où les jeunes voyageurs ont fait un séjour de huit jours pour explorer la forêt et visiter le palais.

Les bienfaits de cet entraînement spécial n'ont pas tardé à se manifester. Les progrès dans l'étude de la langue ont marché de pair avec l'assimilation à nos mœurs et à nos usages. Si bien que, dans l'espace de quelques mois, on a réussi à façonner des sujets dont l'intelligence et la tenue ne laissent rien à désirer et qui font bonne figure parmi les plus distingués de nos concitoyens.

J'ai eu la satisfaction de le constater dans une visite que j'ai eu récemment l'occasion de faire rue Ampère. Ce résultat fait le plus grand honneur à M. Goldscheider, dont l'activité, l'administration éclairée et les hautes connaissances méritent les plus grands éloges et la gratitude des intelligences à l'instruction desquelles il s'est voué, — on peut le dire sans aucune exagération, — corps et âme.

Mais il ne suffit pas d'avoir démontré la possibilité de créer une grande œuvre, il faut faire mieux : il faut la réaliser. Puisque la tentative a réussi, — au-delà de toutes les espérances, — avec nos protégés du Cambodge, pourquoi ne pas étendre au reste de l'Indo-Chine française, et peut-être aussi à d'autres pays soumis à notre protectorat, le bénéfice d'un enseignement dont l'efficacité n'est plus à démontrer?

Heureux et fier d'un succès qui a dépassé les prévisions les plus optimistes, le sous-secrétariat d'état des colonies est disposé à entrer résolument dans une voie qui lui permettra, dans un espace de temps relativement court, — tout en réalisant des économies sur le budget, — et sans porter aucune atteinte à notre sécurité, de créer un personnel de fonctionnaires indigènes destinés, au début, à coopérer avec nos administrateurs détachés de la métropole, pour arriver par la suite à se substituer graduellement à eux dans tous les services où cette substitution aura été reconnue possible.

A l'extension de l'établissement de la rue Ampère se trouve ainsi intimement lié tout un plan de réorganisation, — mieux encore, de rénovation politique et administrative dont les avantages sautent aux yeux!

Économie de temps. Il ne faut pas moins de dix ans, en effet, pour faire un bon fonctionnaire colonial; or deux années, trois au plus du régime inauguré rue Ampère, suffiront pour former des collaborateurs indigènes capables de rendre les plus grands services.

Économie d'argent, attendu que le jeune indigène, de retour dans son pays, son stage terminé, recevra un traitement inférieur de moitié, voire même des deux tiers, à la solde de son collègue détaché de la métropole. Au bout d'un petit nombre d'années de services, il se trouvera ainsi avoir reconstitué, au profit de la colonie, le capital absorbé par les frais de son éducation à Paris.

Ce n'est pas tout : la consolidation de notre empire colonial ne réclame point seulement une consommation de fonctionnaires. Pour servir ses intérêts en Orient et en extrême Orient, la France a besoin de pionniers vigoureux qui étendent en toute direction notre influence économique. Il lui faut surtout et avant tout des négocians et des industriels.

Les jeunes Français redoutent de longs exils. Insuffisamment préparés, il faut avoir le courage de le reconnaître, peu versés dans la pratique des langues étrangères, entravés par une loi militaire rigoureuse, découragés souvent aussi par les difficultés d'acclimatement auxquelles est en proie l'Européen sous le climat débilitant des tropiques, ils hésitent à partir ; — et c'est la semence étrangère qui vient trop souvent, hélas! remplir le sillon péniblement creusé par nos armes.

Puisque la métropole ne suffit pas à pourvoir de cadres français les travailleurs de ses colonies, pourquoi ne pas demander aux colonies de constituer elles-mêmes et de recruter dans l'élite de leur population cet état-major nécessaire? Il appartiendra à l'école cambodgienne, agrandie et pourvue de moyens d'action plus puissans, d'instituer à l'usage de cette catégorie de pensionnaires un enseignement approprié au but spécial qu'il s'agit d'atteindre.

Quelques esprits chagrins se demanderont peut-être, avec quelque apparence de raison, si les sujets que l'on aura ainsi appelés à la vie occidentale ne constitueront pas plus tard un danger pour notre propre sécurité. N'est-il pas à redouter, disent-ils, que les pupilles, émancipés par nous, ne retournent contre leurs protecteurs les armes qu'ils auront eu la naïveté de mettre entre leurs mains?

Ces craintes sont chimériques. Il suffit pour s'en convaincre de constater ce qui s'est passé avec les hôtes actuels de la rue Ampère. Au moment de leur départ de Phnôm-Penh, le Cambodge était fort troublé. Des tentatives d'insurrection dont nos soldats eussent été les premières victimes semblaient imminentes, et les jeunes émigrans avaient fort à faire pour repousser les préventions que leurs proches avaient contre la France. Au contact de ce foyer de lumière qu'on appelle Paris, ébloui par son éclat et sa puissance, rien n'est resté de ces préventions dans l'esprit de nos jeunes Cambodgiens. A la réserve soupçonneuse des premiers jours a fait place un courant sympathique qui va grandissant (1). J'en ai été remué

(1) Grâce aux correspondances échangées par les élèves avec leurs familles, la réputation de l'école cambodgienne est déjà si bien établie au Cambodge que plusieurs des fils du roi Norodom ont fait des démarches actives pour être envoyés à Paris.

dans la visite que je leur fis. Il me semblait avoir devant moi de véritables Français imbus des nécessités de nos intérêts modernes, et qui bientôt allaient être appelés à une sorte d'apostolat, celui d'étendre au loin notre influence dans l'ordre moral aussi bien que dans le domaine économique.

Deux ans ont suffi pour déterminer ce changement dans des natures indolentes que beaucoup de personnes supposaient obstinément fermées à toute idée de progrès. Le résultat est merveilleux, mais, s'il ne se crée pas sans retard, à Paris, une vaste institution où tout ce qui touche à l'instruction, à l'éducation de la jeunesse coloniale se trouve réuni, c'est que le gouvernement français sera très au-dessous de la tâche qui lui est dévolue, par suite de l'accroissement aussi inattendu que considérable de ses possessions d'outre-mer.

Ainsi que, dans une récente conférence, le disait M. J. Harmand, consul-général de France à Calcutta, « rappelons-nous que, si nous avons perdu sucessivement nos colonies, c'est parce que, nos forces et nos ressources se trouvant absorbées dans les luttes de continent, nous n'avons jamais, pendant nos périodes de paix, accordé à nos pays d'outre-mer l'attention qu'ils méritaient; que, regardant toujours ces établissemens lointains comme secondaires dans notre politique générale, nous avons négligé de leur donner, quand nous le pouvions, une organisation assez puissante pour leur permettre de résister victorieusement et d'eux-mêmes aux attaques d'un ennemi européen. »

A l'heure présente, deux de nos colonies et un pays de protectorat (1) contribuent à l'entretien de l'école de la rue Ampère. Le le gouverneur de la Cochinchine a profité du passage de la deuxième mission cambodgienne pour lui adjoindre un jeune interprète des langues annamite et cambodgienne, qui avait demandé à compléter son instruction en France. L'élan est donné, il n'y a qu'à l'accélérer.

En exécution d'une promesse faite avant son départ pour Tananarive, M. Le Myre de Vilers, de son côté, s'est préoccupé, dès son arrivée à Madagascar, de l'envoi à l'école d'un certain nombre de jeunes fonctionnaires hovas. Il est bon de remettre en mémoire ces bonnes dispositions au vaillant représentant de la France à la cour d'Emyrne.

Dans un rapport adressé à M. le sous-secrétaire d'état aux colonies, le commandant du Soudan français réclamait instamment

(1) La Cochinchine, le Cambodge et le Sénégal. — L'Ouest africain est représenté par un fils adoptif du roi Tofa, de Porto-Novo.

l'adoption d'une mesure analogue en faveur de fils de chefs influens de la région du Niger, appelés, d'après l'opinion du lieutenant-colonel Gallieni, à devenir d'incomparables agens de pénétration dans ce continent noir, demeuré si longtemps et si obstinément fermé à nos explorateurs. Ce serait continuer sous une autre forme ce qui se fit autrefois. Le général Faidherbe, pendant son gouvernement au Sénégal, ne manqua pas d'y créer des écoles d'enfans indigènes. Elles prospéraient, les négrillons s'y montraient intelligens et dociles, lorsque son successeur, aussitôt débarqué à Saint-Louis, se hâta de les fermer. A cela rien d'étonnant; mais ce qui peut surprendre et flatter notre amour-propre national, c'est que de nos jours encore, dans un village perdu de l'Afrique, l'on soit brusquement abordé par un nègre à tête blanche et qui vous dira, avec une fatuité comique : « Bonjour, capitaine! » C'est un élève des écoles créées par l'honorable général.

Mais pour fonder, dira-t-on, un établissement qui puisse recevoir un grand nombre d'élèves, il faudra beaucoup d'argent, et alors, en raison de la pénurie de nos finances, cette fondation menacera d'être indéfiniment ajournée. Je ne vois pas que la question financière soit un obstacle, puisqu'elle sera tranchée par la participation de toutes les colonies au budget de l'institution. La métropole ne doit en ceci être contrainte à aucun sacrifice d'argent. Les dépenses seront divisées entre toutes nos possessions, établies proportionnellement selon le nombre des boursiers que chacune d'elles entretiendra à Paris, et les dépenses de l'instruction dans un budget colonial n'ont jamais été lourdes ni jamais discutées.

EDMOND PLAUCHUT.

LA

SARDINE

Vers le milieu d'octobre dernier, la population des petits ports où l'on pêche la sardine, de Douarnenez aux Sables-d'Olonne, était mise en émoi par une affiche que venaient de faire apposer les commissaires de l'inscription maritime et les syndics des gens de mer. Chacun, la lisant, y voyait la fin, — conforme à ses vœux, — d'un débat passionné qui toute l'année avait excité les esprits, allumé des rixes, et failli même, en quelques points, causer des désordres publics. Les pêcheurs commentaient la parole toujours respectueusement écoutée du ministre de la marine. Le gouvernement allait-il interdire ou favoriser l'emploi des seines à sardines, des filets perfectionnés qui permettent de prendre une plus grande abondance, — trop grande pensaient les uns, — du poisson qui fait la richesse de toute cette partie de la côte? A la vérité, le placard officiel ne le disait pas; il annonçait seulement une solution prochaine de la question pendante. Mais c'était assez pour calmer tous ces braves gens. D'ailleurs, le ministre a tenu parole : après avoir consulté des commissions, compulsé des rapports, constitué des comités, il a finalement interdit pour l'avenir l'usage des seines à sardines dans les eaux territoriales.

Il y a douze ans, en 1874, par des circulaires spéciales, le gouvernement recommandait ces mêmes seines; puis un système de simple tolérance avait suivi. Aujourd'hui on les défend. La récente décision de l'autorité est certainement conforme aux vœux de

la plus grande partie des pêcheurs, qui élevait depuis longtemps de vives réclamations contre ces engins. L'est-elle aux intérêts généraux du pays? C'est un point plus délicat à décider. Mais la tutelle toujours bienveillante qu'exerce la marine sur ses « inscrits » a d'inexorables nécessités. Ce sont de grands enfans. On perdrait son temps à raisonner avec eux, et il n'est pas toujours aisé de vouloir leur bien contre leur gré.

La France a exporté en 1886 pour moins de 14 millions de « sardines à l'huile. » Elle en avait exporté en 1875 pour plus de 25 millions, et en 1880 pour 29 millions. Ces chiffres disent assez l'importance de l'industrie qu'alimente la pêche de la sardine. Si ceux qui la font sont dignes de toute sollicitude, on ne saurait négliger non plus les intérêts collectifs représentés dans l'espèce par l'usine, qui achète au marin la matière première rapportée par ses filets et lui donne une plus-value considérable. Or l'industrie de la sardine à l'huile, pour plusieurs raisons, au nombre desquelles il est juste de mettre en première ligne la rareté du poisson dans ces dernières années, traverse en ce moment une crise grave. L'affaire des seines à sardines n'en est qu'un épisode. L'interdiction des « filets perfectionnés, » car on les appelle aussi de ce nom, réclamée par le comité consultatif des pêches, aura-t-elle la vertu que lui croient les pêcheurs; va-t-elle augmenter leur bien-être ou n'aura-t-elle pas un contre-coup fâcheux sur la grande industrie de notre littoral océanique, celle-là même dont ils vivent? Ce sont autant de questions qu'un avenir prochain résoudra.

Une commission spécialement convoquée à Brest, l'été dernier, et après elle le comité consultatif des pêches, par la voix de son président, l'honorable M. Gerville-Réache, ont unanimement reconnu que la seule base logique à donner à des mesures administratives concernant la pêche de la sardine était la connaissance scientifique de ce poisson, la connaissance de ses mœurs, de ses déplacemens, des causes qui l'éloignent ou le rapprochent de nos rivages. Or sur tout cela nous ne savons rien ou bien peu de chose. On répète ce qu'a dit au siècle dernier Duhamel du Monceau, dans son célèbre *Traité des pêches*. La science, depuis lui, n'a pas fait un pas. Toutefois, Coste s'était préoccupé de la question. L'importance de la pêche de la sardine sur la côte bretonne n'a pas été étrangère au choix qu'il fit de Concarneau pour y créer le premier laboratoire maritime. C'est là qu'ont été recueillies depuis quelques années les seules notions nouvelles qu'on ait sur une espèce marine dont la pêche n'occupe pas moins de monde que celle de la morue ou du hareng. Mais il reste encore beaucoup à connaître de son histoire. Assurément il eût été désirable que les chambres de commerce du littoral fissent entreprendre à leurs frais une étude suivie de la sar-

dine. On leur avait fait pour cela des offres. Mais ces initiatives salutaires ne sont pas dans nos mœurs, et nous laissons trop volontiers, en France, les préoccupations de cet ordre au gouvernement.

I.

La sardine semble tirer son nom d'une appellation générale : « sarda, » donnée autrefois, sur les bords de la Méditerranée, à diverses salaisons de poisson, peut-être parce que l'art de le préparer ainsi était né ou florissait principalement en Sardaigne. On trouve, en effet, la sardine dans la Méditerranée, où elle s'est acclimatée, comme le hareng dans la Baltique. Mais sa vraie patrie est l'Océan : on la rencontre dans toute la partie tempérée de l'Atlantique du nord, sur les côtes de Cornouailles, de France et d'Espagne, aux Açores et jusqu'aux États-Unis. On la dit abondante au Venezuela.

La sardine appartient à la famille des clupes. Les naturalistes l'y rangent tout à côté de l'alose, pourtant bien différente par sa taille et ses mœurs, et non loin d'autres espèces dont la sardine, au contraire, se rapproche davantage par son mode d'existence : le hareng, l'anchois et l'esprot ou sprat, tous recherchés pour la consommation. Le hareng et le sprat sont des poissons du nord ; la sardine, l'anchois, préfèrent les eaux plus tièdes. Ces diverses espèces vivent en troupes plus ou moins nombreuses ; elles semblent passer la plus grande partie de leur existence sous les eaux profondes, et ne se rapprocher de la surface qu'à certaines époques de l'année. On croyait autrefois que leurs bancs, apparus d'abord en un point de la côte, se déplaçaient parallèlement à elle, descendant vers le sud ou remontant vers le nord, selon l'espèce. Ce n'est là qu'une illusion. Le hareng, la sardine, viennent du large ; seulement, comme leurs bataillons n'arrivent pas tous à la fois, mais successivement et de proche en proche, on crut que c'était la même armée qui s'avançait toujours.

La sardine est une bête de noble allure, vive et fière en ses mouvemens. L'eau sans rives, sans fonds est son élément. Tout indique en elle le poisson de haute mer. Elle n'a rien de la démarche alourdie, fatiguée des espèces de fond ou de rivage. Et pourtant elle n'échappe point à ses ennemis. Une foule de gros poissons et les marsouins, les dauphins, en font un carnage sans fin, donnant la chasse aux bancs, qui sont pour eux table mise.

Comme les autres clupes, les sardines sont des poissons d'une extrême sensibilité, « labiles, » disent les naturalistes. Un rien les tue. Il suffit qu'elles aient effleuré le filet, perdu une écaille ou deux pour être touchées à mort, bien différentes en cela d'une foule

de poissons qu'il faut presque tuer par violence pour qu'ils meurent quand on les a sortis de l'eau. Un turbot restera la nuit entière au fond de la barque du pêcheur qui l'a pris, et sera encore vivant. On a vu dans les aquariums des turbots mangés au quart par un poulpe et guérir. La sardine ne résiste pas à un simple frôlement; et pour en rapporter une vivante au port, il faudrait des précautions spéciales, enlever le poisson dans une baille avec l'eau même où il nage, et encore se heurterait-il aux parois et ne vivrait-il que quelques heures.

Parvenue à tout son développement, la sardine est un peu plus petite que le hareng; elle est alors pleine de graisse, huileuse et d'un goût médiocre. Elle pèse environ 150 grammes. On sale cette sardine, puis on la met en presse, mais on n'en fait pas de conserves à l'huile. C'est le *pilchard* des Anglais. En France, nos pêcheurs l'appellent sardine d'hiver ou « de dérive, » parce qu'elle se fait prendre dans les grands filets dits de dérive qu'on tend la nuit au large pour le maquereau. La sardine de dérive hante surtout nos côtes vers la fin de l'hiver. Elle vit certainement dans des eaux plus froides que pendant son jeune âge. On peut trouver jusqu'en juin des sardines presque aussi fortes, mais cependant n'ayant pas atteint toute leur taille, et beaucoup moins grasses. Puis ces sardines disparaissent. Si l'on en voit encore quelques-unes de temps à autre, c'est par exception : ce sont les retardataires, les demeurans, que toute espèce voyageuse laisse derrière elle. Alors apparaît la sardine d'été, dite « sardine de rogue. » Elle est beaucoup plus petite, avec des dimensions d'ailleurs très variables; communément elle pèse de 12 à 15 grammes. Elle est donc jeune, et elle est aussi plus délicate, n'étant pas chargée d'huile. C'est elle qu'on prépare en boîtes et dont il se fait un commerce considérable sur toute la terre. Elle vient par bancs, mais comprenant beaucoup moins d'individus que les bancs de harengs. Leur présence est souvent annoncée par les vols de goëlands, prêts à saisir cette proie fraîche, qu'ils préfèrent à toute autre. A certains beaux jours, la sardine s'ébat; ses masses pressées clapotent tout à la surface de l'eau en flots d'argent. Les pêcheurs disent que parfois la nuit on l'entend sauter; mais c'est en vain qu'ils tendraient leurs filets : on ne la prend que le jour. Vers novembre, la sardine de rogue disparaît à son tour, abandonnant aussi quelques retardataires qu'on retrouvera au ventre des merlues. Où va la sardine de rogue? Gagne-t-elle la haute mer, descend-elle sans s'éloigner beaucoup sur les pentes de la fosse qui sépare la France de l'Espagne? Nous n'avons actuellement aucun moyen de le savoir, nous ignorons jusqu'au sens de ses déplacemens. On n'a jamais prouvé, quoi qu'en disent les pêcheurs, qu'un banc de sardines ait gagné directement un

autre point de la côte. On dirait plutôt qu'il se fait une sorte de roulement de ces bancs par le large, roulement qui serait incessant. Ils arrivent, s'en vont ; d'autres viennent, et ainsi de suite.

Quelquefois, dans les bancs de sardines, le poisson est « mêlé. » Généralement il y est d'une taille uniforme, mais qui diffère considérablement d'un banc à l'autre. Il n'y a aucune règle ni aucune prévision possible. Les pêcheurs emportent toujours avec eux des filets de plusieurs « moules. » Nul ne saurait dire le dimanche la taille du poisson qu'il pêchera le jeudi : s'il sera plus gros ou plus petit. Ce qu'on peut prévoir presque à coup sûr, c'est qu'il sera différent.

La sardine de dérive a quelquefois les organes de la génération bien développés et semble prête à se reproduire. La sardine d'été, même la plus grosse, n'a jamais les flancs arrondis qui annoncent chez les femelles des poissons la ponte prochaine. L'examen des ovaires ne laisse d'ailleurs aucun doute. La sardine de rogue est une bête jeune et n'a jamais frayé.

La sardine, comme beaucoup d'animaux de la mer, se nourrit de ce qu'elle trouve, mais toujours de proies très petites. Ce sont ordinairement des crustacés, des embryons presque microscopiques de mollusques et de vers, ou encore des végétaux infiniment plus petits dont les eaux de l'océan sont parfois remplies, au point de prendre une couleur spéciale. Dans l'intestin de sardines pêchées à la Corogne, on a trouvé jusqu'à 20 millions de ces algues microscopiques qu'elle avale dans les mouvemens mêmes que tout poisson fait pour respirer.

Voilà, sans plus, ce qu'on sait de certain de la sardine. On prête à Laplace cette boutade que, si on l'avait enfermé dans une tour, avec une seule fenêtre ouverte au midi, il eût fait sa *Mécanique céleste*. C'est la fortune et la gloire des sciences exactes que ces déductions nécessaires et ces rattachemens forcés de ce qui est caché à ce qu'on peut observer. La biologie n'a pas de tels privilèges. Même dans les détails de l'organisation de deux espèces en apparence voisines, on constate parfois des écarts inattendus. Ainsi les zoologistes, avons-nous dit, rangent l'une près de l'autre la sardine et l'alose ; cependant les tissus de celle-ci supportent sans inconvénient le contact de l'eau des fleuves où elle remonte pour frayer, et celui de l'eau de mer où elle vit le reste de l'année, tandis qu'une sardine mourrait tout de suite dans l'eau douce. A plus forte raison, les mœurs, les instincts de deux espèces presque semblables peuvent-ils différer considérablement : ici aucune déduction légitime, mais seulement de vagues probabilités. Ce que nous savons de l'alose, du hareng beaucoup mieux connu, nous renseigne mal sur la sardine. Nous pouvons dire qu'on ignore tout

de son existence ; en quels lieux, en quels temps elle fraie, la durée certaine de sa croissance, les causes qui la poussent ou l'attirent sur nos côtes et ensuite l'en éloignent. Nous sommes réduits sur tout cela à des vues purement conjecturales, et c'est, on en conviendra, une situation fâcheuse à l'égard d'une matière première de telle importance.

II.

Il est probable qu'on a salé et pressé la sardine sur la côte de l'Océan dès l'époque de la conquête romaine. C'est une industrie toute primitive et qui n'a pas dû beaucoup changer avec les siècles. En France, elle est aujourd'hui délaissée pour la fabrication des conserves à l'huile, mais le mode de pêche n'a pas varié au moins depuis deux cents ans. On prend la sardine en l'attirant avec divers appâts dans un filet spécial. Ces appâts sont principalement la *rogue* et la *gueldre*. La rogue n'est que l'ovaire plein d'œufs des morues, salé, mis en baril et expédié par grandes quantités d'Islande, de Norvège, spécialement pour la pêche de la sardine. La gueldre est une sorte de petite crevette (mysis), qui se montre parfois en nuées épaisses à l'embouchure des rivières de Bretagne. On la prend la nuit avec des seines spéciales et on la met en saumure. L'usage s'est introduit depuis quelques années de mêler à la rogue, denrée coûteuse, une certaine quantité de farine d'arachide, qui paraît jouir aussi de la propriété d'attirer la sardine. C'est une grande économie. On a dit qu'elle diminuait la qualité du poisson et lui laissait un goût particulier. C'est affaire à débattre entre le pêcheur et l'acheteur, et celui-ci ne peut être trompé, car on retrouve toujours facilement la farine d'arachide dans le ventre de l'animal. Mais il est assez curieux de voir le même reproche fait au siècle dernier, et justement dans les mêmes termes, à la gueldre. En 1757, la Société d'agriculture et de commerce de Bretagne attestait que « la gueldre corrompt les sardines en moins de trois heures et les fait tellement fermenter qu'elles s'entr'ouvrent par le ventre. » Dans les petites choses comme dans les grandes, l'histoire se répète. On a jadis interdit la gueldre par les mêmes raisons qu'on fait valoir maintenant contre « l'emploi de la rogue dite artificielle. » La sardine s'ouvre en effet très vite par le ventre, surtout s'il fait un peu chaud. Mais c'est là une particularité bien connue des physiologistes, et la qualité de l'appât n'y est pour rien. Ce sont les sucs de l'estomac qui corrodent, digèrent ses parois dès que le sang n'y circule plus, et de même la paroi du ventre de l'animal. La sardine, ainsi détériorée, est dite, dans le commerce, « épinglée. »

Les embarcations pour la pêche de la sardine sont de grands

canots non pontés, avec cinq hommes d'équipage et un mousse. Le gréement comporte deux mâts, qu'on peut abattre sur le lieu de pêche, et d'énormes avirons de près de 10 mètres. Chaque embarcation emporte sa rogue et plusieurs filets de « moules » différens. Ces filets sont tissés d'un fil aussi fin que possible. Si on pouvait les faire invisibles, ce serait la perfection. Chaque filet a la forme d'un grand quadrilatère long de 15 mètres environ, haut de 6 ou 8; la ralingue supérieure est munie de lièges, et il pend dans la mer à l'arrière de la barque comme un rideau. On se borne à le tenir tendu : c'est à cela que servent les grands avirons, mieux que la voile. Cependant le patron a déjà jeté quelques poignées de rogue; on fait silence, car le sort de la journée se décide. L'heure la plus favorable est toujours le lever du soleil ou l'après-midi. Le patron, debout sur l'arrière, puise à pleines mains la rogue dans un barillet placé près de lui, et, d'un mouvement cadencé qui ne manque pas d'élégance, la jette à droite et à gauche du filet. Bientôt une multitude de petites bulles viennent du fond crever à la surface. C'est le signe attendu; c'est la sardine qui « lève, » et dont la vessie natatoire laisse échapper une partie de son air, à mesure qu'en montant le poisson trouve une pression moins forte. Et alors sous l'eau on voit passer, rapide éclair, le ventre argenté d'une sardine qui a volté par le flanc; puis une autre; et la mer dans la profondeur étincelle. Le poisson est là : va-t-il se jeter dans le filet? A certains jours, on ne sait pourquoi, la sardine semble repue. On a dépensé en vain l'appât : le poisson «ne travaille pas, » disent les pêcheurs.

L'adresse du pêcheur de sardines est de faire que celle-ci, en cherchant sa nourriture, se prenne dans les mailles. Certains patrons acquièrent en cet art un talent que d'autres n'auront jamais. C'est le savoir conscient ou non du pêcheur à la ligne. Quand on juge le filet assez chargé, il est retiré, et pendant qu'on en met un autre à l'eau, le démaillage commence, fort brutal. Deux hommes prennent le filet brasse par brasse et le secouent pour faire tomber le poisson. S'il tient un peu, l'homme le saisit par la queue entre les dents et le dégage avec la main. S'il est trop bien pris, on secoue, on secoue violemment, jusqu'à ce qu'il se casse et tombe en deux morceaux. Ces débris seront pour la soupe au poisson de l'équipage; en attendant, on les cache. Mais le jour s'avance, il faut rentrer au port. S'il y a du vent, tout est bien; s'il fait calme, on aura un rude coup d'aviron à donner, pour n'être pas le dernier : les prix seraient tombés; et demain matin le poisson ne vaudra plus rien, sera bon à jeter, à faire du fumier.

L'aspect des petites villes dont la sardine est la richesse diffère beaucoup des ports de grande pêche, tels que Boulogne, ou Dieppe,

ou Granville. Vous ne verrez point à Concarneau, à Douarnenez, ces femmes de pêcheurs au visage bronzé qui interrogent la mer comme une connaissance à elles, et qui savent découvrir à l'extrême horizon le lougre où est leur « homme. » Dans les ports de Bretagne, la femme du marin s'inquiète peu du dehors, on ne la voit pas sur le quai; c'est tout simplement une ouvrière. La petite ville, elle-même, est une cité industrielle où la vie semble intermittente. Pendant que les barques sont à la pêche, c'est le repos. On voit aux portes des fabriques de conserves, des groupes de filles et de femmes qui causent, tricotent, attendent. Derrière le mur de l'usine bien enfermée, on travaille seulement dans l'atelier silencieux des ferblantiers, qui mettent la dernière soudure. On n'entend que le bruit cadencé des boîtes de fer-blanc qui tombent toutes faites de la machine à estamper.

C'est la fin d'une chaude journée d'été. Dans l'azur du ciel, de légers nuages, comme déchirés, annoncent que le vent a tourné avec le soleil couchant, signe de beau temps. La brise est faible: les barques arrivent lentement en masse plus serrée à mesure qu'elles approchent du port. La pêche a-t-elle été bonne? On le dirait, car les haveneaux sont dressés à l'arrière en signe d'abondance. Les acheteurs sont au quai et regardent. Les marchés se débattent à voix basse et presque en mystère. Un étranger ne se douterait pas que des affaires considérables se traitent. C'est dit: on est convenu de tel prix du *mille*, car le mille de sardines est l'unité commerciale. Le poisson va être compté, lavé, mis par lots de deux cents dans des paniers et transporté à l'usine. Tant mieux s'il est de taille moyenne: gros, il en va trop peu dans les boîtes, et le consommateur n'est pas satisfait; petit, les frais de manipulation augmentent, les ouvrières étant payées au mille, et c'est le fabricant qui se plaint. Ah! il n'est pas besoin de courir aux nouvelles et de descendre au port pour savoir si la pêche a donné. Le bruit de la rue, les allées et venues continuelles l'indiquent assez. Le roulement des voitures, le trot des chevaux, tout jusqu'à la bonne mine des gens, trahit la fortune de passage qui vient de sourire à tous. Et la ville va rester bruyante. Le pêcheur n'a pas ici la sagesse des rudes marins du nord. Les cabarets chanteraient toute la nuit, si les règlemens municipaux n'y mettaient ordre. Les usines chantent aussi, mais là c'est le travail et la veille qui font les voix hautes. Car tant qu'il y aura du poisson, les femmes vont fatiguer : point de repos jusqu'à ce que tout soit en boîtes.

La sardine est d'abord étêtée. On se sert pour cela d'un couteau de bois; c'est un tour de main à prendre, qui coupe à la fois la tête et enlève les intestins. On lave ensuite le poisson et on le dispose sur des claies de fil de fer où il sèche un peu. Ces claies reprises

sont plongées tour à tour dans l'huile bouillante. Quand le poisson est frit, on le laisse égoutter, puis on le verse en tas sur de longues tables, déjà couvertes de boîtes, où sont assises de chaque côté deux files d'ouvrières. De grands quinquets fumeux, empestant l'huile comme tout l'atelier, éclairent le travail. On chante, on parle, on crie. Les contremaîtresses laissent cette liberté pour qu'on se tienne éveillé. Les boîtes s'emplissent de sardines frites en rangs pressés. On les portera ensuite sous des robinets d'huile, et finalement aux soudeurs, pour être fermées. Il ne reste plus qu'à les faire bouillir et à les mettre par cents dans des caisses qui seront expédiées jusqu'en Guinée, ou à Sydney, aux antipodes. C'est à Londres que se traitent toutes ces affaires d'exportation. Cependant, les têtes enlevées par le couteau de bois avec les intestins ont été soigneusement mises de côté. Demain, un fermier avisé viendra prendre cette vidange, le meilleur des engrais, et avec lui transformera en terre féconde la lande la plus âpre. Il est tel domaine récemment défriché auquel son maître a donné le nom significatif de Ker-am-pelou : en français ce serait quelque chose comme « la Sardinaie. »

La grosse sardine, qu'on pêche seule à la pointe d'Angleterre et à la pointe d'Espagne, ferait de mauvaises conserves à l'huile : on la presse. A la Corogne, de très grands établissemens n'ont que cette industrie. Dans la baie de la Corogne, nous ignorons sous quelle impulsion, des bancs considérables de sardines reviennent tous les ans se faire prendre, peut-être en raison de quelque déclivité spéciale ou de quelque couloir sous-marin existant devant ce port. La pêche est d'ailleurs admirablement organisée. Les eaux, toujours abritées où elle se fait, permettent des procédés qui ne seraient pas de mise sur nos côtes. Chaque banc de poissons, à peine entré dans la baie, est enveloppé au moyen d'un immense filet en demi-cercle appelé *cedazo*, long de 1 kilomètre 1/2 et haut de 30 mètres. Des cabestans tirent cette seine immense vers la rive pour qu'elle touche le fond. Quand le poisson ne peut plus trouver de passage sous l'engin, on le ferme, et, dans cette réserve flottante, des barques vont chaque jour prendre la quantité de sardines nécessaire pour le travail de l'usine. Pendant le temps qu'on met à épuiser cette mine, la fabrique est pleine d'un monde bruyant d'hommes et de femmes, « porteurs, saleurs, curieux et quémandeurs. » On marche dans une boue glissante de sel, d'huile et de tripes de poissons, où le visiteur n'avance qu'avec d'infinies précautions. Tous ces gens y courent pieds nus, portant des mannes graisseuses qu'ils tiennent sur la tête, au bout de leurs bras constellés d'écailles. La sardine est d'abord mise en saumure pendant une quinzaine de jours, puis disposée en bel ordre rayonnant dans des barils dont les douves, mal jointes à dessein, laissent écouler l'huile

et l'eau. Sous un grand hangar, les leviers s'alignent, retenus par l'extrémité à une barre fixée dans le sol, et chargés à l'autre bout d'une pierre pesante. La sardine peu à peu se tasse dans les barils; on en remet de nouvelles, et, quand ils sont pleins, on serre les douves, on ferme, et il ne reste plus qu'à expédier dans les campagnes, les cités populeuses, les pays relativement pauvres, où la sardine en boîte est un luxe. Le bénéfice le plus grand peut-être est l'huile qui a coulé des barils dans des rigoles soigneusement aménagées, et de celles-ci dans un réservoir. Après une épuration sommaire, elle sert à la préparation des cuirs et à divers usages pour lesquels l'huile de poisson est spécialement recherchée.

En France, on fait encore avec la sardine une préparation dans la saumure, à laquelle on ajoute des épices et un peu de terre d'ocre pour la colorer. C'est la sardine dite « anchoitée. » Quant à la sardine vendue pour la consommation immédiate, elle est expédiée en demi-sel; autrement elle ne se conserverait pas. De toutes les matières premières, la sardine est peut-être celle dont la valeur intrinsèque diminue le plus vite avec les heures, beaucoup plus vite que la viande, les fleurs, les autres poissons.

Mais les quantités de sardines vendues « en vert » ou anchoitées sont très peu de chose à côté de la sardine mise en boîtes. Jusqu'en ces dernières années, plusieurs pêcheurs ou petits commerçans avaient encore chez eux des presses et réalisaient quelque bénéfice quand le poisson tombait à bas prix. Cette modeste fabrication a à peu près disparu devant le nombre croissant des usines sur nos côtes; on en compte aujourd'hui plus de cent. Par suite, les conditions économiques de la pêche se sont profondément modifiées. Le prix du mille de sardines ne dépend plus seulement de la rareté et de la qualité du poisson, mais aussi des besoins des fabriques, qui peuvent avoir de lourds engagemens. Pendant la dernière campagne (1887), les prix ont oscillé de 3 francs à 50 francs le mille (à Audierne). Depuis plusieurs années, la situation est désastreuse pour la fabrication de la sardine à l'huile, qui a dû payer le poisson très cher. Les pêcheurs ont cru dès lors qu'ils pourraient toujours vendre le mille à ces prix élevés, et se prétendent lésés s'il ne les atteint pas. Pendant ce temps, l'Amérique inondait les marchés du monde entier avec ses produits, qui n'ont de la sardine que le nom. Et du même coup, pour comble d'infortune, la France perdait le monopole de la fabrication honnête. Plusieurs usines s'étaient installées sur la côte portugaise et nous faisaient une rude concurrence, achetant à bas prix de grandes quantités de poisson prises avec les filets perfectionnés. Il y a une légende sur l'origine de cette industrie rivale. Les plus hardis marins de la côte bretonne sont les gens de l'île de Groix, les Grésil-

lans. Sur leurs lougres admirablement gréés, peints de toutes couleurs, aux mâts terminés par une flèche dorée, et qu'on appelle aussi « grésillans, » ils pêchent, ils font le commerce. Le golfe n'a pas de mauvais temps pour eux. En hiver, ils traînent le chalut; en été, ils prennent le thon ou bien trafiquent de la sardine. Est-elle abondante quelque part, on voit tout de suite arriver les Grésillans. Ils achètent aux pêcheurs, mettent le poisson en demi-sel et vont le revendre sur un autre point de la côte moins favorisé. Gens très pratiques, ils savent à merveille se mettre en commun pour une affaire, jouer du télégraphe et se faire avertir où la pêche donne. Leurs correspondans sont toujours des boulangers, auxquels on retire la pratique du bateau s'ils ont envoyé quelque faux avis. Donc, il y a six ou huit ans, des Grésillans, chassés par une tempête, avaient dû fuir devant le temps jusque sur la côte de Portugal et y relâcher. Là, ils remarquent qu'on pêche, à la seine, et en quantité, la même petite sardine qu'emploient nos fabricans, mais qu'on la vend à vil prix. Ils en achètent leur plein chargement et viennent la vendre sur la côte de Bretagne à gros bénéfice. Ils dirent l'avoir chargée à l'île d'Yeu, et ne manquèrent pas de retourner au pays de Cocagne pour recommencer une opération qui avait si bien réussi. On prenait donc bien du poisson à l'île d'Yeu! On écrivit, on s'informa : les Grésillans n'y avaient pas paru. Ceux-ci, de leur côté, ne surent pas garder le secret : on finit par découvrir qu'ils allaient s'approvisionner en Portugal. Le poisson était de bonne qualité pour être mis en boîte, il ne coûtait rien : si on allait là-bas fabriquer la sardine à l'huile? Un premier courant d'émigration se déclara bientôt, qui n'a plus cessé.

III.

En fait, l'industrie de la sardine a traversé depuis sept ans, et traverse encore, une crise redoutable. La fabrication courante, celle des produits de qualité moyenne, a été bien près de sa ruine. Même l'abondance de l'année dernière ne paraît pas avoir entièrement conjuré le danger. Il reste, dit-on, un stock considérable à Londres qu'on ne peut écouler aux prix qui sont offerts. La cause principale de cette crise a été, avant tout, la rareté du poisson depuis 1880, sauf en 1883, qui fut une année moyenne. Alors on a prétendu, comme il arrive toujours en pareil cas, que la sardine abandonnait nos rivages. Chacun a donné son explication, sans se rendre compte des difficultés du problème. Si nous savions seulement d'où elle vient et pourquoi elle vient, peut-être pourrions-nous spéculer sur sa disparition. Mais ce n'est pas l'incertitude, c'est le néant absolu de nos connaissances qu'il faut constater ici. La plus

grande partie de la vie de la sardine se passe loin des côtes, sous d'autres latitudes ou dans des profondeurs inaccessibles : peu importe au demeurant, elle se dérobe à nous, voilà le fait. La belle saison ramène dans nos baies la sardine âgée d'un an environ, comme le hareng revient tous les ans à la côte; mais lui du moins, nous savons l'instinct, le besoin qui le conduit. Le corps des femelles gonflé d'œufs mûrs le dit assez. Le hareng vient chercher ses frayères, et, à la fin de la saison, on le pêche le ventre vide, après la reproduction. Le même instinct ne conduit pas la sardine de rogue, dont les ovaires sont bien loin d'être à maturité, même quand elle quitte nos eaux à l'entrée de l'hiver. Pourquoi cette apparition annuelle suivie d'une disparition tout aussi régulière? Nous l'ignorons. Aucun voile n'a été soulevé de ce côté : nous sommes réduits aux plus vagues conjectures. Cette avancée en masse de la sardine dans les eaux peu profondes est-elle le contre-coup de migrations d'ennemis qu'elle fuit, mais qui ne la suivent pas aussi loin, et nous demeurent inconnus? C'est le mystère des abîmes. Ainsi vit au fond de l'Atlantique tout un peuple de grands poulpes, sans qu'on les voie jamais à la surface ou dans le voisinage des côtes. Cette explication des migrations de la sardine est très peu vraisemblable; mais les autres ne sont guère meilleures.

On avait pensé que peut-être la sardine de rogue vient dans nos eaux en quête de quelque nourriture préférée. Des observations précises ont montré que la sardine, comme la plupart des autres poissons d'ailleurs, est fort éclectique, et n'a de préférences que quand elle peut choisir. Elle prend ce que la mer lui offre, et celle-ci est généreuse, étant pleine de vie. Mais la sardine est un terrible creuset; sauf en certains jours, quand elle « ne travaille pas, » elle ne paraît jamais rassasiée, se jetant avec la même avidité sur la rogue, sur la gueldre, et même la farine d'arachide.

La température des eaux, échauffées l'été, refroidies l'hiver, a-t-elle un rôle? Cela semble assez probable, mais on n'en peut donner aucune démonstration; elle exigerait des études spéciales qui n'ont jamais été faites. La sardine de dérive semble se complaire dans des eaux plus froides, la sardine de rogue rechercher les eaux dont la température ne soit pas inférieure à 12 degrés. Peut-être, quand la mer s'est échauffée au printemps, pousse-t-elle ses incursions dans nos baies comme extrême limite de ses déplacemens; puis, quand vient l'hiver, à mesure que l'abaissement de la température des eaux resserre le champ de ses courses, elle se retire. Il est probable qu'au fond les choses doivent se passer un peu de la sorte. Toutefois, il resterait à expliquer pourquoi la sardine de rogue ne remonte pas au-delà de la Manche, bien que la surface de l'océan, dans les mois d'été, atteigne 12 degrés jusqu'au nord de l'Écosse. Nous

ignorons, d'autre part, si on ne la trouverait pas, en hiver, dans les eaux du Maroc, où la température de la mer est à peu près la même qu'en été sur nos côtes.

Pouvons-nous au moins supputer l'âge de la sardine de rogue quand elle fait son apparition dans nos eaux? En pouvons-nous tirer quelque indication sur la durée ou l'étendue de ses déplacemens? Pendant la dernière saison, le 10 juin, on vit tout à coup apparaître des bancs de très petites sardines longues de 3 à 4 centimètres seulement. Elles arrivaient en quantités innombrables, au point que les pêcheurs s'en dirent gênés. Elles se jetaient avidement sur la rogue, en pure perte, les filets n'ayant pas de mailles assez fines pour un pareil fretin. Depuis trente ans, jamais sardines plus jeunes ne s'étaient montrées sur nos côtes; quel était leur âge? On possède sur la croissance des poissons quelques données se rapportant à des espèces fort différentes, et qui cependant concordent assez bien : de sorte qu'on est en droit, jusqu'à un certain point, de les étendre à tous les poissons. Le développement des saumons et des truites a été soigneusement étudié par Coste au Collège de France, et par M. Jousset de Bellesme à l'aquarium du Trocadéro, qui a rendu par ce côté d'importans services. Le hareng de la Baltique, enfermé dans une mer peu profonde, est depuis longtemps, à Kiel, l'objet d'études suivies. Le saumon, la truite, le hareng, grandissent assez sensiblement, à raison de $0^m,01$ par mois. En appliquant cette règle à la sardine, on trouve que les bancs de poissons de $0^m,03$ à $0^m,04$, vus cette année, devaient avoir trois ou quatre mois. D'après le même calcul, la sardine de rogue qu'on pêche habituellement aurait un an d'âge; la sardine pondrait pour la première fois dans le cours de sa deuxième année, un peu avant d'atteindre toute sa taille; enfin, la sardine adulte, la sardine de dérive, serait âgée de deux ans au moins.

A Paris, aussi bien qu'à Kiel, on a remarqué que l'abondance ou le manque de nourriture n'avaient qu'une influence assez faible sur la croissance du poisson. L'eau, mais surtout l'eau de la mer, est toujours chargée d'une infinité d'êtres invisibles et de particules organiques que les poissons absorbent en faisant passer cette eau dans leurs ouïes pour respirer. Aussi croit-on quelquefois qu'ils vivent sans nourriture, quand ils sont simplement réduits au minimum d'alimentation suffisant. Pour les poissons pélagiques, tels que le hareng ou la sardine, il n'y a jamais jeûne réel; on ne les voit jamais efflanqués, étiques, portant la tête large sur leur corps amaigri, comme sont des truites enfermées dans l'eau vive d'une fontaine où on ne les nourrit pas. La différence d'alimentation ne saurait donc expliquer la taille si

différente des bancs de sardines qui se succèdent à la côte. D'où qu'ils viennent, on peut affirmer qu'ils ne sont pas de même âge. Voilà une indication précieuse. La sardine n'aurait donc pas d'époque pour frayer, ce qui donne à penser qu'elle vit d'habitude dans des eaux gardant une température égale, soustraites à l'influence des saisons, loin de la surface. C'est par accident, en voyageuse, qu'elle visiterait nos côtes, d'où l'hiver la chasse. Comment, d'ailleurs, si elle frayait dans des eaux plus prochaines, expliquer qu'on ne la rencontre jamais toute jeune? Comment expliquer que ses bancs, innombrables avant d'avoir été la proie des nombreux ennemis qui s'en repaissent, ne soient pas de temps à autre, par aventure, refoulés vers la surface et vus des pêcheurs attentifs à tous ces signes de la mer, où ils cherchent les promesses de l'avenir? Or jamais rien de tel n'a été observé.

IV.

Il suffit de réfléchir un instant à ces conditions d'existence de la sardine, si cachées, si profondes, pour être dès l'abord en garde contre toutes les explications qu'on a prétendu donner d'une diminution de la sardine sur la côte de France, sans même s'être demandé si la preuve était faite de cette diminution. Les dires des pêcheurs à ce sujet sont de nulle portée. Ils cèdent à l'illusion commune d'un temps passé meilleur. C'est le propre de notre nature de nous payer ainsi de souvenirs embellis. La science, malheureusement, est plus exigeante et réclame une base plus solide à ses déductions. Nous les avons entendus, les récits de ces pêches miraculeuses d'autrefois, qu'on ne fait plus. Peut-être la mémoire ne trompe pas celui qui les évoque; mais il se les rappelle précisément parce qu'elles ont, dans le temps, frappé son esprit comme des exceptions. Puis, à la longue, l'empreinte du fait extraordinaire est restée, effaçant la banalité des souvenirs journaliers. C'est là un phénomène psychique bien connu et dont il faut toujours tenir compte pour juger à leur valeur les témoignages même les plus sincères. D'ailleurs, quand on va aux sources, aux registres des usines, aux quantités de sardines passées en douane ou pesées, on s'aperçoit que rien n'est changé, et qu'aujourd'hui comme autrefois, les bonnes et les mauvaises années se succèdent avec des alternances variables, dans un ordre auquel nous ne pouvons rien.

C'est un travers commun de croire que la nature nous doit d'autant plus ses biens que nous avons moins à faire pour les obtenir. Le laboureur qui peine et qui sue en son champ n'a qu'une demi-déception si la récolte n'est pas bonne. Il sait que son travail n'est pas la garantie certaine de la moisson à venir; que l'année peut

être mauvaise et même suivie de plusieurs autres aussi mauvaises. A plus forte raison en est-il ainsi des biens de la mer, que nous n'avons rien fait pour mériter. Pourquoi donc la sardine reviendrait-elle chaque saison en quantité égale, quand l'inégalité est la règle presque nécessaire de tout phénomène annuel? A la vérité, les années de disette de sardines se sont répétées, ces derniers temps, plus qu'elles ne l'avaient fait depuis près d'un siècle. En sept ans, on en a compté six, trois d'abord et trois ensuite, séparées par une année moyenne : 1883. Or, si nous remontons aussi loin que le permettent les rares documens certains qu'on possède, nous voyons que jamais en effet plus de trois mauvaises années ne se sont succédé. On a donc pu prévoir, — autant que les prévisions sont permises en biologie,— que l'année 1887 serait tout au moins moyenne. Elle a été exceptionnelle d'abondance. Mais le contraire se fût-il produit, la sardine eût-elle complètement disparu, ce n'est certes pas à la pêche plus ou moins intensive, à tels ou tels engins qu'il eût fallu s'en prendre. Ici, nous avons l'exemple du hareng, qui a déserté à diverses reprises, et pendant de longues années, les parages de Bergen, sur la côte de Norvège. Bergen est un vieux port de pêche, autrefois rattaché à la Hanse. De bonne heure, le commerce y a pris des habitudes d'ordre. Les archives de la ville, entre autres renseignemens précieux, nous donnent le compte du hareng pêché pour être mis en sel, depuis l'origine de cette industrie en 1460. Or on voit par ces archives qu'en 1567, le hareng disparut de la côte. En 1644, c'est-à-dire soixante-dix-sept ans après que la pêche avait cessé, il reparut près de Stavanger et ensuite plus au nord près de Bergen. De 1650 à 1654, il disparaît, et c'est seulement plus de quarante ans après, vers la fin du XVIIe siècle, qu'on reprend la pêche. Elle continue avec des résultats très variables pendant près de quatre-vingt-dix ans, jusqu'en 1784. Alors le hareng se dérobe de nouveau pendant vingt-quatre ans, et ce n'est qu'en 1808 qu'on commence à le retrouver aux environs de Bergen. A partir de 1835, il semble se déplacer et descendre vers le sud. Depuis 1870, la pêche du hareng avait cessé une fois de plus sur la côte sud-ouest de Norvège, quand, il y a quatre ou cinq ans, quelques bandes se sont montrées et ont fait revivre de nouvelles espérances.

Mais quelles belles occasions n'a-t-on pas eues vers 1567 ou 1650, en 1784 ou 1870, pour incriminer les filets, pour parler de la destruction d'une source vive de richesses par les engins employés ou par la quantité de poisson enlevée à la mer? Toutes ces déclamations on les a entendues, quand la sardine, deux ou trois ans de suite, a paru abandonner nos côtes. Nous ignorons si les pêcheurs norvégiens ont été plus raisonnables et de meilleur sang-froid que les nôtres. Il est probable qu'ils ont aussi expliqué la chose à leur

manière et se sont autant de fois trompés. Est-il même bien sûr que la science ait donné la juste raison? Un naturaliste norvégien, M. O. Sars, très versé dans les choses de la mer, a pensé que les bancs de harengs, en dehors de l'époque du frai, ont pu être entraînés au large à la poursuite de leur nourriture, qui se compose, comme celle de la sardine, d'embryons de mollusques et de petits crustacés errans. Quand le temps de la ponte, périodique chez le hareng, est revenu, les bancs trop éloignés des côtes ont dû chercher d'autres frayères que celles où ils avaient habitude. On a cru constater, en effet, que d'immenses nuées de petits crustacés, dans l'Atlantique nord, s'étaient un peu déplacées vers l'ouest, et M. O. Sars a supposé une relation entre les deux phénomènes, mais voilà tout. Nous ne sommes pas même aussi avancés en ce qui touche la sardine, dont l'étude offre d'ailleurs, — hâtons-nous de le dire, — des difficultés bien autrement grandes que celle du hareng; parce que nous manquons, avec la sardine, de tout point de repère, ne sachant ni en quels lieux elle pond, ni les causes qui l'attirent dans nos eaux, ni celles qui l'en éloignent.

On a fait, pour expliquer la prétendue diminution de la sardine, les suppositions les plus étranges. Un document officiel tout récent ne signalait pas moins de onze causes reconnues par les uns ou par les autres, comme ayant contribué à éloigner le poisson de nos baies. On s'en est pris à tout, sans même craindre le ridicule: au Gulfstream, aux bateaux à vapeur, aux pauvres diables qui traînent sur la côte leurs dragues à chevrettes pour gagner quelques sous. On a surtout fait valoir la grande destruction : « Plus on prend de sardines, moins il y en aura, » semble à première vue un raisonnement de bon sens et la vérité même. Pourtant il n'en est rien. Dans ces termes, le problème est mal posé, par cette raison qu'on ne tient pas compte de deux données capitales : 1° le volume de l'être vivant dont il s'agit; 2° l'étendue de l'aire sur laquelle on en poursuit la destruction. On extermine l'aurochs dans les forêts de l'Europe, les loups en Angleterre, les lapins d'une garenne, les carpes d'un étang; il est déjà beaucoup plus difficile de dépeupler complètement d'écrevisses une rivière en communication avec les autres affluens d'un grand fleuve; on ne débarrasse pas de pucerons un jardin, fût-il grand comme la main, et vous ne pouvez pas dire que plus vous en aurez détruit, moins il y en aura l'année prochaine.

Nous jugeons, c'est l'erreur commune, des choses de l'océan par celles de la terre ferme. On croit résoudre les questions de grande pêche comme celles du dépeuplement d'un lac ou de la disparition d'un gibier recherché. C'est une grande illusion. Le continent, les eaux douces, les rivières, les fleuves, ou même les mers fermées comme la Baltique et la Méditerranée, sont des champs

clos où l'homme armé de ses engins a tout l'avantage et peut faire toutes les exterminations qu'il veut, pourvu que l'être vivant auquel il s'attaque ait une certaine taille relative. Autrement, il est impuissant. Cela se voit bien dans la lutte avec l'insecte, « l'infini ailé, » comme l'appelle Michelet.

Mais l'océan! cinq fois plus grand que la terre solide en superficie, l'océan est continu, sans limites, sans bornes; et, de plus, il a la profondeur où le regard même ne peut suivre aucun animal. On ne dépeuple pas l'océan, pas plus d'ailleurs qu'on ne le féconde, comme l'avait cru un instant Coste, bien vite revenu de ses premières illusions; comme on semble aujourd'hui le croire en Angleterre, où, dit-on, de nouveaux essais de pisciculture marine vont être tentés, dont l'échec est certain. On ne peuple pas, on ne dépeuple pas la mer. Toutefois, il faut ici faire une distinction, selon qu'il s'agit d'espèces pélagiques ou d'animaux vivant à la côte, sur le sol submergé, comme le turbot, la barbue et surtout le homard ou la langouste. Tous ces animaux, dans le premier âge, errent à l'aventure, sont pélagiques; on peut les rencontrer jusqu'au milieu des océans. Plus tard seulement, ils deviennent en quelque sorte des animaux terrestres, ne quittant plus le sable et la roche, au fond des eaux. Et comme on ne les chasse que sur une bande étroite de littoral, ils sont un peu soumis, dans cette aire restreinte, à la même loi que les animaux du continent. Où l'homme les poursuit sans relâche, ils diminuent. Il n'y a pas quarante ans que les pêcheurs de la côte de Bretagne faisaient fi du homard, ne le mangeaient pas; et quand les premiers navires homardiers vinrent d'Angleterre s'enquérir s'ils en trouveraient à acheter, l'étonnement fut grand: on se demanda ce que les Anglais pouvaient bien faire de ces bêtes inutiles. Les homards alors vivaient parmi les rochers du rivage. Aujourd'hui, c'est par cinquante brasses qu'il faut aller poser les casiers qui les prennent. Cela veut-il dire que l'espèce soit détruite ou même ait sensiblement diminué en nombre? Nullement. Elle a été un peu refoulée, voilà tout. Elle est devenue plus rare sur la bande de côte où on la prend, mais au-delà, sur des espaces mille et cent mille fois plus grands, il y a toujours, il y aura toujours autant de homards. De même on a pu chasser du voisinage des côtes les grands cétacés. Ils ont d'abord contre eux leur taille. En outre, forcés sans cesse de revenir à la surface de la mer pour respirer, leur rencontre est fatale avec le baleinier armé de son harpon. Ce sont, dès lors, presque les conditions de la chasse aux grands fauves sur le continent, et l'œuvre d'extermination s'achèverait vite si la mer n'était si vaste. Déjà les petits cétacés, le marsouin, le dauphin, bénéficient de leur taille moindre et ne paraissent uère diminuer, malgré le carnage qu'on en fait. Les phoques eux-

mêmes, qui ne sont pas des animaux tout à fait marins, semblent défier la destruction la plus violente. Combien donc seront favorisées les petites espèces de poissons errantes dans l'immense étendue des eaux, sans besoin de revenir à la surface, insaisissables, invisibles, excepté un petit nombre de jours chaque année, sur 200 à 300 milles carrés d'étendue tout au plus! Qu'on rapproche par la pensée toutes les eaux où l'on pêche la sardine, de la pointe de Cornouailles à Cadix, elles ne représentent pas ensemble la superficie de la Manche, et qu'est-ce que la Manche comparée à l'Atlantique! Faire diminuer la sardine en la pêchant dans ce coin perdu! autant prétendre détruire les hirondelles en exterminant ce que le printemps en ramène dans une seule ville. Entre des limites aussi étroites de durée et d'étendue, la pêche la plus intensive ne saurait avoir aucune influence sur l'équilibre d'une espèce pélagique. Ne le voit-on pas assez par la morue, qu'on prend non pas dans le premier âge, comme la sardine, mais au moment même où les femelles vont pondre leurs milliers d'œufs, à tel point qu'on charge des flottes avec les rogues extraites de leur corps? Et cependant on prend toujours autant de morues et autant de harengs. C'est que quelques millions des unes, quelques milliards des autres, capturés par l'homme, ne sont qu'un appoint insignifiant, ne comptent pas dans le nombre incalculable qu'il y en a.

Une sorte d'équilibre assigne à chaque espèce vivante, sur la planète, un nombre moyen d'individus dont elle ne peut plus s'écarter sensiblement, précisément parce qu'il résulte de milliers de siècles de concurrence vitale et de lutte contre des agens de destruction bien autrement puissans que tous les engins de tous les navires de pêche de la terre. Ce n'est pas en quelques années que l'homme a le pouvoir de troubler cet équilibre. D'ailleurs, on l'a bien vu: pendant que les habiles et les demi-savans dissertaient à perte de vue sur les causes de la disparition de la sardine, la bonne Nature, l'*alma parens*, nous la renvoyait, la saison dernière, par multitudes. Il y en avait et il y en avait encore. Certes, ce n'est pas là le fait d'une espèce qu'on détruit : il se produirait bien chez elle, de temps à autre, quelque reprise dans le nombre des individus, mais toujours assez faible; la marche générale décroissante n'en serait pas suspendue. La sardine ne nous offre rien de tel, mais au contraire des oscillations considérables, sans règle déterminée. La meilleure comparaison pour expliquer ces différences est celle des fruits d'un verger. L'abondance ou la disette résultent d'une foule de conditions diverses, d'états par lesquels a passé l'arbre peut-être dès l'été précédent, ou tandis qu'il paraissait sommeiller l'hiver, mais à coup sûr depuis que la sève travaille à nouveau sous son écorce. La fructification heureuse est le couronnement d'une série

presque indéfinie de réactions intimes, dont chacune, plus ou moins intégralement accomplie en temps voulu, va entraîner de proche en proche d'autres réactions favorables ou non à la fécondation, au développement, à la maturation du fruit. De même, dans la mer, chaque révolution solaire ramène la sardine de rogue plus ou moins nombreuse sur nos côtes, en vertu d'un enchaînement de phénomènes océaniques dont l'analyse serait sans doute fort délicate, et en tout cas nous échappe pour le présent. Eux seuls la font rare ou abondante, selon les années. Nous n'y pouvons rien, et il faut avoir la sagesse de se dire que nous n'y savons rien.

V.

On est souvent enclin, dans les questions de pêche, à s'en rapporter aux pêcheurs. Ils doivent s'y connaître, cela semble tellement naturel au premier abord ! Il en faut beaucoup rabattre. Certes, ils ont dans les choses pratiques de leur métier une autorité que nul ne songe à contester, mais on doit convenir aussi que leur opinion perd toute valeur dans les questions qui touchent à l'économie de la pêche et à ses rapports avec l'industrie. Il serait facile de montrer par des exemples combien nos populations maritimes, si intéressantes à tant d'égards, sont peu en état de trancher ces questions générales. Rappelons seulement, — ce n'est pas sortir de notre sujet, — l'opposition presque violente faite dans le principe aux filets fabriqués à la mécanique. Est-ce qu'ils allaient être aussi bons que les autres? Et puis n'allait-on pas réduire à la misère les femmes des pêcheurs qui n'auraient plus cet ouvrage? Peu s'en fallut qu'on jetât à l'eau ceux qui les avaient introduits dans tel de nos ports où, bien entendu, on ne voit plus depuis longtemps un seul filet à la main. Il faut se rendre bien compte que le pêcheur, dans les conditions nouvelles où se fait la pêche de la sardine, n'est plus qu'un ouvrier industriel, pratiquant en quelque sorte l'extraction d'une matière première. Du jour où on n'a plus pressé la sardine, l'usine est devenue la seule ou au moins la principale clientèle du pêcheur. Mais l'usine est un établissement coûteux. Il y a de lourds frais généraux, des approvisionnemens d'huile, de boîtes, de charbon, des engagemens avec tout un personnel. Il faut fabriquer coûte que coûte, même en mauvaise année, pour exécuter des commandes acceptées sur la prévision d'une pêche moyenne. Le poisson est payé en conséquence. Et comme cet état s'est prolongé, le pêcheur en est arrivé insensiblement à désirer qu'il y ait le moins de sardine possible, pour la vendre plus cher. De toute cette période difficile qu'on vient de traverser, il se rappelle seulement les jolies sommes empochées pour un mille de sardines. Il croit que

cela pourra toujours durer, et si l'on parle d'engins perfectionnés propres à prendre beaucoup de poisson et qui en feront baisser le prix, il se voit d'avance « réduit, — c'est le dire du pays, — à manger du foin. » Il est simpliste et ne saisit que l'effet immédiat des choses. Vous ne lui ferez jamais comprendre que le nombre de mille vendus pourra compenser l'abaissement du prix du mille; que, s'il gagne un peu moins, sa femme, sa fille, employées à l'usine, ont de meilleurs salaires; que l'abondance du poisson, quelque prix qu'on le paie, est forcément la richesse, tout au moins l'avenir assuré; qu'à l'acheter trop cher les usiniers se ruinent; et que, s'ils fabriquent, au contraire, de grandes quantités de conserves, les transactions, les transports vont subir le contrecoup de cette activité, la petite ville va prospérer, le bien-être augmenter pour tous, même pour le pêcheur, étonné à la fin d'avoir fait une si bonne année quand le poisson se vendait pour rien.

Depuis huit ou dix ans, un certain nombre de pêcheurs, plus avisés que les autres, se servaient de seines à sardines, de ces filets qu'on est bien forcé d'appeler perfectionnés, supérieurs de beaucoup à l'ancien filet. C'est exclusivement avec des seines qu'on pêche en Portugal et que s'alimentent les usines dont la concurrence devient si redoutable pour notre commerce. En France, elles furent adoptées d'abord à Douarnenez, puis on les avait faites plus petites, on les avait rendues plus pratiques, et alors, depuis deux ans, elles s'étaient rapidement propagées à Audierne, à Saint-Guenolé, au Guilvinec, jusqu'à Quimper. Les premières seines, très grandes, étaient des engins coûteux. Ceux qui n'en avaient point s'inquiétèrent; il y eut quelques désordres. Le gouvernement, pour donner raison dans une certaine mesure aux réclamans, interdit les seines dans la baie de Douarnenez et dans la baie d'Audierne du 1er janvier au 15 octobre. Il les autorisait seulement à la veille de l'époque où la sardine quitte nos côtes. On allait avoir beau jeu à dire que ce sont les seines qui la mettent en fuite. On n'y manqua pas. Les mauvaises années aidant, les plaintes recommencèrent de plus belle; mais, surtout depuis quelques mois, il s'était formé une sorte de parti dans nos ports de pêche, même à Douarnenez, répétant, criant qu'avec les seines on prenait trop de poisson et qu'on allait le détruire, en tout cas avilir les prix. Au fond, cette dernière raison était seule la vraie et trop facile à exploiter dans l'esprit d'une population incapable de raisonnement. En dehors du monde des pêcheurs, plus d'un, qui aurait pu sans doute conjurer le mal, prêta à leurs récriminations une oreille trop complaisante, et, loin de calmer des craintes imaginaires, ne fit qu'aggraver la situation en paraissant les partager. Les esprits s'échauffèrent, et l'on pouvait redouter de

nouveaux désordres. C'est alors que l'administration de la marine annonça qu'elle allait aviser. Son rôle était tout tracé : quand elle n'aurait pas partagé les préjugés de ses « inscrits » sur l'emploi des seines à sardines, il suffisait que la majorité de la population maritime en réclamât l'interdiction, pour que cette mesure, même avec les inconvéniens, avec les suites fâcheuses qu'on pouvait entrevoir pour l'industrie, devînt une mesure presque nécessaire.

La grande seine à sardines est un immense filet flottant, en demi-sac, ouvert d'un côté au moyen d'une coulisse, fermé par le bas. La ralingue, garnie de lièges, dessine à la surface de la mer une grande ligne courbe, aux extrémités marquées par deux barils flottans. Deux barques, gardant leurs distances, maintiennent le filet ouvert, tandis qu'une troisième, au milieu, jette un peu d'appât pour attirer le poisson. Quand on juge le moment venu, la coulisse est vivement tirée, et la seine devient une immense poche d'où rien ne peut plus sortir. On la rétrécit peu à peu, et, finalement, on enlève à pleins paniers tout le poisson en vie, qu'on jette dans la barque, palpitant, comme un flot métallique. On prend ainsi beaucoup plus de sardines qu'avec l'ancien filet et on économise la rogue : double avantage.

Le gouvernement a prononcé. Les seines à sardines sont désormais interdites dans toute l'étendue des eaux françaises. La majorité des pêcheurs s'en applaudit. En certaines localités, la joie n'a pas eu de bornes : on a illuminé ; mais les fabricans, de leur côté, se demandent si le dernier coup n'a pas été porté à leur industrie, déjà bien menacée, et dont la ruine définitive entraînerait à son tour la misère des pêcheurs. Déjà le marché tendait à se déplacer : il est à craindre que la lutte avec l'étranger devienne encore plus difficile, sauf pour quelques maisons de premier ordre, dont la marque fait prime dans le monde entier. C'est la fabrication moyenne, la fabrication courante, qui est compromise. Aussi les chefs d'usine étaient-ils en général partisans des seines, des moyens de pêche perfectionnés permettant de prendre beaucoup de poisson et de l'avoir à meilleur compte.

Il faudrait encore savoir si ceux qui combattaient les seines, n'ont pas dépassé le but ; si tous les griefs articulés contre les seines à sardines ne seront pas un jour retournés contre les seines à sprats, contre la drague et le chalut, enfin contre tous les arts traînans qui font vivre le pêcheur en hiver. Le décret de 1862, rendu sous l'inspiration de Coste, avait inauguré dans nos règlemens de pêche un système de liberté très grande. Cette liberté, il semble qu'on tende à la restreindre chaque jour davantage, et chaque fois dans le dessein de protéger le poisson. L'interdiction des

seines dans les eaux de Douarnenez et d'Audierne avant le 15 octobre était un premier pas : on est allé jusqu'au bout.

A envisager les choses de sang-froid, on demeure confondu de l'importance donnée à cette affaire des seines, grossie outre mesure par la passion des uns et l'intérêt des autres. Sur les points de la côte d'où sont parties les plaintes les plus vives, on n'en faisait même pas usage; l'ancien filet était seul employé. Le malheureux baudet de la fable n'a jamais été chargé d'autant d'anathèmes que ces filets perfectionnés, dont l'unique tort est de trop bien pêcher. Les moins violens ont reproché aux seines de prendre avec la sardine trois ou quatre autres espèces de poissons dont les bancs vivent mêlés aux siens : anchois, petits maquereaux, sprats; or tout cela est de bonne prise et se vend dans les usines, qui en font aussi des conserves; le mal n'est donc pas bien grand. Mais, dit-on, on a vu les seines rapporter des quantités d'autres poissons, de petites dorades en si grand nombre que les hommes ne savaient plus où se mettre dans la barque. Sans doute, le cas a pu se présenter. Mais on répondra que le seul fait de l'attention donnée à ces coups de filet extraordinaires, le seul fait qu'on s'en souvient et qu'on les cite après plusieurs années, est la meilleure preuve qu'ils sont bien rares. On doit aussi se demander s'ils sont un mal; si la destruction des petites dorades ne profite pas à la sardine, en concurrence vitale avec elles dans les mêmes eaux, à la poursuite des mêmes proies.

Mais surtout on a reproché aux seines de « draguer le fond, » trois mots magiques avec lesquels il est bien facile d'allumer la guerre chez nos pêcheurs. Draguer le fond, c'est bouleverser, ruiner, dépeupler les champs de goëmons et les bancs de sable où le pêcheur traînera son chalut pendant l'hiver. Draguer le fond, c'est lui retirer son pain aux mois les plus durs de l'année, c'est l'acte criminel entre tous, et pourtant lui-même ne fait que cela et en vit. Mais il ne faut pas que ce soit avec un filet à sardines! il ne faut pas que ce soit trop près de la côte! Assurément, dans les baies comme celle de Douarnenez, il arriva plus d'une fois que l'immense sac des seines frôlait le fond. Comment en douter? il revenait parsemé d'étoiles de mer, d'oursins, de bêtes toujours rampantes accrochées par leurs piquans dans les mailles. Mais le mal ici non plus n'était pas bien grand. On sait le rude effort du chalut, le lourd engin traîné des heures entières, l'armature solide portant le filet, les poids aux extrémités, la chaîne de fer bordant en dessous l'ouverture : c'est qu'il faut entrer dans le sable, faucher en quelque sorte les goëmons par la racine, pour surprendre le poisson qui s'y cache. Bien différente est la seine à

sardines, toujours tissée d'un fil très fin, et qui n'est ni lestée, ni même traînée. Le pêcheur est le premier à redouter que son filet touche le fond. La plus petite pointe de roche, la moindre épave coulée va le déchirer comme un clou ravage une dentelle, et c'est un accroc de vingt brasses qui se fait de la sorte et qu'il faut réparer avant de continuer la pêche, — quand le filet n'a pas été fendu de bout en bout. La vérité est que, sous le poids léger de la seine, les goëmons plient simplement la tête, comme pour mieux protéger toutes les générations d'êtres que l'imagination fait vivre dans leurs dures frondaisons. Car les pêcheurs se trompent encore quand ils prétendent que « l'herbier » vert, ces plaines sous-marines où les anciens croyaient revoir le gazon de l'Atlantide submergée, sont le refuge de beaucoup d'animaux. Elles en abritent fort peu ; fort peu y déposent leurs œufs. La vie intense, la vie prodigieuse par le nombre et la variété des espèces, par les pontes de toutes sortes, c'est dans les massifs rocheux qu'elle s'abrite, dans les fissures et sous les pierres, dans tous les fonds accidentés dont se garde le pêcheur, par crainte d'y laisser son chalut.

On a dit encore, — et que n'a-t-on pas dit? — que le bruit des anneaux de la coulisse, quand on clôt la seine pour « faire le sac, » mettait le poisson en fuite : c'est supposer que des pêcheurs, qui ne comptent pas parmi les moins fortunés et les moins habiles, vont se faire à plaisir les victimes d'un mauvais procédé de pêche... et y persister. Car on en est arrivé à l'enfantillage dans cette campagne menée contre les filets perfectionnés. Il est certain qu'un bruit, même faible, peut effrayer la sardine; mais il y a loin de là à la chasser sans retour. Et, d'ailleurs, les bancs ne se succèdent-ils pas d'un jour à l'autre dans leur roulement continu? Pour un de parti, deux reviennent. Il y a quelque vingt ans, les pêcheurs de pilchards, aux environs de Falmouth, sur la côte de Cornouailles, ayant éprouvé, eux aussi, une série de mauvaises années, prétendirent que des essais d'artillerie faits dans le voisinage étaient la cause du mal et avaient pour toujours éloigné la sardine. A Concarneau, la saison suivante, un pêcheur, renchérissant, soutint que, si la sardine devenait moins abondante dans la baie, la faute en était aux tirs d'épreuves qu'on fait à Gavres, près de Lorient, à douze lieues de là, et il voulait qu'on déplaçât le polygone de l'artillerie. L'artillerie n'en a rien fait, elle a eu bien raison.

On raconte qu'au sein d'une commission où des pêcheurs furent appelés à donner leur avis sur l'emploi des seines à sardines, après que celles-ci avaient été unanimement condamnées comme détruisant le poisson, chassant celui qu'elles ne prennent pas, ruinant le fond et causant bien d'autres méfaits encore, la question se posa de savoir s'il ne convenait pas d'étendre la même proscription aux seines à

sprats, qui sont plus grandes et qui font de plus terribles razzias dans la mer. Unanimement les seines à sprats furent déclarées le plus innocentes du monde.

Le prix élevé d'une seine, quand il faut l'ajouter à celui d'un jeu de filets ordinaires, explique que l'usage ne s'en soit pas plus vite répandu. Il était possible, d'ailleurs, que l'ancien filet gardât sa raison d'être à côté de la seine, parce que seulement avec lui on prend tout poisson de même « moule, » ce qui est un avantage pour les manipulations ultérieures et la fabrication des produits de première qualité; tandis que la fabrication courante a surtout besoin de beaucoup de sardines à bon compte, ce que donnent les seines.

En somme, toute la question se résume à ceci : notre industrie pourra-t-elle se maintenir malgré l'interdiction des filets perfectionnés? Quand le poisson est abondant, peu importe l'engin, — on en prendra toujours assez, et il ne sera pas cher. Mais si le poisson est rare, l'ancien filet ne sera-t-il pas insuffisant? Voilà ce qu'il faut se demander, car alors les prix monteront, et l'industrie portugaise continuant de prospérer, c'est pour nous la ruine à brève échéance. Il faut convenir que les partisans des seines font valoir des argumens qui ne sont pas tout à fait sans valeur: d'abord l'économie de rogue, mais surtout l'augmentation de salaire qui revient à la famille du pêcheur par le travail des femmes à l'usine. En 1878, les fabricans de Concarneau ont payé aux ouvrières une somme ronde de 480,000 francs, correspondant à la manipulation de 240 millions de sardines mises en boîtes. On en avait pêché 440 millions, dont les fabriques n'avaient employé que les trois cinquièmes. Le reste fut pressé, anchoité, mis en saumure, vendu en vert. Tous les barils à rogue, même les vieilles caisses, avaient été mis en réquisition. Chacun s'était fait industriel d'occasion et pressait pour son compte. Ce fut partout l'abondance, en cette année dont on parle encore, mais sans comprendre la leçon qu'elle apportait. Il est bien certain que les moyens de pêche, si perfectionnés qu'on les suppose, ne fourniront pas toujours pareilles quantités de sardines. C'est l'année qui était exceptionnelle; mais rien ne montre mieux combien les pêcheurs font un calcul inexact quand ils craignent d'avoir à souffrir de l'abondance de poisson pêché.

La raison toujours invoquée pour restreindre les moyens de pêche est la protection des espèces. C'est aujourd'hui une tendance assez générale de protéger ainsi tout le monde et toutes choses. On entrave une grande industrie pour ménager, — encore n'en est-on pas bien certain, — la reproduction de quelques milliers de soles et de turbots destinés aux marchés et au luxe des grandes villes. Il est très vrai que le pêcheur vit de la prise de ces espèces une partie de l'hiver, mais c'est, en somme, un bien faible appoint sur le re-

venu annuel qu'il tire de la mer. C'est surtout le maquereau, la sardine, qui lui rapportent. Là, comme toujours, la matière première utile au plus grand nombre, abondante, à bon marché, est la plus précieuse : la morue de l'Atlantique du nord est une bien autre richesse que toutes les huîtres perlières de l'archipel indien.

Quant à protéger la sardine, elle n'en a que faire, autant que la morue ou le hareng océanique. Les Portugais l'ont bien compris, qui la pêchent par les moyens les plus perfectionnés, dont nous ne voulons pas en France, et sans nul souci d'anéantir les bancs qui passent à leur portée. Ils savent qu'ils ne les reverront jamais, que tout ce poisson, s'il n'est pris, sera décimé par ses ennemis naturels, ou bien, ce qui est pis, s'en ira tomber dans les filets de la nation voisine pour l'enrichir de tout ce qu'ils auront laissé échapper.

Telle est la situation présente de l'industrie de la sardine en France. Tout ce qu'on peut espérer, c'est que, pendant deux ou trois ans, on n'en sentira pas trop les rigueurs. Ces apparitions de la sardine sur nos côtes, dans leur irrégularité même, ont certaines lois; on peut établir des probabilités. Il paraît que le régime de la sardine, en 1887, a offert de frappantes analogies avec celui de 1853 : en cette année-là, on avait vu de même d'innombrables bancs de petites sardines, et les deux années suivantes furent très bonnes. Il est permis, dans une certaine mesure, d'espérer qu'il en sera ainsi cette fois. Mais si l'avenir prochain ne nous donne que demi-alarme, il faut s'attendre ensuite au retour des mauvaises années; il faut, dès à présent, envisager les conditions de la lutte entre notre industrie et l'industrie étrangère : celle-ci libre de s'alimenter de la matière première qu'elle emploie, à bas prix, grâce aux filets perfectionnés, tandis que nos fabricans devront payer plus cher le poisson capturé avec l'ancien filet, avec la rogue et tous les vieux procédés. Il y a là, pour demain, des difficultés dont il importe, croyons-nous, de se préoccuper dès aujourd'hui. Quant à la science, elle a rendu son arrêt. Il n'est peut-être pas définitif en tous les points et pourra être infirmé dans quelque détail; mais il est très net sur le fond. Il prononce qu'on ne dépeuple point l'océan; que tous les efforts de l'homme, armé de tous les engins imaginables, ne sauraient influencer l'équilibre d'une espèce animale de la taille de la sardine, vivant dans la haute mer. On peut affirmer qu'il y aura encore autant de sardines qu'aujourd'hui, quoi qu'on fasse, à l'époque calculée pour l'épuisement total des mines de houille en Europe. Nous n'avons donc pas à nous préoccuper de sa disparition. Pour la sardine comme pour la morue et le hareng océanique, la seule règle qui convienne devrait être d'en prendre le plus qu'on peut et comme on peut.

G. Pouchet.

UN

VOYAGEUR FRANÇAIS

AU MAROC

L'Algérie, la Tunisie, l'Égypte, sont des pays ouverts aux touristes, et on s'y promène pour son agrément. Longtemps encore, l'empire du Maroc n'attirera que les voyageurs sérieux, qui ont toutes les petites et les grandes vertus de leur profession. Quiconque réussit à parcourir certaines régions inexplorées du Moghreb, prouve qu'il est un ascète assez bien trempé pour endurer toutes les privations sans en souffrir. Il a prouvé aussi qu'il ne craignait pas les hasards, et on ne saurait trop l'admirer s'il a étudié des roches ou déterminé des altitudes dans un moment où des brigands le guettaient : interroger son baromètre tout en gardant son dos n'est pas le fait d'un homme ordinaire. Mais il ne suffit pas d'avoir un cœur d'airain, il faut être capable de dissimuler, de feindre, de mentir avec une héroïque et impassible effronterie, car on ne voyage dans certaines contrées qu'à la condition de se donner pour ce qu'on n'est pas, de jouer perpétuellement la comédie et de soutenir son personnage jusqu'au bout. Comme le prudent Ulysse, il faut joindre la ruse au courage. Après cela, on n'est pas tenu d'être aussi dur à la tentation que le fils de Laërte. S'il y a des sirènes au Maroc, on n'y a découvert jusqu'aujourd'hui ni Circé et sa baguette magique, ni Calypso, fille d'Atlas, qui promettait l'immortalité à ses amans.

De tous les pays du nord de l'Afrique, le Maroc est peut-être le plus beau, parce qu'il est le plus arrosé. Les Marocains pensent que les cours d'eau dont le lit ne se remplit que dans la saison des pluies sont engendrés par les nuages du ciel, mais que ceux qui coulent toute l'année, qu'il pleuve ou non, sortent directement de la main d'Allah.

Les eaux qui ne tarissent pas sont plus abondantes dans le Maroc qu'en Algérie et dans la Régence. Si on y voit trop souvent des montagnes nues, des steppes désolées, de mornes solitudes, des pentes pierreuses où ne poussent que le palmier nain et le triste jujubier sauvage, des villes ruinées, des maisons qui tombent, des pans de murs croulans, on y découvre sans peine de riches cultures, des cantons où le moindre coin de terre est ensemencé, des champs suspendus à des sommets qui semblent inaccessibles, et des lieux de délices, tels que les jardins de Sfrou, « jardins immenses et merveilleux, grands bois touffus dont le feuillage épais répand sur la terre une ombre impénétrable, où toutes les branches sont chargées de fruits, où le sol toujours vert ruisselle de sources innombrables. »

Mais ce qui attire le voyageur sérieux au Maroc, c'est moins la beauté des sites que la difficulté de l'entreprise, le mystère qui enveloppe encore ce pays et l'espoir que, par son labeur, il enrichira la science de nouvelles découvertes. Comme le remarquait M. Henri Duveyrier dans une des séances générales de la Société de géographie de Paris, c'est en 1845 que, par les soins de M. Renou, a été donnée la première carte générale du Maroc, et jusqu'en 1883 on n'avait fait de géographie astronomique que sur une vingtaine de points dans l'intérieur de l'empire. Sur vingt et un auteurs d'itinéraires, seize étaient des Français. C'est encore un jeune officier français, M. le vicomte de Foucauld, qui, voyageant à ses frais, sans subvention, est parvenu, en onze mois, à doubler la longueur des itinéraires soigneusement levés et à déterminer quarante-cinq longitudes, trois mille altitudes.

En traversant les régions explorées avant lui, M. de Foucauld a rectifié les erreurs de ses devanciers, et il en a visité d'autres où personne ne s'était encore hasardé. Il a établi le premier que le large massif de l'Atlas marocain se compose de cinq chaînes parallèles, courant du sud-ouest au nord-est et laissant entre elles des rigoles : au nord, le Moyen-Atlas, flanqué d'une chaîne secondaire; au centre, le Grand-Atlas, dont les cimes neigeuses donnent naissance à la plupart des fleuves du Maroc; au sud, le Petit-Atlas, où se forment des rivières; plus au sud encore, le Bani, d'où ne sortent que de petits cours d'eau. Mais en même temps qu'il reconnaissait les lieux, les montagnes, les vallées et les plaines, M. de Foucauld étudiait avec autant de soin et avec un rare discernement les populations, l'animal humain, ses mœurs, ses habitudes, ses coutumes. Le jour où la Société de géographie lui a décerné une médaille d'or, le rapporteur a pu dire sans exagération : « Sacrifiant bien autre chose que ses aises, ayant fait et tenu jusqu'au bout bien plus qu'un vœu de pauvreté et de misère, ayant renoncé pendant près d'un an aux égards qui sont l'apanage de son grade dans l'armée, il nous avait conquis des renseignemens très nombreux, très précis, qui renouvellent littéralement

la connaissance géographique et politique presque tout entière du Maroc (1). »

Le Maroc se divise en deux parties bien distinctes et d'étendue fort inégale. L'une, qui s'appelle le pays des bureaux ou le blad-el-makhzen, est soumise effectivement au sultan ; elle lui fournit des soldats, elle lui paie l'impôt, il l'administre, la pressure, la mange par l'entremise de ses caïds et de ses bachas, qu'il mange à leur tour quand ils deviennent trop gras. L'autre, quatre ou cinq fois plus vaste et qu'on appelle le blad-es-siba, est peuplée de tribus insoumises ou indépendantes, qui méconnaissent ouvertement l'autorité du sultan et parfois ignorent jusqu'à son nom. Les Européens circulent librement dans le pays des bureaux, sans autre ennui que l'obligation d'acquitter des droits de péage ou la nécessité de se défendre contre des rôdeurs. Mais, dans tout le reste de l'empire, personne ne voyage en sûreté. Le territoire appartient à la tribu ; quiconque y pénètre sans son autorisation est traité en ennemi public, rançonné ou tué.

Pour obtenir le droit de passage dans un district du blad-es-siba, il faut qu'un membre de la tribu vous accorde son *anaïa* ou sa protection et s'engage à répondre de votre vie, moyennant un prix à débattre avec lui et qu'on appelle *zetata*. Le marché conclu, il vous conduit ou vous fait conduire à l'endroit indiqué, vous y laisse chez des amis à qui il vous recommande. Ceux-ci vous mèneront plus loin, c'est un nouveau marché à conclure, et vous passez ainsi de main en main jusqu'à votre dernière étape, si vous avez le bonheur d'y arriver vivant. Votre répondant et les hommes de votre escorte portent le nom de *zetats*. Selon les circonstances et les endroits, il peut suffire d'en avoir un ; quelquefois ce n'est pas trop de quinze pour vous garder. L'*anaïa* ou la protection du voyageur qui passe est une des principales sources de revenu des familles puissantes. Mais le voyageur doit y regarder de près avant de choisir son répondant. Le mieux est de prendre pour *zetat* un homme qui soit assez fort pour faire respecter son patronage, et ne le soit pas assez pour n'avoir aucun souci de son honneur et de sa réputation. Le plus souvent, l'engagement n'est que verbal ; dans certains cas, on en dresse un acte en partie double devant un taleb. Mais que l'acte soit écrit ou verbal, il y a des accidens à prévoir. Une fois en route, vous êtes à la merci de votre *zetat*, et il lui arrive de temps à autre de dévaliser ses cliens ou de les fusiller. Ajoutons qu'il y a des endroits où l'*anaïa* n'est d'aucun secours ; tout ce qui passe est la proie du premier venu. Pour traverser ces lieux maudits, il faut obtenir, en finançant, l'assistance d'un

(1) *Reconnaissance au Maroc*, 1883-1884, par le vicomte Ch. de Foucauld, ouvrage illustré de 4 photogravures et de 101 dessins d'après les croquis de l'auteur. Texte et atlas, 2 vol. in-4°, 1888 ; Challamel et Cᵉ, éditeurs.

marabout vénéré et s'abriter sous son parasol pacifique et tutélaire, qui tient les brigands en respect.

Mais des Européens qui auraient la candeur de se donner pour ce qu'ils sont n'obtiendraient jamais ni sauf-conduit ni escorte, ni la protection d'aucun parasol. Tout le pays de *blad-es-siba*, comprenant les trois quarts du Maroc, leur est fermé; ils ne peuvent y entrer que par ruse et à la faveur d'un déguisement. L'Arabe et le Berbère marocains regardent tout chrétien qui voyage chez eux ou comme un espion, comme un émissaire chargé de reconnaître leur territoire en vue d'une invasion, ou comme un sorcier, initié à tous les secrets de la magie noire : qu'on le voie cueillir trois brins d'herbe, on le soupçonnera de vouloir jeter quelque charme maléfique sur tout l'islam : « Les Ida ou Blal, dit M. de Foucauld, ont des idées fort étranges sur les chrétiens; ils les considèrent plutôt comme des sortes de génies que comme des hommes ordinaires. Il les croient très peu nombreux, disséminés dans quelques îles du nord et doués d'un pouvoir surnaturel. Les uns me demandaient s'il était vrai qu'ils labourassent la mer; d'autres, si les Français étaient aussi nombreux que les Ida ou Blal. Cette dernière question est excusable. Ils savent de nous une seule chose : depuis trois ans, les gens de Figig nous font impunément la guerre sainte. »

Pour traverser le Maroc de Tanger jusqu'au Sahara, il faut être musulman ou juif. La plupart des voyageurs européens ont opté pour le turban. C'est un parti périlleux, M. Lenz en a fait la fâcheuse expérience. Un derviche qui a des curiosités savantes, un derviche qui porte avec lui un baromètre et un sextant, qui prend des notes et passe des heures à écrire, éveille des soupçons, et on le reconnaît bientôt pour un faux derviche. D'ailleurs, toujours entouré de musulmans, obligé de se conformer en tout point aux prescriptions du livre saint, il lui est difficile de ne jamais se trahir et, s'il se laisse prendre, il expiera de sa vie sa sacrilège imposture.

M. de Foucauld se décida à se coiffer du bonnet noir du juif et à se parer de ces longues mèches de cheveux ou *nouader*, que les israélites marocains laissent pousser le long de leurs tempes. Sans doute, ce choix avait ses inconvéniens. Les israélites du Maroc sont de rigoureux observateurs du sabbat, pendant lequel ils ne peuvent ni marcher, ni écrire, ni faire du feu, ni compter de l'argent, ni parler d'affaires ni même y penser. Le jeune officier français se condamnait ainsi à perdre cinquante-deux jours dans une année. D'autre part, la condition du juif dans tout le *blad-es-siba* est navrante; il est réduit en servage, soumis à un régime d'effroyable oppression. Il doit se constituer le juif d'un musulman, à qui il fait hommage de sa personne, et il lui appartient corps et biens, fait partie de son avoir. Si ce mu-

sulman est sage, il ménage son juif, ne perçoit que le revenu de ce capital, le considère comme une ferme qui rapporte d'autant plus qu'elle est mieux administrée. Mais le plus souvent ce seigneur a l'humeur rapace et violente, et il exploite indignement son serf, le dévore à belles dents. Si le juif s'insurge, on lui prend sa femme, on lui prend ses enfans, et finalement on le prendra lui-même pour le vendre aux enchères. Si le juif s'échappe, son seigneur fera son possible pour le rattraper, et il le tuera comme un voleur qui lui emporte son bien. Pour endurer de telles misères, il faut appartenir à une race dont la force de résistance est un des étonnemens de l'histoire.

Quoique, en optant pour le bonnet noir, M. de Foucauld se condamnât à essuyer de mortifiantes avanies et à perdre des heures précieuses, il ne s'est pas repenti de son choix. Les musulmans ne pénètrent jamais dans les *mellahs*, dans les quartiers où les israélites sont confinés. L'héroïque voyageur y trouvait son refuge; il y passait des nuits entières à écrire ou à observer les astres d'après les principes enseignés à l'École de guerre. « Dans les marches, nul ne faisait attention, nul ne daignait parler au pauvre juif, qui, pendant ce temps, consultait tour à tour boussole, montre, baromètre et relevait le chemin qu'on suivait. » Il obtenait « par ses cousins » des renseignemens exacts sur la région qu'il parcourait, sur ses habitans. Dans toute l'Afrique du nord, il n'y a pas d'autres informateurs que les juifs; ils ont des yeux et des oreilles, et le musulman est le plus incurieux des hommes. M. de Foucauld avait eu la précaution d'emmener avec lui un vrai israélite, le rabbin Mardochée-Abi-Serour, dont l'office consistait à jurer que cet officier français était un rabbin, à lui servir d'intermédiaire, à le couvrir de sa personne, à le laisser dans l'ombre, à lui trouver partout quelque logis solitaire et commode, et dans un besoin à forger les histoires les plus fantastiques pour dérouter les questionneurs indiscrets.

Cependant, partout où M. de Foucauld séjourna quelque temps, ni son bonnet, ni ses *nouader*, ni les sermens de Mardochée ne lui servirent de rien. Si les musulmans ne le soupçonnèrent jamais, les juifs le tinrent plus d'une fois pour un faux frère; mais ils lui gardèrent religieusement le secret, et loin de lui témoigner quelque antipathie, ils devenaient plus obligeans, plus prévenans encore, plus empressés à lui fournir les renseignemens qu'il demandait. Dans un appendice de son livre, M. de Foucauld maltraite fort les israélites du Maroc. En a-t-il le droit? dans quelle autre race de la terre aurait-il trouvé cette discrétion qui lui a sauvé la vie? Il est sévère aussi pour les juives, auxquelles il reproche leur intarissable babil et l'aigreur de leurs querelles, et il cite à ce propos le mot de Salomon : « La femme querelleuse est semblable à un toit d'où l'eau dégoutte sans cesse au temps d'une grosse pluie. » Tout au contraire, un médecin espagnol, qui a fait long-

temps partie du conseil sanitaire du Maroc, prétend que, si la beauté de la juive marocaine a été surfaite, on ne peut trop louer son intelligence, son esprit des affaires, son attachement à ses devoirs domestiques, la grâce avec laquelle elle exerce l'hospitalité (1). A vrai dire, ce médecin n'a jamais visité le *blad-es-siba* ni approché du Sahara, et il faut convenir que l'Afrique, la véritable Afrique, fait subir à toutes les religions qu'on y importe d'étranges déformations. Nous savons par les récits des voyageurs ce qu'est devenu le christianisme en Abyssinie, ce que devient Mahomet dans le Soudan. La religion naturelle de l'Afrique est le fétichisme, et elle ne se laisse convertir à un Dieu étranger qu'à la condition qu'il se laisse convertir lui-même en un grand fétiche.

Par sa patience à toute épreuve, par son opiniâtre persévérance, M. de Foucauld réussit à exécuter jusqu'au bout le plan d'aventureuse odyssée qu'il avait conçu. Débarqué à Tanger le 20 juin 1883, il est allé à Fez; de Fez, il a gagné le Tadla, atteint l'Oued-el-Abid et Demnat, franchi le Grand-Atlas par un col encore inexploré. Voyageant ainsi du nord au midi, il atteignait dès le 14 novembre Tisint et le 30e degré de latitude, et il voyait se dérouler devant lui, au sud du Bani, « une plaine brûlée, sans autre végétation que quelques gommiers rabougris, ni d'autres reliefs que d'étroites chaînes de collines rocheuses, s'y tordant comme des tronçons de serpens, plaine immense, tantôt blanche, tantôt brune, étendant à perte de vue ses solitudes pierreuses, que bornait à l'horizon le talus de la rive gauche du Dra, qui la sépare du ciel par une raie d'azur. » Les nuits du Sahara l'enchantèrent comme une féerie : « On comprend, nous dit-il, dans le recueillement de nuits semblables, cette croyance des Arabes à une nuit mystérieuse dans laquelle le ciel s'entr'ouvre, les anges descendent sur la terre, les eaux de la mer deviennent douces, et tout ce qu'il y a d'inanimé dans la nature s'incline pour adorer son Créateur. » Ce fut à Tisint aussi qu'il fit connaissance avec des femmes aux grands yeux mobiles et expressifs, à la taille souple, à la physionomie ouverte et rieuse. Leur caractère distinctif est d'avoir le visage d'une blancheur extrême et le corps bleu. Elles portent des habits en cotonnade indigo qui déteignent, et se lavant quelquefois la figure, elles ne se lavent jamais le corps.

Sa bourse ayant été épuisée par les rançonneurs et les larrons, M. de Foucauld dut se rendre à la côte et à Mogador, pour se procurer de l'argent. Il écrivit en France et attendit quarante-cinq jours la réponse. Il était de retour à Tisint le 31 mars 1884, et cheminant du sud-ouest au nord-est, il regagna la frontière algérienne en franchissant une seconde fois le Grand-Atlas et en explorant le cours de

(1) *La Mujer marroqui*, estudio social, por D. Felipe Olivo y Canales. Madrid, 1881.

l'Oued-Malouya, frontière naturelle de l'Algérie française et du Maroc. Il avait couru de graves dangers à Tisint, à Tintazart, à Mrimina, qui, selon l'expression d'un marabout, est « un ventre d'hyène, le réceptacle de tout ce qu'il y a de mauvais. » Ce fut dans les derniers jours de son voyage, sur la route de Debdou, qu'il eut à subir sa plus périlleuse épreuve. De ses trois *zetats*, l'un, nommé Bel-Kasem, était un parfait honnête homme; les deux autres étaient des coquins; à la blancheur de ses habits, à la bonne mine de son mulet, ils le croyaient chargé d'or et n'avaient offert de lui servir d'escorte que dans le dessein bien arrêté de le piller.

A midi et demi, comme il marchait en tête de la caravane et prenait ses notes, il se sentit tout à coup tiré en arrière et jeté à bas de sa monture. On le terrassa, on lui rabattit son capuchon sur la figure, et quoique Bel-Kasem fît tout pour le délivrer, les deux coquins le fouillèrent méthodiquement, ne lui laissant que les deux choses auxquelles il tenait, ses instrumens et ses papiers. Ils avaient trouvé son bagage plus léger qu'ils ne pensaient; furieux de leur déception et de n'avoir fait que demi-besogne, ils voulaient lui prendre la vie et son mulet: « Durant le reste de cette journée et durant toute celle du lendemain, ils discutèrent ce sujet, pressant Bel-Kasem de m'abandonner, de les laisser me dépêcher d'un coup de fusil, lui faisant des offres, lui promettant sa part. Bel-Kasem fut inébranlable et déclara qu'ils n'auraient ma vie qu'avec la sienne... Étrange situation d'entendre durant un jour et demi agiter sa vie et sa mort par si peu d'hommes et de ne rien pouvoir pour sa défense! J'étais sans armes; un revolver était dans mon bagage, il m'avait été pris. »

M. de Foucauld a raconté sa laborieuse reconnaissance au Maroc dans cette langue claire, limpide, exacte, colorée sans aucune recherche de couleurs, qui est la marque des vrais voyageurs, et son beau livre, aussi substantiel que curieux, fait naître bien des réflexions. La première qui s'impose à l'esprit est que, sous peine de commettre de graves erreurs de conduite, les puissances européennes qui ont des intérêts au Maroc doivent considérer cet empire comme une fiction ou comme une expression géographique. On ne peut prendre aux gens que ce qu'ils ont, et le sultan qui, dans ses heures d'orgueil extravagant, s'arroge des droits sur le Niger et sur Timbouctou, ne possède en réalité que le cinquième du territoire qu'il envisage comme son domaine et son patrimoine. Une puissance qui se flatterait, en le dépossédant, d'acquérir toute la portion de terre comprise entre Tanger et le Sahara serait loin de compte, et ceux qui envahiraient sa succession hériteraient surtout de ses ennemis, qui sont innombrables. Il régit despotiquement le pays des bureaux; il y encaisse des sommes énormes sans y faire aucune dépense d'utilité publique, il y met les fortunes en coupe réglée, il y vend sa justice ou plutôt son injustice.

Partout ailleurs, son pouvoir est nul, et, comme l'a remarqué M. Duveyrier, « Sa Majesté chérifienne est souvent forcée de faire parler la poudre lorsqu'elle veut lever l'impôt dans des cantons visibles sans télescope de l'une quelconque de ses capitales. » Quand M. de Foucauld visita la redoutable forteresse à deux enceintes de Kasba-Tadla, il n'y trouva qu'un être vivant, un pauvre hère qui, assis devant sa porte, disait mélancoliquement son chapelet : « Quel était cet ascète, vivant dans la solitude et la prière? D'où lui venait ce visage désolé? Faisait-il, pécheur converti, pénitence de crimes inconnus? Était-ce un saint marabout pleurant sur la corruption des hommes? Non, c'est le caïd. Le pauvre diable n'ose sortir; dès qu'il se montre, on le poursuit de huées. »

Plus heureux est le caïd des Glaouas. On ne le hue point, et sa parole a encore quelque poids, à la condition qu'il ne coûte rien, qu'il n'ordonne rien, qu'il ne se mêle de rien. Plus loin, au cœur du blad-es-siba, le sultan n'est plus qu'un ennemi ou un inconnu. M. de Foucauld demandait un jour à des Ida ou Blal s'ils avaient jamais eu des relations avec Mulei-Hassen. « Si, répondirent-ils, nous en avons eu, il y a dix-huit mois. » Et ils lui racontèrent que, comme les agens, envoyés par le sultan pour ramasser l'impôt dans le Ras-el-Oued, s'en retournaient avec des mulets chargés d'argent, leur tribu avait organisé une razzia et tout enlevé, l'argent, les armes et les chevaux : « Voilà, ajoutaient-ils, l'histoire de nos dernières relations avec le sultan. » C'est ainsi qu'on trouve au Maroc, plus encore que dans tout autre pays conquis par les Arabes, l'éternelle opposition de deux principes : un césarisme, grossièrement imité de Rome et de Byzance, y lutte à armes inégales avec des tribus qui, obstinément fidèles à leur antique régime, se retranchent dans leur fière indépendance, haïssent les grandes agglomérations d'hommes comme des entreprises contre le droit naturel et traitent le maître en ennemi.

Mulei-Hassen ne possède son empire que dans son impériale imagination. Cela suffit pour procurer des joies à son orgueil; mais il est trop avisé pour ne pas avoir des inquiétudes, pour ne pas se prémunir contre les accidens. A quelques journées de marche de Meknas, le territoire est possédé par les Zaïan, lesquels peuvent armer jusqu'à 18,000 cavaliers. Le sultan entretient chez eux un magistrat *in partibus*, qui, trop heureux qu'on le laisse vivre en paix, est seul à se douter qu'il est caïd et à savoir qu'il existe un sultan. Les Zaïan ne reconnaissent d'autre autorité que celle de deux familles de chérifs. « Le sultan a grand soin de rechercher l'amitié de ces redoutables maisons, qui, du haut de leurs montagnes inaccessibles, pourraient précipiter des torrens d'envahisseurs dans le pays des bureaux et renverser son trône. » Il leur fait mille avances; cadeaux, honneurs, il ne leur refuse rien; il leur offre jusqu'à des alliances dans sa famille.

Souvent aussi, il envoie des expéditions pour soumettre des insoumis. En 1882, craignant que quelque puissance européenne ne s'établît sur la côte occidentale du Maroc, il voulut prouver que tout le Sahel lui appartenait. Il fit une campagne dans le Sous, et, profitant d'une année de famine, il décida par ses libéralités les tribus comprises entre l'Oued-Sous et l'Oued-Dra à reconnaître sa suprématie; il obtint, à force de présens, que leurs cheiks acceptassent le titre de gouverneurs. Quelques mois plus tard, toutes ces tribus s'étaient soulevées. Les populations africaines ressemblent à ces gaz que les chimistes ont toutes les peines du monde à réduire à l'état liquide. Qu'on se relâche un instant dans le traitement qu'on leur fait subir ou qu'on néglige une précaution, le gaz redevient gaz, et le volatil Arabe ou l'indocile Berbère redeviennent des nomades réfractaires à toute autorité, incapables de concevoir le bonheur sans la liberté et la liberté sans l'anarchie.

Il n'y a dans le soi-disant empire marocain, où se parlent deux langues, l'arabe et le tamazirt, ni unité de gouvernement ni unité de races, et, d'après les informations toutes nouvelles recueillies par M. de Foucauld, il règne parmi les tribus de la même race une singulière variété de mœurs et d'usages. Ici, la tribu demeure indivise; là, on se partage en districts, en cantons ou on s'agrège en communes. Dans les massifs du grand et du moyen Atlas, dans les bassins de l'Oued-Dra et de l'Oued-Ziz, on aperçoit partout de vrais castels féodaux, bâtis en pisé, flanqués de tours aux quatre angles. Ces châteaux, nommés *tirremts*, sont des magasins fortifiés où le village serre ses grains; un local particulier y est réservé à chaque habitant, qui en a la clé. Ailleurs, plus de châteaux: le magasin commun est un village, appelé *agadir*, où la tribu rassemble ses récoltes et les met à l'abri des pillards.

Les institutions politiques varient comme les coutumes sociales. Au nord de l'Atlas, chaque tribu fait son ménage à part, et on y vit sous un régime de démocratie absolue. Quelques-unes ont des *kanouns* ou codes de lois; d'autres n'en ont pas. Les unes comme les autres se gouvernent par des assemblées où chaque famille a son représentant. Point de pouvoir exécutif, et au surplus l'assemblée souveraine ne s'occupe que des affaires générales, laissant les particuliers libres de régler leurs différends à coups de fusil. Dans cette région, la politique se réduit à l'art d'organiser l'anarchie. Au sud du Grand-Atlas, telle tribu est régie par des cheiks héréditaires, mais ces dictateurs ne sont pas exigeans; leurs administrés ne sont tenus que de les accompagner à la guerre, de leur payer une légère redevance et ne pas trop se piller entre eux: pour tout le reste, ils font ce qui leur plaît. D'autres tribus, comme celles du nord, tiennent des assemblées, mais elles confient le pouvoir exécutif à un cheik électif et révocable, nommé quelquefois pour un an. Quelques-unes se groupent en confé-

dérations; ailleurs, une tribu faible entre dans le vasselage d'une tribu forte et guerrière. De lieu en lieu, on trouve dans le Maroc, à l'état embryonnaire, toutes les formes de gouvernement que les hommes ont inventées; mais de quelque façon que les tribus marocaines se gouvernent, une habitude leur est commune : partout on s'y fait la guerre à feu et à sang. Les sédentaires se battent avec les sédentaires pour des questions d'eaux et de canaux; les nomades se battent avec les nomades pour venger les injures de leurs protégés, de leurs cliens; sédentaires et nomades s'entre-battent les uns pour garder ce qu'ils ont, les autres pour le leur prendre : « Je n'ai pas été dans une seule région au sud de l'Atlas, nous dit M. de Foucauld, sans y trouver pour une de ces trois causes la guerre, soit intestine, soit avec des voisins. »

Dans ce grand empire désagrégé, où l'autorité se fractionne à l'infini, où d'endroit en endroit les institutions varient, il n'y a pas d'autre principe d'unité que Mahomet et le Coran. Mais le Prophète a donné au monde la moins sacerdotale de toutes les religions; il reconnaît à tout fidèle le droit de traiter directement ses affaires avec Allah; il a imposé à son peuple une règle de foi, il n'a pas fondé une église selon la force du mot. Arabe ou Berbère, chaque musulman appartient à un groupe, qui n'est à ses yeux qu'une grande famille, et en religion comme en politique, chacune de ces familles fait ses affaires à part. De même que la tribu tient lieu d'état, on remplace l'église par la confrérie, association volontaire où l'on entre pour se livrer ensemble à de certaines pratiques sous le patronage du même saint. Le sultan Mulei-Hassen se croit le maître du Maroc; il se croit aussi le grand iman, le pape de tous les musulmans malékites, et il se flatte d'étendre sa juridiction spirituelle non-seulement sur Fez et Marakech, mais sur les oasis du Sahara, comme sur Alger, Tunis et Tripoli. C'est encore une de ces illusions qui contribuent à son bonheur, mais dont la vanité lui est démontrée chaque jour.

On a souvent représenté le Maroc comme le plus fanatique des pays de l'islam. M. de Foucauld en juge autrement; il a constaté que, si les Marocains ferment leur porte aux Européens, c'est plus par crainte de l'espion que par horreur pour l'infidèle, et qu'ils redoutent le conquérant plus qu'ils ne haïssent le chrétien. Sans doute, les *hadj* ou musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque abondent au Maroc; mais contrairement à l'opinion commune, le *hadj* est plus tolérant que ceux de ses coreligionnaires qui sont restés chez eux et n'ont jamais baisé la pierre noire : il a vu des bateaux à vapeur, des locomotives, Alexandrie, Tunis, Alger, des villes embellies, transformées par les chrétiens, et il a laissé en chemin quelques-uns de ses préjugés. Les voyages ouvrent l'esprit, le pèlerinage à la Mecque élargit les cœurs étroits.

Le Maroc a ses dévots, ses tièdes, ses indifférens et même ses incrédules. Certaines superstitions s'y rencontrent partout. Quand une rivière tarit, on sacrifie un mouton pour la faire couler. Dans beaucoup de tribus, on fait bénir par le marabout ses champs et ses dattiers. Ailleurs, on ne recourt à ses bons offices qu'en partant pour une razzia. Tout le long du jour, il demande au ciel que l'expédition soit fructueuse; a-t-on fait de riches captures, on le paie grassement; n'a-t-on rien pris, c'est un mauvais marabout, et il perd ses pratiques. D'autres tribus, plus mécréantes encore, traitent de fainéans les vendeurs de prières et de bénédictions et sont réputées pour n'avoir ni sultan ni Dieu, pour ne connaître que la poudre. Toutefois, dévots ou indifférens, les Marocains se réunissent dans la commune aversion de l'étranger. Durant tout son voyage, M. de Foucauld put s'assurer que le Maroc s'occupait beaucoup du mahdi, que les plus forts raisonneurs le tenaient pour invulnérable et invincible. Dans le nord, on annonçait qu'il venait de s'emparer du Caire et d'Alexandrie; plus au midi, on le croyait à Tripoli; plus loin encore, on le disait à Tunis; sur les confins du Sahara, on ne doutait pas qu'il n'eût pris Alger et massacré tous les Français. A la vérité, personne ne parlait de lui prêter main forte, personne ne désirait la guerre sainte. Mais M. de Foucauld pense que, si quelque grand chef religieux déployait l'étendard vert, il pourrait rassembler en peu de jours une armée de 50,000 hommes : « Cette masse, animée plutôt par l'espoir du pillage que par le zèle religieux, s'évanouirait à la première défaite et se doublerait au premier succès. »

Cet empire, qui n'est qu'une expression géographique, et dans lequel le seul sentiment commun est la haine de l'étranger, cet empire, dont la moindre portion est soumise à tous les caprices du plus détestable des gouvernemens et dont le reste n'est pas gouverné du tout, ne laisse pas de subsister, et rien n'annonce que sa fin soit proche. Il a duré si longtemps que c'est une raison pour qu'il dure. Ce qui sauve le sultan, c'est la politique du jardinier : au dehors comme au dedans, ses ennemis s'entre-haïssent, se jalousent, et personne ne mange dans la crainte que les autres ne mangent aussi. Au surplus, il ne faut pas croire que sous un régime de despotisme inepte ou dans une confusion de toutes choses qui nous semblerait insupportable, il n'y ait pas quelque place pour le bonheur. Partout où l'on n'est pas trop grugé par les caïds ni trop pillé par les nomades, il y a des villages, des bourgades où tout respire le bien-être, la prospérité, la richesse. Dans ces endroits privilégiés, on vit à peu près comme en Europe. On vend, on achète, on a des amis et des ennemis, on se procure tous les plaisirs licites en y joignant quelques plaisirs défendus, on bavarde, on commère, on se marie. L'Arabe, qui a de l'orgueil, ne veut épouser qu'une fille de bonne maison; le Chleuh, qui a le cœur

avare, la veut riche; le Hartani, à la face couleur de café au lait, la veut blanche, et plus elle a le teint clair, plus il est content. Heureux aussi est l'habitant des oasis du Sahara assez fortuné pour avoir une vache et qui peut boire autant de thé qu'il lui plaît, mettre de la viande dans son couscouss et remplacer le maigre potage du matin par des galettes chaudes et du miel de dattes!

Dans les districts où le caïd est odieux et le nomade insupportable, où les alertes sont continuelles, où les lendemains sont obscurs, on s'endurcit à ses maux par l'habitude de souffrir, et quelquefois on désarme le malheur par sa patience. Tel baudet, à l'échine râpée, aux flancs labourés par les coups, oublie ses écorchures en fêtant le chardon qu'il rencontre sur son chemin. L'Africain ne demande à la vie que ce qu'elle peut donner; il se résigne aux accidens, il ne se charge pas de faire sa destinée, il se laisse conduire par elle et s'épargne la fatigue des réflexions. Au début de son voyage, la caravane avec laquelle M. de Foucauld était parti de Tétouan s'accrut d'une femme, de sa fille et d'un homme qui portait à la main une cage contenant six canaris. Il s'était mis en course pour les vendre et comptait sur un bénéfice de 30 francs. Le lendemain soir, il quittait la caravane en lui annonçant son mariage. Sa compagne de route lui avait plu, elle l'avait agréé, et les six canaris, qu'on se promettait de placer au plus vite, devaient pourvoir aux frais de la noce.

L'Africain réfléchit peu, et il n'a garde d'ajouter aux peines trop réelles dont cette pauvre vie abonde les chagrins, les désespoirs imaginaires. Au sommet du Djebel-Riata, après la fonte des neiges, pullulent des chenilles poilues, qu'on appelle des *iakh*, et qui sont, paraît-il, froides comme glace, d'où les indigènes concluent que c'est la neige qui les enfante. Les bourgeois de Fez ont un dicton ainsi conçu : « Deux ridicules sont encore plus froids que les *iakhs* : le vieillard qui fait le jeune et le jeune homme qui fait le vieux. » On trouve en Afrique nombre de vieillards qui font les jeunes; mais les jeunes gens qui font les vieux, les jeunes gens à l'imagination lugubre, les jeunes gens tristes, dont l'incurable mélancolie est une grimace et qui se croiraient perdus de réputation si on les surprenait un jour en flagrant délit de naturel et de gaîté, sont une espèce presque inconnue aux habitans du Maroc. Leurs chenilles glaciales ont sur nos jeunes gens tristes ce grand avantage qu'elles servent à quelque chose : les chèvres en sont friandes et les mangent.

G. Valbert.

REVUE MUSICALE

Théâtre de la Monnaie de Bruxelles : *Jocelyn*, opéra en 4 actes, tiré du poème de Lamartine, paroles de MM. A. Silvestre et V. Capoul, musique de M. Benjamin Godard. — *La Gioconda*, opéra en 4 actes, paroles de M. Gorris, traduction de M. P. Solanges, musique de Ponchielli. — Concerts du Conservatoire de Bruxelles. — Opéra-Comique : Reprise de *Madame Turlupin*, opéra comique en 2 actes, de MM. Cormon et Grandvallet, musique de M. Ernest Guiraud.

« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. » L'on a dit de *Jocelyn* trop de bien et trop de mal. L'œuvre de M. Benjamin Godard n'est sans doute ni *Don Juan*, ni *Guillaume Tell*, ni *Lohengrin*, ni *Carmen;* mais ce n'est pas non plus,... ici, ne nommons personne. « Que *Jocelyn* réussisse ou tombe, écrivait-on dès avant la représentation, une chose est certaine : c'est qu'il n'y aura ni une pensée de plus ni une pensée de moins dans le monde. » Une pensée de moins! On ne voit pas trop comment une œuvre nouvelle enlèverait une pensée au monde. Mais une pensée de plus! Excusez du peu, dirait le vieux maestro. Des pensées de plus, en art, il en éclôt trois ou quatre par demi-siècle à peine, et, pour en avoir une seulement, il ne faut rien que du génie. Or si quelqu'un a eu chez nous, depuis Bizet, le génie, si quelqu'un a trouvé une pensée de plus, celui-là encore, ne le nommons pas, de peur d'offenser les autres.

Sans doute, l'œuvre de M. Benjamin Godard n'est pas une révélation. Elle n'apporte pas un verbe nouveau, et quelquefois même elle s'en tient trop à l'ancien. On rencontre là du Gounod, du Massenet; mais on y rencontre aussi du Godard, du médiocre et du bon. Car il y a du

bon Godard ; il y en avait beaucoup dans *le Tasse*, dans la *Symphonie légendaire ;* il y en a encore dans *Jocelyn*, surtout dans les deux derniers tableaux. Ceux-ci laissent une impression excellente, contre laquelle un jugement général, pour rester équitable, doit un peu réagir. Il faut en appeler de notre émotion finale à l'ensemble de nos souvenirs.

Il était à la fois inutile et imprudent de faire de *Jocelyn* un livret d'opéra. D'abord, c'était mettre en musique de la musique même. Les beaux vers, surtout ceux de Lamartine, ont leur rythme, leur cadence, leurs harmonies, qui se suffisent. Quand on est, je ne dis pas Niedermeyer, mais Gounod, on peut chanter une ou deux strophes de Lamartine; tout un volume, non pas. Et quel volume! Peut-être dix mille alexandrins, un fleuve, un débordement de poésie, un poème avant tout riche, luxuriant, enveloppant le ciel, la terre et l'homme de ses gigantesques rêveries. Alfred de Vigny, je crois, appelait *Jocelyn :* quelques îles de poésie noyées dans un océan d'eau bénite. — Il ne l'avait pas compris. Rien au contraire n'est moins que *Jocelyn* dévot ou clérical au sens mesquin des mots. Rien n'est moins un poème de curé ou de sacristie. La religion de *Jocelyn* est la religion la plus haute et la plus héroïque. Lamartine a écrit sur la première page le mot ψυχή, âme. C'est là, en effet, l'histoire d'une âme, et d'une grande âme. On suit tout le long du livre le développement, l'embellissement de cette âme, que la souffrance et le sacrifice emplissent peu à peu de tendresse et de compassion, que la douleur forme à la vertu.

Mais *Jocelyn* n'est pas seulement un poème d'âme. C'est aussi l'un des plus magnifiques parmi les poèmes de la nature, ouvrant au dehors et au dedans un horizon infini, dévoilant à la fois toutes les cimes des Alpes et le cœur meurtri d'un pauvre prêtre de village. A ce double point de vue, moral et descriptif, la tâche était trop lourde pour un musicien.

L'abondance, la simplicité et la grandeur, ces beautés du poème, manquent à l'opéra. Celui-ci paraît un peu bref, cherché et petit. On emporte du théâtre l'impression d'un *Jocelyn* réduit et étriqué. Aussi, pourquoi cette manie actuelle de transformer des œuvres qui, dans leur forme primitive, sont parfaites ou peu s'en faut? Aujourd'hui, tout se met en opéras : *la Dame de Monsoreau* et *Jocelyn*, également impropres, bien que par des raisons différentes et des mérites inégaux, à cette métamorphose. A quand *le Tour du monde* ou *la Légende des siècles?* Et puis, drames et poèmes épuisés, à quand les tableaux et les statues ? Toutes les formes de l'art ne conviennent pas au même sujet, et l'on risque, à ce jeu, de brouiller les Muses ; elles sont sœurs, mais pas à ce point. On nous citera peut-être des exemples de transformations heureuses, glorieuses même : *Faust, Roméo, Otello.* Mais au moins c'étaient là des pièces, et non des poèmes ; de plus, des

pièces étrangères; et puis Gounod et Verdi approchent peut-être plus de leurs modèles que M. Benjamin Godard du sien.

De *Jocelyn*, les librettistes ont extrait surtout les faits, et les faits dans *Jocelyn* ne sont, au point de vue esthétique, que des accessoires. La mort du père de Laurence et l'adoption de celle-ci par Jocelyn ne nous importent guère; ce qui nous importe, ce sont les cent pages qui suivent, toutes consacrées à peindre l'amitié fraternelle des deux jeunes gens, leur piété mystique, toutes leurs pensées enfin, et leurs sentimens en pleine nature. Bien plus que la découverte même du sexe de Laurence, les sentimens de Laurence et de Jocelyn après cette découverte délicieuse et terrible, nous intéressent et nous émeuvent. Là était le point délicat et attirant; là se pressent dans le poème les beautés essentielles. Beautés singulières, que la musique devait approcher avec réserve, avec pudeur, mais qu'elle pouvait comprendre et peut-être embellir encore. Elle pouvait, sous le voile de l'amitié, suivre la mystérieuse éclosion de l'amour, et puis noter les nuances passionnées et douloureuses de cet amour naturellement offert et surnaturellement refusé. Avant la découverte, — la découverte même, — après la découverte, — voilà les trois phases psychologiques faites pour séduire un musicien, quitte à le perdre. Succès douteux, peut-être impossible, mais du moins tentative originale. Les auteurs n'ont pas compris, ou pas osé; ils sont restés à côté du sujet, traitant, au lieu du fond, les épisodes; les faits plus que les sentimens. Ils ont mis en scène le mariage de la sœur de Jocelyn, la fuite des proscrits dans la montagne, la mort du père de Laurence, l'exécution de l'évêque, et ce déplacement de l'intérêt, cette altération des valeurs, justifie un reproche déjà fait à l'ouvrage : tout ce qui devrait y être court est long, et tout ce qui devrait y être long est court.

La facture musicale de *Jocelyn*, disions-nous, n'a rien de bien original; elle rappelle souvent celle de Gounod et celle de M. Massenet. Le premier chœur (la noce de Julie) n'est pas sans analogie avec certain petit chœur d'*Hérodiade*. Gounod est derrière plus d'une page, derrière plus d'une phrase, celle-ci, par exemple : *Anges du Tout-Puissant, couvrez-la de votre aile!* (voir *Roméo* et *Mireille*); celle-ci encore, chantée à l'unisson par Jocelyn et Laurence : *De tous les noms sacrés dont sur terre on s'adore*. La romance-berceuse : *Dors en paix, doux enfant!* du Gounod encore. Du Gounod, les progressions, les phrases qui se répètent et montent par étages, et les accompagnemens syncopés. Du Gounod toujours, mais poussé au tragique, la scène de la révolution, qu'on a plaisamment appelée une kermesse de la guillotine.

La tendance allemande s'accuse beaucoup moins chez M. Godard. Le *leitmotiv* n'y est pour ainsi dire pas employé; un peu seulement au dernier tableau, et d'une main très légère. M. Godard n'a pas de

système, et il a raison. Quant à l'orchestration, elle ne nous a paru ni bonne ni mauvaise, seulement trop bruyante parfois, avec un goût immodéré des harpes.

Le premier tableau ne dépasse pas une moyenne agréable. Il pourrait avoir pour épigraphe ces deux vers :

De ma sœur et d'Ernest cette sainte journée
A, dans la main de Dieu, mêlé la destinée.

Heureusement, dans l'opéra, Ernest s'appelle l'Époux; cela fait mieux. Sa phrase de remercîment aux invités est élégamment tournée. Le petit chœur de noce, le chœur des jeunes filles, petit aussi, tout cela ne déplaît point. Le duo de Jocelyn et de sa mère, l'air de Jocelyn, ne sont guère que convenables. Un air honnêtement fait, avec des rythmes et des tonalités variés, pâlit auprès du récit de Lamartine, auprès de cette dernière promenade, la nuit, dans l'enclos bien-aimé, de cet adieu poignant à la terre du jardin, aux eaux de la source, aux colombes du toit. Ici comme presque partout, les librettistes ont respecté les vers de Lamartine. Respect pieux pour le poète, mais dangereux pour le musicien.

Rien dans le second tableau : un faible prélude où flûtes, hautbois et autres instrumens champêtres gloussent en vain sans jeter sur l'orchestre une teinte vraiment pastorale. Aux paysages de Lamartine, il faudrait la musique de Rossini, un peu du premier acte de *Guillaume*. M. Godard leur consacre un chœur médiocre, plus un *duetto* de pâtres inférieur à la chanson de *Sapho*, qu'il rappelle : *Broutez, broutez, mes chèvres!* Et puis, on sent ici le hors-d'œuvre et le superflu. Hors-d'œuvre, ce petit duo. Autrement nécessaire est dans le poème la scène du jeune homme et de la jeune fille, spectacle d'amour fait pour redoubler dans le cœur et les sens de Jocelyn les troubles et les désirs nés de la solitude. En résumé, toute cette partie de l'œuvre, y compris le massacre du vieux monsieur, ne renferme que des banalités musicales et dramatiques.

Mieux vaut le tableau suivant, au moins le début de ce tableau. L'entr'acte est beaucoup plus alpestre que le précédent. Les larges accords tenus et balancés donnent la sensation de grands souffles, de grandes vagues de vent, tranquilles et fortes, qui passeraient sans obstacles au-dessus des sommets. Cette belle page d'orchestre en rappelle un peu une autre que naguère nous avions trouvée belle aussi : *la Cathédrale*, de la *Symphonie légendaire*. Le réveil de Laurence est encore à noter : deux strophes courtes, vibrantes, avec une certaine étrangeté, une sorte d'effarement qui ne messied pas. Mais maintenant, là où l'on était en droit de compter le plus sur lui, le musicien

se dérobe. Quand vient l'évanouissement de Laurence, et la révélation de ce que nos pères eussent appelé ses charmes ou les attributs de son sexe, devant cette apparition foudroyante de la beauté et de l'amour, d'un amour à la fois souhaité et défendu, devant ce double assaut livré à l'âme de Jocelyn par la joie et l'épouvante, rien ou presque rien : un cri pareil à tous les cris et un maigre duo qu'un pauvre unisson termine. Pourtant ils étaient beaux à chanter, ces jours d'amitié, puis ces jours d'amour. Il eût été beau de trouver la musique de cette pure, de cette idéale poésie, d'égaler à la fois la hardiesse et la chasteté de ces récits. Il y avait là des trésors de sentiment, et des trésors nouveaux. Quel dommage qu'on ne les ait pas découverts !

La grande scène de la prison, entre Jocelyn et l'évêque, voulait du musicien autant d'éloquence que les scènes précédentes voulaient de poésie. Qu'on la relise dans Lamartine pour voir quelles foudres lançait au besoin ce poétereau de femmes, ce chantre de cascatelles et de rossignols, comme disent aujourd'hui quelques jeunes pédans. Jamais fanatisme plus odieux n'a tenu plus sublime langage. Quels discours sur ces lèvres et quelle flamme de bûcher dans ces yeux ! Du haut de quel dédain le vieillard qui va mourir regarde nos passions humaines ! A quel misérable prix il estime nos plus précieuses amours ! Le lecteur même est près de céder à ses paradoxes sacrés, de subir comme Jocelyn sa brutalité sainte. Dans ce duo si difficile par sa violence et par sa grandeur, le musicien n'a réussi qu'à demi. Le style, toujours soutenu, s'élève parfois, comme à ces mots : *Demain j'entonnerai l'hosanna triomphant !* Souvent le mouvement est juste et la phrase bien jetée ; mais souvent aussi l'un et l'autre traînent, ici, par exemple : *Je vais vous consacrer sur le bord de la tombe.* Décidément, *Jocelyn* pourrait bien être tout à fait inabordable à la musique.

Le tableau populaire autour de la guillotine fait grand honneur au sens pittoresque des directeurs, à leur entente de la scène : voilà bien la rue sur le théâtre, les physionomies et les voix de la canaille. Mais de la musique, j'attendais mieux. Les différens refrains révolutionnaires : *Carmagnole, Ça ira,* et quelques autres, se succèdent et se juxtaposent au lieu de se fondre ; c'est de la polyphonie, mais de la symphonie, non pas. Quelques bons détails cependant, entre autres une courte prière de femmes à genoux sous la bénédiction du condamné.

Patience, voici les dernières pages de la partition, les meilleures. Dans la grotte des aigles, où nous ramène le sixième tableau, Laurence abandonnée chante un *lied* charmant : *Dors en paix, mon amour,* une page toute pleine de tendresse et d'inquiétude. Voilà une phrase distinguée et expressive, rehaussée par des contre-chants d'orchestre, et

délicieusement terminée sur le doux reproche : *Oh ! pourquoi s'en est-il allé !* Au théâtre, cet air semble seulement pris un peu vite. Plus lent, on lui trouverait peut-être encore plus de grâce et de mélancolie.

La rue maintenant, à Paris, sous les fenêtres de Laurence, éclairées par les lustres d'une fête. Jocelyn, caché dans l'ombre, pleure, et des jeunes gens franchissent en chantant le seuil de la maison. Jolie valse et surtout jolie gavotte dialoguée par les groupes d'invités. Il y a bien quelque chose d'un peu désagréable à *voir* un ecclésiastique faire le guet sous le balcon d'une dame; mais, sauf ce petit malaise, on prend grand plaisir à toute la scène. Laurence paraît à la croisée entr'ouverte, et pour une fois qu'une femme vêtue de blanc s'accoude à son balcon sans redire la chanson de Marguerite, cela vaut bien qu'on s'en félicite. Laurence ne se souvient que d'elle-même et, d'une voix triste, elle redit son chant de la montagne. Jocelyn va courir vers elle; mais une cloche tinte dans le voisinage. Alors, avec une belle phrase douloureuse il s'enfuit, tandis que reprennent dans la maison les refrains joyeux. Toute cette scène est excellente, pleine de mouvement et de poésie.

La scène suivante et dernière mérite qu'on pardonne beaucoup aux faiblesses signalées le long de l'ouvrage. C'est bien finir que de finir ainsi. Dans le hameau de Valneige, un matin de Fête-Dieu, la procession passe devant le reposoir. Pâle et défaillante, assise sur le seuil de sa chambre ouverte au soleil de printemps, Laurence mêle sa voix aux cantiques. Le chœur est simple, empreint d'une piété villageoise; les plaintes de Laurence le coupent à propos avec de lointains rappels des mélodies d'autrefois; bonne déclamation et bon orchestre; peu de notes et beaucoup d'expression. — La procession a disparu, et la pauvre fille qui va mourir fait appeler le prêtre. Pendant qu'on le cherche, seule et les yeux déjà voilés, elle murmure une prière tout à fait belle. Voilà la musique que nous demandions au musicien de *Jocelyn*, la musique des sentimens, la musique où chante une âme, où se dessine un caractère. Voilà Laurence tout entière, par ses regrets et ses remords, avec son humilité de pécheresse, avec sa douceur de femme et sa détresse de mourante. Toute sa vie, sa pauvre vie, achève ici de se briser et s'exhale en une dernière demande de miséricorde et d'amour. Cette courte prière dit tout ce qu'il fallait dire : elle tremble, elle adore et elle supplie.

Le duo final renferme quelques mesures d'ensemble dont la banalité dépare un peu cet épilogue; on le voudrait sans tache. Mais la tache est légère : chaque phrase de Laurence a l'accent le plus juste et le plus pénétrant. Laurence s'éteint sans cri, avec grâce et avec douceur, redisant toujours plus bas, toujours plus humblement : *Seigneur, votre nom soit béni !* A la passion ranimée de Jocelyn, elle ne répond

que par une tendresse déjà presque divine. Les grands accords de la grotte des aigles reviennent planer au-dessus de la jeune femme comme pour lui apporter un dernier souffle de l'air pur autrefois respiré; sur les marches de l'autel, elle s'incline et meurt. Très loin se perd l'écho des cantiques, et Jocelyn murmure encore la phrase, bien amenée cette fois et très attendrissante : *Anges du Tout-Puissant, couvrez-la de votre aile!*

Ici, véritablement, la musique n'a pas été indigne de la poésie, et l'on peut espérer de M. Benjamin Godard une œuvre dont l'ensemble vaudra la fin de celle-ci.

Le théâtre de la Monnaie offre à nos compositeurs une hospitalité tout artistique : un chef d'orchestre et un orchestre excellens; des choristes stylés qui jouent, qui chantent, et chantent juste, en mesure et avec des nuances (triple merveille) ! enfin des interprètes consciencieux et intelligens comme M. Engel (Jocelyn) et M. Seguin (l'évêque). Quant à Mme Caron, nous l'avons retrouvée avec joie; elle a plus de voix et de talent que jamais. Elle a toujours sa grâce noble « et même un peu farouche, » la poésie des attitudes et la poésie du chant. Elle a dit et joué le dernier acte surtout avec une sobriété et une intensité d'expression admirable. Elle a été humble, et triste, et attendrissante. Une aussi grande artiste mérite que nous allions à elle, en attendant qu'elle revienne à nous.

Jugez de l'éclectisme des Belges : l'an dernier, ils ont entendu *la Valkyrie;* cette année-ci, *la Gioconda. La Gioconda* est l'œuvre, — on dit, en Italie, le chef-d'œuvre, — d'un musicien mort il y a quelques années, Amilcare Ponchielli. Le livret est une imitation de la pièce de Victor Hugo : *Angelo, tyran de Padoue.* Vous vous rappelez ce gros mélodrame emphatique, sa préface apocalyptique et pontificale, son style à panaches et des phrases comme celle-ci : « Eh bien ! si peu que je sois, j'ai eu une mère. Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère ? En avez-vous eu une, vous ? » Ou encore celle-ci : « Il faut toujours qu'un Malipieri haïsse quelqu'un. Le jour où le lion de Saint-Marc s'envolera de sa colonne, la haine ouvrira ses ailes de bronze et s'envolera du cœur des Malipieri ! » Quant au sujet, il s'agit d'une rivalité de grande dame et de courtisane, où celle-ci naturellement a le beau rôle et sacrifie son amour et sa vie pour sauver la vie et les amours de la grande dame. Il est vrai qu'autrefois la grande dame avait elle-même sauvé la vie à la mère de la courtisane. Tout cela se passe à Padoue, au bord de la lagune vénitienne, en plein appareil littéraire et scénique du romantisme le plus échevelé, avec sbires, portes secrètes, échafaud et cercueil préparés pour une femme de podestat. On récite des tirades effrayantes sur le Conseil des Dix; on marche dans les murs, et il y a du monde dans les dressoirs.

Les musiciens d'Italie ont toujours aimé le théâtre de Hugo : son éclat extérieur et factice, ses contrastes violens, ses situations fortes et fausses. Tout cela prête à une musique un peu grosse, un peu voyante, sans beaucoup de dessous ni de profondeur, à des effets souvent dramatiques, plus souvent mélodramatiques et vulgaires. La vulgarité, voilà aujourd'hui le défaut national de l'Italie, comme l'obscurité est celui de l'Allemagne ; voilà notamment la tare de *la Gioconda*. Beaucoup d'idées, oh ! des idées en foule, mais presque toutes mauvaises. Le génie italien trouve toujours quelque chose à chanter, et prend tout ce qu'il trouve, sans choix ni contrôle. Je ne sais guère d'opéra vraiment italien, sauf les deux derniers chefs-d'œuvre de Verdi : *Aïda* et *Otello*, qui ne soit un exemple de cette déplorable facilité, de cette abondance et en même temps de cette pauvreté.

Décidément il y a en art bien peu d'écoles ; il y a de grands hommes, dont les imitateurs ne comptent guère. Rien de moins intéressant que les sous-Gounod, les sous-Wagner ou les sous-Verdi. Précisément, Ponchielli me paraît être un sous-Verdi, grosse ou fausse monnaie d'une pièce d'or. *La Gioconda* est conçue et exécutée selon toutes les règles italiennes ; la forme y est, ou plutôt la formule ; mais le fond manque. De la mélodie partout, mais commune, et, qu'on nous passe le mot, canaille ; du mouvement, ou des mouvemens brusques et grossiers, de vilains gestes ; de l'accent, mais celui du faubourg ; de l'émotion mélodramatique ; une sorte d'opéra de boulevard, le produit d'un art qui serait à la musique de théâtre ce qu'est à la peinture la chromolithographie... Et cependant tous ces gros défauts n'excluent pas certaines qualités un peu grosses aussi, mais réelles : l'entente de la scène, la spontanéité, parfois la justesse de l'idée musicale, quelques élans très pathétiques en dépit de leur vulgarité, çà et là de ces coups de gosier qui couronnent des phrases bien lancées et font éclater en bravos les parterres d'Italie.

Avant le quatrième et dernier acte, on ne trouverait pas grand'-chose à louer : au premier acte, des chœurs se succèdent, qui semblent des surcharges de charges célèbres : *le Caïd* ou *Gabrielle de Vergy*, l'amusante parodie de M. Saint-Saëns. Le finale seul produit de l'effet. Gioconda l'achève par une belle phrase, qui domine une prière du peuple accompagnée par l'orgue de Saint-Marc. A noter aussi dans cet acte, mais pour d'autres motifs, une apostrophe de Barnaba au palais ducal (Barnaba, c'est le traître, l'Homodei d'*Angelo*). On sent dans ce monologue une tendance nouvelle pour l'Italie, la préoccupation de la parole et de la déclamation. Chaque mot, chaque note voudrait porter. Mais le résultat n'est pas heureux ; il ne trahit que l'effort d'une nature qui a voulu se contrarier elle-même et se contraindre. L'effort du moins est louable ; il ne devait pas être perdu. Quelques années

plus tard, Verdi l'a repris. Relisez le monologue de Barnaba dans *la Gioconda*, puis le *Credo* d'Iago dans *Otello*, et vous pourrez comparer l'intention et le fait, l'essai du talent qui entrevoit et le succès du génie qui réalise. D'un côté, un style décousu, une tonalité mal assise, des modulations mal venues, beaucoup de travail pour peu de chose; de l'autre, la suite dans l'idée, la concision et la précision; l'expression dramatique et la beauté de la mélodie fondues au lieu de se contredire.

Le second et le troisième acte sont remplis de musique facile et lâchée, de romances banales et de duos à la tierce. Le ballet des Heures, si vanté en Italie, est mince et se termine par un galop fâcheux. Quant à l'orchestre, il accompagne presque tout le temps en orchestre de contredanse (voir notamment le duo des femmes : *Mon amour illumine ma vie*), laissant toujours à découvert la ligne vocale, qui supporte mal la pleine lumière.

Le quatrième acte seul offre de l'intérêt, et révèle en quelques parties, sinon de l'habileté de main (il n'y en a nulle part), au moins une certaine vigueur de patte. Il s'en dégage une réelle émotion. Gioconda est seule, la nuit, au bord du canal Orfano sans doute, celui de tous les mélodrames. Pour payer la liberté de son bien-aimé, elle a promis au sbire Barnaba une folle nuit d'amour (prenons le style du sujet). Mais, avant l'heure du rendez-vous, la généreuse créature réunit le couple qui s'aime et l'embarque, avec sa bénédiction, pour quelque lointaine plage. Alors arrive Barnaba, tout enfiévré d'amour. Gioconda, riant d'un rire fou, se couronne de perles et de fleurs, et quand le misérable s'approche, elle se tue. Il y a de très bonnes choses au cours de cet acte : une couleur funèbre, de l'amertume, de l'ironie, de la grandeur. Gioconda fait ici assez noble figure. Son invocation au suicide est la meilleure page de la partition. Elle éclate brusquement par un cri et un accord pathétiques; nulle emphase n'en gâte la sobriété tragique, et le passage au mode majeur, dangereux si souvent, s'accomplit sans encombre, sans faire verser la mélodie dans la trivialité. Très scénique et d'un effet heureux, la barcarolle lointaine; beaucoup de tendresse et de bonté chez Gioconda dans le trio, et de la crânerie dans le duo final. Tout cela n'est peut-être pas d'un style très relevé, mais que voulez-vous! il faut quelquefois se contenter de beautés de second ordre.

Rien à dire ici des exécutans, sinon que Mlle Litvinne porte vaillamment le rôle de Gioconda, rôle écrasant qui a déjà tué plus d'une voix italienne. Depuis l'année dernière, Mlle Litvinne a fait des progrès : l'articulation est plus nette et la voix mieux posée; les notes hautes surtout sonnent à merveille. Pourquoi n'appellerait-on pas Mlle Litvinne à l'Opéra? Il se pourrait qu'elle n'y fût pas de trop.

Il est à Bruxelles d'autres exécutans qui méritent une mention plus qu'honorable, un chaleureux éloge. Nous avons eu la chance d'entendre un concert du Conservatoire, dans une salle de dimensions parfaites et d'acoustique excellente, comme il en manque une à Paris. Notre Conservatoire est trop petit, et quant au Trocadéro, mieux vaudrait faire de la musique en face, sur le Champ de Mars. Nous n'avons rien de pareil comme local; comme orchestre, nous n'avons rien de mieux, ni chez M. Lamoureux, ni rue Bergère. L'orchestre de M. Gevaert au Conservatoire est le même que celui de M. Dupont à la Monnaie, plus les professeurs de la maison, et quelques dames, en sûreté parmi les Belges sérieux. Sérieux, ils le sont, et disciplinés sous un bâton infaillible, sous une autorité qu'on ne discute pas; sérieux, mais passionnés aussi quand il faut, unissant à leurs qualités solides d'hommes du Nord une ardeur et une jeunesse méridionales. Ils ont joué avec une netteté parfaite, avec des sonorités de cordes tout à fait remarquables, des œuvres terriblement difficiles : la symphonie de Raff *Dans la forêt*, l'ouverture de *Faust* de Wagner, contemporaine et un peu voisine de *Manfred*. De Wagner encore, ils ont joué *Siegfried-Idyll*, ce morceau composé par le maître pour la naissance de son fils. Que de motifs là-dedans : celui du feu, celui du cor de Siegfried ! etc. Que d'affaires pour la venue d'un petit enfant! Toute la mythologie au pied d'un berceau! Mais que la première phrase est expressive, et qu'elle eût fait à elle seule une délicieuse chanson de nourrice !

Maintenant revenons à Paris. M. Paravey vient de monter à l'Opéra-Comique un charmant ouvrage, tout à fait dans le ton de la maison, de la vieille maison d'autrefois : *Madame Turlupin*, de M. Ernest Guiraud. Pourquoi ne joue-t-on pas plus souvent M. Guiraud? Parce qu'il écrit rarement. Et pourquoi écrit-il rarement? Parce qu'il a encore plus de modestie que de talent. Auprès de lui, une violette aurait l'air d'une effrontée. M. Guiraud ne parle jamais de sa musique, on le gêne quand on lui en parle, surtout en bien. Tant pis si nous sommes forcé de le mettre mal à son aise.

Il y a depuis plus de cent ans, dans notre musique française, un petit courant toujours discret, souvent caché; l'on tâche bien de le tarir, on y jette de grosses pierres; mais le ruisseau, trop faible pour emporter les obstacles, les tourne. Il passe par-dessous ou par derrière, et reparaît un peu plus loin, toujours clair, toujours chantant. Gounod fait *le Médecin malgré lui*, Offenbach, *la Chanson de Fortunio*, M. Delibes, *le Roi l'a dit*, M. Guiraud, *Madame Turlupin;* comme autrefois on faisait *le Tableau parlant*, *le Nouveau seigneur du village*, *Joconde*, et depuis, *le Chien du jardinier* ou *Bonsoir, monsieur Pantalon*. Et de temps en temps nous sommes tout étonnés, tout ravis de nous trouver à nous-mêmes de la gaîté, de l'esprit, et de savoir encore sourire.

Quelquefois on est si las de la grande musique, ou de celle qui veut être grande, et des efforts, et des systèmes, et des doctrinaires qui veulent briser les anciens moules! Oh! ne me parlez pas des gens qui veulent briser les anciens moules, commencer une ère nouvelle, et autres sottises. Voyez-vous, il n'y a pas d'anciens moules; je crois même qu'il n'y a pas de moules du tout. Seulement nous faisons de ces phrases-là, nous autres critiques, pour avoir l'air de dire quelque chose et d'éclairer les populations. Au fond, il y a la belle musique et la laide; la vilaine et la jolie. La musique de *Madame Turlupin* est très jolie, voilà tout. Le moule en a déjà seize ans, je crois; mais M. Guiraud a bien fait de ne le point briser! Il n'a pas fallu grand'chose au compositeur: un vieux canevas sans prétention, presque sans intrigue; de vieux personnages bons enfans: un ménage de chanteurs ambulans et leur troupe, un aubergiste, un capitaine Rodomont, une Isabelle et son amoureux, et des mots comme celui-ci: « Mais vous êtes en nage, mon pauvre ami! — Pour vous, madame, je m'y jetterais... à la nage. » Deux petits actes, pas plus; un chœur de mousquetaires au début; un peu partout, une romance, une ronde, un ou deux trios, un quatuor, et voilà un petit bijou d'opéra comique, sans façons et surtout sans mauvaises façons, plein de grâce, d'esprit, d'idées fines encore, affinées par la constante élégance du style, par la distinction de l'harmonie et de l'instrumentation.

Dieu, comme M. Guiraud doit souffrir! Aussi n'insisterons-nous pas. Nous ne parlerons ni du ravissant petit trio, qui termine le premier acte, ni de la romance pénétrante de Maguelonne, qui vaut peut-être celle de *Cendrillon*, ni d'un petit quatuor dans l'obscurité, qui n'est pas indigne de celui de *Joconde*, ni enfin d'un autre petit trio (au second acte), que n'eût pas désavoué un illustre ami de M. Guiraud, l'auteur de *Carmen* et du quintette: *Nous avons en tête une affaire*. Oui, M. Guiraud écrit dans la langue des vrais musiciens, des vieux musiciens même, sans pour cela se priver d'aucune des ressources modernes; il les emploie, et en connaisseur. Sa partition a seize ans; décidément on n'est pas toujours vieux à cet âge-là! Je ne veux point parler des excellens interprètes de *Madame Turlupin*. Pour peu que Mlle Merguillier et M. Fugère eussent le caractère de l'auteur, ils ne me pardonneraient pas.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE LITTÉRAIRE

Le Bonheur, poème, par M. Sully Prudhomme. Paris, 1888; Lemerre.

Pour parler du poème récent de M. Sully Prudhomme, j'avais songé d'abord à le lire, — naturellement; — et, faisant aussitôt comme si je ne l'avais pas lu, j'en voulais prendre occasion pour exposer à mon tour mes idées sur le bonheur. C'est la nouvelle manière d'entendre aujourd'hui la critique :

Ce que l'on aime en moi, madame, c'est moi-même,

disait encore hier M. Anatole France, et lorsque je m'engage à vous entretenir de Shakspeare ou de Dante, par exemple, vous entendez avec moi, continuait-il, que ce sont mes petites histoires que je vais vous conter. Oserai-je avouer que M. France m'avait à moitié persuadé? Mais, comme j'étais prêt à dire à mes contemporains ce que je pense du bonheur, les expériences que j'en ai faites, et sous quelle forme je le rêverais, si j'en avais le temps, j'ai pensé que, depuis près de trois mois que le poème de M. Sully Prudhomme a paru, tout le monde ayant pris ce chemin, ce serait une chose originale, arrivant le dernier, que de parler du poème et du poète. S'il y a d'ailleurs toujours quelque injustice à traiter aussi négligemment une œuvre où un vrai poète a mis plusieurs années de sa vie, elle serait ici criante, où il y a donné le meilleur de lui-même. Dans ce beau poème du *Bonheur*, et en dépit de trop nombreuses défaillances, M. Sully Prudhomme s'est élevé assez haut pour que la critique la plus *subjective*, — cela veut dire la plus personnelle, — n'ait qu'à le suivre, le commenter, et l'interpréter.

Simple et large, la conception du poème est belle de sa largeur et de sa simplicité. Faustus, qui vient de mourir sur la Terre, se réveille et renaît dans un monde supérieur, où la vie, semblable encore à celle qu'il vivait hier, mais plus noble et plus pure, s'entretient d'elle-même et non, comme ici-bas, de la douleur, de l'esclavage et de la mort des autres. Ce sentiment, l'un des premiers qu'il exprime en prenant possession de son nouveau séjour, indique d'abord la note et donne en quelque sorte la tonalité du poème.

Qu'il fait bon ne plus voir pendre à la boucherie
Des cadavres ouverts,
Pour que l'humaine chair par d'autres chairs nourrie,
Nourrisse un jour des vers.

Car, cela va plus loin que l'horreur instinctive du sang, plus loin que l'effroi commun du meurtre et de l'âpreté de la « concurrence vitale; » cela touche presque au dégoût des fonctions naturelles de la vie. C'est du Schopenhauer appuyé sur Darwin. Et, je n'en doute pas, — ni M. Sully Prudhomme, — les Gaulois de race ou de tempérament, ceux qui trouvent le vin bon, les filles belles et la vie joyeuse; ou les optimistes, ceux qui croient que la nature est une « mère » pour l'homme; ou enfin les épicuriens, ceux qui se piquent de la duper elle-même et d'en jouir en s'en moquant, tous ceux-là trouveront ce sentiment bien bizarre. Mais qu'ils fassent attention seulement qu'ils sont en présence ici de l'une des formes les plus aiguës du pessimisme, née de l'impuissance où nous sommes de faire dominer l'esprit sur la chair; qu'ils se souviennent que, du désespoir de n'y pouvoir pas réussir, on leur en pourrait nommer qui en sont morts; et qu'ils considèrent surtout que toutes les exagérations, s'ils le veulent, mais aussi, dans l'histoire de l'humanité, toutes les beautés de l'ascétisme et de la sainteté nous sont venues de là. M. Sully Prudhomme a raison : si ce n'est pas une forme du bonheur, c'en est au moins l'une des conditions, la base physique, si l'on peut ainsi dire, que d'être affranchi de l'esclavage du corps et des nécessités humiliantes, honteuses et coupables où la chair et le sang nous engagent.

Son Faustus, il est vrai, n'arrive pas tout d'abord à cet entier dépouillement de sa plus grossière humanité. Dans ce monde où la mort vient de lui donner accès, une femme l'attendait, entre laquelle et lui les préjugés des hommes avaient jadis élevé leur barrière. Réunis maintenant à jamais, ils parcourent d'abord ensemble, avec des sens épurés, — dont les sensations mériteraient plutôt le nom de sentimens ou d'idées, — la région des *sensibles* possibles, soupçonnés ou entrevus sur la Terre, moins éprouvés que rêvés, l'univers des saveurs et des parfums, des formes, des couleurs et des sons.

Quelle nette apparition
Au fond de mon cœur qu'il visite,
Chacun de ces parfums suscite,
Indolent ou vif aiguillon.

Discret comme, sous la paupière
Longue et soyeuse, la pudeur;
Ou pénétrant comme l'ardeur
D'une prunelle meurtrière;

Léger, comme l'espoir naissant
Qu'une amitié de vierge inspire;
Intense et fort comme l'empire
D'un amour fatal et puissant...

Si ce n'est pas la partie du poème qui nous agrée le plus, d'autres, sans doute, la goûteront mieux que nous. Et ils n'auront pas tort, car dans l'analyse de ces sensations nouvelles et extrêmes, M. Sully Prudhomme a fait preuve, en même temps que d'une rare habileté de main, d'une pénétration psychologique singulière. Aussi bien est-ce là son domaine, dont il n'est pas peut-être le premier occupant, et que, par exemple, Sainte-Beuve ou Baudelaire, entre autres, par des moyens assez différens, avaient essayé de s'approprier. Mais ils avaient l'imagination trop offusquée de trop vilaines images, trop impures surtout; et ce n'était pas chez eux la sensation qui se changeait en idée, mais l'idée au contraire qui se dégradait en se matérialisant.

Cependant, à travers l'espace infini, tandis que Faustus et Stella s'enivrent de la joie de vivre, des « voix de la Terre » montent confusément. C'est la plainte des hommes, une clameur mêlée de lamentations et de blasphèmes, l'appel des mortels vers des cieux qui ne les entendent point. Peut-être que si Faustus et Stella l'entendaient!.. Mais non!.. O égoïsme de l'unique amour! s'ils y reconnaissaient la voix de leurs anciennes souffrances, non-seulement leur bonheur n'en serait pas effleuré, mais ils en jouiraient davantage. Ils ne sont pas encore assez éloignés de leur première existence, assez détachés de leur ancien corps de mort, pour que le malheur d'autrui n'entre pas de quelque chose dans la composition de leur félicité. Et puis, pour que la leçon soit plus haute, c'est d'elle-même qu'il faut que cette félicité s'use, d'elle-même que la satiété naisse, et c'est d'elle-même enfin que, du milieu de ses « ivresses, » il faut que l'ancienne et plus noble inquiétude, celle de savoir et de connaître, se réveille dans le cœur de Faustus.

Car, ni les plaisirs des sens, épurés et idéalisés, ni l'amour même de Stella n'ont pu le délivrer du tourment de penser; et c'est l'illusion ou l'imitation du bonheur, ce n'est pas le bonheur même.

Je n'ai fait qu'aimer et sentir,
Mais sans pouvoir anéantir

Ma pensée et sa vieille attache;
Il couve en ma joie un tourment,
Car sous l'objet le plus charmant,
Je veux savoir ce qu'il me cache.

S'arrachant donc à l'amour, Faustus repasse d'abord en sa mémoire, avant d'oser sonder lui-même le problème, les leçons de la sagesse humaine. Voici les Grecs, Thalès et Pythagore, Aristote et Platon, Épicure et Zénon, avec Lucrèce à leur suite; — le seul Romain qui peut-être ait jamais pensé. Voilà les docteurs de la scolastique, saint Anselme et Abélard, saint Thomas et saint Bonaventure, les premières et non pas les moins mémorables victimes du combat de la raison et de la foi. Voici les modernes en foule, Bacon, Descartes, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Pascal, Leibniz, — ceux dont le regard, pour y atteindre l'être, a essayé de percer les profondeurs du monde; et ceux qui, moins ambitieux d'abord, mais presque plus hardis dans la suite, ont fouillé l'âme humaine pour y surprendre le secret de l'univers: — Berkeley, Hume, Rousseau, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer. Et voilà les savans à leur tour, Descartes et Pascal encore, voilà Leibniz, voilà Newton, Copernic, Galilée, Kepler, les physiciens et les chimistes, les physiologistes et les naturalistes, Lavoisier, Bichat, Buffon, Lamarck, Darwin... Hélas! ni les uns ni les autres n'ont trouvé la parole magique, le vrai nom de la cause d'où pend à l'infini l'enchaînement des effets. Ils ont seulement reculé les bornes de l'ignorance, mais en changeant la forme des problèmes, ils n'en ont pu transformer la nature, qui est de résister aux efforts de l'humaine raison. Et en nous apprenant ce que nous pourrions si bien nous passer de savoir, il est malheureusement trop vrai que de tout ce qu'il nous faudrait savoir, ils ne nous ont rien appris. D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous? Dans ce « petit cachot où nous sommes logés, j'entends l'univers, » comme disait Pascal, qu'y faisons-nous? A quelles fins inconnues servons-nous? Pourquoi la mort? pourquoi la vie surtout? De quelle tragédie sommes-nous les acteurs? De quelle comédie les dupes, ou peut-être de quelle farce? Ni la philosophie ni la science ne nous l'ont dit encore; elles ne nous le diront jamais; si même et au contraire, en nous convainquant tous les jours plus profondément de la vanité de la recherche, elles ne doivent aboutir à établir enfin, sur les ruines de l'espérance, la certitude du néant.

Ainsi Faustus, ayant dépassé tour à tour
Les monumens épars des humaines doctrines
Et vu s'évanouir, au bout de leurs ruines,
Le fantôme du vrai vainement poursuivi,
Laisse enfin retomber son front inassouvi,
Que bat l'aile du doute, assuré de sa proie.

Pourtant il tentera un dernier effort. Comme autrefois Virgile à Dante, Pascal lui apparaît, et, par-delà les régions obscures de la science et de la philosophie, il lui laisse entrevoir celles plus lumineuses de l'amour et de la charité. Ce n'est rien que de sentir et peu de chose que de connaître ; aimer! il faut aimer; et, au lieu de l'esprit ou des sens, c'est le cœur qu'il faut écouter et apprendre à entendre.

Et c'est à ce moment aussi que les « voix de la Terre » commencent enfin d'arriver jusqu'à lui. Car, tandis qu'il cherchait à surprendre la raison des choses, le flot roulait, roulait toujours, incessamment grossi, de planète en planète. Faustus en entend approcher le lointain murmure. Est-ce un bruit d'ailes? ou le vent dans les feuilles?

> Le frisson gémissant des lointaines ramures
> Ressemble vers le soir à de vivans murmures...

Non! C'est bien une plainte, ce sont des voix humaines, c'est bien une parole ; et dont l'accent de détresse, en réveillant la pitié dans son cœur, y va faire épanouir l'esprit de sacrifice et de dévoûment. Homme encore, il ne jouira pas plus longtemps d'un bonheur qu'il n'a pas assez chèrement payé ; il ira ; il redescendra sur la Terre, sur la planète où l'on souffre ; et Stella l'y suivra, car l'amour est plus fort que la mort; et ils recommenceront de souffrir avec ceux dont tant de siècles écoulés n'ont pu leur faire oublier qu'ils furent autrefois les semblables, dont la nature, tout à l'heure encore, a douloureusement tressailli dans la leur, et dont les plaintes maintenant suffiraient pour empoisonner leur bonheur.

Ils appellent à eux la Mort :

> La Mort, l'auguste Mort...
> Non celle qu'imagine, infecte, blême, osseuse,
> Notre horreur invincible pour le cadavre humain,

mais la Vierge pudique, celle qui soulage et celle qui console, mais la Libératrice, mais

> ... La Force qui fraie aux âmes le chemin
> Et les entraîne au but que l'espérance indique.

Endormis de leur dernier sommeil, côte à côte et la main dans la main, c'est elle qui, de monde en monde et d'étoile en étoile, renversant pour eux son trajet ordinaire, les remmènera de leur Éden vers leur ancien séjour. Et ils approchent; et déjà la senteur des forêts, le murmure des mers, la rumeur bourdonnante et confuse de la vie leur ont vaguement révélé le voisinage de la Terre. Elle est là; ils ont en pleurant reconnu l'air natal; ils ont hâte de le respirer, hâte sur-

tout d'apprendre à cette foule de souffrans, — eux qui reviennent du pays d'où personne jamais n'est revenu, — que la vie se continue, qu'elle se purifie, et qu'elle s'achève ailleurs.

Mais pourquoi la Mort s'est-elle arrêtée? Que tarde-t-elle encore? et, suspendue ainsi au-dessus de la Terre, pourquoi n'y aborde-t-elle pas? C'est que, depuis qu'ils ont quitté leur humaine dépouille, tant de jours ont passé, tant de siècles ont coulé, dont ils ne savaient plus mesurer la chute insensible, que, de la face de cette planète où il avait tout asservi sous la loi de son orgueil, le dernier Homme a disparu. Des mers, des plaines, des forêts, quelques ruines, et, au milieu d'elles, rendue à elle-même par la mort de l'homme, la Nature en liberté, c'est maintenant la Terre. Faustus et Stella se consultent. Trop tard! ils ont trop attendu! Si cependant ils l'osaient! s'ils rouvraient à une humanité nouvelle le champ de la souffrance, de l'épreuve et de la vertu! Faustus hésite, car, avec la souffrance, le mal aussi va renaître, le désespoir avec l'épreuve, et le crime avec la vertu! C'est Stella qui l'encourage; à l'approche de la Terre, le besoin de souffrir et de se dévouer s'est réveillé plus impérieux dans la chair de la femme. Allons! Faustus,

> Que mon flanc se déchire et qu'un Abel en sorte;

recommençons l'existence ancienne; et toi, ô Mort! redescendons.

> . . . . . La suprême Berceuse
> Sans bouger, sur son aile ouverte et paresseuse,
> Attend, le regard fixe au fond des cieux rivé,
> Un ordre souverain qui n'est pas arrivé...
> . . . . . .
> Dans l'azur, un silence immense et solennel
> Semble épier l'arrêt de l'Arbitre éternel...

Mais ce n'est qu'un moment, et reprenant brusquement son vol vers les hauteurs, la Mort les enlève à la Terre, et, d'une course vertigineuse, montant jusqu'au zénith, elle les dépose, encore « étonnés du départ, » dans le suprême et entier Paradis. Car c'est assez, pour être mis au nombre des élus, qu'ils n'aient point hésité devant le dernier sacrifice; et, dégagés désormais de toutes les attaches qui les retenaient encore à la condition humaine, ils ont mérité d'entrer, pour avoir eu plus de pitié des autres que d'eux-mêmes, dans le sein de la paix, dans le midi de la lumière, et dans la gloire du triomphe éternel.

Telle est, dans son ensemble, la conception de ce beau poème, dont nous nous dispenserons de discuter ici la valeur philosophique, le poète nous ayant de lui-même avertis que « nous serions déçus

si nous y cherchions une solution des grands problèmes qui s'y posent. » Ce n'est qu'un rêve, dit-il encore ; ou moins qu'un rêve, car le rêve est encore quelque imitation de la réalité ; ce n'est qu'un souhait, et un souhait que sa raison n'approuve pas toujours. Et c'est pourquoi, sur quelques points que nous puissions différer d'opinion avec M. Sully Prudhomme, — ainsi sur l'idée trop romantique, à notre humble avis, qu'il se fait de Pascal, — nous nous contenterons d'ajouter que le souhait est d'un penseur et le rêve d'un poète. Si l'exécution en avait répondu de tous points à la conception, *le Bonheur* serait un chef-d'œuvre que l'on pourrait sans doute égaler aux plus rares. Tel quel, et avec les manques ou les défauts qu'on y pourrait aisément noter, c'est au moins l'une des œuvres qui honoreront le plus dans l'avenir la mémoire de M. Sully Prudhomme ; — et j'ajoute cette fin de siècle.

Quand, en effet, nous disons qu'il ne nous paraît point que l'exécution du *Bonheur* en égale toujours et partout la conception, ce n'est pas pour nous associer à la plupart des critiques que l'on en a faites. Ou du moins, on peut les ramener et les réduire toutes à une seule : trop scrupuleuse et trop attentive, trop minutieuse plutôt, l'exécution du *Bonheur* est toujours et presque partout trop serrée. L'air n'y circule pas, si je puis ainsi dire ; une certaine aisance y manque, une certaine largeur ou liberté de touche, et je ne sais enfin quelle grâce de facilité d'autant plus nécessaire que la sévérité des idées, pour se faire accepter, devait ici s'envelopper de plus de séduction. Disons-le d'une autre manière : il y a peut-être trop de « pensée » dans les vers de M. Sully Prudhomme, et, trop inquiet du côté de la Sorbonne ou de l'École polytechnique, il ne se soucie pas assez de nous, simples et naïfs lecteurs, qui ne lui demandons ni tant d'exactitude, et bien moins encore, pour y atteindre, un effort si pénible. Peut-être aussi ces excès de concentration ou de condensation de sens tiennent-ils encore, chez M. Sully Prudhomme, à deux autres causes : il s'est trop longtemps attardé dans le sonnet, c'est-à-dire dans le poème à forme fixe, où il faut bien avouer que les grandes pensées ne sauraient entrer qu'en se rapetissant ; et son éducation de versificateur s'est faite parmi les *Parnassiens*.

Nous avons plusieurs fois, ici même, rendu justice aux Parnassiens, et nous les louerons toujours d'avoir enseigné dans l'art, il y a quelque vingt ou trente ans, le respect de la forme et de la vérité. Mais ont-ils fait attention que leurs leçons, poussées trop loin, et leur *technique*, trop fidèlement suivie, tournaient peut-être contre leur objet même ? En devenant pour eux le premier des mérites, et aux yeux de quelques-uns l'unique, la difficulté d'art vaincue n'a-t-elle pas trop développé chez eux l'amour de la *virtuosité* ? Cette extrême précision qu'ils ont exigée du poète n'a-t-elle pas quelque peu détourné la poésie de

son but, — qui n'est pas tant de satisfaire ou de « nourrir » l'esprit, que d'ébranler mystérieusement l'une après l'autre, et comme par une lente propagation d'onde en onde, toutes les puissances de l'âme? Et, pour en revenir à M. Sully Prudhomme, aux *Vaines Tendresses*, à *la Justice*, au *Bonheur*, n'est-ce pas eux, les Parnassiens, qui l'ont engagé dans cette laborieuse et un peu stérile entreprise de vouloir nous résumer en vers *la Critique de la raison pure*, ou les travaux de Fresnel sur la double réfraction? Certes, pour les savans et les philosophes, c'est une douce flatterie que de se voir étudiés par ce poète avec autant de conscience, et leurs systèmes ou leurs inventions rendus en de si spirituelles formules :

Anselme, ta foi tremble et la raison l'assiste;
Toute perfection dans ton Dieu se conçoit :
L'existence en est une, il faut donc qu'il existe;
Le concevoir parfait, c'est exiger qu'il soit.

C'est ce que l'on appelle dans l'école la preuve de l'existence de Dieu par l'idée de l'être parfait; mais cela n'approche-t-il pas bien de la prose? pour ne pas dire des vers mnémoniques?

Le carré de l'hypothénuse,
Est égal, si je ne m'abuse,
A la somme des deux carrés
Faits sur les deux autres côtés;

et cette prose même ne devient-elle pas plus obscure encore que prosaïque dans une strophe comme celle-ci :

Archimède dans l'onde pèse,
Ce qu'un diadème a d'or pur,
Pour qu'un jour sa pesée atteste
Quel bras pousse la nef céleste
Où Montgolfier conquiert l'azur,
Après que sur le Puy de Dôme
Prouvant à l'air sa pesanteur,
Pascal, de ce subtil royaume,
A déjà toisé la hauteur.

Évidemment, il s'opère dans ces vers un mélange bizarre de termes propres et de termes figurés, d'expressions simples et de mots recherchés, de vocables techniques et de périphrases plus ou moins poétiques, dont l'inhabileté du versificateur n'est pas sans doute coupable, mais uniquement la nature de sa tentative. C'est du Delille, mais beaucoup plus savant, et d'autant moins bon. Pour vouloir être exact, le poète devient obscur; étant précis, il est pénible; on dirait de ses vers une mosaïque, dure et froide à l'œil, comme le sont toutes les mosaïques.

Il a soumis l'indépendance native de son allure à des lois qui n'étaient pas les siennes, — qui sont peut-être contradictoires à la notion même de la poésie. Parce qu'ils sont également pesés, et qu'ils veulent tous enfermer autant de sens, tous les mots viennent au même plan, ils prennent tous la même importance; la préoccupation du détail nuit à l'effet de l'ensemble; et, comme nous le disions tout à l'heure, la beauté de la forme, par un retour inattendu, périt en quelque sorte dans la recherche de la forme même.

Car, le mot technique est rarement harmonieux, et il traîne d'ailleurs à sa suite l'expression abstraite, qui, par définition même, fait rarement image. D'autre part, les exigences de la précision scientifique, multipliées par celles de la rime, embarrassent le poète en de pénibles périodes, où les incises, les oppositions, les parenthèses, les inversions ne sont plus déterminées par leur propre beauté, mais par la double nécessité de la rime et du sens. Et tout cela manque de liberté parce que cela manque d'un degré de cette « inconscience » dont M. Sully Prudhomme, qui a médité sur Schopenhauer, devrait bien savoir cependant le pouvoir. Et il est beau sans doute que ces scrupules excessifs, ou en tout cas hors de leur lieu, ne parviennent pas à glacer l'inspiration du poète, mais il est certain qu'ils la gênent, qu'ils en ralentissent l'élan et qu'ils en diminuent l'ampleur. Singulière critique! et qu'il faut se hâter de faire, de peur de n'en pas retrouver l'occasion : M. Sully Prudhomme est trop *artiste* et il est aussi trop *savant;* il est surtout trop consciencieux; et, réfléchissant moins, il approcherait la perfection de plus près, — s'il improvisait davantage.

Mais j'en ai dit beaucoup, et, si j'insistais, je craindrais que peut-être on ne se méprît sur la portée de ces observations. Hâtons-nous donc de faire observer que, de la même origine d'où ces défauts procèdent, de là aussi procèdent quelques-unes des plus rares qualités de M. Sully Prudhomme; et, après avoir indiqué la conception du poème, essayons de caractériser le poète. Ce n'est pas l'un des moindres du siècle; pour se mettre au rang des plus grands, ou pour conquérir cette popularité, — qui est bien l'un des élémens de la grandeur, puisqu'elle l'est de la gloire, — c'est une question de savoir si les qualités qui lui ont manqué ne seraient pas plus oratoires que proprement poétiques, peut-être; et je n'oserais pas dire, je ne voudrais pas dire qu'il en est le plus délicat, car il ne faut pas multiplier inutilement les superlatifs, mais il en est le plus pénétrant.

Tout au fond des âmes humaines, et comme cachées dans leurs derniers replis, enveloppées d'ombre et de pudeur, ignorées souvent de nous-mêmes, il y a des fibres plus sensibles, plus fragiles aussi, et que la main la plus légère et la plus caressante peut à peine toucher sans les briser. C'est elles que nous sentons parfois douloureusement

tressaillir, pour les troubler, dans nos joies les plus pures ; c'est elles qui gardent fidèlement, — on serait tenté de dire pieusement, — la mémoire affaiblie de nos impressions très lointaines, très anciennes, pour nous les rendre un jour ; c'est elles que nos semblables froissent en nous sans le vouloir, sans le savoir, parce qu'ils ne connaissent pas toujours le pouvoir d'un mot ou d'un regard ; c'est elles que nous nous étonnons de découvrir en nous, quand jusqu'alors oisives, un accident, tragique ou banal, banal pour les autres et tragique pour nous, les émeut brusquement ou les offense pour la première fois. Peu de poètes ont su les atteindre et les faire vibrer : j'en citerais parmi les plus grands qui ne semblent pas seulement en avoir soupçonné l'existence. On pourrait les nommer, d'un nom qui ne saurait désobliger personne, puisque l'on a trouvé qu'il convenait à Bossuet, les sublimes interprètes des idées communes. Mais « ils n'ont pas sondé tout l'océan dans l'âme ; » ou plutôt, ils n'ont connu de l'âme que ce qu'elle en laisse voir, ce qu'elle met ou ce qu'elle trahit d'elle-même dans ses actes extérieurs, les chagrins qu'elle ose avouer, qui ne sont pas toujours les plus profonds ni surtout les plus durables ; les joies dont elle se pare ; et, heureuses ou malheureuses, les passions dont elle se fait gloire.

Moins ambitieux et plus patient, analyste subtil, trop subtil parfois, observateur ému et pénétrant, c'est l'originalité de M. Sully Prudhomme et son premier titre de poète que d'avoir enfoncé plus avant que personne dans ce domaine de la vie intérieure. Ai-je besoin de rappeler ici tant de poèmes qui sont dans toutes les mémoires ? Mais s'il y en a d'aussi beaux, je n'en connais point de plus achevé en son genre que l'admirable élégie du premier chant du *Bonheur*, celle qui commence par ces mots :

Te souvient-il du parc où nous errions si tristes,?
Dans un sentier tout jonché de lilas
La solitude alanguissait nos pas,
Le crépuscule aux fleurs mêlait ses améthystes.

et qui se termine par ceux-ci :

Ton chant s'évanouit comme un baiser qui tremble,
Et sous tes doigts tendus, arrêtés tous ensemble,
Expira le dernier accord ;
Et pâle, les yeux clos, la tête renversée,
Stella, tu répondis tout bas à ma pensée :
« Après la mort, après la mort. »

Le thème en est presque banal, d'une banalité qu'il était d'autant plus audacieux d'affronter que Lamartine, — sur le ton de l'ode, à la

vérité, plutôt que de l'élégie, — l'avait déjà traité dans quelques strophes célèbres de *Jocelyn*. Et, j'en conviens, la phrase de M. Sully Prudhomme n'a ni l'ampleur aisée, ni l'harmonie, ni la longue haleine de celle de Lamartine. Mais comme l'accent en est plus déchirant! comme la tristesse discrète en est plus pénétrante! comme l'émotion en est plus profonde, plus intense! Et sous chaque mot, presque sous chaque mot, jusque dans ses vers descriptifs, comme on retrouve, pour parler le langage dont il faut bien se servir, puisqu'il traduit ici quelque chose de nouveau, l'impression *vécue!*

La nuit mélancolique achevait de descendre
Et semblait sur le parc avec lenteur tomber,
Comme d'un fin tamis une légère cendre,
En noyant les contours qu'elle allait dérober.

M. Sully Prudhomme ne s'empare pas de nous tout d'abord, en maître et par droit de conquête; il s'insinue plutôt; il suscite lentement en nous son propre état d'esprit; et, sans nous en être aperçus, nous nous nous trouvons changés, pour ainsi dire, en lui-même.

Aussi bien n'est-ce là qu'un naturel effet de l'étendue et de la diversité de sa sympathie. Nul poète n'a plus vécu de la vie de ses contemporains; et nul aussi n'en a mieux traduit, avec plus de tristesse, mais avec plus de simplicité ou de sincérité, les plus nobles inquiétudes. C'est pourquoi, dans cette poésie pourtant si personnelle, il n'y a pas ombre seulement de fatuité poétique, aucun étalage de soi, pas trace de dandysme, ni de byronisme, ni de romantisme. La soumission du poète à son objet est entière, si entière qu'elle en a quelque chose de touchant. Quand on rencontre dans *les Fleurs du mal*, par exemple, un vers plus mauvais que les autres, — et il y en a beaucoup, — on en est bien aise; quand on en rencontre un moins beau que l'on ne le voudrait dans les *Poèmes barbares* ou dans les *Poèmes antiques*, on en est fâché, parce qu'il dépare de fort belles pièces; mais quand on en trouve de faibles dans *le Bonheur* ou dans *la Justice*, de prosaïques et de durs, on en est peiné, — tellement que, si l'on le pouvait, on les prendrait soi-même à son compte. C'est que l'on sent bien que le poète a voulu être constamment vrai; qu'au lieu de la superficie des choses, il en a voulu connaître l'âme; et que pour la connaître il a commencé par l'aimer.

Ma vie est suspendue à de fragiles nœuds,
Et je suis le captif des mille êtres que j'aime;
Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux,
Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même.

Et aussi le lien qui s'établit entre ses lecteurs et lui semble-t-il plus étroit et plus fort qu'il n'est d'ordinaire entre nous et le poète. Si nous

nous changeons aisément en lui, c'est qu'il s'est d'abord, lui, changé en chacun de nous-mêmes. Nous lui sommes reconnaissans d'avoir si bien compris ce qu'il y a tout au fond de nous de plus secret et de plus personnel; et nous disons que M. Sully Prudhomme est le plus pénétrant de nos poètes, parce qu'il en est celui qui a le mieux connu le pouvoir de la sympathie.

C'est cette sympathie qui s'est étendue des choses de la sensibilité à celles de l'intelligence; et, tout en regrettant l'abus des formules de la science et de la philosophie, ou des périphrases qui les suppléent, dans *le Bonheur* comme dans *la Justice*, on doit cependant reconnaître que l'effort et l'exemple de M. Sully Prudhomme n'auront pas été tout à fait inutiles. Assurément, à sa manière plus savante et plus précise, je continue de préférer, pour ma part, la manière dont Lamartine et Vigny, par exemple, ont entendu et traité la poésie philosophique, plus sommaire, plus large, plus poétique de son vague même et d'une certaine inexactitude. Ne faut-il pas convenir toutefois que, vivant au XIXe siècle, ils sont demeurés trop indifférens à ce mouvement scientifique, dont chaque progrès renouvelait autour d'eux la forme de la civilisation contemporaine et la constitution de l'esprit humain? Philosophique ou scientifique, nous avons vu de nos jours une seule hypothèse, comme celle de Schopenhauer ou celle de Darwin, renverser de fond en comble les anciennes conceptions de la nature, de l'homme et de la vie. Et il est bien vrai que, lorsqu'elles ont paru ou commencé de faire fortune, Lamartine et Vigny avaient cessé d'écrire, ou au moins d'être poètes. Mais combien d'autres en pourrions-nous citer que l'on s'étonne un peu qu'ils n'aient pas l'air d'avoir connues seulement! Je ne dis rien de Victor Hugo : son *Ane* parle assez pour lui.

A ces révolutions de la science et de la philosophie, M. Sully Prudhomme a toujours cru que, sans perdre, pour ainsi dire, son contact avec la pensée contemporaine, et sans cesser d'être une occupation virile, la poésie ne pouvait demeurer étrangère. Qu'est-ce que la justice? Quand il a voulu traiter cette question, dont sans doute la « position » n'a rien qui répugne à la poésie, il eût cru manquer non-seulement à son sujet, mais à sa conscience et à sa probité d'artiste, s'il n'avait pas d'abord interrogé sur leur définition de la justice la science, la philosophie, et la théologie même. Pareillement, dans *le Bonheur*, — et puisque le bonheur, tel du moins que nous le pouvons imaginer, ne consiste qu'en trois choses, qui sont sentir, savoir et pouvoir, — c'est ainsi que le premier chant ou la première partie contient toute une psychologie de la sensation, la seconde une critique rapide de la métaphysique et de la science entières, et la troisième une exposition du système du monde. Il sait d'ailleurs, et il le dit lui-même, que « si la curiosité, à titre de passion, relève de la poésie, la recherche ne peut avancer sûrement sans ramper, ni aucune notion s'éclaircir

sans se décolorer. » Attiré cependant par « la difficulté d'art, » il n'en a pas moins persévéré dans la tentative; et nous, quand nous serions plus sûrs encore que nous ne le sommes de sa stérilité, nous ne voudrions pas cependant en avoir méconnu l'intérêt. Car, s'il n'y a pas de progrès en art, ou du moins s'il est certain que la poésie ne se perfectionne pas d'âge en âge, comme la machine à vapeur ou comme le télégraphe, il est cependant certain aussi que rien de grand ne s'est fait en art qui n'ait été plusieurs fois tenté, et que rien n'a réussi qui n'y ait d'abord, presque toujours, été manqué.

C'est ce qui s'ajoutera aux autres mérites de M. Sully Prudhomme pour lui marquer sa place dans la poésie contemporaine et achever de caractériser son originalité. Rien en effet ne serait plus injuste que de ne pas dire en terminant de quelles beautés neuves nous sommes redevables, et dans *le Bonheur* même, à cette constante préoccupation de science et de philosophie. Elle ne fait pas seulement une grande part de la beauté de la conception; elle ne donne pas seulement, en général, au vers de M. Sully Prudhomme, une plénitude unique de sens; elle lui a encore dicté tant de stances charmantes que je ne veux pas disputer au lecteur le plaisir de lire dans le poème lui-même; et elle lui a procuré, dans la dernière partie, deux ou trois des plus belles visions qui aient jamais traversé une imagination de poète. Car, vous ne penserez pas, ou vous vous tromperez, qu'un poète moins philosophe eût inventé les traits dont M. Sully Prudhomme nous a représenté, dans le beau fragment intitulé *le Retour*, la Terre, veuve, ou plutôt à jamais délivrée de l'homme, son pesant fardeau?

Dans la faune et la flore une fixe harmonie,
Fait durer chaque espèce autant que son milieu;
L'homme seul, conquérant devenu demi-dieu,
Finit avant le monde où régna son génie,
Et ses sujets ont tous à leur roi survécu.
La vie a déserté, d'âge en âge plus brève,
Son corps plus affaibli par le luxe et le rêve;
Par sa victoire même il a péri vaincu.

De même encore, qu'y a-t-il de plus net et en même temps de plus beau, de plus simple et de plus grand que cette belle image de la Mort, avec Faustus et Stella dans ses bras, l'aile ouverte, suspendue au-dessus de la Terre, et comme en libration dans le bleu de l'éther infini? Mais un poète savant la pouvait seul trouver, je veux dire un poète qui connût, qui sentît autrement que par un ouï-dire de ouï-dire la beauté du système du monde et la simplicité des lois de la gravitation. Et pareillement aussi, lorsque, dans sa course rapide, la Mort, d'étoile en étoile, emporte les Élus au-delà même des cieux visibles et connus...

L'immensité fuyante offre, emporte et dévore
Andromède, Orion, d'autres signes encore,
Persée et les Gémeaux, Castor après Algol :
Le Zodiaque épars s'effondre sous leur vol!
Ils montent, étreignant la Mort qui les entraîne
Là-haut, là-haut où germe une lueur sereine;
Et tout le peuple astral que l'homme a dénombré,
Ce qu'il nommait le ciel, sous leurs pieds a sombré.

Non! ne croyez point que, pour écrire ces vers, il ait suffi de parcourir des yeux une carte du ciel, ou, comme on eût fait il n'y a pas longtemps, comme le bon Hugo faisait en ses vieux jours, d'ouvrir un *Dictionnaire*. Mais plus beaux encore, comme de vrais vers de poète, de tout ce qu'ils suggèrent à l'imagination que de tout ce qu'ils contiennent, il fallait pour les trouver, eux, et cette inspiration intérieure qui fait ici la beauté de l'énumération, que l'émotion de la science se joignît à celle de la poésie, et que la sensibilité s'y échauffât de la chaleur de l'intelligence.

Avons-nous besoin maintenant de « conclure? » et, pour imiter la précision de M. Sully Prudhomme, calculerons-nous gravement les chances de durée du *Bonheur?* Ce qu'au moins nous pouvons dire, c'est qu'indépendamment de la beauté de la conception et de la richesse du détail, *le Bonheur* contient, dans sa première partie, avec quelques-uns des vers les plus pénétrans de M. Sully Prudhomme, une des plus belles élégies de la langue française: dans la seconde, une tentative nouvelle, dont le prix est d'autant plus grand que le poète en sent lui-même tout le premier, non-seulement la difficulté, mais ce qu'elle semble avoir de contradictoire à la notion même de la poésie; et dans la troisième, deux ou trois visions auxquelles nous n'en connaissons guère dans toute la poésie contemporaine qui soient supérieures. Est-ce assez pour durer? Nous l'espérons, pour notre part. Mais, comme à tant de prophètes, s'il devait nous arriver un jour de nous être trompé, il resterait du moins qu'en parlant du *Bonheur*, nous n'avons pu nous empêcher de proposer la question. Et, en vérité, nous voyons bien paraître un ou deux ouvrages qui nous l'imposent, — tous les douze ou quinze ans.

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mars.

Ce pauvre grand peuple français est bien en vérité le plus patient des peuples. Il ne s'en doute pas, il se croit le maître souverain, puisqu'on le lui répète sur tous les tons ; il n'est que l'éternelle dupe et l'invariable victime des partis, qui, en le flattant, l'exploitent et le bernent sans pitié, qui, après lui avoir subtilisé ses suffrages un jour d'élection, n'ont à lui offrir le lendemain que le spectacle de leur arrogance, de leurs agitations, de leurs intrigues et de leur impuissance.

Pourquoi choisit-il des mandataires et des représentans? Apparemment il les choisit dans sa bonne foi pour qu'ils lui assurent les premières conditions de la vie d'un peuple, la paix extérieure s'il se peut, la paix intérieure toujours, la sécurité dans son travail, des lois équitables et respectées, un gouvernement sérieux, une administration honnête et prévoyante; il les nomme pour qu'ils s'occupent de ses affaires et de ses intérêts. On n'a pas le temps de s'occuper de ses intérêts et de ses affaires! On a même de la peine à lui donner un budget, ou si l'on finit par y arriver, c'est qu'à la dernière heure comme aujourd'hui, le sénat se résigne à voter au pas de course ou au pas de charge, sans plus d'examen, tout ce qu'on lui propose. On ne lui donne certes ni la paix morale qui est son premier désir, ni le gouvernement dont il a besoin, ni une administration attentive à tous les intérêts, ni l'ordre des finances, ni surtout la confiance dans le lendemain. On lui donne en revanche ce qu'il ne demandait pas, cette représentation qu'il a sous les yeux depuis quelques années : les guerres de secte et de faction, les déficits dans le budget, les trafics de faveurs publiques échappant à la répression, la glorification des insurgés de tous les temps, les interpellations vaines, les crises ministérielles, le radicalisme se glissant partout et altérant tout. Si bien qu'un jour ce bon peuple de France, assez troublé et encore patient, finit par ne plus savoir ce qu'il devient, promené qu'il est à travers tous les incidens, flottant entre

l'anarchie parlementaire qui fleurit au Palais-Bourbon, l'anarchie de la commune qui triomphe à Marseille, et l'anarchie militaire représentée par M. le général Boulanger, encouragée par quelques-uns des républicains eux-mêmes. Triple perspective offerte à la nation qui se croit souveraine et qui passe pour ne pas manquer d'esprit!

On en est là pour le moment, et cet incident dont M. le général Boulanger est le héros, qui a tout éclipsé pendant quelques jours, n'est pas le moins curieux dans cette histoire de l'anarchie du temps. C'est assurément une destinée singulière que celle de ce soldat, dont la carrière n'a pas été sans mérite, qui aurait pu avoir encore à son rang un rôle brillant, peut-être utile dans l'armée, et qui finit, si c'est la fin, comme un indiscipliné, comme un révolté, perdu par une ambition équivoque, par une fausse popularité et par les flatteries des partis. Le voilà maintenant retranché des cadres de l'armée, rendu, comme on dit, à la vie civile, et élevé à la dignité de porte-drapeau du radicalisme et de césar sans panache, promenant sa candidature plébiscitaire dans les départemens! C'était un dénoûment inévitable, et le gouvernement, l'eût-il voulu, ne pouvait pas faire autrement. M. le général Boulanger, dans sa haute position de commandant d'un corps d'armée, s'était déjà exposé, il y a quelques mois, à subir une peine disciplinaire. Il n'y a que quelques semaines, malgré les ordres qu'il avait reçus, qui lui interdisaient de venir à Paris, il n'a suivi que sa fantaisie, — et M. le ministre de la guerre a été obligé de prononcer sa mise en non-activité par retrait d'emploi. Cela n'a pas suffi : M. le général Boulanger a continué à se mettre au-dessus des lois militaires; il a voulu faire du bruit, exciter ses amis, protester ou laisser protester en son nom contre un acte de son chef, — et M. le ministre de la guerre n'a plus eu d'autre ressource que de réunir un conseil d'enquête, dont la décision a déterminé la mise à la retraite d'office de l'ancien commandant du 13e corps. L'exécution s'est accomplie, elle était devenue une nécessité d'ordre public. La vérité est qu'en dehors même de ces incidens d'indiscipline qui ont décidé les dernières mesures du chef de l'armée, M. le général Boulanger, à Clermont ou à Paris, s'était fait une position qui n'avait plus rien de compatible avec les règles sévères et précises de la vie militaire. Ce n'était plus un soldat obéissant comme les autres, attaché à ses devoirs; c'était une sorte de tribun soldatesque, recherchant l'ostentation et les manifestations, prenant ses aises avec le gouvernement et avec les lois, affectant l'attitude d'un défenseur privilégié de la dignité nationale, livrant son nom aux conciliabules politiques et aux brigues électorales. Il était arrivé au point où il devait choisir entre la résolution virile, désormais difficile, de revenir sur ses pas, de rentrer simplement dans le devoir, et une émancipation définitive de la vie militaire : il ne pouvait plus rester ce qu'il était!

Chef indépendant et indiscipliné, quelle autorité avait-il pour faire sentir le frein de la discipline à de jeunes officiers, au plus modeste sous-lieutenant? Que serait-il arrivé de plus si, à son exemple, d'autres commandans de corps d'armée, d'autres généraux, au lieu de rester les généreux et silencieux serviteurs du pays, avaient voulu, eux aussi, s'agiter, briguer un rôle bruyant, jeter leur panache dans la mêlée des partis? C'était la désorganisation de l'armée, le commencement de la plus mortelle des anarchies, de l'anarchie militaire. La mesure qui a frappé l'ancien commandant du 13e corps était une nécessité de préservation; c'était aussi une satisfaction, aussi légitime que salutaire, donnée à l'armée, à cette armée modeste, laborieuse et dévouée, qui n'a pas attendu M. le général Boulanger pour être organisée, pour sentir sa force et être digne de la France. Le ministre de la guerre, M. le général Logerot, qui est un soldat à l'esprit juste et sincère, a fait ce qu'il a dû. Son seul tort a été peut-être de se laisser un peu trop troubler au début par des considérations ministérielles et parlementaires, de ne pas aller dès le premier jour résolument devant la chambre pour revendiquer tout son droit, de laisser s'agiter des questions de discipline dans des discussions sans issue, surtout sans profit pour la dignité et l'intérêt de l'armée. Le gouvernement a eu ce qu'on pourrait appeler l'énergie de la dernière heure, et le bruit que M. le général Boulanger a essayé de faire, le torrent d'injures qu'il a laissé déchaîner contre ses juges, le langage qu'il tient lui-même aujourd'hui, prouvent qu'il n'était que temps de le rendre à son rôle de tribun; il le jouera comme il voudra, il faut bien s'y attendre, il ne le jouera plus sous l'uniforme.

A quoi tient cependant cette étrange fortune avec laquelle on n'en a peut-être pas encore fini? Beaucoup de républicains, effrayés au dernier moment de cette espèce de fantôme de césarisme qu'ils ont vu se relever devant eux, n'ont point hésité à soutenir le gouvernement, à lui prêter main-forte dans ses sévérités, et c'est assurément ce qu'ils avaient de mieux à faire; mais, en vérité, c'est voir le danger un peu tard. Ce qui arrive aujourd'hui, c'est l'œuvre des républicains de toutes les nuances, à peu d'exceptions près; ils le préparent depuis longtemps par leurs idées, par leurs connivences, par leurs encouragemens. Toutes les fois qu'il s'est trouvé un soldat indiscipliné frappé par ses chefs, ils l'ont soutenu, ils l'ont relevé de ses disgrâces et ils lui ont même donné quelquefois une position publique. S'il y avait des généraux strictement fidèles à leurs devoirs militaires et jaloux de défendre l'armée contre l'invasion de la politique, ils ont tenu ces généraux pour suspects, ils les ont poursuivis jusqu'au jour où ils ont pu les exclure de l'activité. Ils n'ont été satisfaits que lorsqu'ils ont vu au ministère de la guerre des militaires empressés à leur donner des gages, à flatter leurs passions et leurs ressentimens, leurs préjugés et leurs om-

brages. Lorsque M. le général Boulanger, arrivé à son tour au pouvoir par une faveur de parti, a frappé sans ménagement, même sans respect pour la loi, des princes qui restaient scrupuleusement dans leurs devoirs militaires, qui ne tenaient qu'à être les serviteurs du pays, c'était le général patriote, le vrai général républicain! Ils ont vu avec complaisance se former cette popularité dont ils espéraient se servir, qui a survécu à la chute du ministre empanaché. Ils ont fait l'idole ou la prétendue idole, et quand ces républicains ont eu accompli la triste besogne politique qu'ils poursuivent depuis longtemps, quand ils ont eu créé la division des esprits par leurs guerres de secte, la détresse financière par leurs dépenses, l'impuissance ministérielle par l'affaiblissement de toutes les idées d'ordre, l'idole a reparu, elle était encore là comme une menace! Il s'est trouvé que cette popularité équivoque, inexpliquée, d'un soldat justement frappé, était capable de rallier tous les mécontentemens accumulés par dix années d'une politique malfaisante de parti.

Les républicains n'aiment pas les 2 décembre, c'est possible, ils ont raison; mais ils ont le malheur de ne pouvoir résister à la tentation de couvrir de leurs hommages tout ce qui ramène aux 2 décembre ou les prépare, et c'est vraiment avec un singulier à-propos que revenait, il y a quelques jours à peine, au sénat, la question des pensions accordées à de prétendues victimes du 24 février 1848. Peu importent le chiffre de ces pensions et le nom ou le nombre des pensionnaires. Que glorifie-t-on dans cette révolution? Tout simplement une sédition de la rue, une violation des lois qui préludait fatalement à d'autres violations de lois. Et remarquez en quels traits saisissans se dévoile l'inexorable logique des choses! Le 24 février éclate ce qu'on a justement appelé la « catastrophe, » le 28 février, l'héritier, le prince Louis-Napoléon, est déjà à Paris, posant sa candidature, attendant son heure. Tout est là! Quelle distinction prétend-on faire en disant que le 24 février est une « révolution, » que le 2 décembre est un « crime? » C'est la doctrine républicaine, elle est commode. La vérité est que le 24 février est une violation des lois, et que le 2 décembre est une autre violation des lois. Les deux événemens s'enchaînent, et le premier est la préface de l'autre. Vainement l'autre jour, M. Léon Renault, avec une vive et pénétrante éloquence, s'est efforcé d'avertir les républicains, ses amis, du danger de ces commémorations de toutes les séditions de la force, de ces réhabilitations de tous les attentats de la rue ou de la caserne. Vainement cet esprit délié et ferme s'est étudié à démontrer qu'il n'y avait d'autre république possible et viable qu'une république régulière, par l'appel à tous les droits et à tous les intérêts légitimes, sur le terrain des institutions préservatrices et des lois respectées. Les républicains du sénat comme d'autres ont tenu à prouver qu'ils n'avaient rien appris ni rien oublié. C'est avec ces idées fausses qu'on est arrivé à troubler les esprits, à affai-

blir le sens de la légalité, à rendre tout gouvernement à peu près impossible, et la réhabilitation des violences du passé n'est pas pour décourager ceux qui se tiennent toujours prêts à profiter de l'anarchie ou des réactions de la lassitude.

Comment réussira-t-on maintenant à se dégager de ces complications et de ces troubles qui, encore une fois, ne sont pas l'œuvre d'un jour? C'est la question qui reste à débattre et qui est déjà à demi tranchée par un premier vote. Que le ministère Tirard, malgré la résolution qu'il a montrée vis-à-vis de M. le général Boulanger, ne fût pas un gouvernement fait pour résoudre tous les problèmes d'une situation aussi épineuse, cela se peut; qu'il manquât d'autorité et, comme on dit, de prestige, soit; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est le moyen que les radicaux de toutes les nuances ont imaginé pour sortir de là. S'il y a un mal évident, sensible, en même temps que très compliqué à l'heure qu'il est, c'est la confusion des idées et des lois, la division des esprits, l'instabilité des pouvoirs et des institutions, une certaine crainte de l'inconnu. Eh bien! pour rétablir la sécurité universelle et la confiance, les radicaux ont trouvé le secret: ils ont proposé la revision constitutionnelle, c'est-à-dire l'agitation indéfinie, et du même coup une crise ministérielle, c'est-à-dire le remplacement du cabinet de M. Tirard par un ministère probablement plus capable, à ce qu'ils croient, de faire face à toutes les difficultés. C'est précisément ce qui allait être discuté aujourd'hui, et le dénoûment vient de se précipiter avant même qu'on en soit venu à l'interpellation qui devait être le signal de la lutte décisive; il a éclaté dans un scrutin préliminaire sur l'urgence de la proposition de revision constitutionnelle, scrutin où le gouvernement est resté en minorité. — Le maintien du ministère de M. Tirard, dit-on, n'était pas une solution, ce n'était que la continuation d'une trêve stérile, d'une crise qui, d'un instant à l'autre, pouvait devenir périlleuse. Et après? Qu'en sera-t-il de plus d'un ministère formé avec M. Floquet, qui est le candidat perpétuel, et quelques radicaux impatiens de pouvoir? En quoi M. Floquet, si c'est lui qui est appelé à la direction des affaires, aura-t-il plus de force et d'autorité pour raffermir tout ce qui est ébranlé, pour relever et diriger l'esprit public? Aujourd'hui comme hier, le mal n'est point après tout dans quelques hommes qui comptent fort peu; il est dans une situation et dans la politique qui a créé cette situation. Le remède, le seul, est dans l'intention hardie, résolue, hautement avouée, de réparer le mal qui a été fait, non par de vaines et chimériques réformes, qui ne seraient qu'une cause de trouble de plus, mais par un système de conduite prévoyant et ferme, libéral et équitable pour tous. Tant qu'on ne se décidera pas à reconnaître cette vérité, on tournera dans le même cercle, et le pays en sera toujours à attendre ceux qui, en le rassurant dans ses intérêts, en lui rendant la con-

fiance, sauront le défendre des pièges de l'anarchie ou des tentations de la dictature.

Quelles seront les conséquences du grand événement dont l'Allemagne est encore émue, de cette disparition d'un souverain qui aura certes laissé d'ineffaçables traces de son passage en ce monde? Quelle sera l'influence de ce dramatique changement de règne sur la direction de la politique allemande, sur les rapports généraux de l'Europe, sur les affaires qui restent un objet de contestation ou de délibération entre les cabinets? C'est une question assurément complexe et délicate qui ne cesse de s'agiter sous une forme ou sous l'autre depuis que l'empereur Guillaume a quitté la vie, laissant sa double couronne à un héritier plus ferme de cœur que de santé.

Toujours est-il que le vieux souverain a eu les funérailles qui lui étaient dues, que les hommages et les cortèges ne lui ont pas manqué dans son dernier voyage au mausolée des Hohenzollern, à Charlottenbourg. La cérémonie s'est accomplie au milieu de la neige et des glaces, qui ajoutaient à la tristesse de cette scène de pompe lugubre. A défaut des souverains eux-mêmes, — encore y avait-il quelques rois, — les princes héritiers de toutes les couronnes s'étaient rendus à Berlin. L'empereur Alexandre III avait envoyé son fils, et avec le grand-duc de Russie se sont rencontrés aux obsèques impériales le prince de Galles, l'archiduc Rodolphe d'Autriche, le prince héréditaire d'Italie. Toutes les puissances se sont fait représenter par des membres de leurs familles régnantes ou par des envoyés spéciaux, et la France elle-même a tenu à ne point manquer à un devoir de courtoisie devant la mort. En un mot, tout s'est réuni pour marquer d'un éclat suprême cette éclipse du premier empereur de l'Allemagne reconstituée, — ce qu'on a appelé « l'heure historique! » En même temps, le nouvel empereur Frédéric III prenait possession du règne avec une apparence d'énergie singulière. Ce prince, qu'on croyait retenu et fixé par la maladie aux bords de la Méditerranée, n'a point hésité un instant devant son devoir. Il est arrivé avec une promptitude presque inattendue à Berlin, où sa présence seule a suffi peut-être pour déconcerter bien des combinaisons et des calculs. Il a paru pour régner, non pour laisser régner à sa place! A peine arrivé, il a fait acte de souverain, et par quelques faveurs qui pouvaient avoir une certaine signification, notamment celle qu'il s'est empressé d'accorder à son ancien chef d'état-major, au général de Blumenthal, et par deux actes plus significatifs encore, une proclamation au peuple prussien et un « rescrit au chancelier. » Ce sont les premiers témoignages de la pensée du nouveau souverain : ils sont assurément d'un esprit généreux et élevé. A la glorification émue de l'empereur Guillaume, de son règne, de sa politique, de tout ce qu'il a fait, se mêle un accent tout personnel d'une loyale sincérité, l'accent d'un prince qui ne craint pas de laisser per-

cer ses préférences pour la paix. Frédéric III parle même un peu en philosophe couronné, avouant à son chancelier « qu'indifférent à l'éclat des grandes actions qui apportent la gloire, » il sera satisfait si plus tard on peut dire de son règne qu'il a été bienfaisant pour son peuple. Depuis, ces premiers actes ont été complétés par des messages aux chambres prussiennes, au parlement d'Allemagne et par une proclamation aux Alsaciens-Lorrains. Ces récens manifestes sont visiblement d'un ton plus officiel; ils sont comme l'entrée en rapport du souverain avec les assemblées nationales et avec une population conquise, à laquelle il ne veut pas laisser d'illusions. Manifestes, messages ou rescrits ne manquent pas. Ils sont, si l'on veut, comme un programme du règne; mais ici revient la grande question: Qu'en sera-t-il de la durée de ce règne? que faut-il voir réellement dans ces premiers actes et ces premiers discours livrés à toutes les interprétations?

On a déjà bien épilogué sur les suites de l'avènement du nouveau souverain d'Allemagne. On a cru voir dans quelques parties de ses manifestes, dans quelques passages du rescrit qu'il a adressé à M. de Bismarck, les signes de l'inauguration prochaine d'une politique nouvelle, de même qu'on a cru distinguer dans des incidens intimes l'indice de contradictions inévitables dans la direction des affaires. Que l'empereur Frédéric III porte au pouvoir suprême les intentions les plus droites, un esprit relativement libéral et pacifique, on ne doit pas en douter. On sait déjà qu'il n'est ni pour les intolérances de secte, qui avaient paru séduire un moment le prince Guillaume son fils, ni pour le socialisme d'état; on sait aussi que, si ses forces ne le trahissent pas, il peut avoir une volonté. Ce serait cependant une illusion trop naïve d'attacher plus d'importance qu'il ne faut à de petites agitations de cour, comme aussi de se méprendre sur le caractère des déclarations impériales, de se figurer enfin qu'il puisse y avoir entre l'empereur et M. de Bismarck des dissentimens sérieux et profonds sur les points essentiels de la politique allemande. Ce qui arrivera plus tard, avec des circonstances nouvelles, on ne le sait pas; pour le moment, l'empereur Frédéric veut évidemment, avant tout, être l'héritier et le continuateur de la politique de l'empereur Guillaume dans les affaires intérieures comme dans les affaires extérieures.

Il n'est pas douteux qu'en respectant les libertés constitutionnelles de la Prusse, de l'Allemagne, il entend garder et exercer tous les droits de la couronne, qu'il ne laissera pas toucher à l'armée, à l'organisation militaire que son père a créée et dont il a revendiqué l'héritage avec orgueil. Il peut y avoir des nuances, le fond restera le même: l'empereur pense sur ce point comme le chancelier. Il n'est pas vraisemblable non plus qu'il y ait rien de changé dans la politique extérieure de l'Allemagne, dans le système des alliances de l'empire. Les témoignages de cordialité échangés, il n'y a que quelques jours, entre

le chancelier de Berlin et le chancelier de Vienne, à propos du deuil de l'Allemagne, prouveraient une fois de plus l'intimité particulière des deux empires et l'intention de persévérer dans cette amitié. Ici seulement tout peut dépendre des circonstances, des événemens qui surviendront, et si la mort de l'empereur Guillaume a été le signal d'une sorte de trêve ou de halte diplomatique, l'imprévu peut maintenant reprendre son rôle avec le printemps. Qu'arriverait-il, par exemple, si aux armemens russes qui continuent, dit-on, silencieusement en Pologne, l'Autriche répondait par d'autres armemens, et s'il devait en résulter des explications délicates? Qu'arriverait-il encore si, dans les Balkans, le prince Ferdinand de Cobourg, par un coup de tête, proclamait l'indépendance de la Bulgarie et provoquait une action plus résolue de la Russie? Ce sont des éventualités qui n'ont rien d'impossible. Comment la chancellerie de Berlin, sous Frédéric III, concilierait-elle les obligations de son alliance avec l'Autriche et son opinion avouée sur les droits de la Russie dans les Balkans, sur la nécessité de maintenir l'autorité des conventions européennes? Là serait évidemment une épreuve pour la politique du nouveau règne, qui aurait à se prononcer, et qui se prononcerait plus que jamais, vraisemblablement, pour la paix.

Ce serait cependant bien assez de ces profonds et inévitables antagonismes, qui divisent de grandes puissances, qui peuvent être une occasion de redoutables conflits, sans y ajouter de vaines et artificielles rivalités, qui ne se fondent sur rien et ne peuvent conduire à rien. Pourrait-on dire quelles sont les raisons sérieuses, précises, de ces troubles, de ces incohérences qui règnent depuis quelque temps dans les rapports de la France et de l'Italie? Entre les deux pays, il n'y a que des habitudes, des nécessités traditionnelles, de vie commune, des intérêts permanens de bonne intelligence. Des deux côtés, on pourrait l'assurer, il y a, dans la partie saine, laborieuse et désintéressée des deux nations, ce sentiment qu'une alliance libre, pratique, est aussi utile que naturelle, qu'elle ne pourrait même être rompue sans une sorte de violence faite à la nature des choses. Et cependant il est trop vrai que, sans motif sérieux, sans griefs réels, tout est devenu difficile, qu'on n'a pas pu même arriver à signer un traité de commerce toujours attendu, et que, faute d'une entente nécessaire, les relations commerciales des deux pays sont depuis un mois sous le coup d'une guerre de tarifs tristement préparée.

C'est une histoire assez singulière, écrite dans le dernier « livre jaune » français, aussi bien d'ailleurs que dans les papiers italiens, et, il faut l'avouer, à aucun moment la France n'a rien fait pour décider ou aggraver une crise meurtrière pour les intérêts des deux nations. C'est l'Italie qui, la première, a pris l'initiative de la dénonciation du traité de 1881, et, avant de renouer des négociations, elle s'est hâtée

d'abord de s'armer pour le combat, de voter un tarif général dont elle n'a dissimulé ni le caractère ni les intentions; elle a voulu, selon le mot certes fort expressif dont on s'est servi, « montrer d'une part les pointes de fer du tarif général et de l'autre le rameau d'olivier des conventions. C'était, on en conviendra, une étrange manière de préparer une négociation amicale ! » Après cela ! l'Italie a-t-elle fait des propositions sérieuses ? Elle n'a rien proposé; elle a envoyé tardivement, vers la fin de l'année, des plénipotentiaires, comme des explorateurs sans mission précise. A la dernière extrémité, elle a consenti à une prorogation du traité de 1881 pour deux mois, afin de laisser à des plénipotentiaires français le temps d'aller à Rome tenter un dernier effort, — et, à voir les subterfuges italiens dans cette dernière négociation, on ne peut guère s'étonner qu'elle n'ait conduit à rien. Il y a eu depuis des contre-propositions venues de Rome, et il est douteux qu'elles aient plus de succès. Au reste, les détails importent peu. La négociation du traité de commerce n'a pas réussi jusqu'à présent et ne pouvait réussir, parce que l'Italie est visiblement dans un état d'esprit bizarre. Les intérêts des deux nations paient les frais des fantaisies qui règnent au-delà des Alpes, d'une politique de méfiance et d'ombrage à l'égard de la France.

Que l'Italie ait sa politique, — ce que les diplomates du jour appellent une grande politique, — qu'elle noue des alliances avec ceux dont elle a subi autrefois le joug et qui lui feront peut-être sentir encore leur protection, elle est libre, c'est son affaire. Elle ne peut pas cependant avoir la prétention de nous faire considérer comme des marques d'amitié des traités où à chaque ligne il est question de guerres contre la France. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que bien des Italiens, un peu troublés peut-être dans leurs vieilles sympathies pour la France, éprouvent le besoin de s'expliquer, de se justifier, et alors c'est une exhumation de tous les griefs usés ou supposés. Henri Heine, l'ironique poète, prétendait jadis que les Allemands ne pouvaient pardonner aux Français le meurtre de Conradin; il y a des Italiens qui vont chercher la vieille histoire d'un vieux navire, l'*Orénoque*, qui avait été laissé autrefois à la disposition du saint-père, et qui a été rappelé il y a quinze ans déjà, à une époque où diplomates français et italiens étaient plus préoccupés de ce qui pouvait rapprocher les deux pays que de ce qui pouvait les diviser. M. Crispi lui-même, tout président du conseil qu'il est, raconte qu'il y avait eu un moment, en 1877, — et le moment était en vérité bien choisi, — où le digne maréchal de Mac-Mahon avait voulu organiser une expédition tout simplement pour rétablir le pouvoir temporel du pape ! M. Crispi a écouté cette fable et il la reproduit aujourd'hui. Récemment encore, un journal militaire, presque officieux, dit-on, racontait gravement qu'il y a quelques semaines la France avait eu la pensée de tenter un coup de main sur la Spezzia

avec un corps de débarquement, que M. l'amiral Krantz avait avoué l'espérance de détruire la flotte italienne en quelques heures, et que le cabinet de Rome avait été un instant saisi d'une véritable panique! A l'heure qu'il est, il n'est pas une billevesée qui ne trouve crédit, pas une déclamation du plus médiocre journal français qui ne soit recueillie, pas un incident qui ne soit envenimé. C'est positivement une maladie qui finit par tourner au ridicule. La France, pour sa part, n'a qu'à laisser passer sans s'émouvoir cette épidémie de faux bruits, de fables et de puériles accusations. Quand l'Italie, un peu guérie de son accès, sera rendue au vrai sentiment de ses intérêts, elle s'apercevra que la France n'est pas sa plus dangereuse ennemie, — et alors on en aura bientôt fini avec cette guerre de tarifs qui pèse sur le commerce des deux nations, comme avec cette guerre de polémiques aussi offensante pour le bon sens que pour l'équité.

Ce qui devient assez souvent dans d'autres pays une crise menaçante pour les institutions, pour la paix publique elle-même, s'est fait dans ces derniers temps en Hollande avec la tranquille régularité d'un mouvement tout légal. Une revision de la constitution s'est accomplie, sinon sans peine et sans contradiction, du moins sans trouble et sans péril. La réforme constitutionnelle avait surtout pour objet de renouveler, d'élargir la représentation nationale, non-seulement par l'augmentation du nombre des représentans, — qui a été porté à cent dans la seconde chambre, à cinquante dans la première, — mais encore par l'extension du droit de suffrage. C'était un changement assez sensible et assez sérieux. Il restait à savoir ce qu'allait produire le nouveau système électoral, à qui il profiterait, quelle influence il aurait sur la composition du parlement. La première expérience du nouveau régime hollandais vient de se faire, et, à vrai dire, le résultat n'a peut-être pas été absolument ce qu'on prévoyait. Tout compte fait, après toutes les cérémonies du premier scrutin et des derniers ballottages, les libéraux, qui avaient jusqu'ici à peu près la majorité, ont décidément perdu la bataille, au moins pour la seconde chambre. Les libéraux n'ont obtenu que 45 nominations; leurs adversaires, conservateurs de diverses nuances, catholiques, protestans orthodoxes, antirévolutionnaires ou antilibéraux, comme ils s'appellent, ont 54 sièges. La seule nouveauté assez saillante dans ce dernier scrutin est la nomination du chef du parti socialiste hollandais, M. Domela-Nieuwenhuis, condamné l'an dernier pour ses propagandes anarchiques, puis gracié par le roi; M. Domela-Nieuwenhuis a été élu dans la Frise, et, par une curieuse particularité de plus, il n'a dû son élection qu'à l'appui des conservateurs, qui préfèrent probablement un révolutionnaire tout pur, un anarchiste, à un libéral. C'est une de ces tactiques de parti qui fleurissent, à ce qu'il paraît, en Hollande comme dans d'autres pays!

Que va-t-il arriver maintenant avec cette nouvelle chambre, fille de

la réforme constitutionnelle? Au premier abord, la conséquence assez logique des dernières élections hollandaises et de la situation parlementaire qu'elles ont créée dans la seconde chambre serait la retraite du ministère de M. Heemskerk, qui, depuis quatre ans, ne s'est maintenu au pouvoir que par une série de transactions, en s'appuyant le plus souvent sur les libéraux. Le ministère n'aurait qu'à s'effacer devant un cabinet représentant au pouvoir la majorité récemment sortie du scrutin. C'est ce qui semblerait assez simple; mais cette majorité nouvelle de la seconde chambre, déjà numériquement assez faible, est en outre plus apparente que réelle, plus factice que sérieuse. Composée comme elle l'est de catholiques et de protestans orthodoxes alliés par un sentiment commun d'antipathie contre les libéraux, elle est plutôt une force de coalition et d'opposition, ce qu'on pourrait appeler une majorité négative. Elle risquerait fort de se diviser à son tour, de se dissoudre le jour où elle serait appelée au pouvoir, et les conservateurs n'ont vraisemblablement pas acquis plus d'autorité en favorisant l'entrée au parlement de M. Domela-Nieuwenhuis, de cet ancien pasteur protestant devenu anarchiste, qui a levé le drapeau de la guerre contre la société, contre la religion, contre le roi. D'un autre côté, si les libéraux sont en minorité dans la seconde chambre, ils gardent toujours une majorité considérable dans la première chambre. Il en résulte une situation assez compliquée, que les élections dernières n'ont ni simplifiée ni éclaircie, et où le seul ministère possible est peut-être encore celui qui existe, le ministère qui a réussi à vivre jusqu'ici sous la présidence de M. Heemskerk. Toujours est-il que la réforme constitutionnelle n'a point eu pour le moment les effets qu'on attendait, qu'elle n'a pas sensiblement modifié les conditions de la vie publique en Hollande; elle n'a suscité ou laissé entrevoir aucun mouvement décisif d'opinion. Aujourd'hui pas plus qu'hier, avec la composition du parlement et la division des partis, rien n'est facile, ni la formation d'un cabinet, ni l'expédition des affaires. Un ministère nouveau est à peu près impossible, ou aurait peu de chance de durée; le ministère qui existe, s'il reste au pouvoir, sera nécessairement obligé de louvoyer comme il l'a fait jusqu'ici : il a du moins le mérite de maintenir une certaine paix entre les partis, de préserver le pays des oscillations violentes.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Les incidens divers de politique intérieure qui se sont produits pendant la seconde quinzaine de mars, et qui ont abouti à deux épreuves électorales fort inquiétantes pour la république officielle et pour le régime parlementaire tel que le pratique la chambre des députés, sont restés sans influence sur le marché de nos fonds publics. La rente 3 pour 100 s'est tenue à peu près immobile, un peu au-dessus de 82 francs, depuis le détachement du coupon trimestriel sur le cours de 82.85 (15 mars). Il en est de même de l'amortissable à 86 environ. Le 4 1/2 a gagné de 0 fr. 20 à 0 fr. 25 et repris le cours de 107. Dans les deux derniers jours, l'approche de la liquidation a déterminé des rachats et porté le 3 pour 100 à 82.30 et l'amortissable à 86.22.

La Banque de France a baissé de 160 francs, et reste, après de larges fluctuations, à 3,535. Les ventes à découvert accompagnent certaines ventes de portefeuille motivées par la crainte d'une diminution de dividende et la préoccupation des sacrifices qui pourront être exigés par l'état à l'occasion du renouvellement du privilège.

Les actions des Banques se sont tenues sans modification de cours sensibles; de même le Suez et les Chemins français. Les offres ont persisté sur le Nord de l'Espagne, qui perd 7 francs à 277, et sur le Saragosse, en baisse de 7 francs à 240. La Société des Métaux, qui procède en ce moment à l'émission de ses actions nouvelles à 750 fr., s'est relevée de 12 francs à 1,082 francs.

Le Panama a repris 15 francs à 280. La chambre a voté, le 26 mars, sur les conclusions de la commission d'initiative, la prise en considération de la proposition de loi tendant à concéder à la compagnie l'autorisation d'émettre des obligations à lots. La dernière émission n'a que faiblement réussi. Il a été pris un peu plus de 100,000 obligations sur 350,000 offertes. Une lettre de M. de Lesseps a fait savoir que la souscription resterait ouverte pour des obligations entièrement libérées, en attendant la décision définitive de la chambre.

Les actions de Rio-Tinto et de Tharsis sont restées calmes à 470 et 142.

Les fonds russes ont remonté avec vivacité; le 4 pour 100 hongrois a repris également. Des demandes constantes, fondées sur la bonne situation des finances égyptiennes, d'après des documens officiels récemment publiés, ont fait avancer l'obligation unifiée de 387 à 402 francs.

Le parlement anglais a voté la conversion des Consolidés 3 pour 100 proposée par M. Goschen, et la grande entreprise du chancelier de l'échiquier est en pleine voie d'exécution. L'opinion publique paraît assez indécise sur le succès, mais M. Goschen se montre très confiant. Pour les porteurs de rente britannique qui auront accepté la conversion, les effets de celle-ci, c'est-à-dire la réduction de l'intérêt de 3 à 2 3/4 pour 100, ne commenceront qu'à partir, soit du 1er avril 1889, soit du 1er avril 1890, selon qu'il s'agit de l'une ou de l'autre des deux grandes catégories de Consolidés.

Le ministre des finances de la Grande-Bretagne a d'ailleurs bien choisi son moment. L'argent est d'une abondance extrême à Londres et y produit la hausse des fonds internationaux comme des valeurs locales. Les prêts à court terme sont à 1 1/2 pour 100, la Banque d'Angleterre a abaissé le taux de son escompte à 2 pour 100, et la liquidation au Stock-Exchange a été très facile à 2 et 2 1/2 pour 100.

La liquidation s'est faite en hausse à Londres sur toutes les valeurs; du milieu de mars à la fin du mois, la progression a été de 1/4 sur le 3 pour 100 français, 7/8 sur l'Italien, 1/4 sur le 3 pour 100 portugais, 1/4 sur la rente hongroise, 1 1/2 sur le Russe 5 pour 100 1873, 2 1/4 sur l'Unifiée, 2 à 3 unités sur les fonds turcs spécialement gagés, 2 à 3 sur les Chemins mexicains.

Malgré la contradiction qui règne dans les informations relatives à l'état de santé de l'empereur Frédéric, c'est la hausse qui a fini par prévaloir à Berlin. Elle a porté principalement sur le rouble et les fonds russes de toutes catégories, sur l'obligation unifiée, la rente italienne et les valeurs de banques, locales ou autrichiennes, notamment la Disconto-Gesellschaft et le Crédit mobilier d'Autriche.

Le marché de Berlin a été de plus occupé cette quinzaine par l'émission d'un emprunt mexicain dont s'est chargé un syndicat, comprenant, outre la Banque du Mexique, les maisons Bleichrœder à Berlin et Gibbs à Londres. Il s'agissait d'un fonds 6 pour 100 offert à 78 1/2 pour 100 pour un montant de 3,700,000 livres sterling, c'est-à-dire pour la partie prise ferme par le syndicat, celui-ci ayant une option sur le solde de l'emprunt total autorisé par le congrès mexicain le 7 décembre 1887 jusqu'à concurrence de 10,500,000 livres. Le produit de l'opération doit être affecté au remboursement d'anciens emprunts, à la consolidation de la dette flottante et à des travaux d'utilité publique. Le service de l'emprunt est gagé par des revenus assignés pour un montant d'environ 19 millions de francs. Le succès de l'émission a été

très vif en Allemagne et en Angleterre. De grands efforts avaient été faits d'ailleurs, à Berlin surtout, pour enfler le chiffre des souscriptions, et la prime du nouveau fonds s'est déjà élevée jusqu'à 6 pour 100.

La spéculation viennoise tend à sortir un peu de la torpeur où l'avait plongée la crainte d'un conflit armé avec la Russie. Malgré les conférences militaires tenues sous la présidence de l'empereur, et qui ont pour objet de fixer le montant du crédit à demander aux Délégations en mai prochain, l'opinion publique se rassure. De plus, pendant tout le mois de mars, les établissemens de crédit autrichiens et hongrois ont publié leurs bilans et fait connaître les résultats bénéficiaires de leur activité en 1887. Ces résultats sont très satisfaisans, en dépit des alertes politiques qui ont deux fois, l'an dernier, troublé profondément les marchés du continent. D'une manière générale, les dividendes répartis sont sensiblement égaux à ceux de l'exercice précédent.

Il s'est manifesté une certaine hésitation depuis deux semaines parmi les acheteurs et porteurs de rente Extérieure. Il n'y a aucune illusion à conserver sur l'importance du déficit que laissera le budget de 1888-1889. Le ministre des finances, M. Puigcerver, évalue ce déficit à 80 ou 100 millions. Pour le couvrir, il a présenté en février diverses propositions d'impôts sur les alcools et les pétroles, et de surtaxes sur les cédules, en même temps que la revision des droits d'octroi. Ces projets sont vivement combattus par nombre de sénateurs et de députés, et par les chambres de commerce. Mais le ministre déclare qu'il se retirera s'ils ne sont pas adoptés, ne trouvant aucun autre moyen d'établir l'équilibre budgétaire. Le président du conseil fait tous ses efforts pour prévenir ce conflit menaçant. M. Puigcerver continue ses négociations avec la Banque d'Espagne en vue d'un emprunt de 200 millions de pesetas. Il s'agit aussi de faire prendre par cet établissement pendant cinq années, à 3 pour 100 l'an, la charge de la dette flottante, qui s'élève à 150 millions. L'Extérieure s'est maintenue longtemps à 67 3/4, et s'est élevée brusquement le dernier jour à 68 1/2.

Une grosse faillite a fait éclater à Rome la crise immobilière qui couvait lentement depuis plusieurs mois. Les embarras monétaires de la péninsule ne cessent de s'accroître depuis l'ouverture de la guerre de tarifs entre la France et l'Italie. D'autre part, les frais de l'expédition de Massaouah sont toujours aussi considérables. Bien que la rente italienne se tienne avec fermeté aux environs de 94.60, la spéculation ne laisse pas de considérer l'avenir avec quelque anxiété, et les porteurs de titres sont plus disposés à vendre qu'à grossir leur portefeuille d'une rente d'état dont le crédit paraît sérieusemement ébranlé. Du milieu à la fin du mois, malgré la hausse générale, la rente italienne ne gagne que 0 fr. 17 à 94.67.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

été
ns,

rait
fé-
ont
ons
out
rois
de
les
dé-
vi-
nt,
nes
une
get
éf-
ses
sur
Ces
lé-
u'il
ven
ef-
né-
nil-
ent
te,
s à

qui
de
rre
di-
nte
la-
les
rte-
lé.
ta-